11
4
184
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •

. 4. 184

VOYAGE

DE BENGALE EN ANGLETERRE

Par les parties Septentrionales de l'Indoſtan, par Cachemir, l'Afganiſtan, la Perſe et la Ruſſie.

DE GEORGE FORSTER,

Anciennement au ſervice civil de la Compagnie des Indes Orientales.

Traduit de l'Anglois.

A BASLE,

De l'Imprimerie de J. J. TOURNEISEN,

1798.

PRÉFACE

LE haſard fit tomber dans mes mains un exemplaire anglois des voyages de George Forſter. Je le lus avec aſſez d'intérêt, et quoi qu'il fût eloigné du dégré de bonté qu'avec toute l'indulgence poſſible on peut attendre d'un voyage, j'imaginai qu'il méritoit pourtant d'être connu en France. Perſonne n'a parcouru encore avant lui les pays qu'il dépeint; ſa manière de voyager eſt ſingulière; l'original anglois eſt aſſez rare: toutes ces raiſons me décidèrent à le traduire en François. Pendant que j'y travaillois, j'appris que Mr. Meiners, Profeſſeur ordinaire de Philoſophie à l'univerſité de Göttingue, très-connu par pluſieurs ouvrages eſtimés, par un entr'autres ſur l'état actuel et paſſé des principaux pays de l'Aſie, &c. avoit auſſi traduit cet ouvrage de Forſter en allemand, et l'avoit même accompagné de notes. Je me procurai cette traduction. L'ouvrage de Forſter eſt écrit aſſez mal, et ſouvent d'une manière obſcure; j'étois bien aiſe de ſavoir la façon dont Mr. Meiners l'avoit interprêté. Je n'avois cherché d'abord, en me procurant cette traduction, qu'un moyen pour me faciliter mon travail; bientôt je trouvai qu'elle pouvoit m'être doublement utile. Mr. Meiners l'a fait précéder d'un avant propos,

dans lequel, après avoir rendu compte de la manière dont il s'eſt procuré ſon exemplaire, il donne quelques notices hiſtoriques ſur Forſter lui-même, d'après ce qu'il en a lu dans pluſieurs ouvrages; et il finit par juger ſon voyage d'une manière aſſez ſévère, il eſt vrai, mais parfaitement juſte. Je lus cette notice avec plaiſir; elle eſt inſtructive et intéreſſante. Je crus donc faire bien de la traduire de l'allemand et de la mettre à la tête de ma traduction, bien ſûr que mon ouvrage n'y pourroit que gagner. Je ſavois auſſi que perſonne n'étoit plus en état que Mr. Meiners de rectifier les erreurs de Forſter. Il a écrit lui-même ſur les peuples d'Aſie et ſur l'Indoſtan, et a eu beſoin, pour cela, de lire tout ce qui a été écrit ſur cette partie. Je réſolus en conſéquence de joindre auſſi à mon ouvrage les notes qu'il avoit cru devoir mettre au ſien; je ſuis perſuadé qu'elles peuvent être utiles.

Je ne donnerai pas mon ſentiment ſur l'ouvrage de Forſter; le traducteur allemand l'a j'ugé mieux que je ne l'euſſe pu faire. Il a été obligé de ſacrifier beaucoup de plaiſanteries, dont l'auteur étoit peut-être fort content, et moi, j'ai cru de voir, à ma langue et au goût de ma nation, le ſacrifice de beaucoup d'autres. Cependant, conſidéré du côte hiſtorique, et pour la partie géographique des pays que Forſter a parcourus, je crois qu'on peut lire ce voyage avec quelque plaiſir.

PRÉFACE

Du Traducteur allemand des Voyages de Forſter.

LE deſſein de l'Ouvrage dont je traduis la première partie, a été preſque auſſi ſingulier que le voyage même et la façon de voyager de ſon auteur. Autant que je puis ſavoir, ce fut par l'ouvrage ineſtimable de Rennell, *Memoirs of a map of hindoſtan*, que l'on entendit parler, pour la première fois en europe, du voyage de Forſter, le plus étonnant, ou au moins un des plus étonnants de notre ſiècle. Rennell ſe procura un extrait du journal de Forſter et le mit dans ſa géographie des Indes. Si-tôt que j'eus lu cet extrait, je m'informai, comme vraiſemblablement l'auront fait tous ceux qui auront lu Rennell, je m'informai, dis je, par-tout, pour ſavoir ſi le voyage de Forſter avoit déjà paru. De tous côtés on me répondit que non, et il fallut me contenter de léſpérance que cet ouvrage, que j'attendois avec grande impatience, ſeroit bientôt imprimé. On peut juger combien je fus ſurpris agréablement, lorſque dans un livre que le haſard, plutôt que l'eſpérance d'y trouver quelque choſe d'intéreſſant, avoit fait tomber dans mes mains, je vis des extraits de la première partie du voyage de Forſter. On annonçoit que le premier volume avoit paru à Calcutta à la fin de 1790.

Ce livre étoit: *the Calcutta Montly regiſter, or India repſiutory of inſtruction and entertainment. Vol. I. Calcutta* 1790. C'étoit dans la feuille de Décembre et la ſuivante que les éditeurs inféroient quelques extraits des voyages. Ils les recommandoient ainſi: " dans le grand nombre d'objets intéreſſants que ,, l'on trouve dans la première partie des voyages ,, de Mr. George Forſter qui vient de paroître à ,, Calcutta, on eſt plutôt embaraſſé du choix, que ,, de trouver quelque choſe qui faſſe plaiſir à chaque ,, lecteur. C'eſt pour cela que nous avons tiré, à ,, tout haſard et ſans choix, les endroits ſuivants de ,, cet ouvrage inſtructif et eſtimable. "

Ainſi j'étois donc ſûr, que la première partie avoit été imprimée à Calcutta en 1790, et que cet ouvrage avoit pluſieurs volumes. Mais combien de volumes, et quel titre il avoit; c'eſt ce que je ne ſavois pas.

Pour m'en inſtruire, je m'adreſſai à pluſieurs ſavants anglois, et je les priai de vouloir bien m'envoyer, auſſitôt que poſſible, les *travels of Mr. Forſter* abſolument in connus en allemagne. Un écrivain anglois, du premier mérite, me répondit: que les *travels of Forſter* formoient deux volumes in 4°. que juſqu'à-préſent ils n'étoient pas publiés, que même l'adminiſtration du Bengale n'en avoit envoyé que peu d'exemplaires (on diſoit ſeulement deux) aux premiers Membres du département des Indes Orientales; mais que lui, il en attendoit un

ou plusieurs exemplaires par les premiers vaisseaux de retour, et qu'il m'en feroit passer un sur le champ. La flotte des Indes orientales arriva heureusement dans les ports d'angleterre. J'attendois chaque jour de poste l'ouvrage important que l'on m'avoit fait espérer. Pendant ce temps il arriva ici d'un autre côté un exemplaire de la première partie de ce voyage; mais malheureusement il n'a pas de carte. J'ai donc conseillé à l'imprimeur de prendre la carte excellente des *countries between the source of the ganges and the caspian sea*, qui est dans les mémoires de Rennell page 200, et d'en faire graver la partie qui indique la route que Forster a prise de Lalldong à Cachemir.

Je crois qu'il est nécessaire de joindre ici le titre anglois de la première partie de ce voyage. "*A* " *journey from Bengal to England, through the nor-* " *thern part of India, Kashemire, Afghanistan and* " *Persia; and into Russia by the Caspian sea. By George* " *Forster. In the civil service of the honourable East* " *India Compagny. In two volumes. Vol. I. Calcutta* " *from the press of Cooper et Upjohn, MDCCXC.*"

Au moment où j'écris, je ne sais pas encore si le second volume est déjà imprimé. Mon ami d'angleterre me parloit, il est vrai, des deux volumes comme d'un ouvrage complet et déjà connu en Bengale; mais je crains presque qu'il n'ait pas bien examiné l'exemplaire du premier volume qui lui passa par les mains il y a plusieurs années. Une

note que je trouve dans la troiſième édition des mémoires de Rennell, p. 149. annonce non-ſeulement la mort de notre voyageur; mais ajoute que l'on attend toujours le ſecond volume. « J'écrivis la première note, dit Rennell, en 1788. Deux ans » après parut le premier volume des voyages de » Forſter, qui contient ſon voyage de Bengale » juſqu'aux frontières de Cachemir. On eſpéroit » que le ſecond volume ſuivroit bientôt. Mais » d'après les dernières nouvelles des Indes, on a » appris la mort de cet entreprenant voyageur; il » mourut à la Cour du Nizam où il réſidoit pour le » ſervice de la Compagnie des Indes". Quoiqu'il en ſoit, que le ſecond volume ſoit imprimé ou non, mes lecteurs peuvent compter ſur mon exactitude et mon empreſſement à traduire la ſeconde partie ſi-tôt qu'elle paroîtra.

Si un voyage imprimé en Bengale, eſt cinq ans après en Angleterre encore une rareté et même un ſecret, on peut croire que le Gouvernement, ou au moins des adverſaires puiſſants, ont cherché à le ſupprimer. Dans la récenſion du premier volume de cet ouvrage, imprimée dans le 159 numéro de la gazette littéraire de Göttingue en 1795, j'ai dit, que probablement Haſtings, auparavant Gouverneur-Général du Bengale, ou ſes amis, n'avoient pas voulu le laiſſer paroître au jour, parce que ſon auteur avoit parlé, d'une manière déſavantageuſe pour lui de l'état du Bengale et de la guerre des

Marattes et des Rohillas. Quoique cette conjecture ſoit la ſeule qui puiſſe expliquer la rareté de ce voyage, cependant elle n'eſt pas encore ſatisfaiſante. Long-tems avant que les *travels of Forſters* vinſſent à paroître, des hommes qui avoient été plus long-tems que lui en Bengale, qui avoient rempli des places plus importantes, et avoient plus de conſidération que lui, avoient fait imprimer des choſes bien plus dures contre Haſtings. Puiſqu'on ne pouvoit ou ne vouloit pas empêcher ces accuſations plus fortes et plus dangereuſes, comment pouvoit-on avoir l'idée de vouloir ſupprimer les aſſertions beaucoup plus modérées et bien moins importantes de Forſter? Si-tôt que les ennemis de Haſtings s'en fuſſent apperçus, ils auroient fait tout au monde pour répandre cet ouvrage qui leur étoit favorable; et comment eût-il été poſſible de dérober aux accuſateurs nombreux et puiſſants de Haſtings un ouvrage imprimé à Calcutta et que tout le monde y avoit lu?

Le ſecond volume du voyage de Forſter, ſi nous pouvons jamais l'avoir, doit être ſans comparaiſon plus intéreſſant que la première partie. On n'en peut pas douter, quand on connoît les pays qui ſont décrits ou qui devoient l'être dans le ſecond volume. Forſter, après avoir ſéjourné quelque temps à Cachemir, deſcendit le Behut par eau l'eſpace de 14 coſs. (Rennell p. 147. troiſième édition) après cela il quitta ſon bateau et marcha vers l'oueſt pour aller à Mouzziferabad, capitale d'un petit

diſtrict du même nom ſur la frontière au ſud-oueſt de Cachemir, et dont le ſouverain porte le titre de Sultan. De Mouzziſerabad, il vint à Bazaar, ſitué vers le nord-oueſt, à vingt milles anglois d'Atock, près de Bazaar. Forſter paſſa l'Indus, et près de Hyderbongée, il entra ſur les terres de Timur Cha Abdallah. De Bazaar, il prit ſa route par Paiſhavour et Caboul vers Candahar, et de là il alla par le Sigiſtan et le Korasan à Mazenderan; il s'y embarqua ſur la mer Caſpienne, et il retourna dans ſa patrie par Aſtracan, Caſan et les autres provinces de Ruſſie. On ſait que Cachemir, l'Afganiſtan et le Koraſan, ſont les pays les plus intéreſſants de l'aſie et en même-temps les plus inconnus; et le ſecond volume de Forſter nous eût fait connoître tous ces pays dans leſquels, depuis long-temps, aucun européen, ou du moins aucun obſervateur attentif et inſtruit n'a voyagé. Ce qui ſurprit le plus le géographe Rennell, ce fut que Forſter, entre Caboul et la ville de Terſiſh dans le Koraſan, ne trouva pas de hautes montagnes. (p. 153. 189. 191.) Rennell en conclut, que la grande chaîne de montagnes, que les anciens nommoient Taurus, ou ne s'étend pas juſqu'a l'Hindoo-Kho, comme les anciens et nouveaux géographes le croyoient, ou que du moins ſi elle le fait, c'eſt dans des parties plus ſeptentrionales que celles par leſquelles Forſter a paſſé. Rennell étoit auſſi trés-étonné de ce que Forſter, dans ſa route de Candahar à la mer Caſpienne, n'avoit pas trouvé

de fleuve que l'on ne pût paſſer à gué, quoique le voyage durât depuis août juſquà la fin de Janvier.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici le jugement que Rennell, dans une note aſſez étendue, porte ſur Forſter et ſur ſes voyages; « (p. 148. » 149.) L'hiſtoire de ce voyageur, dit Rennell, eſt » étonnante. En 83 et 84 il alla par terre du Bengale » à la mer Caſpienne, et de-là il prit le chemin » ordinaire de Peterſbourg. Il dut pour ſa ſureté » éviter le pays des Sicques ou de Lahor. Il paſſa » donc le Gange et l'Ioumna dans les montagnes » et arriva à Cachemir par Joumbo. Il vit ce pays, » à ce qu'il paroît, ſeulement par curioſité; car il » s'éloignoit de ſon chemin. De Cachemir il alla à » Caboul, réſidence de Timur-Cha, Roi de Candahar » que l'on appelle ordinairement Abdallah. De-là » il vouloit paſſer par la grande Bucharie; mais » les chemins étant trop peu ſûrs, il prit la » route ordinaire des Caravanes de Candahar. De » cette ville, que pluſieurs ſavans prennent pour » l'Alexandrie Parapomiſienne, ſon chemin alloit » en droite ligne par Herat juſqu'au bord méridional » de la mer Caſpienne, par les provinces que lon » nomme aujourd'hui Seiſtan, Koraſan et Mazen- » deran, et connues aux anciens ſous le nom de » Parapomiſus, de Aria, de Parthia et de Tapuri. » Forſter fit une partie conſidérable du chemin » qu'Alexandre choiſit lors qu'il pourſuivit Beſſus. » Il a parcouru, comme mahométan et en ſociété

„ de mahométans, tous ces pays dans les quels la
„ jalouſie politique des naturels, contre toutes
„ ſortes d'étrangers, marche de front avec leurs
„ préjugés religieux. Il faut qu'un homme qui a
„ éxécuté cette enterpriſe difficile ſans faire naître
„ de ſoupçons, ait une préſence d'eſprit bien rare,
„ une grande prudence et une facilité étonnante
„ pour apprendre les langes et ſe conformer aux
„ mœurs étrangères. La découverte de ce qu'il
„ avoit à cacher eût été pire que la mort; et
„ cependant il étoit toujours expoſé aux conjectures
„ de ſes compagnons de voyage qui ne ſavoient pas
„ ſon ſecret. J'eſpère qu'il fera connoître ſes obſer-
„ vations ſur les mœurs, le gouvernement et l'état
„ actuel de cette partie de la perſe que nous con-
„ noiſons le moins, ainſi que ſur Cachemir, pays
„ encore plus important pour le philoſophe et natu-
„ raliſte. Pour aller du dernier poſte anglois en
„ Oude juſqu'a la mer Caſpienne, ce qui faiſoit
„ 2700 milles anglois, il paſſa à-peu-près un an;
„ et pendant ce temps, il fut obligé de renonçer à
„ toutes les commodités et aux agrémens dont
„ jouit en europe même la claſſe la plus pauvre du
„ peuple. Dans des temps de pluie et de neige,
„ il lui falloit coucher au bivuoac et manger ce qu'il
„ trouvoit dans les pays par leſquels il paſſoit.
„ Son voyage dura trop long-temps; il étoit preſ-
„ que impoſſible qu'il pût prendre avec lui ce qui
„ rend un voyage agréable ſans mettre en jeu ſa
„ ſurete."

La première partie du voyage de Forſter peut être conſidérée ſous un double point de vue : comme voyage et comme une collection de notices hiſtoriques ſur des hommes célèbres, ſur des peuples et des religions. Sous le premier rapport, le mérite du premier volume conſiſte dans des obſervations intéreſſantes ſur les mœurs, le caractère, et la vie domeſtique de l'Idous; mais ſur-tout dans les remarques preſque toutes neuves qu'il a faites ſur le Rohilcound et ſur les pays de montagnes entre Oude et Cachemir. Déjà avant Forſter, ou au moins avant l'impreſſion de ſes voyages, des européens avoient pénétré dans Siringuahour et vu le Gange et le Ioumna à des latitudes ſeptentrionales plus éloignées que notre voyageur. Mais aucun européen ne fit le voyage de Sirinagour à Cachemir, et n'avoit vu les fleuves du Pouniab ſi près de leur ſource que Forſter.

Quelques nouveaux, quelques inſtructifs que ſoient pluſieurs détails dans le premier volume de l'ouvrage, on ne peut cependant pas ſe diſſimuler, que quand on le lit, il y a bien des choſes que l'on ſeroit tenté de demander, auxquelles Forſter ne répond pas du tout, et auxquelles il paroît qu'il eût bien pu répondre. Des lecteurs attentifs et ſévères euſſent peut-être auſſi déſiré que Forſter leur eût épargné le recit de mille petits accidents qui arrivent à tous ceux qui voyagent, et qui ne caractériſent ni le pays dans lequel il ſe trouvoit, ni ſes habitants. Il y a auſſi des plaiſanteries déplacées,

des lieux communs assez fréquens; il renouvelle continuellement ses assurances de l'attention et du soin qu'il met dans ses observations et ses recherches, et il demande toujours excuse pour l'insuffisance de ses notices. Mais ce sont des défauts qu'il faut lui pardonner; il n'étoit pas accutumé à écrire.

Parmi les collections et les recherches historiques, le morceau sur les Sicques est le meilleur, et ensuite l'histoire des Rohillas et de Choujah-O-ud-Dowlah méritent le second et le troisième rang. Ce qu'il dit, au contraire, sur la réligion des Indous, est tellement plein de faits mal rapportés, de conjectures fausses ou à moitié vraies, que je fus tenté plusieurs fois de laisser là tout le morceau, excepté quelques passages. Je ne le fis pas, par la crainte qu'on ne me reprochât d'avoir mutilé l'ouvrage, en retranchant tout un chapitre de l'original.

Je ne prétends pas attaquer la nouveauté et l'importance des détails sur les Sicques et les Rohillas, que Forster a trouvés dans les papiers et dans les récits de ses amis et de ses connoissances. Le mérite seul du compilateur y pourra perdre quelque chose; mais il faut convenir que Forster n'avoit pas le talent de choisir et de mettre en ordre des faits historiques, de les présenter clairement, et sur-tout d'en tirer des conséquences et des résultats justes. Il est tout aussi vrai que dans les morceaux historiques, il se trouve par-ci par-là des choses insignifiantes; qu'il y règne une certaine obscurité; que le style en est diffus et embrouillé; que plusieurs choses sont répétées

ſouvent ſans néceſſité ; et enfin, que quelquefois, les jugements qu'il porte, ne s'acordent pas avec les faits qu'il raconte, et ſouvent contrediſent ce qu'il a dit plus haut. Tant que Forſter fut en Bengale et dans les autres poſſeſſions angloiſes, il trouva par tout que le commerce, l'agriculture et l'induſtrie étoient tombés. Mais après être venu en Oude et dans les pays de montagnes au nord, alors il fait l'éloge de la paix et de l'abondance qui régnent dans le Behar et le Bengale, et du bonheur de ceux qui y vivent. Dans pluſieurs endroits, il parle avec le plus grand mépris du polithéiſme abſurde des Indous, et des uſages et des fables ſur leſquels il eſt fondé ; et enſuite il veut prouver que la réligion des Indous n'eſt pas un culte de payens, et même que la diviſion en caſtes, et l'uſage des femmes de ſe brûler après la mort de leurs maris, ſont des inſtitutions et ſages et bienfaiſantes. Enfin il cite lui-même beaucoup d'exemples de la tyrannie des rajahs indiens et de leurs employés. Il dit même une fois: quelles que ſoient les violences que les anglois ont exercées et exercent encore contre les Indous, elles n'approchent pas des vexations et des exactions que les Princes Indiens ſe permettent. Et avec cela il fait une peinture idéale du bonheur et de la culture des anciens Indous telle que jamais n'en ont faite les apologiſtes les plus exagéres de ce peuple, et on n'en pourroit jamais faire une pareille, avec raiſon, d'aucun empire ſur la terre. Une ſuite de ce défaut de juſteſſe et de vérité, dans ſes juge-

ments, eſt que ſouvent ſes expreſſions ſont vagues et indéterminées; j'ai cherché à y remédier autant que j'ai pu, ainſi qu'à adoucir l'éclat de ſon ſtyle et à en diminuer le précieux. Si Forſter eût ſu écrire, j'euſſe cherché à tranſporter exactement dans ma langue, non-ſeulement les beautés de ſon ſtyle, j'euſſe même reſpecté ſes défauts. Mais comme le voyageur anglois n'a pas, je crois, de prétentions au ſtyle, j'ai cru qu'il falloit penſer ſeulement à ce que la traduction fût claire, et je puis croire que des allemands ſeront moins ſouvent arrêtés dans la traduction, que des anglois dans l'original.

J'ai conſervé la façon dont Forſter a écrit les noms Indiens, même lorſqu'elle diffère de ceux qui ſont connus, ainſi je n'ai pas écrit Seicks, mais Sicques, Joummoo, mais Joumbo, etc.

Quant à mes notes, mon projet n'étoit pas de rectifier ce qui étoit faux, de completter ce qui étoit imparfait, et de commenter ce qui étoit obſcur; mais de corriger et d'expliquer quelques endroits qui paroiſſoient en mériter la peine. Lorſque mes explications auroient tenu trop de place, je jugeai plus à propos de renvoyer les lecteurs à ces ouvrages, par les quels ils pourroient s'inſtruire, que d'augmenter, par des diſſertations, le prix et l'étendue de cette traduction. Si la traduction de Forſter devoit avoir une ſeconde édition, etc.

Göttingue, le 3 Nov. 1795.

MEINERS.

A SON EXCELLENCE

Mr. le Comte de Cornwallis.

Chevalier de l'ordre de la jaretière, Secrétaire d'Etat, Lieutenant-Général au ſervice de Sa Majeſté et Gouverneur et Commandant-Général de toutes les poſſeſſions et troupes de Sa Majeſté et de la Société des Indes Orientales, etc.

Mylord!

De tous temps les éloges des dédicaux ont été ſuſpects, et les hommes du monde les ont toujours régardés comme des compliments exagérés, par leſquels on cherche ou à s'inſinuer dans les bonnes graces de ſon protecteur, ou à flatter ſa vanité, ou bien, peut-être, à exprimer ſa reconnoiſſance, mais preſque toujours mal-à-propos et d'une manière déplacée. Cependant j'oſe croire que l'on jugera moins ſévérement le contenu et le ton de cette dédicace, et que l'on dira que je n'ai pas même atteint la grandeur de mon ſujet.

Lorſque je réſolus de faire imprimer le journal de mes voyages, je cherchai naturellement un nom qui pût relever mon ouvrage: mes talents littéraires ne ſont pas fort connus. Je ne dirigeai pas mes yeux vers l'éclat des richeſſes, ou de la naiſſance et du rang, qui ne ſont pas toujours la meſure du mérite d'un homme. Je cherchai cette conſidération que donnent à un homme des avantages qui ſervent au

bonheur de ſa patrie en même-temps quils en ſont l'honneur.

Ce fut avec un ſentiment de plaiſir bien vif, que mes yeux et mon cœur ſe ſentirent attirés vers l'objet de mes recherches, objet comme on en trouvera peu dans tous les tems et dans tous les pays. Et quand on devroit trouver trop hardi l'uſage que j'en voulus faire, je ne pus pas réſiſter au déſir d'orner mon ouvrage du nom de Cornwallis, et de joindre mes éloges à tous ceux que lui ont mérités des actions qui doivent avoir une place diſtinguée dans les annales de notre nation.

Des mauvais ſuccès, qui du temps de l'ancienne Rome, entraînoient l'oubli, l'obſcurité et ſouvent la diſgrace, offrirent un champ plus vaſte aux talents de votre Excellence, et déployèrent en vous une force ſupérieure à tout; tel un chêne, profondément enraciné, brave les fureurs de l'hiver. Dans les Indes orientales, votre Excellence fut expoſée à des ennemis plus redoutables. On lui confia un pouvoir comme jamais ſujet anglois n'en a eu, comme même on n'en a jamais confié un pareil au Roi d'angleterre; un pouvoir qui s'étendoit ſur de vaſtes pays, ſur des peuples riches et puiſſans et loin de ceux qui l'avoient donné et euſſent pu le borner, et dans un royaume où chaque reſſort du gouvernement eſt mis en mouvement par l'avidité et le brigandage, et où celui qui ſouffre et qui demande juſtice ne peut s'approcher des portes du plus puiſſant ſans acheter la

juſtice et la protection par des ſacrifices. Nous vimes avec étonnement que votre Excellence uſa de ce pouvoir, qui lui étoit rémis, avec modération et droiture.

Mais les éloges le mieux mérités ſont ceux qui déplaiſent le plus. Je finirai donc ma dédicace par les ſouhaits les plus vifs, pour que votre Excellence puiſſe continuer de gouverner les poſſeſſions angloiſes dans les Indes juſquà ce qu'elle ait achevé heureuſement l'ouvrage qu'elle a commencé. Les ſacrifices ſont grands. Mais la récompenſe, qui ſurpaſſe la faveur du Monarque auſſi bien que les éloges du peuple reconnoiſſant, eſt encore plus grande.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond reſpect.

de Votre-Excellence

Le très-humble
très-obéiſſant ſerviteur.

Calcutta le 1 août 1790.

George Forſter.

AVANT-PROPOS.

Les voyages en général ſont eſtimés et reçus avec indulgence, c'eſt ce qui me donne le courage de ſoumettre cet ouvrage au public. La connoiſſance des mœurs des peuples étrangers affoiblit les préjugés nationaux, et éclaire l'eſprit. Les anglois lui doivent encore de plus un avantage qui leur eſt propre et qui doit être ſatisfaiſant pour eux. La comparaiſon leur fait connoître l'excellence de leur conſtitution et de leurs loix, ainſi que les avantages de leur caractère national qui leur donne le premier rang parmi les européens.

Cependant s'il eſt permis de parler franchement de ſa propre manière de penſer, (ce pour quoi, il eſt vrai, la plus part des hommes ne ſont pas faits,) j'avouerai ſincèrement que je n'ai jamais ſenti en moi, pendant mon voyage, aucune partialité pour tel peuple ou telle ſecte. Des hommes très-ſavants et pleins de génie ont ſouvent, pour le malheur des ſciences, ôté à leurs ouvrages une partie de leur mérite, en s'adonnant exprès à un ſyſtème favori au quel peu-à-peu et involontairement ils ſacrifioient les principes et les règles de la vérité et de la raiſon. Les voyageurs, ſur-tout, ont contre eux le préjugé qu'ils font des peintures vagues où embellies. Mon deſtin m'ayant conduit dans des pays qu'aucun

européen n'a encore vus, j'ai d'autant plus de raiſon de déclarer au public, qu'il eſt poſſible que je me ſois trompé dans mes jugements ; mais que je n'ai jamais eu la moindre idée d'altérer ou de défigurer la vérité. Mes détails ſur l'état préſent et paſſé du Bengale ont peut-être beſoin d'indulgence, parce que je n'ai traverſé cette province qu'en voyageant. Cependant quoique je ne puſſe me procurer qu'une connoiſſance aſſez bornée du pays, le peu de ſéjour que j'y ai fait m'a été utile.

La lettre ſur la mithologie des Indous, dont on a fait connoître quelques extraits en 1785, a été revue et corrigée depuis mon retour aux Indes. Je crains pourtant qu'à cauſe de l'étendue et de l'obſcurité de l'objet, il n'y ait encore quelques erreurs ou des choſes qui paroiſſent contradictoires. Des détails ſur les uſages et les dogmes des Indous, écrits dans le Carnatic, devoient être différents de ceux que l'on écrivoit dans le Pouniab. Cependant la religion des Indous a dans toutes les parties de l'Indoſtan les mêmes principes ; et l'édifice énorme, bâti ſur ces fondements, ne différe pas eſſentiellement dans ſes parties principales, lorſqu'on l'obſerve avec attention. Les différences viſibles proviennent peut-être ſeulement des mœurs différentes du même peuple, d'après ſon ſéjour dans le ſud ou dans le nord. Les habitants du Carnatic inférieur ſont doux, tempérans et en général timides. Ils rempliſſent les commandements de leur religion

avec une exactitude ſcrupuleuſe, et les Bramines de ces pays ſe bornent avec la plus grande ſévérité à la nourriture végétale. Il en eſt de même de pluſieurs autres ſectes. C'eſt toute autre choſe avec les habitants du Pouniab. Ils ſont courageux, entreprenants et ſouvent cruels. Ce caractère eſt même celui des claſſes qui ne ſont pas militaires. Les Bramines ſont ordinairement ſoldats dans ce pays. Pluſieurs d'entre-eux mangent de la viande, et aucun ne quitte ſa demeure, même quand il ne marche pas contre l'ennemi, ſans prendre ſes armes avec ſoi. Les marchands et les ouvriers ſont auſſi tous armés; lorſqu'ils veulent s'éloigner ſeulement de quelques lieues de leur patrie, et dans les provinces du nord, ſur-tout dans le Boundilcound, les payſans prennent toujours un épieu avec eux, quand ils vont labourer leurs champs. Cette différence de diſpoſitions naturelles a occaſionné une telle différence d'uſages et de mœurs, qu'on pourroit croire d'abord, ſi on n'y réfléchiſſoit que ſuperficiellement, que les habitants de l'Inde méridionale et ſeptentrionale ne ſont liés entre-eux par aucun lien national.

C'eſt avec plaiſir que je témoigne ici publiquement ma reconnoiſſance des obligations que j'ai au Colonel Polier au ſervice de la compagnie des Indes, pour les manuſcrits précieux qu'il m'a communiqués ſur les Sicques et la vie de Choujah-Oud-Dowlah. Toutes les fois que j'eus beſoin de conſeils ou

d'explication ſur d'autres points de l'hiſtoire Indienne, il fut toujours diſpoſé à me prêter ſes connoiſſances et ſes papiers. J'ai l'obligation à M. Brislow, en Bengale, d'un ouvrage inſtructif ſur Choujah-Oud-Dowlah, et dans lequel j'ai trouvé des détails intéreſſants. La carte qui indique le chemin que j'ai ſuivi, a été faite par Mr. Willford Ingénieur en Bengale et homme de connoiſſances très-étendues.

Les ſciences gagneront peu à cet ouvrage. La manière dont je voyageois rendoit impoſſible l'uſage des inſtruments avec leſquels on peut déterminer la diſtance des lieux et la direction du chemin. J'eſtimois l'une d'après le cours du ſoleil, et l'autre d'après ce que l'on me diſoit dans chaque endroit. Souvent l'erreur eſt conſidérable. Mon peu de connoiſſances en botanique me mettoit auſſi hors d'état de donner des deſcriptions exactes des arbres et des plantes que je trouvois en Cachemir et en Perſe. Par bonheur les produits naturels de ces pays ſont ſi bien décrits par Chardin, le Bruyn et Bernier, qu'on ne remarquera pas mon ignorance. Je ſuis à préſent occupé à mettre en ordre mon ſecond volume, qui contiendra mon voyage de Cachemir en Angleterre, par l'Afganiſtan, la Perſe et la Ruſſie.

SUJET.

Le chemin de Calcutta à Cachemir.
Eſſais ſur la religion des Indous.
Hiſtoire abrégée des Rohillas, de Choujah-oud-Dowlah et des Sicques.

VOYAGE
DE
FORSTER.

PREMIERE LETTRE.

Benarès 31 Août 1781.

Je m'étois propoſé, dans le cours de mon voyage, de paſſer par *Benarès* et d'y ſéjourner quelque tems pour faire quelques recherches ſur la religion des Indous; je demandai donc et j'obtins la permiſſion d'aller voir cette ville. Je me flatte que les obſervations que j'ai faites, pendant ce voyage, vous feront quelque plaiſir; et ſi vous trouvez qu'étant étranger (*) j'ai pu ſouvent me tromper dans mes remarques et dans les conſéquences que j'en ai tirées, au moins vous verrez bien-tôt, qu'en aucun endroit je n'ai à deſſein défiguré la vérité.

Je quittai Calcutta le 23 Mai et j'arrivai le jour ſuivant à Soukzagour. C'eſt une plantation floriſſante qui appartient à Mrs. Kroft et Lennox. Ces Meſſieurs viennent d'établir une fabrique de mouſſeline blanche, dont la Compagnie Angloiſe achète chaque année pour deux lacks de roupies. Ils y ont joint une frabique de ſoye écrue, qui paroît être en fort bon état et recompenſer les peines des Entrepreneurs. C'eſt auſſi ſur cette plantation que l'on prépare, en grande quantité, une boiſſon ſpiritueuſe, qui ſans être abſolument la même choſe que le rum d'amérique, lui reſſemble pourtant beaucoup, et qui depuis le commencement

(*) L'Auteur avoit alors un emploi civil à la Préſidence de Madras.

de la guerre d'hollande a un débit conſidérable. Comme on peut faire de cette boiſſon tout ce que l'on fait de l'arrack de Batavia, le Bengale gagnera beaucoup ſi ſon rum ou ſon arrak devient article d exportation. Si le Gouvernement veut encourager ceux qui enrichiſſent leur patrie, en établiſſant une fabrique nouvelle et utile, il doit leur accorder ſa protection et avoir pour eux toute l'indulgence poſſible. C'eſt également le devoir de tout Obſervateur attentif de faire connoître le ſuccès de ces entrepriſes; par là il enflamme l'émulation de ſes concitoyens et fait payer aux bienfaiteurs de leur peuple le tribut d'éloges et d'honneurs dû au génie et à l'induſtrie. Je dirai donc que ces fabriques ont attiré ſur elles l'attention particulière de l'Adminiſtration du Bengale, et que cette même Adminiſtration a montré, dans pluſieurs occaſions, un empreſſment digne d'éloges à favoriſer des entrepriſes d'une utilité générale.

Les anglois ne devroient pas plus long-tems ſe conſidérer comme étrangers dans un pays où dans le fond ils ſont les maîtres. Ce n'eſt pas à faire une fortune conſidérable et rapide qu'ils devroient donner leurs ſoins. Ils devroient plutôt tâcher de faire et d'aſſurer le bonheur du pays en encourageant l'induſtrie et en procurant aux ſujets un bien-être ſans lequel ce bonheur ne peut exiſter. Une conduite vraiment ſage et prudente augmenteroit également la félicité publique et particulière. Elle feroit une ſorte de réparation pour quelques actions qui ont fait tort au caractère national. Puiſque j'en ſuis ſur cet article, la liaiſon naturelle des choſes et des idées me conduit à quelques obſervations ſur le commerce intérieur et extérieur du Bengale, ainſi que ſur le défaut de numéraire, défaut ſenſible dans toute la province.

Avant que les anglois devinſſent maîtres du Bengale, les différents peuples qui commerçoient avec ce pays étoient forcés de payer argent comptant une grande partie des marchandiſes qu'ils achetoient, le nombre des articles que dans le Bengale on avoit beſoin d'acheter de l'étranger étant trop peu conſidérable. Ce commerce ſi avantageux, qui amaſſoit tant d'or et d'argent dans l'Indoſtan et ſur-tout dans le Bengale, dura un ſiècle et demi. Mais quand la domination angloiſe y fut fondée, ce commerce ceſſa; les revenus du pays ſervirent à payer les frais de l'adminiſtration et les cargaiſons des vaiſſeaux de retour de la Compagnie Angloiſe. Ainſi, non-ſeulement cette première ſource, d'où couloit dans le pays l'or des étrangers, fut tarie; mais de plus, les richeſſes que les Employés de la Compagnie amaſſoient, diminuèrent encore beaucoup l'affluence de l'argent que les autres nations commerçantes de l'europe y avoient apporté. Ces nations trouvoient non-ſeulement à débiter aiſément les marchandiſes qu'elles offroient; mais elles recevoient même des ſommes d'argent conſidérables pour des lettres de change payables en europe. L'anéantiſſement de la domination mahométane, dans le Bengale, produiſit auſſi un très-grand changement dans le commerce intérieur de cette province.

Les Princes et les Chefs, nés dans le pays, entretenoient des cours et une ſuite nombreuſe. Ils faiſoient vivre un grand nombre d'ouvriers et d'artiſtes qui fourniſſoient à leurs maîtres des draps d'or et d'argent, des étoffes de ſoye ou à fleurs, de fines mouſſelines et d'autres articles de luxe auxquels le pompe aſiatique procuroit un débit continuel et avantageux. Ces Princes, ces Chefs mahométans ou indiens ſont à préſent

ou chaſſés ou au moins tombés dans la misère et la pauvreté. Ainſi les artiſtes et les ouvriers, qui auparavant étoient nourris par leurs maîtres, n'ayant plus à préſent de quoi ſubſiſter, ont quitté ou le pays ou leurs anciennes occupations. Dès ce moment pluſieurs branches de manufactures précieuſes commencèrent à tomber viſiblement, et quelques unes des plus rares furent tout à fait ruinées. L'épuiſement de l'Indoſtan et de la Perſe, les troubles qui y regnoient, firent qu'on rechercha beaucoup moins les productions du Bengale qu'on ne le faiſoit auparavant, lorſque Iſpahan et Dehli étoient la réſidence des Souverains riches et puiſſants. La Cour du Grand Mogol, dans tout ſon éclat, ſurpaſſoit, par ſa pompe et ſa dépenſe, les Cours des autres Royaumes, les nombreux Gouverneurs, dans les provinces, imitoient leurs maîtres, les marchandiſes les plus précieuſes, dont on ſe ſervoit à toutes ces Cours, étoient faites dans le Bengale; l'on doit donc néceſſairement conclure que la ceſſation d'un tel commerce a dû produire de grands effets. Tout en remarquant cependant un changement qu'on ne peut nier dans le commerce de Bengale, des faits ou des preuves particulières ne peuvent pas m'autoriſer à prononcer abſolument que par là le pays ait perdu en tout. Peut-être le nombre plus conſidérable de cargaiſons, envoyées chaque année en europe, répare-t-il la perte eſſuyée d'un autre côté. (*)

(*) Il eſt sûr que le Bengale a ſouffert beaucoup de l'avidité des Employés de la Compagnie Angloiſe depuis 1765 juſqu'en 1772; mais il eſt tout auſſi sûr, que ce pays, pendant l'adminiſtration du Gouverneur-Général Haſtings, s'eſt relevé et eſt parvenu à une aiſance qu'il n'avoit connue dans aucun tems. Voyez *mes obſervations ſur la fertilité ou la ſtérilité, ſur l'état paſſé et préſent des principaux pays de l'Aſie.* 1er. vol. p. 336 et de ſuite.

Note du Traducteur Allemand.

Après avoir parlé de l'or et de l'argent qui affluoit d'Europe en Bengale, je veux ajouter encore quelque légères obſervations ſur la diminution du numéraire dont on s'eſt plaint ſi long-tems. Sous la domination des mahométans, les richeſſes des particuliers étoient ordinairement remiſes en circulation dans les endroits où elles avoient été acquiſes; et quand même on eût amaſſé ces tréſors par des extorſions, leur rapide circulation, par tous les canaux néceſſaires aux beſoins du luxe, amélioroit et embelliſſoit toujours, au total, le pays, ſans qu'on s'apperçût d'une diminution dans la maſſe de l'argent comptant. Peut être dira-t-on que la dépenſe que les européens font, en bâtiſſant des édifices, ſoit publics, ſoit particuliers, répare parfaitement ce que l'artiſte et l'ouvrier a perdu d'un autre côté. Mais je puis aſſurer que cette dépenſe, des européens n'approche pas, à beaucoup prés, de celle des mahométans. Ils bâtiſſoient des moſquées, des temples pour leurs idoles; ils plantoient des jardins immenſes; ils conſtruiſoient des bains, de grands reſervoirs et des maiſons magnifiques de particuliers. Ces ſortes de dépenſes ne ſont ni dans l'eſprit ni dans le goût des européens. Ils n'ont aucune paſſion religieuſe à contenter. Un zèle patriotique ne leur fait pas naître l'envie de conſacrer à leur réputation, dans les Indes, des monuments dont l'utilité ſoit générale. Au contraire, s'y trouvant étrangers, ils ſe preſſent de retourner dans leur patrie le plutôt poſſible, pour y jouir des fruits de leurs travaux.

Les anglois, dans le Bengale, n'ont pas toujours occaſion de faire paſſer en europe, par des lettres de change, les biens qu'ils ont amaſſés. Ils ſont donc ſouvent obligés d'emporter leur argent avec eux,

malgré la perte qui en peut réſulter, ou de mettre leurs biens dans les fonds étrangers, ce qui enrichit les ennemis ou du moins les rivaux de leur nation, (*) comme on a ſenti vivement les effets déſavantageux de la limitation qu'on a miſe aux lettres de change, et qu'on les a repréſentés ſouvent aux Directeurs de la Compagnie des Indes en Angleterre; on a lieu d'eſpérer, que les facilités, pour pouvoir faire paſſer de l'argent, des Indes en Angleterre, deviendront aſſez grandes, pour qu'on n'ait plus recours à un de ces moyens déſaſtrueux, ou d'exporter l'or et l'argent, ou de ſe ſervir des agents des autres nations. Si l'argent que des particuliers confient à la Compagnie des Indes, dans le Bengale, eſt employé en marchandiſes des Indes, et cela dans la vue de payer les lettres de change tirées en europe, il s'en ſuit naturellement, qu'excepté les cas imprévus, les ventes en Europe, doivent mettre la Compagnie en état de payer les lettres de change tirées ſur elle.

Pour ſe perſuader de la grandeur des reſſources que poſsède le Bengale, il ſuffit de penſer que les millions, que cette province a fournis aux côtes de Coromandel et de Malabar, avec leſquels elle a ſoutenu ſes guerres inteſtines et étrangères et pu continuer ſon commerce

(*) Perſonne ne s'eſt plaint davantage de ce mal que Haſtings. *Memoirs relating to the State of India. London.* 1786. p. 146. Et les prières ou les avis de ce Gouverneur, bon patriote, ont été vraiſemblablement une des principales cauſes qui ont fait ceſſer tout-à-fait, ou preſque tout-à-fait, en Bengale, l'exportation de l'argent comptant, ainſi que les avances de ſommes conſidérables que l'on faiſoit à des Marchands ou à des Sociétés de Commerce étrangères. Voyez *Bruce's Hiſtorical View of Plans for the Government of British India. Lond.* 1793. 4°. p. 578 et ſuiv.

Note du Traducteur Allemand.

avec Bencool et la Chine, avoient été amaſſés dans l'eſpace d'environ 60 ou 70 ans. (*)

Depuis la mort d'Aurengzeb (**) juſqu'à l'époque de notre domination dans les Indes, (et dans ce temps l'empire du Grand Mogol étoit encore très-puiſſant,) l'excédent des revenus du Bengale fut envoyé exactement au tréſor Impérial, ſoit en argent comptant, ſoit en lettres de change. (***) Cet envoi continuel d'argent produiſit une telle rareté de numéraire que pluſieurs

(*) Il m'eſt impoſſible de concevoir ce que Forſter veut dire avec ces tréſors amaſſés, dans le Bengale, dans les 70 dernières années. Je ne vois pas davantage comment ces prétendus tréſors s'arrangent avec le million de livres ſterling envoyé chaque année à Dehli et la rareté du numéraire qui provenoit de cet envoi. Le Bengale, depuis le commencement du treiſième ſiècle, à l'exception de quelques petites parties, fut toujours une province des Souverains Mahométans de Dehli, Orme. Vol. 11. ſect. 1re. p. 5. 6. 7. Et la poſition et la richeſſe du pays, ainſi que la lâcheté et la foibleſſe des habitans, peuvent bien donner lieu de croire que le Bengale, dans les ſiècles précédents, a été ſoumis également aux Princes les plus puiſſants de la partie ſeptentrionale ou méridionale de l'Indoſtan. Tant que les Gouverneurs du Bengale furent nommés par des Monarques étrangers, ce pays fut obligé, non-ſeulement d'envoyer un tribut annuel très-conſidérable et en argent au tréſor de ſon Souverain; mais il lui falloit auſſi contenter l'avidité de ſes Gouverneurs et des Employés de ces Gouverneurs. On les changeoit très-fréquemment, et à chaque changement de nouvelles demandes tout auſſi preſſantes. Dans le Bengale, à préſent, le ſuperflu des revenus publics eſt changé tout entier en marchandiſes, et eſt envoyé en cargaiſon ſur les vaiſſeaux de retour. Auſſi eſt-il beaucoup plus heureux qu'il ne l'étoit auparavant, lorſque les Souverains étrangers et les Gouverneurs tiroient chaque année des millions du pays. Ce que Forſter diſoit auparavant, que toutes les marchandiſes de luxe dont l'Empereur, ſes Gouverneurs et ſes Courtiſans ſe ſervoient, étoient faites en Bengale, eſt très exagéré.

Note du Traducteur Allemand.

(**) Ce Prince mourut en 1707.

(***) En une ſeule année on envoya du Bengale à Dehli une croie de roupies ou un million de liv. ſterling.

perſonnes, fort à leur aiſe, avoient de la peine à ſe procurer l'argent néceſſaire pour les dépenſes journalières de leur ménage. Quoi qu'à préſent le commerce maritime du Bengale ne ſoit pas auſſi floriſſant que dans le tems où les Européens étoient bornés au commerce des côtes et n'étoient que des marchands, cependant il y a toujours un commerce aſſez vif à Calcutta. Celui qui ſe faiſoit auparavant avec tant d'avantage entre le Bengale, Pégu, Siam et les iſles Malayes, eſt à préſent diſparu en grande partie, (*) et s'il ne ſurvient pas un changement favorable, il a l'air de ceſſer bientôt Ces branches de commerce amenoient de l'argent, de l'or, des pierreries dans le Bengale, et on exportoit, en échange, de la ſoye écrue ou manufacturée, de groſſes étoffes de coton, de l'opium et du ſalpêtre. On a objecté que le commerce maritime de Bengale a ſouffert

(*) Le commerce du Bengale avec les Royaumes de l'Inde et les iſles Malayes n'etoit pas à beaucoup près auſſi conſidérable avant la domination des anglois, et n'eſt pas tellement tombé que Forſter le croit. La décadence des Empires de Pegu et de Siam, et des petits Royaumes de l'iſle Mallacca avoit déja fait le même effet ſur le commerce, et l'avoit ruiné ſans qu'on pût rien reprocher aux anglois. Depuis que leur puiſſance eſt affermie dans l'Indoſtan, et que le commerce chinois a conſidérablement augmenté, la Compagnie des Indes choiſit avec le plus grand ſoin, dans le Pégu et les iſles Malayes, toutes les marchandiſes qui peuvent être des objets de commerce avantageux pour la foire de Canton. La Compagnie dit Bruce L. C. P. 215, a des Commis qui ſont accoutumés à acheter de l'opium, de la poudre d'or, de l'argent, de l'ivoire, de l'etain et une quantité d'autres petites marchandiſes : on les élève pour cela. Ils ſavent parfaitement les langues des inſulaires. Ils connoiſſent tous les débouchés du commerce, et ils ont une quantité de petits vaiſſeaux ſur leſquels ils portent les marchandiſes qu'ils ont achetées dans une place de commerce quelconque où les chinois viennent les chercher, quelques fois même ils les portent droit à Canton, etc. Jamais marchand particulier ne pourroit rendre de pareils ſervices à la Compagnie.
Note du Traducteur Allemand.

par

par la défenſe de l'importation du ſel étranger, ou ce qui eſt le même, par un impôt très-fort mis ſur le ſel : par là le nombre des vaiſſeaux, et l'exportation du bled et du riz, ont été conſidérablement diminués. Mais quand même ces meſures auroient fait ſouffrir le commerce étranger, cela a fait monter la recette du ſel du Gange plus haut qu'elle ne l'a jamais été dans les tems précédents. Il eſt pénible et même injuſte de parler des malheurs d'un pays ſans propoſer de moyens pour y remédier. Mais j'ai peu de connoiſſances, et je puis ſeulement dire, que le bonheur de la domination anglaiſe dépend du bien-être du Bengale; qu'on ne doit trouver aucun travail trop dur, et qu'on doit tenter tous les plans raiſonnables pour pouvoir augmenter le commerce et les revenus de ce pays.

Le 28 Mai j'arrivai à *Berhampore*, ville de garniſon vaſte et commode. Il y a un Bataillon d'européens et 3000 Cypayes. Le 15 juin je fis un détour pour aller à *Mooreshedabad* et en parcourir les environs. Je voulois voir le théâtre de ces faits et de ces événements importants qui, après tant d'intrigues et de combats, ont enfin rendu les anglois maîtres d'un puiſſant Royaume.

A un mille au-deſſous de la ville, et ſur le bord oppoſé du fleuve, eſt le tombeau de *Aly Verdy Kan*, qui eſt connu dans les Indes ſous le nom de *Mahobout Joung*. Par ſes talents militaires et politiques, il s'éleva jusqu'à la dignité de Souba de Bengale. Il ſoutint pendant huit ans une guerre opiniâtre avec les Marattes; mais à la fin, malgré la réſiſtance la plus forte, il fut contraint de céder à ſes ennemis le diſtrict de *Couttac*.

Tout près du tombeau de Mahobout eſt celui de son

neveu *Seraje-oud-Dowlah*, connu dans l'hiſtoire angloiſe par la priſe du fort William. Ce fut lui qui enferma la garniſon, qu'il y avait fait priſonnière, dans une caverne étroite où la plupart de ces malheureux moururent. Le deſtin de ce jeune homme reſſemble à celui de beaucoup d'autres princes orientaux, ſur-tout de ceux qui tombent dans le malheur. Seraje-oud-Dowlah fut trahi par Meer Jaffier à la bataille de Plaſſey, et bientôt après tué par ordre de celui qui l'avoit trahi. L'action de Meer Jaffier, d'après les loix de la parenté et de l'honneur, ne paroîtroit pas ſous un jour favorable. Mahobout Joung avoit donné à Meer Jaffier, dont il avoit voulu aſſurer la fidélité à ſon ſucceſſeur, la place la plus honorable de l'état et ſa ſœur en mariage. Même au lit de la mort, il recommanda encore le jeune Nabob, de la façon la plus touchante, à ſes ſoins et à ſa protection. Mahobout auroit dû ſavoir, par ſa propre expérience, qu'il n'y a pas de liens aſſez forts (*) pour enchaîner l'ambition, ſur-tout lorſqu'elle naît dans le cœur d'un aſiatique; on ſait qu'alors elle ſurmonte tous les obſtacles.

Les Mollahs qui ſont là pour prier pour les morts, racontent, que la veuve de *Seraje out-Dowlah* vient ſouvent à ce mauſolée pour pleurer ſon malheureux époux. *Mooreshedabad* offre à préſent toutes les marques de la pauvreté et de la décadence. C'eſt la ſuite du déplacement de l'adminiſtration. Elle n'étoit pas depuis longtems la réſidence des Soubas de Bengale, ils tenoient auparavant leur cour à *Rajah-Mhal*, qui eſt à cent milles au-delà en remontant le fleuve. Le Souba actuel, *Moubarick-oud-Dowlah*, petit fils de Meer Jaffier et fils du Nabob *Miroun*, tué, dit-on, d'un coup de tonnerre,

(*) Pendant qu'il augmentoit ſans ceſſe ſon pouvoir, il avoit fait ſervir heureuſement à ſes projets la ruſe et la perfidie.

touche ſur le tréſor de la Compagnie une penſion annuelle de 16 lacks de roupies. Il eſt d'autant plus tranquille dans ſa poſition préſente, qu'il n'a jamais eu ni puiſſance ni ambition. Les anglois ont beaucoup d'obligations à la famille de Moubarick pour la conquête du Bengale, et une économie mal entendue ne devroit jamais leur faire violer les engagements qu'ils ont contractés avec lui. Malgré les attentions qu'on paroît avoir pour lui, il doit paſſer de tems-en-tems des moments biens durs, s'il fait penſer et ſentir.

Il n'y a pas à *Mooreshedabad* d'édifices remarquables, excepté les monuments de Meer Jaffier, de ſa femme et du Nabob Mheroun, (*) Rien n'eſt fait pour réprimer notre vanité comme de conſidérer attentivement le lieu où repoſent ceux qui pendant leur vie ont paſſé pour de grands hommes. Ils ſembloient n'être animés que par l'orgueuil, l'avarice et l'ambition. Ils croyoient que tout le royaume étoit trop petit pour eux, et que le genre humain n'étoit fait que pour ſervir d'inſtrument à leurs paſſions inſenſées. A préſent ces hommes, qui vouloient eſcalader le ciel, ſont renfermés dans un eſpace étroit et obſcur. Leur ambition, autrefois ſi inquiète, repoſe dans un profond ſommeil, et leurs noms, bien ſouvent, ſont enſevelis avec leurs cendres.

Le 23 juin j'allai en bateau à *Mooreſhedabad* et remontai le fleuve à voiles environ la longueur de 30 milles d'angleterre, avec un vent d'Eſt aſſez frais. Les bateliers, ſur-tout ceux de l'Indus, attachent le ſoir leurs bateaux au rivage, et deſcendent pour prendre quelque nourriture. Cette eſpèce de bateliers n'eſt pas dans l'uſage de ſe préparer à manger ſur l'eau même.

(*) On m'a dit auſſi, que Mheroun étoit enterré à Rajemhal. Les Mahométans ne font pas dans l'uſage d'élever des cénotaphes.

Le 24 je vis ſur la rive orientale le village de *Joungypore*, où la Compagnie a établi un comptoir et une manufacture de ſoye écrue. Ce jour là nous fimes environ 20 milles.

Le 25 j'entrai dans le gange. Le fleuve préſente là une vue étendue, bornée à l'horiſon par un cercle régulier de collines, qui s'étend vers le nord-oueſt par *Raſemhal*. Le gange qui, près du village de *Jouty*, (*) a bien 4 milles de large, étoit agité aujourd'hui par un vent violent qui ſoulevoit ſes eaux en petites vagues et lui donnoit l'air d'un bras de mer. Les richeſſes du Bengale, ainſi qu'une grande partie de ce qui ſert pour la commodité ou l'agrément des habitants, viennent principalement de ce fleuve, dont les bras nombreux arroſent une grande étendue de pays. Il emporte, à peu de frais, des diſtricts, villes et villages, les marchandiſes qui y ſont fabriquées, et les porte aux endroits où elles doivent être employées. Le gange facilite auſſi aux anglois leurs opérations militaires dans l'intérieur de leur propre territoire, tandis que leurs armées, ſur les côtes de Malabar ou de Coromandel, ſont arrêtées dans leur mouvement, ſoit par le manque de proviſions de bouche et de guerre, ſoit par la difficulté des les faire parvenir, tandis que ſouvent même elles doivent ſe retirer au moment où elles pourroient recueillir les fruits de leur victoire. Celles du Bengale, au contraire, ſont ſuivies de bateaux de tranſport ou de vaiſſeaux qui leur fourniſſent, non-ſeulement ce qui eſt néceſſaire à la vie, mais même, ce qui en fait l'agrément, avec autant de profuſion qu'on porroit l'eſpérer dans les villes.

Le ſoir j'arrivai à *Rajah Mhal*, jadis la réſidence des Soubas de Bengale. Aly Verdy Kan tranſporta pendant

(*) Village près du fleuve Caſſimbazar.

ſon adminiſtration, qui commença en 1742, le gouvernement à Mooreshedabad. Je ne pus jamais découvrir la raiſon de cette préférence, malgré tous mes ſoins pour m'en informer. Les Indous ont en général peu de curioſité, et s'embaraſſent peu de l'hiſtoire de leur propre pays. Leur bonheur conſiſte, à ce quil paroît, à jouir du préſent ſans penſer à l'avenir, ni à reporter leurs regards ſur le paſſé. Leurs plaiſirs même, peu vifs et peu animés, ſont modifiés par l'influence d'un climat fort doux et d'un ſol fertile. *Aly Verdy Kan*, autant que je puis croire, tranſporta ſa réſidence à *Mooreshedabad* pour pouvoir veiller plus aiſément ſur les anglois, que l'on dit qu'il craignoit, et pour pouvoir en même-tems faire plus vivement la guerre aux Marattes qui l'avoient attaqué du côté de *Kouttak*. *Rajah-Mhal*, à préſent, a l'air miſérable, et ſans les tas de ruines que l'on voit dans la ville et autour d'elle, il ſeroit difficile de s'appercevoir que cet endroit étoit, il y a peu de tems, la réſidence, d'un prince riche et puiſſant. Pendant que j'errois au milieu des débris de ſes édifices, je trouvai dans un petit jardin, près du fleuve, un vieillard qui travailloit à la terre; le trouvant plus intelligent que n'a coutume de l'être cette claſſe d'hommes dans ces pays, j'entamai avec lui une converſation qui me fit plaiſir. Son âge le faiſoit parler volontiers. Il me dit que la place qu'il cultivoit alors avoit été la ſalle de concert du palais; et qu'il ſe rappeloit, que devant ſon petit jardin, il y en avoit eu auparavant un beaucoup plus étendu, qui étoit couvert ou emporté à préſent par le fleuve. Il eſt difficile de trouver un endroit où l'on puiſſe prouver et appercevoir l'inſtabilité de la grandeur humaine et des ouvrages des hommes, plus clairement et d'une manière plus décourageante qu'a *Rajah Mhal*. On diſtingue cependant,

dans cet amas de décombres, la demeure commode et agréable de Mr. Cléveland. Elle faiſoit une partie de l'ancien palais.

Le 26 je paſſai avec un bon vent d'Eſt devant le village de *Sicker-Goully*. Un coup de vent penſa renverſer notre bateau. Près de ce village eſt une maiſon fort propre, que Mr. Cléveland a fait bâtir pour y recevoir les voyageurs.

Le 27 j'apperçus la ville de *Ponitée*, près de laquelle on voit, ſur une hauteur, la maiſon d'un Indou ou d'un Mahométan, et une moſquée qui paroît abandonnée. Près de ces bâtiments on a élevé un monument à la mémoire de Mr. Middleton, qui mourut là pendant ſon voyage à Calcutta. Ces objets ne mériteroient pas peut être qu'on en parlât; mais ils offrent des points de vue pittoreſques.

Le 28 le vent étant foible et le courant très-fort, les bateliers furent obligés de traîner le bateau. Dans les deux derniers jours nous fîmes environ 30 milles. Lorſque vers la fin des pluies on s'approche des bords du gange, on riſque quelquefois beaucoup; les bords étant en pluſieurs endroits très élevés, et la plupart du tems les terres étant très légères, elles s'éboulent ſouvent et elles briſeroient infailliblement, ou couleroient à fond le bateau ſur lequel elles tomberoient.

Le 29 j'arrivai à midi à *Joungherah*, petite iſle toute couverte de rochers, où ſe trouve un cloître de moines mendiants Indous. L'on y voit, d'un côté, des reſtes d'une très-ancienne ſculpture indienne. Une longue chaîne de collines, qui s'etend du ſud-eſt au nord-oueſt, borne ici le gange d'une manière très-agréable. On dit que ce fut dans l'iſle *Joungherah* que Seraje-oud-Dowlah fut tué, que c'étoit là qu'il s'étoit réfugié pour

éviter la perſécution de Meer Jaffier; mais il eſt plus vraiſemblable qu'on l'a pris dans le voiſinage de cette iſle et qu'on l'a mené à *Mooreshedabad*.

Ce jour là je vis une fontaine bâtie au milieu du fleuve. Ses murs bâtis en brique s'élevoient à la hauteur de quinze pieds au deſſus de la ſurface du gange. Les murs nétoient pas endommagés. Probablement la fontaine appartenoit à un village ſur le bord du fleuve, qui aura été détruit par une inondation.

Je fis ce jour là environ 35 milles, et le ſoir j'apperçus *Mongheer* où j'arrivai le lendemain. Le fort eſt ruiné ainſi que les maiſons particulières qui ne ſont pas habitées. La poſition de la forteresſe, qui couvre une grande plaine à l'oueſt, et a le gange au nord, eſt fort bien choiſie pour la défenſe et la commodité. Un des baſtions de côté domine une vue charmante ſur un détour pittoreſque du fleuve, qui paroît ceint d'une chaîne de montagnes éloignées. La forteresſe actuelle de *Mongheer* fut vraiſemblablement conſtruite par le Sultan *Choujah*, (*) ſecond fils de l'Empereur Cha-Jehan.

Ce Sultan regnoit ſur les provinces de *Behar* et de *Bengale*. Il fut extrêmement aimé des habitants à cauſe de ſa libéralité et de la douceur de ſon gouvernement. La deſtinée du Sultan Choujah, ſur-tout dans les derniers tems de ſa vie, qui ne furent qu'une ſuite continue de malheurs. vous inſpirera peut-être de l'intérêt; et comme c'eſt une occaſion, pour moi, de rendre un hommage à la mémoire de ce Prince malheureux, mais brave, je veux ici vous raconter ſon hiſtoire d'après

(*) Ce Prince fit creuſer un foſſé large et profond depuis le fleuve juſqu'à la colline; on en voit encore des traces. Il le fit pour défendre mieux *Mongheer* contre l'armée d'Aurengzeb qui l'avoit repouſſé juſques là.

Bernier, le plus ingénieux et le plus digne de foi des hiſtoriens de l'Indoſtan. (*)

« Après la bataille *d'Alhabad*, où le Sultan *Choujah* fut battu, ce Prince ſe retira dans l'intérieur du Bengale, pour oppoſer toutes ſes forces aux armes d'Aurengzeb. Bernier dit, » il ne reſtoit plus d'épine au pied d'Aurengzeb que le Sultan Choujah, qui ſe ſoutenoit encore dans le Bengale ; à la fin il fallut bien qu'il cedât à la force et a la fortune de ſon frère. »

Emir Koumla (**) avoit raſſemblé des troupes conſidérables ; il étoit en état d'enfermer l'armée du Sultan Choujah entre les deux côtés du gange ; ce Prince fut forcé de chercher un aſile dans la ville de Dacca, à l'extrémité du Bengale près de la mer; ici finit la tragédie. Le Sultan Choujah n'avoit pas de vaiſſeaux, et ne ſavoit comment de Dacca il pourroit échapper à la vengeance de ſon frère. Il envoya alors ſon fils aîné, le Sultan Banque, au roi de Racan ou d'Arracan, Prince idolâtre, pour demander la permiſſion de ſe réfugier, pendant quelque-tems, dans ſes états. Il devoit auſſi demander, ſi lorſque les mouſſons favorables commenceroient, il pourroit avoir un vaiſſeau qui le tranſportât à la Mecque, d'où il penſoit ſe rendre en Turquie ou en Perſe. Le Sultan Banque revint à Dacca avec quelques vaiſſeaux dont l'équipage étoit compoſé de portugais fugitifs, qui s'étoient mis au ſervice du Roi d'Arracan. Ils n'étoient employés que pour piller la partie inférieure du Bengale. Le jeune Prince apporta, à ſon père, la nouvelle

(*) Bernier raconte l'hiſtoire du Sultan Choujah dans le 1er Volume p. 148. On ne ſait pas pourquoi Forſter trouva neceſſaire de copier un extrait ſi conſidérable d'un écrivain ſi connu. Il n'avoit *beſoin que d'y* renvoyer. N. D. T. A.

(**) Chef de l'armée contre le Sultan Choujah.

qu'il avoit été fort bien reçu, et qu'on lui avoit promis toutes fortes de fecours. Sur cela, le Sultan Choujah s'embarqua à Dacca avec toute fa famille; elle confiftoit en trois fils, plufieurs filles et leur mère. A leur arrivée à Arracan, ces illuftres fugitifs furent reçus avec beaucoup de confidération, et on leur donna, au nom du Roi, tous les objets de première néceffité que fourniffoit le pays. Cependant la faifon favorable arrivoit, et l'on ne parloit pas du vaiffeau qui devoit tranfporter le Sultan à la Mecque. Il l'avoit déjà plufieurs fois demandé, en affurant qu'il avoit affez d'argent pour en payer ou le louage ou le fret. Il n'en avoit que trop, et probablement fes tréfors furent la caufe de fa perte, ou dumoins ils y contribuèrent beaucoup. Le Prince cependant demandoit fans ceffe un vaiffeau, tout étoit inutile. Enfin le Roi d'Arracan devint beaucoup plus froid, et fe plaignit de ce que le Sultan ne lui avoit pas fait de vifite. Choujah regardoit peut-être, comme indigne de lui, d'aller voir le Roi, je n'en fais rien; peut-être auffi craignoit-il, que s'il alloit à la cour, on ne s'emparât de fa perfonne pour fe rendre maître de fes tréfors, et qu'on ne le livrât à l'Emir Roumla. Cet Emir, au nom d'Aurengzeb, avoit offert au Roi d'Arracan des fommes d'argent confidérables, s'il vouloit remettre entre fes mains toute la malheureufe famille du Sultan. Quelque fût fon idée, il n'alla pas à la cour du Roi d'Arracan, il y envoya fon fils aîné. Celui-ci, en approchant du palais du Roi, jetta au peuple une quantité confidérable de roupies d'or et d'argent; il offrit même au Roi des étoffes précieufes et différents ouvrages d'or et d'argent d'un travail admirable et garnis de pierres d'un grand prix. Il préfenta les excufes de fon père, en prétextant une indifpofition qui l'empêchoit de fe rendre lui-même auprès

du Roi, et il demanda, de la manière la plus preſſante, de vouloir bien faire équiper le vaiſſeau qu'on lui avoit promis. La viſite et les préſents du Prince n'eurent pas l'effet qu'on avoit eſpéré. Le Roi, au contraire, 5 ou 6 jours après, demanda la fille du Sultan en mariage. Choujah refuſa abſolument, et ce refus irrita extrêmement le Roi d'Arracan.

Cependant la ſaiſon étoit paſſée, le Sultan voyant qu'il n'obtenoit rien par la douceur, ne conſulta plus que ſon déſeſpoir. Quoique le Roi d'Arracan ſoit idolâtre, il y a cependant, dans ſon pays, beaucoup de Mahométans qui s'y ſont établis volontairement, ou qui ont été faits priſonniers par ces pirates portugais dont j'ai parlé plus haut. Le Sultan gagna ſecrétement ces mahométans. Avec leur ſecours et celui de deux ou trois cents fidèles ſerviteurs, qui l'avoient ſuivi, il voulut attaquer le palais du Roi, tuer toute la famille royale, et ſe faire proclamer Roi d'Arracan. Cette entrepriſe paroît plutôt l'action d'un déſeſpéré, que d'un homme ſage; et cependant, j'ai entendu dire à pluſieurs mahométans portugais et hollandois, qui étoient ſur les lieux, qu'elle eût réuſſi, ſi le complot n'eût pas été découvert un jour avant ſon exécution. Cette découverte perdit le Sultan et ſa famille. N'ayant plus d'eſpérance de rétablir ſa fortune en Arracan, il réſolut de fuir dans le Pégu. Cela d'abord étoit impoſſible, à cauſe des bois et des montagnes effroyables qui ſéparent Pégu et Arracan; il fut de plus pourſuivi avec tant de viteſſe, qu'on le rejoignit le jour même qu'il étoit parti. Le Sultan ſe défendit avec le courage le plus opiniâtre. On ne peut compter les barbares qui tombèrent ſous ſes coups. A la fin il fut forcé, par le nombre, d'abandonner le champ de bataille. Banque,

qui n'étoit pas encore ſi loin que ſon père, combattit comme un lion; mais enfin, bleſſé dangereuſement, tout étourdi par les pierres qu'on lui jettoit de tous côtes; il tomba. On ſe ſaiſit de lui et on l'emmena avec ſes deux plus jeunes freres, ſa ſœur et ſa mère. Quant au Sultan, accompagné d'une de ſes femmes, d'un eunuque et de deux autres perſonnes, il gagna le haut d'une montagne. Un coup de pierre le jetta par terre; mais l'eunuque banda ſa playe avec ſon turban et le remit ſur pied : le Sultan s'enfuit dans les bois. Voilà tout ce qu'on a pu apprendre de ſon deſtin. Je l'ai entendu raconter ainſi de pluſieurs côtés, même à des perſonnes qui avoient été témoins oculaires. Ces rapports firent courir beaucoup de bruits ſur le compte du Sultan, et inquietèrent ſouvent la Cour de Dehli.

Bernier, après avoir cité les différentes conjectures que l'on a faites et répandues ſur Choujah, raconte, qu'il a fait un voyage, de Bengale à Maſulipatnam, avec un de ſes eunuques. Cet eunuque étoit anciennement chef de l'artillerie; et il lui dit que le Sultan étoit mort. Il n'en voulut pas dire davantage. Bernier croit qu'il ne fut pas tué par les ennemis qui le pourſuivoient; mais que bientôt, ou il fut tué par les brigands, ou dévoré par les bêtes féroces dont les bois d'Arracan et de Pégu ſont remplis.

On jetta enſuite dans des cachots ceux des membres de la famille du Sultan qu'on avoit pris. On les traita fort mal. Bernier dit qu'on les traita plus humainement dans la ſuite. Le mariage de la fille aînée du Sultan avec le Roi en fut cauſe. Mais les ſerviteurs du Sultan Banque ayant voulu recommencer une nouvelle conjuration avec les mahométans qui demeuroient à

Arracan, le Roi fut tellement irrité, qu'il fit périr toute la malheureuſe famille, excepté la Princeſſe qu'il avoit épouſée. (*)

Caſſoum Ali Kan ſe retira, lors des dernieres années de ſon gouvernement, dans la fortereſſe de Mongheer. Les prétentions toujours croiſſantes des anglois diminuoient ſon autorité et le commerce de ſes ſujets. Dans un moment d'humeur, il conçut le projet de ſecouer le joug de ces étrangers et de faire ceſſer leur influence dans le Bengale; outre les motifs qu'il avoit pour ſon compte, il étoit aigri ſans ceſſe par ſes Courtiſans et ſes Officiers, que la diminution de leurs revenus et de leur puiſſance devoit néceſſairement révolter. Le plus emporté parmi eux étoit *Kojah Gregore*, Arménien. Contre la coutume de ſon peuple, il avoit pris le parti des armes; il s'étoit mis au ſervice de *Caſſoum Ali*. Parvenu à un grade important, il s'étoit acquis beaucoup de conſidération. Il paroît que Soumrou et lui ont eu la plus grande part à la guerre avec les anglois, guerre qui, comme l'on ſait, perdit Caſſoum, et mit fin à la domination des Mahométans dans le Bengale. Gregore, ſur le ſoupçon d'une conjuration tramée par lui à Calcutta avec ſes compatriotes, fut condamné à mort, encore avant que ſon maître fût chaſſé. Ce fut avec Caſſum Ali (**) que finit la puiſſance

(*) J'ai aimé à raconter les malheurs du Sultan Choujah, parce que cela fait voir un morceau intereſſant de l'hiſtoire Indienne ſous un tout autre jour qu'un de nos écrivains, le Colonel Dow, nous l'a préſente. Quoique Dow puiſſe paſſer pour un hiſtorien très-exact, cependant il ne pouvoit pas être auſſi bien informé qu'un écrivain contemporain dont la fidelité eſt connue.

(**) Pendant que Caſſoum Ali erroit dans les provinces ſupérieures de l'Indoſtan, pour ſuſciter des ennemis aux anglois, il demanda auſſi des ſecours à la Cour de Dehli. Il montroit dans ſon intérieur

des Soubas de Bengale. Meer Jaffier eſſaya de regagner la conſidération de ſes prédéceſſeurs. Cette tentative malheureuſe lui valut la mort, et fonda la domination complette des anglois dans ce pays.

L'on auroit tout à me reprocher, ſi avant de quitter ce pays, je ne joignois mes éloges à tous ceux que Mr. Cléveland a mérités et obtenus. Ce généreux anglois, que je n'ai jamais vu, mais dont la réputation eſt connue par ſes ouvrages, augmenta conſidérablement la population, par une adminiſtration ſage et juſte, des diſtricts de *Rajahmhal* et de *Bauglepour*. Il facilita auſſi la levée des impôts, quoiqu'ils augmentaſſent ſans ceſſe. L'augmentation de population eſt frappante dans les environs de *Mongheer*, et ſur-tout on le remarque aux foires conſidérables de cette ville. Des marchands de toute ſorte s'y raſſemblent. Ce même homme ſe donna toute la peine poſſible pour tirer les habitans des montagnes voiſines de leurs retraites inacceſſibles, et les faire deſcendre dans la plaine. Ses peines ont été recompenſées. Douze cents de ces montagnards ont pris ſervice chez nous, et forment un corps duquel on peut attendre, avec raiſon, des ſervices importans. Ils ſont traités fort doucement; ils jouiſſent d'avantages conſidérables. Cela doit être un attrait puiſſant, pour engager leurs frères à ſuivre un exemple ſi avantageux. Les brigandages des montagnards rendoient anciennement les chemins ſi peu ſurs, qu'à une certaine diſtance, il

le caractère intriguant et ſanguinaire qu'il porta dans ſa vie publique. Il chercha à corrompre les Miniſtres de Dehli par des préſents conſidérables, et on prétend qu'il fit perir, en différents temps, toutes les femmes qu'il avoit amenées de Bengale. A ſa mort, qui le ſurprit en 1777 dans le village de Koulwall, la Cour s'empara de ſa ſucceſſion, qui montoit à 100000 liv. ſterl. foible reſte de ce qu'il avoit volé dans le Behar et le Bengale.

falloit mettre des poſtes pour protéger les voyageurs. Souvent même on étoit obligé d'envoyer deux ou trois Bataillons pour tenir en bride les habitans des montagnes de Bauglepour; et ces habitans, à préſent, défendent ces pays qu'ils ravageoient auparavant. Enfin, Mr. Cléveland fit conſtruire, dans les deux diſtricts qu'il adminiſtroit, à la plupart des places où les caravannes et les voyageurs ſeuls ont coutume de ſe repoſer, de petits bâtiments dans leſquels on trouve au moins un abri contre la rigueur du temps. Les naturels du pays paroiſſent même s'être formés ſur l'exemple de leur chef. Ils témoignent aux étrangers les attentions les plus obligeantes. Tels furent les avantages que le Gouvernement et un grand nombre de ſujets dut à la bienveillance et au patriotiſme d'un ſeul homme. Auſſi ſa recompenſe fut-elle égale à ſon mérite. Il jouit de l'honneur d'avoir relevé, dans un pays éloigné, le caractère de ſa nation; et il a dû connoître des plaiſirs que la plus grande fortune n'eſt pas en état de donner.

Le 3 Juillet je quittai *Mongheer*, et le 5 j'arrivai à *Patna*, ſur le gange. Cette ville eſt grande et peuplée, quoiqu'elle ait bien perdu depuis qu'elle n'eſt plus la réſidence du Nabob de Behar. On cultive, dans le voiſinage de Patna, une grande quantité de pavots dont on fait un opium excellent. Les Salpêtrières ſont conſidérables; auſſi la ville eſt-elle fort riche. Elle eſt devenue le centre d'un commerce étendu. Les différentes fabriques d'ouvrage, en argent, en fer et en bois, ſont étonnantes, ſur tout quand on conſidère les mauvais outils avec leſquels ils ſont travaillés, et les méthodes ſimples d'après leſquelles on les fait.

On trouve à Patna et dans ſes environs des ruines

considérables d'édifices publics et particuliers, qui montrent un luxe et une grandeur que l'on ne retrouve plus à présent. Un ancien nom de cette ville, dont quelques habitans plus instruits se souviennent encore, et qui a quelque ressemblance avec la prétendue capitale des Indes dont parlent Strabon et Pline, a fait croire que *Patna* étoit bâtie à la place du fâmeux *Palibothra*, dont le Major Rennell a parlé d'une manière si détaillée dans ses ouvrages géographiques. La curiosité et le besoin momentané de m'abandonner à des réflexions tristes, me conduisirent à la place où les anglois ont été tués par ordre de Cassoum Ali. Les maisons qui y étoient auparavant sont abattues, et à la place on a élevé un monument décent; mais sans inscription à l'honneur de ces malheureux. Peut-être eût-il mieux valu ne pas l'élever; mais si l'on vouloit conserver le souvenir d'un forfait, on auroit dû, ce me semble, parler aussi de ce qui l'a occasionné.

Le 13 Juillet je quittai *Patna*, et j'arrivai le même jour à *Mouzoufferpour*. C'est là que demeure le Receveur du district de *Tirhut*. Ce district est situé au nord de Patna, à la distance de 40 milles, et rapporte environ six lacks et demi de roupies.

En 1760, dans le voisinage de *Mouzoufferpour*, il y eut une bataille entre *Mherin*, fils aîné de Meer Jaffier, qui avoit avec lui des troupes angloises, et *Kadim Houssein Kan*, Chef de *Pournea*. Ce dernier fut battu. Quelques jours après *Mherin* mourut. On prétendit que c'étoit d'un coup de tonnère. *Meer Jaffier* crut que son fils avoit été assassiné, et il accusa publiquement *Casoum Ali* de ce meurtre. La mort de ce jeune homme favorisoit les desseins ambitieux de Cassoum Ali. Plusieurs circonstances suspectes se réuni-

rent contre lui, ainſi on peut pardonner à un père, d'avoir pu croire que ſon fils avoit été aſſaſſiné par un rival déclaré, qui, dans la ſuite, fut irréconciliable, et montra un caractère cruel et ſanguinaire.

Le 30 Juillet j'allai par terre à *Choprah*. C'eſt une longue ville dont les maiſons ſont diſperſées ça et là, et qui eſt environ à vingt mille au-deſſus de Patna, au nord du gange. Choprah eſt le ſéjour du Receveur des diſtricts de *Saroun* et de *Champoran*, qui rapportent 14 lacks et demi de roupies. Les françois et les hollandois (*) ont eu là des comptoirs, ſur-tout pour la préparation du ſalpêtre, que cette contrée fournit en abondance. On remarque, et cela en vaut la peine, que les hollandois achètent aux anglois la plus grande partie du ſalpêtre brut, et que cependant ils ſont en état, lorſqu'il eſt raſiné, de le donner d'une meilleure qualité et à meilleur marché que la Compagnie anglaiſe. Peut-être les hollandois doivent-ils cet avantage à l'économie ſévère qu'ils obſervent dans leurs entrepriſes de commerce; peut-être la cauſe en eſt-elle l'application ſoutenue qu'ils donnent à tout ce qu'ils font, et qui paroît inné chez eux.

Le 12 Août je quittai *Choprah*, et le 14 j'arrivai à *Bouxar*. Ce fut dans le voiſinage de cette ville, que Caſoum Ali, dont les forces étoient réunies à toutes celles de *Choujah-oud-Dowlah*, fit ſa dernière tentative contre les anglois. Leur nombre conſidérable, qui couvroit les plaines de Bouxar, ne leur ſervit de rien contre la troupe petite, il eſt vrai, mais réſolue et diſciplinée des anglois. Après un combat aſſez vif de quelques heures, les anglois enfoncèrent les troupes

(*) Cette lettre fut écrite pendant la guerre avec la france et la hollande; et les anglois avoient pris les comptoirs de ces deux nations

combinées et prirent toute leur artillerie. Je n'ai parlé des exploits de cette journée, décrits assez amplement par d'autres, que pour vous rappeller les services importans des troupes angloises. Leur patrie leur doit, sans doute, la reconnoissance la plus marquée. C'est à eux qu'elle est redevable de la gloire de son nom et des grands avantages qu'elle a acquis.

La citadelle de *Bouxar* est petite, mais elle est assez forte pour résister aux attaques ordinaires des Indous. Elle est située à l'extrémité de la province de *Behar*. Le Commandant actuel a encore augmenté les fortifications. Pour plus grande sureté, il a revêtu la ville d'un rempart et l'a entourée de fossés.

Il y a peu de choses remarquables à *Bouxar*. Il en est une seulement que les Indous respectent, comme les habitans de Naples honorent le sang de St. Janvier, et les catholiques Notre Dame de Lorette. Le monument dont je parle est sur une petite hauteur à l'ouest de la citadelle; il est consacré au Dieu Ram. C'est celui qui commande à la guerre et à la victoire; on peut le regarder comme le mars des Indous. Ram, pendant sa jeunesse, se tint sept jours sur la colline, pour apprendre d'un maître fameux à tirer de l'arc. Dans la suite cette arme lui servit à faire des choses si merveilleuses, que l'on ne croit pas le louer beaucoup en disant qu'il a *tendu un arc très-pesant et lancé des traits qui atteignent de loin.*

A deux milles de *Bouxar*, vers l'ouest, le ruisseau *Torin Noullah*, qui se jette dans le gange, sépare la province de Bahar de celle de Bengale. Cependant on regarde ordinairement le fleuve *Caramnassa*, dont le cours est parallèle à celui du ruisseau, comme la ligne de séparation des deux provinces; lorsque les

Officiers Anglois, en activité, ſont obligés, pour leur ſervice, de paſſer ce fleuve, ils ont double paye : la dépenſe eſt plus conſidérable ; ils ſont très-éloignés des côtes de la mer, et les marchandiſes européennes y ſont à un prix exceſſif.

De *Bouxar* la vue ſur la province de *Benarès* fait un plaiſir inexprimable. C'eſt une plaine étendue, bordée d'un fleuve fort large, qui ſerpente et fait mille détours. Elle eſt couverte de vaſtes champs de bled ; des villages, des bois, des arbres ſont ſemés çà et là ; c'eſt un mélange d'objets agréables, qui font naître les ſenſations les plus douces.

Je quittai *Bouxar* le 23, et j'arrivai le 26 à *Benarès*. De *Mongheer* à *Benarès*, par eau, on compte environ 280 milles.

Vous découvrirez, ſans doute, quelques légères erreurs dans ce que je vous ai raconté juſqu'a préſent de mes voyages par eau dans les différentes provinces. Vous remarquerez auſſi vraiſemblablement, que j'ai dépeint avec trop de ſéchereſſe un pays dont la fertilité donne l'idée de l'adondance, et dont la vue offre une ſuite de payſages les plus variés et les plus beaux.

J'ai l'honneur d'être, etc.

SECONDE LETTRE.

Benarès 30 Septembre 1782.

Je vous ai communiqué juſqu'à préſent le journal de mon voyage de *Calcutta* à *Benarès*, et les remarques que j'ai faites pendant la route ; je vais vous ſoumettre maintenant le réſultat de mes obſervations dans cette ville. Peut-être me tromperai-je dans mes recherches

ſur un ſujet aſſez obſcur, fort compliqué et qu'on n'a traité juſqu'à préſent que ſuperficiellement; mais je compte ſur votre indulgence.

Benarès, par ſes richeſſes, ſes édifices magnifiques et le nombre de ſes habitants, peut être comptée parmi les premières villes que poſſèdent encore les Indous. Le nombre de leurs divinités étant très-conſidérable, il faudroit plus de connoiſſances de la religion miſtérieuſe des Indous que je n'en ai réellement, pour pouvoir décrire les temples, qui leur ſont conſacrés dans cette ville, pour raconter l'hiſtoire de leur fondation, et pourquoi ils ſont décorés de telle ou telle manière.

Cette religion eſt enveloppée juſqu'à préſent dans une obſcurité profonde, et les Poundits les plus ſavants, ceux qui ſont le plus verſés dans la langue Sanscrit, (*) ne peuvent l'expliquer au peuple, ni en développer les miſtères d'une manière un peu ſupportable.

Cependant quelques détails, même incomplets, ſur une ville connue dans l'indoſtan comme le centre de la religion et des ſciences des Indous, joints à une courte recherche ſur la religion de Brama, peuvent n'être pas déſagréables. Je tâcherai de les donner avec le ſoin que méritent ces objets et d'après les obſervations les plus vraies et les plus exactes.

En approchant, par le gange, de la ville de Benarès, l'œil, à la diſtance de huit milles, eſt attiré par deux Minarets élevés, que l'empereur Aurengzeb a fait conſtruire ſur les fondements d'un temple dédié à Mhah Deve. En faiſant élever ces tours aſſez hautes, qui ſemblent regarder avec mépris cette ville que l'Indou révère, ce prince intolérant avoit ſans doute l'idée d'inſulter à la

(*) C'eſt dans cette langue que ſont écrits les livres ſaints des Indous.

religion du vaincu. Si c'étoit ſon déſir, il a parfaitement réuſſi. Les Indous regardent ce monument comme deshonorant pour eux. Ils croyent qu'il annonce, à chaque voyageur, que leur ville ſainte eſt profanée, et qu'on inſulte au culte de leurs dieux. Du haut du minaret on apperçoit toute la ville. Elle occupe l'eſpace de 3 milles et demi le long du bord ſeptentrional du gange, et elle s'étend l'eſpace d'un mille dans les terres. Il y a pluſieurs maiſons, très-hautes et dont quelques unes ont ſix ou ſept étages. Elles ſont bâties d'une ſorte de pierre ſemblable à celle de Portland (*) et qu'on trouve dans le voiſinage. Mais les rues ſur leſquelles donnent ces hautes maiſons ſont ſi étroites, que deux voitures ordinaires n'y peuvent point paſſer de front. Ces rues ſi étroites ont un autre déſagrément, c'eſt une odeur inſupportable qui, pendant les chaleurs, s'élève des différents réſervoirs, placés dans toutes les parties de la ville, pour l'uſage domeſtique et religieux des habitants. Cette mauvaiſe odeur, qui choque tellement les européens, eſt encore augmentée par les ordures que l'on jette indiſtinctement dans les rues. L'Indou en général eſt aſſez mal-propre. La beauté et la régularité des maiſons, avantage par lequel Bénarès ſurpaſſe toutes les réſidences que j'ai vues dans les Indes, pourroit faire un très-bon effet; mais l'irrégularité de ces rues l'ôte preſque tout à fait, ou du moins l'affoiblit beaucoup.

Comme je ſais la langue des Marattes et que j'entends un peu la langue Sanscrit, cela m'a été très-utile pour mes recherches ſur la religion des Indous. La connoiſſance de cette dernière langue eſt bornée à préſent à un certain nombre de Bramines deſtinés au

(*) La pierre de Benarès, ou de Ghounar Kour, eſt d'un grain plus fin et eſt plus noire que celle de Portland.

ſacerdoce. Cétoit auparavant le canal par lequel on communiquoit aux Indous les leçons les plus importantes de la religion, et on leur apprenoit les différentes formes de leur culte. Cette langue Sanscrit eſt une langue pleine d'énergie et très-ſonore. La coupe de ſes périodes eſt hardie, et ces périodes ont preſque toujours des intonations muſicales. Une courte ſtance, que Mr. Halhed a déjà citée, eſt une preuve remarquable de la préciſion et de la force de la langue Sanscrit. Elle n'a que 4 lignes, je vais la copier avec la traduction. (*)

Pĭtăcha	*Rĕnĕrvān*	*Shĕtrōō*
Père	en Dette	Ennemi
Mātāh	*Shĕtrōō*	*Rēĵĕĭēnī*
Mère	Ennemie	Dérangée
Bhārĭah	*Rūpĕrvūttī*	*Shĕtrōō*
Femme	Jolie	Ennemie
Pāōtrĕ	*Shetrōō*	*N'punditah*
Fils	Ennemi	Ignorant (*)

Les Indous croyent à un Dieu qui n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin. Ils donnent à ce Dieu une longue ſuite d'épithètes; mais Srée Moun

(*) On trouve mon jugement, ſur le langue Sanscrit, dans le premier volume des conſidérations ſur la fertilité et la ſtérilité &c. p. 277 et ſuiv. Je ne dis rien ici de l'article de Forſter, ſur la religion des Indous, je me contenterai de renvoyer le lecteur au premier volume *de Hiſtoria Doctrinæ de Dee* p. 91 et ſuiv. où j'ai traité de la religion des Indous. Note du T. A.

(*) Forſter y a joint cette traduction poétique qui paroit plutôt obſcurcir qu'éclaircir l'original.

The Mother who hath loſt her fame,
The Sire profuſe and foe to ſhame,
Are to their race a peſt:
A bride's ſoft joys oft thorn's implant,
And he who roams in folly's haunt,
Deſtroys his father's reſt.

Narrain (*) eſt le nom ordinaire, et celui qui fait naître l'idée la plus élevée. Dans leurs prières, ils invoquent la divinité comme toute puiſſante, ſachant tout, et préſente par-tout. Ces perfections ſont rendues, dans la langue Sanſcrit, par les mots *Neerangin*, *Neerakar* et *Neergoon*. Ces mots, dans leur ſignification littérale, ne veulent pas dire abſolument ce qu'expriment les mots françois ; mais dans le fond ils préſentent la même idée. Leur divinité ſuprême a une triple figure dont les parties ſont ſéparées les unes des autres. Elle eſt compoſée d'abord de Prée Moun Narrain, que l'on répréſente ſous la forme d'un homme, enſuite de Allah Letchinry, que l'on peint comme une belle femme ; et enfin d'un ſerpent ſur lequel repoſe la divinité. Ce peuple regarde cette trinité allégorique, l'image de la force, de l'amour et de la ſageſſe, comme purement intellectuelle ; elle n'eſt jamais repréſentée dans leurs temples d'une maniere viſible, parce qu'elle eſt, à ce qu'ils diſent, indiviſible et étendue à l'infini. (**)

Au commencement, diſent les Indous, Dieu créa trois hommes auxquels il donna le nom de Brimha, Wichenou et Chevah (***). Le premier eut le pouvoir

(*) Sans doute dans les premiers tems avant que les prêtres des Indous jugeaſſent néceſſaire d'établir un culte allégorique, les temples de l'Être Suprême ont été ſimples et ſans figures. On peut voir encore ſur une colline, près de la ville de Cachemir, les reſtes d'un tel temple. D'après la tradition, ce temple étoit conſacré au créateur du monde que l'on adoroit ſans image et ſans l'intervention d'aucune divinité ſubalterne. Un habitant de la côte de Coromandel, homme très-inſtruit, me dit qu'à Chilemberoum, à vingt milles de Condalore, il a vu un bâtiment conſcré au ſervice du Dieu inviſible. Il n'y avoit aucune ſtatue, et les Indiens n'y entroient qu'avec le reſpect le plus profond.

(**) Peut-être la trinité de platon, qui aimoit a profiter de la ſageſſe orientale, venoit-elle des Indiens.

(***) Chevah s'appele auſſi Eichever ou Mhah Dheve.

de créer le genre humain, le ſecond fut chargé de rendre les hommes heureux, et le troiſième de les corriger, de les punir et de les anéantir. (*) Brimha, d'un ſeul ſouffle, forma le genre humain avec les quatre éléments auxquels il joignit le vuide, ſi j'entends bien le mot. (**)

(*) Comme Mhah Dheve, on lui donne le nom de force deſtructrice.

(**) Le mot dans la langue Sanſcrit eſt *Akash*, de la ſignification propre du quel je n'ai pas pu m'inſtruire exactement. On croiroit preſque que les Indous, dans leur ſyſtème de la nature, ne veulent pas admettre de vuide. Dans le ſens général, *Akash* veut dire eſpace du ciel; mais dans le cas dont je parle dans le texte, je penſe qu'il veut dire un grand principe vivifiant, que les grecs exprimoient par le feu de Promethée, et avec lequel on ſuppoſoit qu'il avoit animé le genre humain. Peut-être eſt-il intéreſſant de rapporter dans cette note une opinion des anciens égyptiens, qui répond à mon explication du mot *Akash*, et d'y joindre quelques idées des philoſophes, de ce pays ſur la formation du monde et des êtres animés. Les prêtres philoſophes qui ſuivoient les dogmes de Ménez, leur premier légiſlateur, qu'ils avoient perſonifié et mis au rang des dieux ſous le nom de ſoleil, diſoient que le feu, ou plutôt un eſprit ſubtil, qu'ils diſtinguoient du feu élémentaire, étoit répandu dans toute la nature, et formoit l'eſſence de cette ſubſtance qui donne d'abord à la matière brute ſa forme et ſon ordre. Ils croyoient que cinq éléments, l'eſprit, le feu, l'air, l'eau et la terre, formèrent tout l'univers. L'eſprit, ils le nommoient Jupiter, et le regardoient comme la ſource de la vie et le père de tous les êtres raiſonnables. Ils appelloient le feu Vulcain. Dans leur opinion il contribuoit le plus à la procréation et à la perfection de toutes choſes. La terre avoit le nom de Mère. C'étoit le ſein dans lequel tout recevoit le germe de la vie. l'Eau étoit appelée la nourrice. l'Air étoit Minerve. Elle paſſoit pour une fille de Jupiter, ſortie de ſa cervelle. C'étoit une vierge ſans tache, parce que l'élément de l'air eſt incorruptible et tend à monter au ciel. Les philoſophes d'Égypte ſuppoſoient que tous les éléments de l'univers étoient originairement confondus dans une ſorte de chaos, et ne s'étoient ſéparés que peu à peu les uns des autres. L'air étoit dans un mouvement continuel; le feu, après s'être purifié des parties les plus groſſières, s'eſt élevé et a formé le ſoleil et les étoiles, les objets les plus ſublimes de l'univers; l'eſprit,

Avant la création de l'homme, Srée Moun Narrain fit sortir le monde d'un mélange confus de matière qui étoit couvert d'eau et habité par un mauvais principe, la cause de tout mal. La divinité exila ce principe dans un abîme souterrain. (*)

Les Indous, comme M. Halhed l'a démontré suffisamment dans sa traduction de la collection des loix

la partie la plus fine du feu, a été répandu par-tout pour communiquer la vie, et un mouvement volontaire. La terre et l'eau, ajoutoient-ils, encore mêlées ensemble après la séparation de l'air, formèrent une boule. Cette boule, par un choc que le feu lui donne, ayant tourné autour de son axe, opéra par ce moyen, la séparation de l'eau et de la terre. Cependant les rayons du soleil avoient occasionné une nouvelle fermentation sur la surface de la terre encore molle et humide. Ces fermentations avoient produit toutes sortes d'excroissances, et ces excroissances, enfin nourries et fortifiées par les vapeurs grossières de la nuit, l'influence de la lune et la chaleur du jour, avoient pris la forme de toutes sortes d'animaux. Ceux dans lesquels le feu dominoit, s'élevèrent et devinrent oiseaux. Ceux qui avoient eu plus de terre dans leur formation, comme les hommes, les quadrupèdes et les vers, restèrent sur la surface, tandis que les bêtes aquatiques s'enfonçoient dans la mer et dans les fleuves. Il faudroit nous dire pourquoi la nature en est restée là après ses premiers effets, et pourquoi elle n'a plus produit de créatures vivantes, puisque leur création avoit été si simple et si facile. Les systèmes philosophiques, même quand ils n'ont pas le sens commun, savent trouver le moyen d'expliquer tout. Les philosophes d'Égypte, pour prévenir tout reproche, dirent que la nature avoit donné à toutes les espèces de bêtes l'instinct de la propagation, parcequ'elle avoit prévu, que lorsque le soleil et les vents auroient séché la terre, ils ne seroient plus en etat de produire des animaux. Voyez l'histoire des anciens peuples, de Labathier, traduite par Stockdale.

(*) Les écrivains Indous, qui ont parlé de la religion ou de la mithologie de ces peuples, ont decrit d'une manière très-détaillée l'origine du monde, de l'homme et des bêtes; mais ils les ont mêlées dans un tas de fables dégoûtantes et absurdes, qui ne valent pas la peine d'être rapportées.

Indiennes, ſont diviſés en quatre grandes caſtes, celle des Bramines, des Chitteris, des Bhyſes et des Souders. (*)

Chacune de ces caſtes eſt ſubdiviſée en pluſieurs autres inférieures, qui veillent avec ſoin ſur l'obſervation de leurs uſages et le reſpect dû à leurs droits. Il y a beaucoup d'Indous qui ſont de la même caſte principale, et qui cependant ne mangent pas enſemble et ne ſa marient pas entre-eux. La caſte des Chitteris a l'air d'être éteinte, et ſa place paroît avoir été priſe par une race d'hommes illégitime ou mélangée. Tous les Indous qui appartiennent aux caſtes dont j'ai parlé, peuvent ſe diviſer encore en deux grandes caſtes, dont l'une s'appèle Vichenou Boukht et l'autre Chevah Boukht. Les adorateurs de la première divinité ſont reconnoiſſables à un trait perpendiculaire qu'ils portent ſur le front, les autres, au contraire, en ont un marqué par une ligne horizontale. On adore Vichenou ſous la forme d'un homme avec un cercle de têtes et quatre mains; c'eſt l'emblême de ſa ſageſſe et de ſa toute puiſſance. Ordinairement on met vis-a-vis l'image de ce Dieu la figure d'un oiſeau imaginaire ou fabuleux, et c'eſt cet oiſeau que ce Dieu, d'après les ſaintes écritures, doit monter. Chevah ou Eiſhever, ou comme les Indous l'appelent, Mhah Dheve, eſt repréſenté ordinairement ſous la figure des organes de la génération des deux ſexes. Cette image eſt le ſymbole de la fertilité et de la vertu générative, que l'Indou regarde comme la plus grande faveur du ciel,

(*) Il y a en Indoſtan une race d'habitants, originaires du pays, qui ne ſont d'aucune caſte et qu'on emploie aux plus vils travaux. Ces malheureux ne doivent entrer dans aucun temple, et n'obſervent aucune des règles preſcrites au reſte des Indous dans certaines contrées. A la côte de Coromandel, on les nomme d'Hereſand Pariahs, et dans le Bengale, Harées ou Haries.

tandis que le manque ou la privation de cette vertu, eſt pour lui le plus grand malheur et l'affront le plus ſenſible. On voit très ſouvent, vis-a-vis de la figure de Mhah Dheve, la ſtatue d'une vache ou d'un taureau dans une poſture de ſuppliant. Ces bêtes doivent leur ſainteté au choix que Mhah Dheve en a fait comme des meilleurs moyens pour communiquer ſes dons. Mais les Poundits, plus inſtruits, prétendent qu'on y a regardé cette bête comme ſacrée à cauſe de ſa grande utilité. C'eſt l'animal le plus néceſſaire dans les travaux de la campagne et celui qui fournit aux Indous leurs premiers beſoins. (*) Sans doute il eſt fort ſage d'avoir fait regarder ces animaux comme devant être ſacrés. En Indoſtan les chevaux ſont fort rares et y manquent ſouvent. Si l'on y mangeoit les bœufs comme par-tout ailleurs, pluſieurs branches d'agriculture en ſouffriroient beaucoup.

Chevah eſt encore repréſenté d'une autre manière : il a quatre mains qui tiennent les différents ſymboles de ſa puiſſance et cinq têtes. Quatre de ces têtes ſont tournées vers chacune de quatre parties du monde, et la cinquième a la viſage tourné vers le Ciel. Il ſemble qu'il regarde la divinité. Ce Dieu, qu'on repréſente ſous différentes formes, l'eſt auſſi avec trois yeux dont l'un eſt au milieu du front.

On devroit croire que la reconnoiſſance du peuple dû s'exprimer par ſon culte et a répondu aux actions que Brimha a faites ſur terre. Mais les Indous n'ont pas un ſeul temple qui lui ſoit conſacré, et ils n'ont pas fondé une ſeule fête en ſon honneur. Il ne ſeroit pas très-amuſant de rapporter toutes les raiſons qu'on trouve

(*) Le lait et le beurre ſont une grande partie de la nourriture des Indous.

dans les livres et les légendes des Indous pour excuser cette négligence. Ce sont des contes inventés pour amuser la crédulité des profanes, et souvent pour faire avoir un bon diner à un prêtre impudent. Cette négligence, pour Brimha, est peut-être fondée sur l'idée qu'ils ont, que les forces productrices étant mises en mouvement par des loix nécessaires, ces forces se montrent suffisamment dans leurs effets, sans qu'on ait besoin d'un culte extérieur pour ramener l'idée du peuple à la cause première, ou pour solliciter d'elle ses effets bienfaisants.

Les Indous croyent aveuglément à une prédestination nécessaire de toutes choses et à la métempsycose. La première de ces opinions peut mettre des entraves au génie et empêcher ses progrès; mais elle fait aussi souffrir, avec tranquilité, tous les malheurs et même la privation du nécessaire. Les Indous disent: tout est dans la main de Dieu qui dirige les actions de ses Créatures. Le dogme de la métempsycose les détourne de toute nourriture animale (*) qui n'est pas nécessaire, et est souvent dangereuse dans les climats chauds. Cette observance leur a peut-être aussi inspiré de l'horreur pour le sang, et a fait naître en eux des sentiments d'humanité et de philantropie.

Les Indous calculent la marche du temps d'après des époques qu'ils appellent Jogues. Ils ont quatre de ces Jogues qui répondent aux quatre âges d'or, d'argent, d'airain et de fer des grecs et des romains. Le temps présent, disent-ils, est le Koullée ou la quatrième

(*) Ce Dogme n'est pas observé sévèrement. Les Indous de la seconde et de la quatrième caste mangent de la viande; et les Bramines, en Bengale, tous sans exception mangent du poisson.

Jogue (*). A la fin de chacun de ces âges, la divinité a détruit le monde. Une ſuite non interrompue de Jogues ira ainſi dans toute éternité. La tradition de ces peuples eſt tellement remplie de fables, et ces fables renferment tant d'exploits incroyables de leurs demi-dieux, qui reſſemblent du reſte au Thèſée, à l'Hercule et au Bacchus des grecs, qu'on n'en peut tirer aucune conjecture raiſonnable pour réformer leurs calculs. Un Poundit parle, dans ſa légende, de cent mille années avec autant de confiance et peut-être même avec une perſuaſion auſſi intime, qu'un commentateur de nos hiſtoires ſacrées parle d'un demi-ſiècle.

On prétend que les principaux Dogmes de la religion des Indous ont été recueuillis par Brimha dans les quatre livres Bairds ou Vaids. Ce mot, dans la langue Sanſcrit, veut dire miſtère. Dans la partie de la preſqu'iſle de l'Inde, qui touche à la côte de Coromandel, on appelle ces livres ſacrés le Vedam ou Vaidum. Les Talinghas et les Malabares font peu de différence entre les lettres B. et V. et finiſſent tous les mots du Sanſcrit par un M. Le Chaſter eſt un commentaire étendu ſur les Bairds. Il a été écrit par pluſieurs Poundits, pour expliquer la religion Indienne. C'eſt dans le Chaſter que ſe trouvent toutes ces cérémonies ſi incommodes de la religion Indienne, qui tendent toutes à aſſervir l'ame du peuple et à lui inſpirer un reſpect profond pour les Bramines. Le privilège de lire et d'expliquer les Bairds, eſt réſervé aux Bramines ſeuls. Il eſt défendu, ſous une peine fort ſévère, à toute autre caſte. Ce privilège donne aux prêtres la liberté d'interprêter les dogmes principaux de la religion, comme l'intérêt de leur caſte l'exige.

(*) L'année de l'ere chrétienne 1787, répond à la 4888 année de la Jogue Koullée.

C'eſt dans les paſſages des ames, dans les corps des différents animaux, que conſiſtent les différents degrés de peines et de récompenſes que la religion des Indous annonce. Les ames, d'après leurs ſentiments et leurs actions, paſſent dans des corps d'hommes ou de bêtes, ſuivant leurs fautes ou leurs vertus. Les Indous rejettent des peines éternelles, et tremblent à la ſeule penſée d'une punition qui renverſe toutes les idées qu'ils ſe ſont faites de l'Etre Suprême. On punit les vices, diſent ils, en enfermant les ames dans les corps des animaux qui reſſemblent le plus aux coupables, et elles y reſtent juſqu'à ce que ces vices ſoient déracinés ou au moins tellement affoiblis, qu'elles méritent une demeure plus commode. Quant à la récompenſe des vertus, le Législateur annonce, que les ames ſont envoyées dans les corps des hommes qui jouiſſent de la félicité la plus parfaite dont la nature humaine ſoit ſuſceptible. Elles animent, par exemple, ces magiſtrats heureux par la conſcience d'avoir rempli leurs devoirs, ou bien ces amis des hommes qui trouvent leur bonheur à faire celui des autres, ou à ſoulager les infortunés. Lorſque les ames des bons et des juſtes ſont purifiées de toutes les taches du péché par une ſuite de métamorphoſes, alors les Indous croyent qu'elles ſont admiſes à partager la gloire infinie et la félicité de l'Etre Suprême (*). Les Indous comparent cette diſparition, pour ainſi dire, dans la divinité; cette admiſſion à ſa gloire, à un rayon de lumière attiré avec une viteſſe incroyable, par la force du ſoleil, et qui ſe perd tout-à-coup dans ſa flamme dévorante.

(*) La réunion de l'ame humaine, avec la ſubſtance éthérée de la divinité, eſt l'ancien Dogme de Pithagore et de Platon; mais il paroît exclure la durée de la conſcience de ſoi-même, ou d'une immortalité perſonnelle. Voyez *hiſtoire de Gibbon, iv. p. 202. Note.*

D'après la religion des Indous, Joum Dourm Rajah a le même emploi que Minos avoit dans les enfers dans la mythologie grecque. Toutes les ames qui ont quitté leurs corps paroiſſent devant le tribunal de Joum Dourm. Là leurs actions ſont proclamées, exactement peſées et jugées ſur le champ. Quand un homme a été ſi corrompu et ſi vicieux, que ſon ame ne mérite pas même d'être envoyée dans le corps de l'animal le plus mépriſable, alors on lui inflige une punition conforme à ſes crimes, et enſuite l'ame, corrigée par la peine, obtient ſur la terre une place qui répond à ſes qualités. La tradition des Indous dit, que Joum Dourm Rajah a pris neuf fois autant de formes différentes, (*) ſoit pour détruire un grand mal, ſoit pour punir les péchés des hommes. Les Indous honorent une ſorte de divinités ſubalternes, qu'ils multiplient juſqu'au nombre de 33 crores ou millions. Leurs emplois doivent repréſenter ceux de la divinité ſuprême.

La quantité d'images que les Indous ont ſuſpendues dans leurs Temples, les a fait flétrir du nom d'Idolâtres. Mais en conſidérant cette ſorte de culte ſans préjugé, on voit bientôt que l'idée de perſonnifier les différents attributs de la divinité, eſt aſſez conforme à l'intelligence du grand nombre. Ceux qui ne ſont pas en état de comprendre la grandeur de la divinité, et c'eſt la claſſe la plus nombreuſe, peuvent aiſément s'en faire une idée, en voyant une figure à pluſieurs têtes et à pluſieurs mains, ornée de toutes les marques du pouvoir ſuprême, et conſidérée par tout le monde avec un reſpect religieux. L'origine des images allégoriques précéda de long-tems la découverte de l'écriture. Les hiſtoriens Eſpagnols diſent, qu'on annonça, à l'Empereur Mon-

(*) Les Indous attendent encore une dixième incarnation de ce dieu.

tezume, l'arrivée des Européens avec toutes sortes de figures peintes sur une étoffe de coton. Il étoit sans contredit plus aisé à des hommes peu cultivés d'exprimer leurs pensées par des figures moulées avec de l'argille, ou taillées dans du bois, que d'inventer un alphabet, et d'un tel alphabet, d'en composer une suite régulière de mots, comme l'exige la formation des langues écrites.

Tous les dieux des Indous sont immortels. C'est une boisson nommée Amrout, qui ressemble au Nectar d'Homère, qui leur donne l'immortalité. On trouve, dans la mythologie des Indous, une description charmante de neuf déesses, qu'on peut comparer, d'après leurs occupations, aux muses des grecs. Elle offre aussi une description pittoresque de l'amour. Ses épithètes multipliés montrent l'empire sans bornes qu'il a sur les cœurs des hommes. Ses noms ordinaires sont Kaoum ou Mouden. On le représente comme un beau jeune homme, entouré d'aiguillons d'abeille, armé d'un arc de canne à sucre, et de cinq traits qui représentent les cinq sens par lesquels l'amour entre dans nos cœurs. Après la conquête de Tanjore, on trouva dans cette ville un portrait de Kaoum. (*) Il est monté sur un Éléphant, composé des figures de sept jeunes femmes, réunies avec tant d'art, qu'elles forment parfaitement la figure du monstrueux animal. Dans la Pagode de Bess-Eichever (**) à Benarès, on voit une statue du soleil en pierre; elle est fort bien travaillée. Le Soleil est assis dans

(*) Cela doit aussi représenter Kichine, une de formes corporelles de la divinité.

(**) Une abbrévation de Vichenou, ou Bichen, et Eichever. C'est dans ce temple, consacré aux deux divinités, que leurs sectateurs font leurs prières.

un chariot traîné par un cheval a douze têtes. Cette figure fait viſiblement alluſion à la diviſion de l'écliptique.

Un obſervateur attentif trouvera aiſément, en Égypte, pluſieurs traces de la religion des Indous, et cela ſans détourner le ſens des mots, ſans appuyer un ſyſtême formé d'avance ſur une chronologie trompeuſe. Il remarquera bientôt, que le bœuf ſacré, ou la vache ſacrée de Chevah, a un rang diſtingué dans la religion des anciens Coptes, et que le ſerpent, un des alliés miſtérieux de Srée Moun Narrain, eſt regardé, par ce peuple, comme le ſymbole de la ſageſſe. Il verra ſans peine, que les oignons, ſi reſpectés dans l'ancienne Egypte, ne le ſont pas moins en Indoſtan. Quoique dans ce dernier Royaume le régime végétal ſoit preſcrit et obſervé avec peu d'exceptions, cependant il eſt défendu, notamment à pluſieurs ſectes, de manger des oignons; et lorſque dans l'Inde ſupérieure on doit prêter un ſerment important, ordinairement le Bramine y joint un oignon, pour rendre la cérémonie plus ſolemnelle.

En comparant le culte des Indous avec la religion des anciens peuples, on trouve entre pluſieurs de leurs divinités une reſſemblance qu'on ne peut m'éconnoître; et ſi l'on pouvoit avoir une deſcription exacte des occupations et des propriétés des divinités ſubalternes des Indous, on trouveroit probablement que le Panthéon de l'occident a été peuplé du conſeil des dieux de Brimha. Les Égyptiens et les Grecs ont eu ſurement communication avec l'Indoſtan. Leur commerce, par la mer rouge, les mettoit à même de l'avoir, et on en trouve des traces. (*) Dans une collection d'antiquités

(*) Forſter veut ou paroît vouloir prouver, que la religion et les dieux des Indous paſſèrent en Égypte et en Grèce, et il s'appuye ſur ce que l'on a, dans les Indes, des ouvrages travaillés par des artiſtes grecs; mais

précieuſes

précieuſes, qui appartiennent à un homme de diſtinction à Benarès et qui ont été ramaſſées par des commerçants de cette ville, on voit une pierre qui repréſente une Matrone. Elle paroît ſurement avoir été travaillée par un artiſte grec. Sur une autre pierre on voit Cléopatre piquée par un ſerpent. Dans la même collection, il y a une tête de Méduſe ſur une émeraude; on l'a trouvée près de Benarès, et loiſqu'on l'a envoyée en angleterre pour ſavoir ce que c'étoit, tous les connoiſſeurs l'ont déclarée être le travail d'un ouvrier Grec ou Romain. Il y a quelques années qu'on trouva à Guzurate un Camée parfaitement travaillé. C'eſt un Hercule terraſſant le lion de Némée. Ces circonſtances peuvent venir à l'appui de la conjecture que les Égyptiens, pendant leur liaiſon avec les Indous, ont auſſi laiſſé entrer chez eux, avec les marchandiſes précieuſes de ce pays, quelques dogmes et quelques uſages de cette nation. Pour indiquer le chemin que les antiquités dont j'ai parlé ont pris, on peut ſuppoſer qu'elles ont été raſſemblées pour le cabinet des Mahométans, qui, pendant un certain tems, ont admiré les ouvrages de l'école Grecque autant que les Romains. Chacun ſait que pendant que le monde Romain étoit enſeveli ſous ſes ruines gothiques, les Califes de Bagdad favoriſoient et cultivoient les ſciences et les arts.

quand même ils repréſenteroient des Rois ou des Reines de Grèce et d'Égypte, cela ne prouve rien. Si les anciens Égyptiens avoient reçu leur religion et leurs dieux de l'Indoſtan, il faudroit que cela eût été bien des ſiècles avant Alexandre. Les Grecs depuis Alexandre prirent des dieux Égyptiens, Syriens, et Perſans; mais point d'Indiens. Si la religion Indienne avoit eu dans les premiers tems une influence ſur la Grecque, elle ne pourroit l'avoir eue que médiatement.

N. du Trad. Allemand.

Mes connoiſſances en aſtronomie (*) ſont trop peu étendues, et je me ſens incapable de ſuivre les progrès des Bramines dans cette ſcience, avant l'époque où elle commença à fleurir dans les autres pays orientaux. Les Indous connoiſſent fort bien le zodiaque et ſes douze ſignes. Ils ont donné les noms des planètes aux ſept jours de la ſemaine qui commence par le jour du ſoleil. L'année ſolaire (**) des Indous, diviſée en ſix ſaiſons, eſt compoſée de 12 mois et de 365 jours, auxquels on ajoute tous les quatre ans un jour intercalaire. Les lettres ou les affaires de commerce ſont datées, parmi les Indous, d'après le lombout ou l'année lunaire qui commence à l'équinoxe du printemps. Chaque mois lunaire commence à la pleine lune et eſt partagé en 30 parties égales. Les parties dans leſquelles la lune croît, s'appelent boud, et celles dans leſquelles elle decroît, s'appèlent bole. Au bout de trois années lunaires, on ajoute un mois pour rendre égales les deux années lunaire et ſolaire. Les loaguels ſont partagés en cicles de douze et de ſoixante ans, et chacun a ſa propre dénomination. (***) L'obſervatoire de Benarès eſt aſſez

(*) Au ſujet des ſciences et des arts des anciens Indous. Voyez mes remarques ſur la fertilité, etc. Vol. 1. p. 280. N. du T. A.

(**) L'année ſolaire, ou comme l'appèlent les Indous, l'année lounkrant, commence le 11 ou le 12 avril, et les mois de cette année ſont tantôt de 29, tantôt de 30, 31, 32 jours. L'ère ordinaire, en Indoſtan, fut introduite par le Rajah, Wickeroum Maject, 57 ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Quelques nations Indiennes, celles du Bengale, par exemple, ont d'autres époques; mais en général leurs ouvrages hiſtoriques ſont réglés d'après la période de Vickeroum Maject Ce prince fut très-eſtimé en Indoſtan à cauſe de ſon luxe et de la protection qu'il accorda aux ſavants, qu'il récompenſoit richement.

(***) Les Indous partagent ordinairement leur tems, autant que je puis le ſavoir, en cicles de ſix ans, quoi qu'ils connoiſſent auſſi ceux de douze. Entre autres choſes que les anglois trouverent dans une

mal bâti et n'a que des inſtruments groſſiers ; mais il prouve que les Indous ſavent déterminer les mouvements des corps céleſtes. Si l'on pouvoit trouver quelques écrits qui fuſſent moins mêlés de fables que les leurs, on verroit vraiſemblablement, que dans les tems les plus réculés, ils ont été un des peuples les plus puiſſants et les plus éclairés de la terre.

On raconte dans pluſieurs de leurs ouvrages hiſtoriques, que le Royaume des Indous étoit compoſé autrefois de cinquante ſix Principautés différentes, toutes ſoumiſes à un ſeul Roi, et dont la domination s'étendoit, depuis les frontières méridionales du Thibet, ou de la grande Tartarie, juſqu'à l'iſle de Ceylan; et des frontières d'Aſſam et d'Arracan juſqu'à l Indus. Ce grand eſpace de pays étoit habité par un peuple partagé en quatre claſſes différentes, dont chacune avoit ſes occupations particulières; mais qui tendoient toutes en commun au bien général.(*) L'Indoſtan avoit des villes riches et belles; elles étoient ornées de temples et d édifices, et décorées de jardins et de fontaines ſuperbes. Toutes ſortes d'artiſtes, architectes, orfévres, lapidaires, ceux qui travailloient les étoffes les plus fines en coton, tous étoient encouragés et trouvoient de l'occupation. (**)

forteresse du Boutan, ils prirent une image de Mhah Deve et une représentation imprimée des figures, qui forment le cicle de 12 ans du Thibet Cette manière figurée d'exprimer le tems eſt depuis la plus haute antiquité en uſage au Japon, à la Chine, à Siam et dans la grande Tartarie ; elle a lieu encore juſqu'à préſent dans la Turquie.

(*) On trouve l'examen de cette peinture idéale de l'Indoſtan, dans l'ouvrage que j'ai cite plus haut, p. 257. N. du Trad. Allemand.

(**) Cette peinture paroîtra peut-être chimérique, ou exagérée à tous ceux qui n'ont pas vu les anciens monuments des Indous, ou qui n'ont pas lu l'hiſtoire de cet empire, lorſqu'il fut attaqué par les Mahométans. Ce peuple ſoldat fut étonné de la grandeur des temples,

Des loix bienfaiſantes puniſſoient les crimes et protégeoient la propriété, et à l'exception de la faveur trop grande, accordée à la caſte ſacrée des prêtres, on ne peut que louer la juſtice et la ſageſſe de leurs autres loix. Un voyageur pouvoit parcourir le Royaume avec une commodité inconnue dans tout autre pays. Les grandes routes étoient ombragées d'arbres, et on avoit conſtruit, pour les voyageurs, pluſieurs édifices publics, qui preſque tous avoient un étang près du bâtiment. Si quelqu'un étoit volé, le diſtrict dans lequel le vol s'étoit fait, devoit réparer le dommage. Conſidérons un peu l'Indoſtan, la culture de ſes habitants, les progrès qu'ils ont faits, et enſuite reportons les yeux ſur cet état d'ignorance et de barbarie dans lequel les états de l'europe étoient plongés, ou dont ils commençoient à peine à ſortir, et nous éprouverons néceſſairement un ſentiment de reſpect et d'admiration pour ce peuple. Quoique les européens laiſſent à préſent bien loin derrière eux les nations Aſiatiques, on peut avancer, ſans craindre d'altérer la verité, que les ſectateurs de Brimha ont poſſédé, dans les anciens temps, beaucoup de connoiſſances utiles et philoſophiques. On ne peut que plaindre un peuple, qui a perdu ainſi toute ſa gloire et ſa fortune; après avoir vraiſemblablement contribué à former les nations auxquelles il eſt à préſent ſoumis.

Pour porter un jugement équitable ſur les Indous, et déterminer juſqu'où ils ont porté les arts et les ſciences, il faudroit repréſenter l'état de leur Royaume, avant qu'ils fuſſent ſoumis aux armes victorieuſes des Mahométans, et pour cela il nous faudroit les mémoires

et des tréſors qu'ils renfermoient. On peut voir dans l'hiſtoire de Dow, les détails du butin enlevé au temple de Semaut.

néceſſaires. Mais on fera toujours une peinture défavorable et partiale des Indous, lorſqu'on décrira leurs loix et leurs mœurs d'après leur état préſent. L'Indoſtan fut ravagé par une race de barbares, qui, dans le cours rapide de leurs conquêtes, cherchoient à détruire tous les monuments du goût et de l'ancienne religion. Les Mahométans égorgeoient les prêtres et pilloient les temples avec une fureur dont leurs premiers chefs étoient peut-être fiers. Un peuple gémiſſant ſous une telle oppreſſion, et frappé par le ſpectacle continuel de cruautés toujours nouvelles, devoit bientôt perdre le goût des arts et ſon induſtrie. Les arts d'ailleurs étoient liés ſi étroitement avec leur religion, que les perſécutions de l'une devoient néceſſairement retomber ſur les autres. Juger les anciens Indous d'après ceux d'aujourd'hui, ce ſeroit vouloir eſtimer les anciens grecs d'après les nouveaux. Celui qui aime la vérité prendra le chemin oppoſé. Il ſe fera un plaiſir de diſſiper les ombres qui ont obſcurci ſi long-tems l'hiſtoire des Indous. Il raménera ce peuple au point de grandeur qu'il eut dans les tems de ſa fortune, et c'eſt dans cette grandeur qu'il le préſentera à ſes contemporains, qui par mépris ou par pareſſe en ont fort peu de connoiſſance. On verra alors que le génie des Indous étoit bien conduit, et que leurs diſpoſitions naturelles étoient parfaitement développées par les loix qui leur preſcrivoient leurs différentes occupations. On montroit à chaque claſſe du peuple ſes droits et ſes devoirs avec une exactitude qui empêchoit l'effet de l'erreur ou des vues dangereuſes; et on mettoit chaque caſte hors d'état de violer les privilèges des autres. On donnoit au Bramine une inſpection illimitée ſur la religion, et il étoit le médiateur entre la divinité et les caſtes

inférieures. Il étoit chargé du soin de conserver toutes les sciences et d'élever la jeunesse. Ces occupations importantes devoient nécessairement donner au Bramine une grande considération parmi le peuple, pour lequel une connoissance exacte de la religion est extrêmement difficile, à cause de sa complication, et qu'il doit se faire un devoir sacré de remplir tout ce qu'elle prescrit, pour peu qu'il compte sur l'éternité. On croyoit que ces travaux importants devoient assez occuper les Bramines, et d'après cela on les dispensoit de tout autre travail. La caste des Chitteris ou des Rajah étoit chargée sans restriction du gouvernement civil, et les biens de cette caste étoient déclarés propriété héréditaire, qui passoit toujours à la fille aînée. La branche cadette de cette caste étoit destinée aux armes. Elle étoit en garnison dans les places fortes. Le commerce et les métiers, étoient attribués aux Bhyses ou Banians, et ils étoient défendus aux autres castes. Les laboureurs, les artistes, les ouvriers et les simples soldats, formoient la quatrième caste, celle des Souders; et chacune de ces occupations ou manières de vivre étoit absolument exclusive. Ce fut ainsi que la constitution des Indous, qui défendoit de se mêler avec les étrangers et de faire des prosélites, acquit tant de force et une telle uniformité, suite naturelle de ses premiers éléments. (*)

S'il falloit découvrir une liaison plus étroite entre les Égyptiens et les Indous, liaison dont j'ai déjà montré quelques traces, on pourroit demander lequel de ces

(*) Plusieurs des barrières qui séparoient auparavant les castes des Indous les unes des autres, sont à présent renversées. Les Bramines, dans le Décan et le Panjab, portent les armes et entrent dans les armées. Les Chitteris s'occupent du commerce, et les Souders se sont emparés des principautés. Mararow, excellent officier Maratte et chef de Ghooty, étoit de la quatrième caste.

deux peuples a été policé le premier. On pourroit croire, d'après les exemples par leſquels j'ai cherché à expliquer quelques points principaux de la religion des Indous et à prouver l'antiquité de ce peuple, que je favoriſe l'opinion, que les Egyptiens ont tiré de l'Indoſtan une partie de leur religion et de leurs connoiſſances. Je reſpecte infiniment les idées des autres, et je ne cherche pas à faire un ſyſtème; mais je ne diſſimulerai pas que c'eſt mon opinion Un fait entre autres me donnera une preuve bien forte de l'ancienneté de la civiliſation des Indous et de leur averſion déclarée pour tout mélange avec l'étranger.

Il eſt défendu aux Indous de paſſer le fleuve Attock. Ce nom, dans pluſieurs dialectes, veut dire défenſe. S'ils paſſent cette borne, ils deviennent impurs, et ſuivant la rigueur de la loi, ils perdent leur rang et deſcendent de la caſte à laquelle ils appartiennent. Il leur étoit auſſi défendu de ſe riſquer ſur la mer, (*) ou du moins le régime qui leur étoit preſcrit et qu'ils ne pouvoient bien obſerver hors de leur patrie, leur rendoit des voyages par mer un peu éloignés, extrêmement difficiles. Il n'eſt donc pas vraiſemblable, qu'une partie quelconque d'un peuple, borné par tous les moyens poſſibles, à lui et à ſa patrie, et qui rejettoit loin de lui tout proſélite, avec orgueil et averſion, ait été courrir dans

(*) S'il y a jamais eu une telle défenſe, on ne l'a jamais obſervée, ou du moins on ne l'a pas ſuivie long-tems. On trouve non-ſeulement à Ceylan et aux Maldives, mais encore dans pluſieurs iſles de la mer du ſud et des Indes, même à Madagaſcar et ſur la côte orientale de l'Afrique des traces très-diſtinctes des colonies de l'Indoſtan et même d'hommes des premières caſtes. On ſait auſſi, que l'on a vu, il y a long-tems, et que l'on voit encore les Banians ou commerçans Indiens dans les principaux ports de l'Arabie, de la Perſe et des Indes inferieures. Note du trad. Allemand.

des pays éloignés, et ait rapporté de ſes courſes un ſyſtème de religion étrangère. On ne trouve nulle part la moindre trace d'une tradition un peu croyable, qui porte qu'une colonie Égyptienne s'eſt établie dans l'Indoſtan. Probablement il a été peuplé avant l'Égypte. L'espace conſidérable que couvre ce pays ſur la ſurface de la terre, et les avantages qu'il doit à ſon ſol, à ſon climat et à ſes fleuves nombreux, parmi leſquels pluſieurs ſont de la première grandeur, tout ſe réunit pour le faire croire. L'Égypte n'a pas reçu de la nature des avantages pareils. Si l'on veut regarder le degré de perfection auquel un peuple a porté ſes manufactures, comme une preuve de ſes progrès dans ſa culture, et cette haine profonde contre tout ce qui eſt étranger, même contre des améliorations faites par des étrangers, comme un monument de ſon ancienneté, on ne peut héſiter long-tems à ſe décider. Les marchandiſes fabriquées aux Indes ont été long-tems l'objet de l'admiration générale, et on n'en a pu atteindre encore la perfection. Je finirai ces recherches et cette comparaiſon en remarquant, que quand on diſtingue dans un peuple pluſieurs connoiſſances et quelques ſciences utiles, des loix ſages, jointes à une religion, dont les dogmes et les différens uſages annoncent le dernier degré de culture, et qu'on trouve au contraire chez les autres peuples de l'Aſie et les anciens Égyptiens beaucoup moins de bonnes loix et une religion moins formée, on doit naturellement ſuppoſer : que ceux qui avoient peu de fond puiſoient chez ceux qui en avoient davantage. Peut être ces obſervations, fondées ſur l'expérience et ſur différentes recherches, ſatisfont-elles plus que ces preuves ſi ſavantes tirées de la chronologie, crées ſouvent d'après des hypothèſes favorites, et qu'on cherche à leur accommoder.

Les Indous regardent le mariage, (*) lorsqu'il peut être heureux, comme un devoir néceſſaire, et croyent que la propagation des eſpèces, par un mariage légitime, aſſure au père et à la mère la protection ſpéciale et les bienfaits des Dieux. Ils témoignent, au contraire, de toutes les manières poſſibles, leur mépris et leur horreur pour le célibat; et j'ai remarqué, que quand un Indou étoit forcé d'avouer, ſoit par haſard, ſoit par quelques queſtions auxquelles il devoit répondre, qu'il n'étoit pas marié, il paroiſſoit embaraſſé et cherchoit bien vite à s'éxcuſer, ſoit ſur les malheurs qu'il avoit ſoufferts, ſoit ſur d'autres bonnes raiſons. C'eſt à cette façon de penſer qu'on doit attribuer en général la grande population de l'Indoſtan, et expliquer la manière prompte dont ce pays s'eſt relevé après les horreurs de la guerre et de la famine. Toute la vie domeſtique des Indous repoſe ſur un fondement ſimple, mais ferme, qui produit les effets les plus heureux et reſſerre les liens de la ſociété. D'après les anciennes loix du pays, la femme, pour ſes plaiſirs et presque pour toutes les commodités de la vie, dépendoit de l'exiſtence ſeule du mari. Son plus grand intérêt étoit donc de veiller à la conſervation de ſa ſanté. Son bonheur dépendoit, en grande partie, de ce qu'il atteignît un âge avancé. Après la mort de ſon Mari, une veuve n'étoit plus rien; elle ne devoit pas ſe remarier; elle perdoit toute conſidération dans la famille, on lui ôtoit tous ſes ornements et les autres marques de ſa dignité. Il y a pluſieurs cérémonies que des veuves ne

(*) Le mariage s'appèle ſouvent dans la langue Sanſcrit *Cellian*; ceſt-à-dire plaiſir. Ordinairement les Indous n'ont qu'une femme, et quand ils s'écartent de cet uſage cela fait un mauvais effet. Il y a cependant, dans l'indoſtan, un ordre de moines mendiants nommés Joghis qui vivent dans le célibat.

peuvent pas remplir. Dans certains cas on la regardoit comme impure, et en général, après la mort de ſon mari, elle tomboit dans l'eſclavage, ou dans le dernier rang de tous les gens attachés à la maiſon. Mais cet uſage à préſent n'eſt plus ſi généralement obſervé qu'il l'étoit auparavant. Les femmes des Indous ont perdu depuis long-tems cet orgueuil inſenſé, ou plutôt ce fanatiſme qui les portoit à ſe brûler avec le cadavre de leurs maris. Elles peuvent actuellement remplir tous les préceptes de leur religion, ſans renoncer, pour cela, aux plaiſirs de la vie. Pluſieurs veuves, ſur-tout chez les Marattes, ont acquis ſouvent, par leurs qualités, leurs richeſſes et leurs liaiſons, une puiſſance et une influence extraordinaires. Dans les états plus élevés, où l'ancien ſentiment de honte ou d'honneur s'eſt plus long-tems conſervé, quelques veuves, de tems-en-tems, mettent fin à leur malheureuſe vie avec un courage inſenſé auquel elles donnent le nom d'amour conjugal. Elles ne peuvent ſoutenir un abaiſſement qui détruit leurs charmes et humilie l'orgueil de leur ſexe. Il y a un endroit dans le chaſter des Indous, que j'ai lu avec l'aide d'un commentateur: il ordonne expreſſément aux veuves de ſe brûler après la mort de leurs maris; et ſi une femme n'eſt pas aſſez courageuſe pour exécuter cet ordre, on impoſe à cette femme, ſans courage le devoir de ſe rendre en pélerinage à quelque lieu ſacré, comme Benaris, Allahabad, Ghiah, d'employer ſes biens en fondations pieuſes, et d'offrir ſes cheveux en ſacrifice à ſon mari mort. D'après ce livre ſacré, il eſt défendu à une veuve de porter de l'or, de l'argent ou des pierreries. Elle doit renoncer aux eſſences précieuſes et ne plus manger ni viande, ni poiſſon, ni beurre; toute ſa nourriture conſiſte alors en pain de

froment ou d'orge, dont elle ne doit même manger qu'une fois le jour. Son devoir eſt de conſacrer le reſte de ſa vie au ſervice des Dieux, de purifier ſon ame, de combattre la colère, l'avarice et la méchanceté ; et de renoncer toujours, de plus en plus, aux plaiſirs et aux agrémens de la vie. Si elle remplit fidélement ces commandemens, le ciel lui eſt promis après ſa mort, ſans avoir beſoin de paſſer par d'autres purifications. A la crainte de l humiliation et de la miſère qui attendent les veuves, les Bramines ajoutent, d'un autre côté, l'aſſurance qu'une mort volontaire leur procure une félicité extraordinaire, et que leur poſtérité a la même grace à attendre de la Divinité. De telles idées doivent, ſans doute, affecter douloureuſement le cœur d'un Européen ſenſible ; mais il ne faut pourtant pas condamner trop vite l'ancien uſage des Indous, et n'en accuſer que leur cruauté et leur injuſtice. Il paroît que leur vue a été de rendre la vie domeſtique plus agréable et plus ſure.

Les femmes des Indous ne doivent ni lire ni écrire. Les Indous ont toujours l'idée, que les talents acquis ne ſont pas néceſſaires aux femmes, qu'ils ne les rendent pas plus heureuſes, et qu'on n'en a pas beſoin pour conſerver cette ſimplicité des mœurs qui les rend aimables et utiles à leurs familles. Ils prétendent que les connoiſſances diſtrayent les femmes de leurs occupations domeſtiques, ou qu'elles leur inſpirent du dégoût pour des devoirs dans leſquels elles doivent chercher leur ſeul plaiſir. La force de l'habitude eſt telle, qu'une femme Indienne s'attireroit les reproches les plus durs, ſi l'on apprenoit qu'elle sût lire et écrire. Les Danſeuſes, au contraire, conſacrées aux plaiſirs publics, apprennent à lire et à écrire comme tout autre art qui

peut irriter les ſens. Ces femmes n'ont pas beſoin de ſe cacher dans les maiſons des particuliers; la vie à laqu'elle elles ſe ſont conſacrées ne les rend pas mépriſables. Elles forment une ſociété qui eſt ſous la protection des loix, et dont les membres ſont payés d'après la différence de leurs talents. On ne peut donner une fête dans l'Indoſtan, ou célébrer une ſolemnité, ſans avoir de ces danſeuſes. Ordinairement ces femmes paroiſſent un certain jour de la ſemaine à la cour du Prince, ou du gouverneur d'une province, ou d'un diſtrict, pour lui rendre leurs devoirs et les amuſer. Dans pluſieurs provinces, elles ont des appointements aſſignés ſur les domaines publics (*).

Une famille Indienne eſt gouvernée avec aſſez d'autorité par l'homme le plus âgé de la famille. Tout le reſte a pour lui l'attention la plus reſpectueuſe et lui obéit promptement dans tous les détails domeſtiques. Un fils ne s'aſſeoit jamais en préſence de ſon père ſans ſa permiſſion expreſſe; et dans ſes diſcours et ſa conduite vis-à-vis de lui, il doit joindre le reſpect à l'amour filial. Pendant mon long ſejour en Indoſtan, et malgré toutes mes recherches ſur les mœurs et la façon de penſer des Indous. Je n'ai jamais rien rencontré de ſemblable à ce qu'on appelle en europe un eſprit fort. (**) Les Princes, les Généraux, les politiques les

(*) Je ne parle ici que des danſeuſes proprement dites, et ſur-tout de celles qui ſervent au culte des dieux, et dont le nombre eſt conſidérable. Elles ſont entretenues par des Pagodes ou des particuliers; et le beſoin ne les force pas à s'abandonner à tout le monde ſans diſtinction, mais celles qui n'ont pas de penſion, ſont tout auſſi impudentes et tout auſſi effrontées que les filles publiques en europe.

(**) Il y a différentes ſectes, et même des caſtes parmi les Indous, qui rejettent l'autorité divine des Baids et le ſyſtême de religion fondé ſur eux. Quelque pure qu'ait pu être au commencement la foi de ces

plus renommés ; par exemple un Scindia, un Nanah Pournawees, (*) et un Bhohoulla, croyent aux dogmes de Brimha d'auſſi bonne foi, et ſe ſoumettent aux moindres cérémonies avec une conſcience auſſi réligieuſe, que le payſan le plus ſimple et le plus ignorant le pourroit faire.

TROISIÈME LETTRE.

Benarès 30 Novembre 1782.

Le 3 de ce mois j'allai à *Bidgy-Ghour* (**). C'eſt un endroit connu dans l'hiſtoire de Bengale par le butin conſidérable que les anglois y firent. J'arrivai le troiſième jour à *Loutteef-Ghour*, ſitué à 18 milles environ au ſud-oueſt de Bénarès. Le fort étoit tout-à-fait abandonné, et même l'entrée étoit fermée en grande partie par des arbres et des buiſſons. *Loutteef Ghour* eſt ſituée au centre d'un cercle de montagnes, du haut deſquelles un bois épais et très-elevé dans pluſieurs endroits, s'étend juſqu'au rempart du fort. L'air dans cet endroit n'a pas de circulation ; auſſi y eſt-il bientôt gâté, et devenant dangereux, il communique ſa malignité à tous les corps animés : c'eſt dans de tels pays, dans des poſitions comme celle-ci, que n'ait, ce qu'on appèle dans les Indes, la fièvre de colline, qui détruit chaque partie de l'économie animale, attaque toute la maſſe du ſang, et ne peut être guérie que par du mercure.

ſchiſmatiques, leur culte eſt à préſent chargé d'uſages et d'emblêmes. Le plus conſidérable de ces ſectes eſt celle des Poojes, qui ont donné le nom de Paurouſs Naut à l'objet de leur adoration, nom qui veut dire, en ſanſcrit, le maître de la pierre philoſophale.

(*) Chefs de marattes d'une grande diſtinction.

(**) Les Indous prétendent que Bidgy et Idgy montent la garde aux portes du paradis. Ghour veut dire une forteresſe.

L'eau y croupit auſſi, et l'on croit que l'air communique, à l'élément de l'eau, une partie des propriétés empeſtées qu'a ce climat dans les contrées fermées et couvertes de bois. Les feuilles et les branches qui tombent dans les ruiſſeaux et les étangs, peuvent augmenter encore les effets de l'air ſur l'eau. J'ai été très-ſouvent témoin des mauvais effets d'un air empeſté, et je puis haſarder ſurement les conjectures que j'avance. J'ajouterai que par-tout où l'air étoit mauvais, j'ai trouvé l'eau mal-ſaine.

Un Faquir mahométan avoit établi ſa demeure ſolitaire à la porte du fort. Ce malheureux portoit ſur lui toutes les marques de la mortalité du climat. Il étoit pâle, décharné et conſumé à moitié par l'ardeur de ſa fièvre. Je lui conſeillai de quitter un ſi triſte ſéjour, et de ſe rendre dans d'autres contrées où il pourroit recouvrer ſa ſanté. A peine écouta-t-il ce que je lui diſois. Il préferoit, me dit-il, ſa miſérable exiſtence dans cet endroit, et les aumônes incertaines dont il vivoit, au danger de mourir de faim dans un autre pays où il ſeroit inconnu.

Le 4 j'arrivai au pied de la montagne de Bidgy-Ghour. J'avois fait à-peu-près 20 milles. J'y paſſai la nuit, et le jour ſuivant je montai à la citadelle. Elle eſt compoſée d'une muraille bâtie à l'entour de la pointe la plus élevée d'une montagne couverte de rochers, et qui depuis ſon pied juſqu'à ſa cime peut avoir un peu plus de deux milles.

Les fortifications que l'art y a faites ne ſont pas très-conſidérables. Les matériaux qui y ont ſervi ne ſont rien moins que ſolides. Je le remarquai aux ſillons que la pluie de l'année dernière y avoit laiſſés, et à une brêche que le canon avoit faite pendant le ſiège. Les

murs ſont bâtis en pierre brute, jointe avec du limon. C'eſt la hauteur et la roideur du rocher qui fait ſeule la force de la citadelle; et ſi on l'eût défendue avec un peu de courage et d'intelligence, la conquête n'en eût pas été auſſi aiſée et eût coûté beaucoup de ſang. On dit même que ſi les troupes fuſſent reſtées un mois de plus dans les environs, la fièvre les eût toutes emportées. Trois citernes profondes, creuſées dans le rocher, fourniſſoient ſuffiſamment de l'eau à la garniſon. Quelques baſtions, du côté de l'eſt, ſont portés par des maſſes de rochers qui ont huit ou dix pieds de ſaillie et dont les fondements ſont cependant aſſurés. Les vues de cette fortereſſe ſont très-variées. Lorſque l'œil plonge tout-à-coup, du haut de la citadelle dans cet abime horrible et profond, qui s'ouvre devant vous, on ſent ſon ame s'aggrandir; mais cependant on frémit malgré ſoi, et on éprouve cette ſorte d'horreur qui affecte l'ame lorſqu'on regarde dans un gouffre. Le lever et le coucher du ſoleil offre à Bidgy-Ghour un ſpectacle ſuperbe, et on ne peut ſe défendre d'un ſentiment de reconnoiſſance et d'admiration pour l'auteur de la nature. Le fleuve Soane, éclairé par le ſoleil couchant, ſerpente à travers des payſages variés et étendus. On découvre auſſi ſur une colline éloignée un fort qui n'eſt viſible que quand il eſt doré le ſoir par le ſoleil.

Le fort Mow, ſituée au pied de la montagne, étoit très-peuplé avant la conquête de Bidgy-Ghour et avoit un commerce conſidérable; à préſent il eſt abandonné et ce n'eſt plus qu'un tas de ruines. On s'apperçoit de la deſtruction de ce village dans tous les environs. C'étoit la ſeule foire où les montagnards voiſins trouvaſſent le débit de leurs marchandiſes et puſſent acheter

celles dont ils avoient beſoin. Depuis ſa deſtruction, tout commerce entre eux a ceſſé. Les habitants de Bénarès ont peu de liaiſons avec les habitants de ces montagnes. Ces montagnards forment une race d'hommes forts et courageux, et vraiſemblablement ils feroient de bons ſoldats, ſi on pouvoit les attirer à notre ſervice comme ceux de Bauglepore. On dit qu'ils ne ſont pas ſujets aux fièvres qui regnent dans ces pays de montagnes et qui ont été ſouvent dangereuſes à nos troupes. Ils n'ont pas auſſi ces préjugés, ou cette manière de vivre particulière qu'on trouve parmi les premières caſtes des Indous et qui troublent ſouvent le ſervice militaire. Il y auroit encore un avantage ſi nous les prenions à notre ſervice; c'eſt que par-là ils nous aſſureroient la fidélité et la tranquillité de leurs frères.

Boulwant-Sing s'empara, par une ſuite d'intrigues et d'infamies, de la fortereſſe de Bidgy-Ghour. Il la fortifia encore plus, et y dépoſa ſes tréſors. Keit-Sing, ſon fils, qui eſt refugié à préſent dans le camp de Scindia, augmenta auſſi les fortifications et les tréſors. Ce fut lui qui conſtruiſit un pont de pierre aſſez fort ſur une petite rivière qui coule au pied de la montagne.

QUATRIÈME LETTRE.

Allahabad le 7 Décembre 1782.

Je n'avois rien d'amuſant ou d'inſtructif à vous envoyer, c'eſt pour cela que je n'ai pas répondu plutôt à votre longue lettre. Vous pouvez bien croire que jamais je n'oublierai les marques d'amitié que vous m'avez données, et que j'y ſerai toujours ſenſible. — Ayant réſolu de retourner en europe par le nord, j'ai pris le nom d'un Géorgien pour voyager avec plus de ſureté.

Je

Je quittai Bénarès le 12 Décembre, et je commençai mon voyage ſur un petit cheval. En quatre jours j'arrivai à Allahabad, éloigné de 40 coſs de Benarès, ſans avoir rien vu de remarquable ſur la route. Entre les deux villes commence le territoire d'Oude. On le diſtingue bientôt de la province de Benarès à ſon air inculte. La forteresſe de Allahabad, qui a été bâtie par Akbar, (*) eſt ſur une pointe de terre que forme le confluent du Gange et du Joumma, poſition auſſi commode que belle, et qui offre dans les ſaiſons où les deux fleuves ſont larges et rapides un ſpectacle magnifique. D'un côté le Gange roule avec force ſes eaux jaunes et rapides, et de l'autre coulent tout près de la citadelle les eaux plus claires et plus tranquilles du Joumma. Chaque année voit venir à cet endroit ſacré une grande quantité de pélerins Indiens, qui viennent y laver leurs péchés et obtenir la permiſſion d'en faire d'autres. Les Indous qui vont en pélerinage, doivent acheter le bonheur qu'ils ont de ſe baigner dans les fleuves ſacrés, par un impôt qui rapporte par an au Viſir 50.000 roupies. La citadelle de Allahabad eſt bâtie en pierre; elle occupe un grand eſpace, et contenoit auparavant pluſieurs édifices ſuperbes, ſoit d'utilité, ſoit d'agrément. Celui qu'on appelle Ghah Padſchill (**) eſt un des meilleurs édifices Mahométans que j'aie jamais vus. Mais les habitants n'en ont pas ſoin, et il y a déjà de grandes dégradations. L'intérieur de la ſalle d'en haut eſt revêtu de plaques de marbre de différentes couleurs. De cette chambre, le maître du monde, c'étoit ainſi que l'appeloient ſes ſujets, avoit une vue ſur douze appartements de femmes. A l'ordre du Monarque

(*) Cet Empereur commença à regner en 1556 et mourut en 1605.
(**) La réſidence impériale.

toutes venoient ſe plaçer ſur le ſeuil de la porte, pour qu'il pût choiſir la maîtreſſe du jour. Lorſque le choix, ou plutôt l'ordre impérial, (la loi de Mahomet n'eſt pas flatteuſe pour les femmes) étoit annoncé à l'heureuſe odaliſque, ſon cœur palpitoit de plaiſir, ſes attraits avoient attiré ſur elle l'attention du maître du monde; car ſouvent dans le cœur d'une femme la vanité prend la place de l'amour. J'aimerois aſſez à être Bacha, mais ſouvent leurs meilleurs amis leur font ſauter la tête ou les empoiſonnent; à ce prix je ne veux pas de leurs jolies femmes et de leurs tréſors.

Sur la place de la cour on voit encore aujourd'hui une colonne haute de 40 pieds, taillée d'un ſeul bloc, qui reſſemble à du porphire. Elle paroît couverte d'inſcriptions avec d'anciens caractères Indiens. Les lettres ont été tellement effacées par le temps, qui ne ménage pas même le marbre, qu'elles ſont devenues illiſibles. On attribue ce monument à Beemchyne, qui, comme votre Bramine, vous le racontera, fut dans ſon tems un puiſſant Prince et un des premiers guerriers dans le Mhah Bhaut. (*) Mais on ne peut pas trop ajouter foi à l'époque à laquelle a vécu ce Beemchyne; car le Bramine vous dira qu'il vivoit dans un temps où le nom du premier homme n'étoit pas encore connu. Les Mahométans, qui détruiſirent tout monument contraire à leurs dogmes avec la même fureur qu'ils propageoient leur religion, ont des prétentions ſur la conſtruction de cette colonne, et ont gravé ſur les inſcriptions Indiennes les nom de pluſieurs Empereurs depuis Baber. (**)

(*) La grande guerre que Pounah-Gaun-Deve, ou les cinq frères réunis ſoutinrent contre Dour-Jodin. Voyez le Gheeta de Wilkins.

(**) Le premier Empereur de la race de Tamerlan qui regna ſur l'Indoſtan.

La colonne qui paroît être d'une haute antiquité, prouve clairement que Allahabad étoit une place d'importance long-tems avant les conquêtes des Mahometans. Nous aurions une idée bien injuſte et bien petite de l'intelligence des anciens Indous, ſi nous croyions qu'ils ont négligé une poſition ſi favorable pour remplir les uſages de leur religion et ſi heureuſe pour les agrémens dont elle fait jouir. Les nouveaux écrivains ont preſque nommé autant de villes qui pouvoient prétendre à l'honneur d'être l'ancienne Polibothra, que les anciens en ont nommées qui avoient vu naître Homère. Danville, fameux géographe françoïs, paroît donner la préférence à Allahabad. Strabon parle d'une grande route qui menoit de Polibothra juſques dans l'intérieur du pays. De tels ouvrages ſautent aux yeux, et ſont faits ordinairement pour ſubſiſter long-tems. On pourroit croire qu'il y a encore quelques reſtes de cette grande route; mais j'en ai cherché les traces et je n'ai pu en trouver une ſeule. Du côté occidental du Gange, on voit une digue en terre qui s'étend environ l'eſpace d'un mille le long du fleuve en s'approchant de la citadelle; cette digue a été conſtruite probablement pour que le fleuve n'endommageât pas la ville pendant les tems de pluie.

A l'occaſion d'Allahabad, je dois parler néceſſairement du monument du Sultan Couſro; ce mauſolée eſt ſitué à l'oueſt à environ un mille de la ville. Il ſe trouve au milieu d'un grand jardin qui eſt entouré d'un mur élevé et orné d'une grande variété de fleurs et d'arbres; mais il eſt mal entretenu et a l'air aſſez triſte. J'étois habillé comme un Mahométan; ainſi je demandai à faire ma prière ſur le tombeau du Roi et je fus admis ſur le champ. Les édifices publics des Mahométans

ſont ordinairement bâtis dans le plus mauvais ſtyle gothique, ils plaiſent rarement à l'œil d'un européen qui eſt accoutumé de bonne heure aux proportions d'un art plus noble et plus ſimple. (*) Le tombeau de Couſro n'eſt pas plus dans les règles de l'architecture; cependant au total il frappe, et il a quelque choſe de mélancolique qui remplit parfaitement la vue dans laquelle il a été conſtruit. Le bâtiment eſt à-peu-près quarré, élevé de quelques dégrés au-deſſus du ſol, et orné d'une coupole dont l'extérieur eſt couvert de tuiles de différentes couleurs, qui ſont au ſoleil un effet agréable. Il n'y a pas de fonds reſervés pour l'entretien de ce tombeau, ainſi probablement il ne ſurvivra pas long-tems à ces édifices nombreux dont on trouve les ruines dans les environs de Allahabad. Près du monument de Couſro, il y en a un petit, conſacré, à ce que m'a dit un mendiant, à la mémoire d'une femme de la famille Impériale. Quelques Prêtres Mahométans, qui vivent dans le jardin, tiennent l'intérieur du mauſolée très-propre. Les différentes chambres ſont bien conſervées, ſur-tout celle dans laquelle eſt poſé le cercueuil de bois du Sultan. Dans cette chambre j'apperçus un petit rideau près du mur, je le tirai, et je fus très-étonné lorſque je vis une main de marbre noir. Penſant à l'endroit où j'étois et au ſens que cette repréſentation pouvoit avoir, je crus d'abord que cette main devoit ſignifier la toute puiſſance de la divinité; mais j'appris enſuite que ce ſymbole repréſentoit (**)

(*) Ce jugement ne porte pas ſur les monuments près d'Agra qui ſont l'admiration de nos artiſtes les plus célèbres.

(**) Le Sultan Couſro étoit fils aîné de l'Empereur Jéhangire et mourut en 1622.

Mahomet, Ali, Fatime (*) Houſſein et Haſſein, et qu'on avoit couvert cette repréſentation pour obéir à Mahomet, dont le culte exclut des temples des Mahométans toute image ſculptée ou gravée ainſi que toute ſorte de tableaux.

Les Diſtricts de Allahabad payoient anciennement au tréſor Impérial 70 ou 80 lacks de roupies; mais à préſent le pays du Viſir eſt tellement appauvri et dépeuplé, que les mêmes diſtricts rapportent ſeulement le quart. Chaiſtah Kan, qu'Aurengzeb nomma Gouverneur de Behar et du Bengale après la mort de Amir Joumlach, (**) a laiſſé dans les environs d'Allahabad beaucoup de monuments de ſa généroſité. Près de la ville, à une petite diſtance du bord méridional, il fit conſtruire un pavillon ſur un rocher iſolé au milieu du Joumma. Ce pavillon eſt élevé, rafraichi par l'air vif du fleuve, et domine un payſage varié juſqu'à la confuſion. Une inſcription Perſane que je copiai, raconte que Mahomet Schirrif fit finir ce pavillon l'an de l'hegire 1055. par ordre de Chaiſtah Kan. (***) Mais il eſt tems de laiſſer les grands hommes et leurs monuments et d'en revenir à mes aventures.

Vous ſavez que l'Indoſtan eſt connu depuis longtems pour les commodités qu'il offre aux voyageurs; ils trouvent à-peu-près tous les 8 ou 10 milles des auberges publiques ou un baſſin d'eau où ils peuvent ſe déſaltérer et faire leurs ablutions. La plus grande partie des habitants eſt accoutumée à une vie fort ſimple. Le climat eſt doux; ils ont peu de beſoins. Un abri léger contre la pluie ou le ſoleil, une pièce

(*) Fatime, fille de Mahomet, épouſa Ali et en eut deux fils, Houſſein et Haſſein.

(**) Le général qu'Aurengzeb employa contre le Sultan Choujah.

(***) L'an de J. C. 1645.

de toile pour couvrir leur nudité, une nourriture très commune ; voilà les beſoins réels des habitants. Dans l'Inde ſupérieure les Caravan Serahs, (*) ou comme on les appèle les Seraouces, ſont mieux arrangés et ſont auſſi plus néceſſaires que dans l'Inde méridionale. Dans chaque village il y a une place fermée dont l'intérieur eſt partagé en petites chambres. On y entre par une grande porte. C'eſt pour l'uſage des voyageurs. (**) Les Seraouces ſont affermés ; (***) ce ſont ſouvent des femmes et quelquefois de jolies femmes qui les tiennent. Elles s'approchent du voyageur à ſon arrivée, et lui dépeignent, en termes pompeux, les avantages du logis ou des chambres qu'elles ont à donner. Quand on a choiſi, ce qui eſt aſſez embaraſſant, parce qu'on eſt tenté de tous côtés, on prépare un lit pour vous repoſer. (****) On vous apporte une pipe allumée, et on nettoye la batterie de cuiſine pour préparer le repas. On donne ordinairement l'argent néceſſaire à une fille qui ſe charge de tout, et vous fait à dîner avec toute la promptitude poſſible. Pour moi, deux valets, mon

(*) Karawan Serah eſt un mot compoſé de l'Arabe et du Perſan. Il vient de *Kar*, qui ſignifie profeſſion, et de *Kawan* participe du verbe *Rouſteen*, aller, ſe remuer, et de *Serah* une demeure. Le mot *Touck-trawan*, veut dire un chariot dont beaucoup de voyageurs ſe ſervent en Aſie Il eſt compoſé du même participe et du mot *Touckt*, un Siège. Je ne parle de ce mot et de ſon étimologie que pour l'inſtruction de ceux qui ne ſavent pas le Perſan.

(**) *Cheré-Cha* qui détrôna en 1542 *Houmaim*, Roi de Dehli, eſt le premier Mahométan qui ait fondé des Caravanſerahs Ce fait, cité dans l'hiſtoire de *Dow*, eſt encore connu des habitans. Cheré-Cha fit bâtir la citadelle de Rhotas et le mauſolée de Safferam.

(***) A préſent les Seraonces ſont ordinairement loués.

(****) Les lits des Indous ſont très-ſimples, ils ont des pieds fort bas. Les côtés ſont de bois de bambou ou d'autre bois commun qui n'eſt pas travaillé, et le fond eſt tiſſu avec des cordes ou de courroyes.

cheval et celui qui en a ſoin, je paye par jour ſi peu de choſe que je n'oſe pas l'écrire; vous ne le croiriez pas. Si je veux m'accorder quelque choſe, deux ou trois ſols de plus me font avoir un plat excellent avec une ſauce qu'un Aldermann de Londres deſireroit pour ſon calliſpaſh. Adieu mon cher ami.

CINQUIÈME LETTRE à J. D F.

Loucknow 1er. Janvier 1783.

Ma dernière lettre datée de *Allahabad* contenoit quelques détails ſur cette ville, avec quelques remarques découſues comme elles me venoient en écrivant. Je n'ai pas eu la prétention d'y mettre de l'ordre; je ſuis bien aiſe ſi je vous ai fait quelque plaiſir. Cette lettre-ci eſt le journal de mon voyage de *Allahabad* à *Loucknow*; elle ne contient rien de nouveau, mais elle pourra vous faire paſſer une demi-heure.

J'attendis la fin des cérémonies funèbres que l'on célébroit en l'honneur de *Houſſein* et de *Haſſein* ou plutôt en l'honneur du dernier, et alors je quittai Allahabad le 20 Décembre. Je n'allai pas plus loin ce jour là que *Beghoum Seraouce*. (*) Il y a trois coſſes. (**) Je vous rappellerai en paſſant, que Houſſein et Haſſein étoient fils d'Ali, neveu et gendre du prophète Arabe. Houſſein fut empoiſonné et Haſſein perit dans une bataille

(*) Beghoum eſt le féminin de Bheg, comme Kanoum l'eſt de Kan. Les deux titres ſont originairement tartares. Beaucoup de Dames de la famille Impériale de Tamerlan portoient le dernier.

(**) En général un Coſs Indien peut valoir deux milles anglois. (†)

(†) « La meſure que l'on appelle coſs, en Indoſtan, n'eſt pas par-tout » la même. D'après les eſtimations du Major Rennell, un coſs ordinaire » ne vaut pas deux milles anglois, mais ſeulement 1 mille 9/10. » Memoirs of a map of Hindoſtan, p. 4, 5. N. du Trad. Allemand.

(*) pendant la guerre que Mahomet ſoutint contre les infidèles; (c'eſt ainſi qu'il nommoit ceux qui n'étoient pas de ſa ſecte.) Ainſi tous deux furent martyrs, et le tombeau de Houſſein, élevé dans le voiſinage de Bagdad, eſt tout auſſi reſpecté des *Châtes*, (**) que le tombeau de Mahomet l'eſt des autres Mahométans. Le 21 je déjeunai et fumai ma pipe à *Touttipour*, ou la ville de la victoire. Je demandai pourquoi un petit malheureux village avoit un ſi beau nom; on me répondit qu'anciennement, dans cet endroit, on y avoit remporté pluſieurs victoires conſidérables. Mais qui avoit remporté ces victoires, et contre qui? c'eſt ce qu'on ne pouvoit me dire. Je fis encore ſix coſſes, et je m'arrêtai à Loumchound, frontière au nord-oueſt du diſtrict de Allahabad. Tout le pays étoit déſert, ce qu'on attribuoit aux brigandages d'un ancien fermier. Lorsque je mis pied à terre devant le Caravanſerah, je trouvai les hôtes et leurs femmes dans l'embarras d'une noce qu'ils célébroient, je ne ſais ſi cela venoit de la rareté d'une telle ſolemnité; car les habitants de ces pays ſont ordinairement ſans gêne, ou ſi de grands obſtacles avoient arrêté long-tems le mariage; mais enfin, il étoit impoſſible de voir plus de gaité; les hommes étoient raſſemblés en grouppes, ils buvoient de l'arrack, on jouoit du tomtom, c'eſt un petit tambour, les femmes ſéparées des hommes mâchoient du bétel en cauſant. Quoique la fête occupât beaucoup mes hôtes, ils me donnèrent pourtant un bon ſouper et un bon lit.

(*) Forſter etoit mal inſtruit de la deſtinee des deux frères. Tous deux furent tués par leurs ennemis. Voy. Chardin voyage en Perſe. Vol. iii. p. 173 et ſuiv. Amſterdan, 1711. 4°. La fête des deux Martyrs, comme on la célèbre en Perſe, y eſt exactement dépeinte. Note du Trad. All.

(**). On appelle ainſi les Mahométans de la ſecte d'Ali. *Forſter écrit Sheahs.*

Le 22 j'arrivai à Kourrah-Manic-Pour: huit cofs et demi. Pendant la grande chaleur du jour je me repofai dans le Seraouce de Chadzadpour, Chaiftad-Kan, (*) dont j'ai parlé dans ma dernière lettre, l'a fait conftruire en même-tems que la ville. Ce Prince étoit très-renommé pour fon éloquence et fa manière d'écrire, et on croit que fes talents ont contribué beaucoup à la première fortune d'Aurengzeb. Le Seraouce de Chadzadpour eft bâti en briques et en mortier. Il a des chambres commodes et vaftes, mais on a négligé de l'entretenir, et il y a un côté de tombé. On a bien tort de laiffer tomber des édifices dont la deftination eft fi utile. Probablement lors de la conftruction des Seraouces, on a affigné ou de certaines terres ou d'autres fonds pour les entretenir en bon état; mais dans les derniers tems l'Indoftan fut tellement ravagé, et l'efprit de pillage ou peut-être la pauvreté de ceux qui gouvernoient furent tels, qu'on s'empata de ces fonds ou qu'on les employa autrement. Cependant je blâme ainfi une certaine claffe d'hommes, et peut-être ai-je tort. En y penfant plus mûrement, une grande partie du reproche doit retomber fur le peuple. L'égoifme, la vanité, le defir de fe montrer, qu'on nomme comme on voudra cette paffion dont je décris les effets, regne parmi les habitants de l'Indoftan comme par-tout ailleurs. On la reconnoît fous différentes formes; mais fur tout dans la conftruction des édifices et des autres ouvrages publics. Je demandai un jour à un Indou de confidération, qui avoit l'infpection fur un temple, comment dans un pays fi connu par fa bienfaifance, on laiffoit tomber tant d'édifices confacrés au fervice des dieux ou à l'hofpitalité, tandis qu'on épargneroit beau-

(*) Il étoit oncle d'Aurengzeb du côté de fa mère.

coup d'argent, et qu'on eût conſervé pluſieurs monuments de l'antiquité ſi on les avoit réparés à tems. Il me répondit franchement, que quand même il employeroit tout ſon bien à réparer les édifices publics, ils conſerveroient toujours le nom de leurs premiers fondateurs, au lieu que le conſtruction d'un nouveau faiſoit paſſer le ſien à la poſtérité. D'après cela il eſt clair qu'on attribue ſeulement au premier fondateur tout le mérite d'avoir conſtruit un temple, un ſeraouce ou un étang, et qu'il n'eſt pas du tout queſtion de celui qui l'a entretenu ou embelli. Cette digreſſion m'a empêché de vous marquer plutôt que je me ſuis perdu aujourd'hui. Au lieu d'aller à *Manickpour* où je voulois me rendre, jarrivai à *Kourrah Manickpour* où je paſſai une fort mauvaiſe nuit. L'air étoit très-froid, et mes valets, qui avoient pris le bon chemin, avoient mon bagage et même ma bourſe. Une bonne vieille femme, l'hôteſſe du Seraouce, me prépara à ſouper au riſque de n'être pas payée. Car je lui avois raconté mon accident. Mais avec toute ſa bonne volonté elle ne put me rien donner contre un refroidiſſement qui me fit trembler la fièvre toute la nuit.

Près du village de *Kourrah-Manickpour*, on voit ſur une colline les ruines d'une forteresſe conſidérable. Parmi ces débris je trouvai quelques reſtes tronqués de ſculpture indienne, du même ſtyle que celui d'un monument remarquable trouvé dans le voiſinage de Benarès. Les morceaux que je trouvai repréſentoient des couronnes de fleurs qui, pour la belle ſimplicité du deſſein et la propreté de l'exécution, auroient pu le diſputer aux ouvrages des artiſtes européens. Les Indous d'aujourd'huy ont fort peu de connoiſſances des loix des proportions, et pas du tout de celles de la perſpective.

Ils imitent exactement et travaillent avec ſoin; mais leur goût ne fait encore que naître. (*)

Le 23 j'arrivai à Gootrée, deux milles au-deſſous de Kourrah Manicpour ſur le Gange, et je gagnai Mouſtaphabad : neuf coſſes. Almas Ali-Kan eſt l'adminiſtrateur ou le fermier d'une grande étendue de pays vers le ſud du Gange. Cette partie me parut moins deſerte que toutes celles du territoire du Viſir que j'avois vues juſqu'alors. Des ruines du fort Kourrah, le Gange ſe tourne d'une manière très-pittoreſque au pied des collines, et le village Manicpour eſt ſitué immédiatement ſur le bord ſeptentrional. A Mouſtaphabad je trouvai mes valets. Je les envoyai à ma vieille hôteſſe qui m'avoit accompagné juſques là pour être payée des frais de ſa nuit.

Le 24 je vins à Barcily, ville forte, éloignée de 12 coſs. Les environs de cette dernière ville ſont couverts de jongle. C'eſt le mot qui dans l'Indoſtan exprime toute ſorte de bois. Par-tout où ma vue put s'étendre, j'apperçus peu de traces de culture, excepté dans le diſtrict *d'Almas* qui, par comparaiſon, eſt dans un meilleur état. En général je ne vis qu'un pays de déſolation, où l'on diſtinguoit ſeulement çà et là quelques traces d'un état autrefois plus heureux.

Le 25 à Doolindy : 8 coſs. Doolindy eſt le chef lieu d'un diſtrict affermé à un Indou favori du Viſir, il y a planté un grand jardin et conſtruit de jolies maiſons de plaiſance.

(*) On peut vérifier la juſteſſe de cette remarque, dans un village ſitué vis-à-vis de Benarès, près des jardins Ramnagour. Cheytſing y a fait élever une longue ſuite d'édifices aſſez beaux, dans leſquels on trouve quelques Statues de pierre qui ont une expreſſion ſingulière et des proportions plus ſingulières encore.

Le 26 a *Safeindy* : 10 cofs. Pendant cette route rien à remarquer que le fpectacle trifte d'un pays défolé. Tout le contraire de ce que j'attendois dans le voifinage d'une capitale.

Le 27 à *Loucknow* ; 8 cofs. Je logeai dans le feraouce *Afrof* ; et pour éviter d'être découvert je congédiai tous mes valets et n'en gardai qu'un feul fur lequel je pouvois compter.

Loucknow eft une ville grande et peuplée, mais laide et irrégulière. Les rues font étroites, inégales, et toutes fortes d'ordures empêchent prefque d'y paffer. Le *Goomty*, qui paffe au nord de la ville, eft navigable en toutes faifons pour des bateaux d'une grandeur ordinaire. Il fe jette dans le Gange entre Benarès et Ghazepour. Un pont de bateaux entretient la communication entre la ville et un grand fauxbourg. Choujah-oud-Dowlah demeuroit à Fyzeabad ou à Oude. Son fils, qui changea plufieurs des arrangements de fon père, en fit autant pour celui-ci, il tranfporta fon féjour à Locknow.

Cependant quelques uns de mes voifins s'informoient qui je pouvois être ; alors je paffai le fleuve et je pris un logement tranquille et commode dans le feraouce de Houffein Goungue. Avant mon départ pour l'europe, j'avois encore quelques affaires à finir à Louknow. Je laiffai mon valet dans le feraouce et j'allai à la ville fous prétexte d'y voir le camp anglois, rendez vous ordinaire de tous les défœuvrés. Je voulois voir une de mes connoiffances que je favois être dans la ville. Je m'approchai de la porte d'un officier, et je priai les valets de dire à leur maître qu'un marchand Mogol, (*) il y en a beaucoup à Loucknow, deman-

(*) Il y avoit long-tems qu'on nommoit déjà dans les Indes Mogols

doit à lui parler. Quelque doucement que je fiſſe ma prière, les valets me refuſèrent fort malhonnêtement, ſous prétexte que leur maître étoit à déjeuner. Cependant il étoit intéreſſant pour moi d'être inſtruit de pluſieurs choſes. J'eſſayai d'être plus heureux à une autre porte qui paroiſſoit moins difficile à forcer; mais ma prière fut encore inutile. Comme je n'avois rien ſur moi pour l'appuyer, je fus obligé de partir, quoiqu'il fit fort chaud et que ma demeure fût éloignée de 4 milles. Cet accident me fut déſagréable dans le moment, mais pourtant il me raſſura ſur mon déguiſement et ma manière de parler. Je puis aſſurer qu'il y a dans notre monde indien beaucoup de malheureux qui ne peuvent payer leur entrée dans la maiſon des Grands, et ſont pour cela repouſſés par des valets groſſiers et fripons. En retournant chez moi, je vis une autre maiſon européenne où j'entrai en changeant ma manière de m'annoncer. Je dis au portier que l'on m'avoit appelé. On me conduiſit ſur le champ au maître de la maiſon qui me reçut fort bien et me donna en pluſieurs occaſions des preuves de ſon amitié : pendant tout mon ſéjour à Louknow, je demeurai dans le ſeraouce, et quoique j'y reſtaſſe 20 jours, et que pendant ce tems je fiſſe beaucoup de viſites chez les anglois qui demeuroient dans la ville, je n'inſpirai de ſoupçons à per-

ou Mogouls, les étrangers qui avoient le teint blanc et clair et étoient Mahométans. Bernier tom. 1. pag. 7, 8. dit. Quoique ceux qui entrent *dans les charges et dignités et même dans la milice, ne ſoyent tous de la race de Mogols, mais que ce ſoient des étrangers et gens ramaſſés de tout pays, la plupart etant Perſans, quelques-uns Arabes et d'autres Turcs; car il ſuffit à préſent, pour être eſtimé Mogol, d'être étranger, blanc de viſage et Mahométan, à la diſtinction des Indous qui ſont bruns et gentils, et des chrétiens de l'europe qui ſont appelés les Franguis.* Il eſt ſingulier qu'en europe on appelle les Mogols Tartares et en Indoſtan les Tartares Mogols. Cela a occaſionné déjà des erreurs dans l'hiſtoire et la géographie. N. du T. A.

ſonne. Au commencement mon hôteſſe déſiroit fort ſavoir le motif de mes fréquentes viſites, mais je ne lui donnai pas de réponſe ſatisfaiſante et elle crut que je ſuivois une avanture amoureuſe. Je confirmai la bonne femme dans ſes conjectures, cela favoriſoit mes vues, et elle fut enchantée de ſa découverte.

SIXIÈME LETTRE

Loucknow 16 Janvier 1783.

Je ne veux pas quitter le territoire d'Aſſow-oud-Dowlah, ou comme on l'appelle, à cauſe de ſa dignité. du Viſir du Royaume, ſans faire quelques remarques ſur la province d'Oude.

Le pays eſt borné, au nord, par des terres appartenantes à Napaul et à Siring Naghour; à l'Eſt, par les poſſeſſions angloiſes; au ſud, par le Joumma; et à l'oueſt, par le Doab et le Gange. Le territoire de Oude en général plat et fertile, eſt arroſé par le Gange, le Joumma, le *Goomty*, le *Gounlouk* et pluſieurs autres petites rivières. Ces fleuves baignent les villes les plus conſidérables, coupent une grande partie du pays, et portent de petits bateaux dans toutes les ſaiſons. Si nous avons à ſoutenir la guerre dans ce pays, nos troupes peuvent être abondamment pourvues de proviſions de bouche et de guerre. Ces fleuves, qui facilitent l'importation, ſont de forts boulevards contre les courſes des Marattes, des Sickes et des Mogols. Les domaines du viſir, qui rapportent à préſent, dit-on, deux millions de livres ſterling, rapportent beaucoup moins depuis la mort de Choujah-oud-Dowlah. On ſe moqueroit de moi ſi je voulois eſſayer d'expliquer les raiſons de cette diminution, c'étoit déjà aſſez triſte

pour moi d'appercevoir les effets d'une adminiſtration déſaſtreuſe. Les habitants diſent que la population diminue conſidérablement, et que le commerce, qui auparavant étoit important et étendu, s'eſt perdu en grande partie. Les peines et les ſoins les plus actifs d'un gouvernement ſage et juſte, peuvent ſeuls obvier à ces maux qui ont entraîné la ruine des principaux états et accélèrent celle d'Oude. C'eſt le deſir général. Il paroît qu'une grande partie des ſubſides que Aſſof-oud-Dowlah paye à préſent au tréſor de la Compagnie à Loucknow, eſt envoyé en Bengale pour ſubvenir aux beſoins les plus preſſants de ce pays. Des tréſors immenſes, amaſſées par les employés de la Compagnie dans la province de Oude, ont été emportés de cette manière, et notre liaiſon avec Aſſof-oud-Dowlah augmente encore le mal. Les canaux du commerce ſont trop lents pour des affaires qui doivent être faites promptement et qui n'ont toujours pour objet que les beſoins du jour ou du moment. Quand on veut de l'argent comptant, on ne cherche pas d'autre moyen, pas d'autre reſſource. Puiſer ainſi continuellement à la même ſource, doit deſſécher néceſſairement bientôt un pays qui n'a pas déjà beaucoup de reſſources en lui-même, et dont le commerce eſt gêné de plus par la charge des monopoles et par la main du gouvernement et de ſes agents. On demandoit ſans interruption des lettres de change ſur le Bengale, et cela en élevoit le prix au-deſſus de leur valeur de dix ſept 1/2 pour cent. Ce cours mettoit les banquiers en état d'exporter de l'argent comptant. (*) La repriſe des Jagirs ou des pays aliénés n'a pas procuré les avantages

(*) Une exportation plus libre, des marchandiſes de Oude en Bengale, a fait tomber cet avantage à quatre pour cent.

qu'on attendoit. Les perſonnes employées pour cela faiſoient preſque toutes une dépenſe énorme. Elles avoient un rang et un pouvoir conſidérable et entretenoient une quantité de valets qui augmentoient encore la dépenſe. Je ne ſais pas quelle en eſt la cauſe, et ſi c'eſt la ſuite d'une adminiſtration plus dure ou d'une généroſité moindre envers les naturels du pays. Le fait eſt, qu'il ſaute aux yeux que les diſtricts repris ſont mal cultivés et mal peuplés.

Quant au militaire du Viſir, on n'a rien à en dire : ſes troupes lui ſervent à faire rentrer les impôts, à contenir les petits vaſſaux, et à garder ſa perſonne. Le pays n'eſt défendu que par les troupes angloiſes que l'on complette ou qu'on augmente ſelon les circonſtances. Ces troupes conſiſtent maintenant en 8000 Cypayes et 500 Européens, avec le train d'artillerie néceſſaire à un pareil corps. Le tréſor d'Aſſof-oud-Dowlah eſt à préſent vuide, mais on dit qu'il a payé le reſte d'une groſſe dette qui étoit cru conſidérablement depuis la mort de ſon père. Il eſt bien à deſirer que les meſures que l'on prendra à l'avenir puiſſent obvier aux maux de ce pays. Malgré ſa grande étendue et ſa fertilité naturelle, il porte le germe d'une ruine prochaine. La poſition du pays et ſa foibleſſe proportionnelle auroit pu le rendre très-utile aux anglois, et cependant notre liaiſon avec le Veſir ne nous a donné aucun avantage vrai et durable. (*)

(*) Forſter parle ici, comme en pluſieurs endroits, au déſavantage de Haſtings d'une manière trop tranchante et ſans connoitre ce dont il parle. *Voyez Haſtings memoirs relating to the ſtate of India Lond.* 1786. 8. p. 42. et ſuiv. N. du T. Allem.

SEPTIÈME

SEPTIÈME LETTRE.

Ferroukabad 26 Janvier 1788.

Je vais vous donner quelques détails assez courts sur mon voyage à Ferroukabad où je compte passer deux ou trois jours avec mes compatriotes. Probablement je n'en reverrai plus un avant mon retour en europe.

Le 18 je quittai ma demeure à *Louknow*, et après avoir marché l'espace de 7 cos par la chaleur et la poussière, j'arrivai à *Nowill-Gounge*. Le jour suivant j'atteignis *Meah-Goungue*: également 7 cos. J'étois enchanté; mon petit cheval se portoit à merveille. Il a, je crois, trop de force dans la mauvaise signification du mot, et à la manière dont il s'anime, dont il hennit quand il voit une jument, surement il n'a pas toujours été très-sage; mais il est écrit dans un beau livre qu'il n'y a pas de sagesse sous la ceinture, cela s'entend sous celles des hommes et des femmes; on peut pardonner un pareil foible à un pauvre cheval qui n'a pas de pudeur innée, ni des exemples de vertu pour le retenir.

Meah Goungue fut bâti, à ce qu'on m'a dit, par Almas, et a l'air riche et peuplé. Le fermier actuel est un homme actif et rangé. Les habitants prétendent qu'il est très-sévère pour faire rentrer les impôts; mais aussi qu'il est très-scrupuleux à remplir ses engagements. Je passai cette soirée avec un Patane. Il avoit quitté Louknow et retournoit dans sa patrie. Il y avoit mangé en arrak et en filles la plus grande partie de son bien. C'étoit surtout l'arrak qu'il aimoit avec passion. Je le vis avec étonnement vuider en trois heures et demie deux bouteilles d'une liqueur si forte, que pareille dose eût

grifé un éléphant. Il excuſoit ſes goûts en diſant que l'arrak faiſoit diſparoître les ſoucis qui le rongeoient lorſqu'il étoit à jeun. Ce Mahométan ſi gai avoit avec lui un vieux muſicien fort mal habillé, et qui avoit perdu une partie de ſes dents. Notre muſicien ſans dents, dans les moments où ſon maître ne buvoit ni ne cauſoit, chantoit quelques odes de Hafez en s'accompagnant ſur une déteſtable guitare. La voix eût fait enfuir la bête la plus farouche et la plus intrépide. Ce fut à Meah-Goungue, qu'un valet que j'avois pris à Louknow et le ſeul encore que j'euſſe avec moi, s'en alla avec ma carabine et un poignard à moi fort bien travaillé.

Le 20 à *Banghour-Mow*, un grand village dans le diſtrict de *l'Almas:* dix coſs. Mon Patane avoit mangé ſon argent; il vendit un vaſe d'étain qui lui valut trois roupies, il s'enivra encore ce ſoir là, et pour que rien ne manquât à ſes plaiſirs, il fit venir une jolie fille qui, pour une demi-roupie, l'amuſa tout autant qu'une fille de Louknow l'eût pu faire pour vingt. Il témoignoit le plus grand mépris pour l'Almas. (*) Il trouble et empêche, diſoit-il, les plaiſirs de l'amour, parce qu'il n'en peut pas jouir lui-même. On apporta dans le ſeraouce pluſieurs Cipayes de l'Almas qui avoient été bleſſés à l'attaque d'un fort, dans les bois, qu'on venoit d'emporter après un ſiège de ſix ſemaines. Ces ſoldats étoient mutilés d'une manière horrible. Quelques uns avoient pluſieurs balles dans le corps, d'autres étoient écorchés par les matières enflammées qu'on avoit jettées ſur eux pendant l'aſſaut. J'avois ſur moi quelques drogues. je panſai ceux à qui je crus pouvoir être utile, et j'eus le plaiſir de réuſſir. Le manque de chirurgien

(*) Almas eſt un eunuque.

eſt le mal le plus affreux dans les guerres des Princes Indiens, ſur-tout à préſent où l'uſage des armes à feu eſt ſi général. On peut dire, ſans exagération, que dans les armées Indiennes, il en meurt plus des ſuites de leurs bleſſures qu'on n'en tue dans les batailles.

Après une longue journée de 14 coſs, où j'épuiſai à-peu-près les forces de mon cheval, j'arrivai le 21 à l'ancienne ville de *Kinnoug*, ſituée ſur le *Callimouadi*, petite rivière qui ſe jette dans le Gange environ 20 milles au-deſſous de Ferroukabad. Kinnoug étoit avant la conquête des Mahométans une des villes les plus peuplées et les plus riches des Indes. Une preuve de la grandeur de cette ville, eſt qu'elle a eu 30,000 boutiques de betel et 6000 danſeuſes et muſiciens. Un amas monſtrueux de ruines, qui occupe un très-grand eſpace, fait voir encore la grandeur de l'ancien Kinnoug. Parmi ces ruines il y en a peu de reconnoiſſables, ou de conſervées. On voit ſeulement quelques parties d'un temple de pierre, élevé anciennement à l'honneur de Setha, épouſe du Dieu Ram; mais enſuite changé en Moſquée par de zélés Muſulmans. Les Mahométans qui vivent à préſent dans l'Indoſtan ſont fort peu religieux, ou du moins fort indifférents pour leur religion. Ils reſpectent Mahomet à-peu-près autant qu'ils reſpecteroient Thomas Becket, s'ils l'entendoient nommer. Et la Moſquée eſt tout-à-fait abandonnée. Dans quelques enfoncements que la pluye a creuſés, j'apperçus le reſte d'un mur en brique qui étoit au moins vingt pieds au-deſſous du ſol de la ville actuelle. Les habitants aſſurent qu'on trouve encore aujourd'hui, en creuſant, de petits morceaux d'or et d'argent. Ces mêmes habitants racontent qu'anciennement Kinnoug a été détruit par une inondation, mais rien de moins

sûr que ces rapports. Toutes les traditions Indiennes sont mêlées de fables. Les Marattes pillèrent la ville et ravagèrent les environs quelque tems avant la bataille de *Panifrett*. (*) Après cet événement important, qui conserva la puissance Mahométane dans l'Indostan, Ahmet-Kan-Boungish, chef de Ferroukabad, prit possession des districts de Kinnoug. Pendant son administration le pays commença à respirer, et on vit quelques traces d'un bien être qui disparut bientôt après.

Le 23 à *Khoda-Goungue:* 9 cos. C'est un village sur le territoire de *Mouzzouffer-Joung*, fils supposé de *Ahmet-Kan* et qui ressemble à son père comme je ressemble à Hercule. Ce jeune homme qui n'entend rien aux affaires est tributaire de *Assof-oud-Dowlah*, qu'on peut regarder, à cause du tribut énorme qu'il a imposé, comme le maître de Ferroukabad.

Le 24 à *Ferroukabad:* 9 cos. Je commençois à trouver les plaisirs de mon ami Patane trop chers et trop bruyants; je le quittai sans rien dire et je me glissai dans le camp de l'artillerie angloise où je fus fort bien reçu, comme dans tous les autres endroits de ce pays hospitalier.

HUITIÈME LETTRE.

Rampore 5 Février 1785.

Je voudrais à chaque occasion, mon cher ami, vous donner une preuve de mes sentiments pour vous, et je serai fort aise si en vous racontant la suite de mon voyage de Ferroukabad à Rampore, je peux vous amuser.

(*) Cette bataille se donna en 1761.

La première journée, celle du 29 Janvier 1783, fut fort longue : 18 cofs. Je parvins jufqu'a *Kitterah*, un grand village à l'oueft du Gange, et mon cheval et moi étions très-fatigués. Le jour fuivant à Allahapour : 9 cofs. Cet endroit n'eft pas celui où on arrête ordinairement, et il n'y a pas de feraouce ; auffi fus-je fort mal logé, et encore ne pus-je parvenir à l'être que par des menaces et en faifant malgré moi quelques petites dépenfes dont je n'avois pas befoin. A Allahapour il n'y a qu'une feule maifon où l'on foit reçu, et encore feulement pour y manger. Le voyageur peut chercher à coucher où il voudra. Après fouper je dis à mon hôteffe, de la manière la plus décente et la plus modeſte, que nous paſſerions la nuit enfemble. La bonne femme me comprit mal, et outrée de l'infolence de ma propofition, elle m'accabla d'injures. Une femme Indienne n'a pas fa pareille pour la volubilité de la langue, et quand une Indienne a fuivi pendant quelque tems les camps, alors elle eft à l'épreuve, et pas une européenne ne pourroit lui réfifter. Une angloiſe dreſſée ſur le meilleur théâtre et exercée à toutes ſortes de combats, pourra peut-être dans une occaſion importante ſoutenir pendant une heure un combat à coups de langue ; mais bientôt les coups de poing s'en mêleront, et cela décide promptement la victoire. Des Indiennes, au contraire, qui ont fait quelques campagnes, peuvent et l'expérience le prouve, ſoutenir pendant trois jours de ſuite une diſpute ſans que les coups s'en mêlent ; (*) il ne faut ôter que les intervalles du ſommeil et des repas. Les Aſiatiques, et ſurtout les femmes, ont un luxe d'imagination, des expreſſions, et une force de

(*) On appelle un tel combat, qui ſe prolonge ainſi d'un ſeul mot, *Bauſſy-Sirkay*, ou bien la guerre de plus d'un an.

voix que nos froids européens ne peuvent pas connoître. Les langues orientales ont auſſi une richeſſe et une abondance à laquelle les nôtres, avec leur pauvreté, ne ſauroient atteindre. Pour revenir à mon hôteſſe dont la voix perçante retentit encore à mon oreille, elle me déclara, avec toute la chaleur de l'orgueuil féminin bleſſé et la hauteur de la vertu offenſée, que je ne coucherois ſurement pas ſous le même toit qu'elle, et que je n'avois qu'à mettre mon lit devant la porte. Mais la nuit étoit trop froide, et je ne craignois pas mon hôteſſe malgré le bruit qu'elle faiſoit. Je plantai donc mon lit au milieu de la chambre et je lui dis aſſez bruſquement qu'elle coucheroit où elle voudroit, que du reſte elle pouvoit compter ſur ma ſageſſe; que les apparences, il eſt vrai, pouvoient être contre moi; mais qu'elle n'avoit rien à craindre. Quand la bonne femme vit que je m'embarraſſois peu de ſes cris, elle fut trop heureuſe d'arranger le différent à l'amiable, et un petit préſent la fit paſſer ſur le danger que mon ſéjour chez elle, pendant la nuit, feroit courir à ſa réputation.

Le jour ſuivant j'arrivai à Badam: 8 coſs. On dit que Badam fut bâti, il y a 400 ans, par un Sultan des Seljoucides. C'étoit une grande et belle ville. Maintenant ce n'eſt plus qu'un mauvais petit village. Les ruines de la citadelle ſont encore les triſtes témoins de ſa grandeur paſſée. A préſent des hiboux, de vilains loups qui heurlent toujours, logent où l'on voyoit errer auparavant des jeunes filles et des muſiciens. C'eſt pour cela, mon ami, qu'il faut ſuivre les leçons de notre Hafez, et jouir des plaiſirs du préſent, tant que notre ſang circule encore rapidement dans nos veines, et avant que la raiſon faſſe diſparoître les illuſions aimables de l'imagination; laiſſons le reſte au

deſtin. — J'ai profité de la leçon. Je paſſai la ſoirée avec des belles, (†) qui, preſque pour rien, rirent, danſèrent et chantèrent pour m'amuſer juſqu'à minuit.

Le 1er. Février j'arrivai à *Owlah*, après une journée ennuyeuſe de 14 coſs, par un pays aride et déſert. Deux loups, un renard et deux lièvres furent mes compagnons pendant la route. Des herbes très-hautes et des buiſſons avoient tellement couvert le chemin, que je ne pus le connoître, et je me perdis tout-à-fait. Enfin un petit village, ſur une hauteur, attira mon attention et me fit eſpérer que je pourrois m'y repoſer. Mais les plaiſirs de l'homme ſont ſi fragiles et ſi incertains. Ce village, ſur lequel repoſoient toutes mes eſpérances, n'étoit qu'un appât trompeur. Les chaumières étoient abandonnées, toutes découvertes, et leurs habitans étoient allés chercher des pays plus heureux. Ce fut alors que je ſouhaitai de bon cœur à tous les diables et *Choujah-oud-Dowlah* et les anglois ſes bons amis, pour avoir chaſſé les Rohillas d'un pays qu'ils peuploient, et dont ils faiſoient la richeſſe. Combien l'ambition paroît funeſte et cruelle, lorſqu'on la conſidère ſous un tel jour. Elle engagea un Prince, qui poſſédoit déjà un pays beau et riche, à s'emparer, ſous les prétextes les plus frivoles, des poſſeſſions de ſes voiſins, qui, par une ſage adminiſtration, avoient fait fleurir leur pays, et rendu leur nom reſpectable. La force des armes ſoumit au conquérant un pays très-bien cultivé, et ce pays devint bientôt un déſert. Ces plaintes ne ſont pas exagérées. C'eſt la vérité ſimple

(†) Forſter ajoute, *quoi qu'on ne puiſſe donner aux Indiennes l'épithète* FAIR. On ſait que *Fair* ne ſignifie pas ſeulement en général beau, mais beau et ayant de belles couleurs. On ne peut pas accorder ce dernier avantage à la plupart des femmes Indiennes.

qui frappe l'obſervateur le moins attentif. *Owlah*, qui auparavant fourmilloit d'habitans, et étoit décoré de moſquées et de belles maiſons particulieres, eſt à préſent ſur le point d'être détruit tout-à-fait, et pluſieurs rues ſont déjà fermées par les ruines des maiſons qui ſont renverſées.

Le 2 Février à *Chahabad:* 14 coſs. C'eſt un grand village ſur le territoire de Fyze-Oullah-Kan. Tout ce pays appartenant à ce chef, montre les effets ſalutaires de l'encouragement donné à l'agriculture et de l'activité du gouvernement. On voit de tous côtés des villages peuplés et entourés de champs de bled, et le courage que l'on découvre dans toutes les claſſes du peuple, eſt un ſûr garant de l'horreur générale que l'on a pour le deſpotiſme.

Le 3 à *Rampore:* 14 coſs. *Fize-Oullah* demeure ici. Les officers civils et militaires dont il eſt entouré, ont peuplé la ville et l'ont enrichie. Je ſuis etc.

C'eſt à cette place que je crois de voir intercaler l'hiſtoire ſuivante des Rohillas et de *Choajah-oud-Dowlah*, quoiqu'elle interrompe la ſuite de mes lettres, et que je l'aye écrite plus tard qu'elles. De cette manière on pourra voir de ſuite toute la liaiſon des événements. C'eſt ſur des titres originaux et d'après des recherches exactes dans les parties ſeptentrionales de l'Inde, que j'ai écrit cette hiſtoire.

Hiſtoire des Rohillas.

Il paroît que ce fut environ vers l'année 1720, que *Bisharout-Kan*, et *Daoud-Kan*, de la race des *Rohillas*, (†) vinrent en Indoſtan. Ils amenoient une petite troupe de leurs compatriotes qui cherchoient fortune, et ils vouloient prendre du ſervice. D'abord ils furent entretenus par un certain *Madar Saha*, Rajah Indien, ou chef dans le *Serouli*. (*) Ce Rajah s'étoit mis en état, par ſes brigandages, de prendre à ſa ſolde une quantité conſidérable de bandits. Au pillage d'un village voiſin, *Daoud-Kan* fit priſonnier un jeune homme de la ſecte *Ghatt*. (**) Il l'adopta, le fit élever dans la foi mahométane ſous le nom d'*Ali-Mahomet* et le traita toujours avec une affection vraiment paternelle, quoiqu'il eût des enfans légitimes. *Madar-Saha* aſſigna aux Rohillas, qui ſe multiplièrent bientôt, certaines terres pour leur entretien. (***) *Bisharout-Kan* eut *Goolareah* et quelques autres villages, et *Daoud-Kan* eut *Bourneah* et *Beouly*. (****)

Dans ce temps, lorſque les Rohillas étoient encore ſi peu à leur aiſe, *Cha-Aloum-Kan* Mollah d'Afganiſtan (††)

(†) Ce nom vient, à ce que l'on m'a dit, de Roh, mot dans la langue des Afganes, qui veut dire colline ou montagne. C'eſt auſſi le nom d'un certain diſtrict entre Peshour et Caboul, patrie des Rohillas.

(*) Un petit bourg ou une petite ville dans la partie du nord-oueſt du Rohilcound.

(**) Cette ſecte très-nombreuſe et très-puiſſante dans l'Indoſtan ſeptentrional, appartient à la quatrième caſte ou celle des Souders parmi les Indous.

(***) Les officiers des Rohillas les plus conſidérés après leurs chefs, étoient Kaim-Kan, Chadie-Kan, Permaul-Kan, Sultan-Kan et Aloum-Kan-Dhoungiah.

(****) Villages dans le diſtrict de Sallanſée, partie du Rohilcound, et ſituée à 40 milles à l'oueſt de Barcily. Voyez les cartes de Rennels.

(††) Mollah eſt le nom des perſonnes qui ſont inſtruites des loix et de la croyance de Mahomet et de l'Alcoran.

vint voir ſes compatriotes dans l Indoſtan. On dit que ce Mollah avoit des droits particuliers à l'amitié de *Daoud-Kan;* il étoit ou le père adoptif de ce chef, ou il l'avoit élevé dans ſa jeuneſſe. Mais quelle qu'ait été la relation entre ce Mollah et *Daoud-Kan*, il eſt certain que ce *Cha-Aloum* fut fort bien reçu à *Beouly*, et que lorſqu'il voulut retourner en Afganiſtan, on lui donna une ſomme d'argent pour le dédommager des frais de ſon voyage. Le Mollah revint une ſeconde fois à *Couthair*, (*) et Daoud-Kan le reçut avec la même généroſité. Mais en retournant dans ſa patrie, il fut aſſaſſiné, et tout ce qu'il avoit ſur lui fut pillé. Il courut un bruit que cet aſſaſſinat étoit arrivé par les ordres de *Daoud-Kan*, offenſé de quelques propos aſſez hauts du Mollah. Je n'ai parlé de cet *Aloum-Kan*, que parce qu'il fut le père de cet *Hafitz-Ramout*, qui un peu plus tard eſt devenu ſi célèbre et ſi malheureux.

Cependant à la fin les Rohillas ſe brouillèrent avec *Madar-Saha*. Ils quittèrent ſon territoire, ſe lièrent avec *Kand-Kan*, chef de *Bareyly* (**) et paſſèrent avec lui au ſervice de *Azmouth-Kan*, Gouverneur de *Moradabad*. (***) Ils ne reſtèrent pas long-tems non plus à la ſolde de ce Gouverneur; mais s'approchant toujours davantage des montagnes du nord, ils firent des courſes ſur le territoire du Rajah de *Koummajun*. (†) *Kand-Kan* ſeul refuſa avec ſes troupes de prendre part à ces

(*) Le nom originaire d'une partie du Rohilcound, avant la conquête des Rohillas : on s'en ſert encore dans les regiſtres publics du pays.

(**) Bareily, ville conſidérable et bien bâtie dans le centre de Rohilcound. Cartes de Rennels.

(***) Ville anciennement conſiderable dans la partie ſeptentrionale du Rohilcound. Voyez les cartes de Rennels.

(†) Pays de montagnes, aſſez étendu, ſoumis à un Rajah Indien, et bornant au nord le Rohilcound.

expéditions ou plutôt à ces brigandages qui avoient toujours une mauvaiſe iſſue. Les Rohillas avoient déjà pénétré aſſez avant dans l'intérieur du pays, lorſqu'ils furent tout-à-coup inveſtis de tous côtés par les montagnards. On leur coupa toute communication, et ils furent forcés de faire un traité honteux. Il fallut livrer *Daoud-Kan* et *Ali-Mahomet* au Rajah, qui fit exécuter le premier, et le ſecond auroit eu pareil deſtin, s'il n'eût pas trouvé l'occaſion de s'échapper. Les Rohillas ne conviennent pas d'avoir livré *Daoud-Kan* au Rajah de *Coummajun*. Ils prétendent qu'il fut ſurpris par un parti de brigands qui l'aſſommèrent. Après ce deſaſtre, les Rohillas ſe retirèrent à *Béouly* et à *Bourreah* où ils avoient laiſſé leurs familles avant leur expédition contre *Coummajun*. Ils s'emparèrent bientôt après du territoire de *Madar Saha* qui fut tué dans un des combats que cette expédition occaſionna. Après la mort de Daoud Kan, *Ali Mahomet*, malgré ſa jeuneſſe, fut choiſi (*) pour chef par les Rohillas qui avoient aimé ſon père adoptif. Il parut mériter cette dignité. Il étoit brave et entreprenant, et il ne négligeoit aucune occaſion d'agrandir ſes poſſeſſions. Un eunuque, qui demeuroit à *Mounounah* (**) et adminiſtroit les biens des Omrahs qui avoient des terres dans le *Couthair*, engagea par vengeance *Ali Mahomet* à attaquer le chef *d'Owlah*. Auſſitôt le pays fut conquis et réuni au reſte des poſſeſſions des vainqueurs. *Ali Mahomet* alors chercha

(*) *Mahomet-Kan*, fils de *Daoud-Kan*, auquel ſon père préféra Alî Mahomet, ou qui après la mort de Daoud fut privé par les officiers des Rohillas de la dignité de leur chef, alla à Ferroukabad où il fut reçu dans la famille *Boungdish*. Un manuſcrit, dont je me ſuis ſervi, porte que Mahomet-Kan, à la mort de ſon père, étoit encore un enfant, et qu'il reſta quelques années dans la maiſon de Ali Mahomet.

(**) Une ville dans le Rohilcound.

et trouva bientôt l'occaſion de rompre avec l'eunuque; il lui livra une bataille: (†) l'eunuque y reſta, et le vainqueur, outre un butin conſidérable, prit les biens que ſon ennemi adminiſtroit. Malgré cela Ali-Mahomet, par l'entremiſe du viſir *Koummer-oud-Deyn*, ſe reconcilia avec la Cour de Dehli. Il fut même chargé de lever les revenus des terres aſſignées aux Omrahs, et on aſſure qu'il les envoya exactement. (*)

C'eſt de ce moment qu'on peut dater la puiſſance des Rohillas dans le Rohilcound. C'étoit le nom par lequel ils déſignoient les diſtricts de *Couthair* et leurs autres poſſeſſions à l'eſt du Gange. Lorſque *Azmoud-Oullah-Kan* (**) fut éloigné du gouvernement de *Moradabad*, Hounound, chef Indou de diſtinction, reçut ordre d'aller à *Moradabad*, et d'anéantir les Rohillas. Il paroît que *Omdut-oul-Moulk*, (***) Omrah très-puiſſant à la cour de Mahomet-Cha, fut cauſe de cet ordre. Il vouloit venger la mort de l'eunuque qui avoit adminiſtré en ſon nom un Jaguir étendu dans les diſtricts de *Moumounah* et de *Owlah*. Les Rohillas, ſous les ordres d'Ali-Mahomet, marchèrent contre *Hounound* et le battirent complettement. (****) *Hounound* fut tué avec ſes fils, et Ali-Mahomet s'empara des diſtricts de *Moradabad* et de *Bareily*. Ce fut dans ces temps, que *Azim-Chan-Doung-Head*, qui avoit ſervi le *Semindar* de

(†) Cette bataille ſe donna en 1727.

(*) Une révolte auſſi marquée que celle que Ali-Mahomet ſe permit dans le voiſinage de la cour, et ſon impunité, montre déjà la décadence de l'empire Mogol, et prouve que cette puiſſance, qui avoit rendu les armes Mogoles inviocibles ſous Akbar et Aurengzeb, étoit déjà diſparue.

(**) Dans quelques papiers ſur les Rohillas, il y eſt dit: que Azmouth-Oullah fut dépouillé par force de ſon gouvernement par Ali Mahomet.

(***) Cet Omrah étoit connu ſous le nom de Amir-Kan.

(****) Ceci arriva l'an 1740, après l'irruption de Nadir-Shah dans les Indes.

Paleabat, (*) se réunit avec Mahomet, et l'engagea à s'emparer du territoire de son dernier maître. Le chef des Rohillas qui ne négligeoit aucune occasion de faire des conquêtes et du butin, attaqua l'Indou et le chassa. On raconte, mais sans aucun détail et sans fixer l'époque, qu'après la mort de *Hounound*, *Meer-Mounnoo*, fils du visir *Koummer-Oud-Deyn*, fut envoyé avec une armée dans le Rohilcound, pour forcer Ali-Mahomet de rendre compte des revenues du pays, et pour reprendre l'artillerie qui avoit appartenu aux troupes d'Hounound. Ali Mahomet rencontra *Meer-Mounnoo* lorsqu'il passoit le Gange près de *Daranaghour*. (†) On dit qu'ils y firent un traité, et que le Chef des Rohillas donna sa fille en mariage au frère de *Meer-Mounnoo*. C'est ici qu'on entend parler, pour la première fois, de Hafitz-Ramout-Chan. Tout ce qu'on sait de son arrivée dans les Indes, (††) c'est que ce fut sous le gouvernement de Mahomet, qui donna au nouvel arrivé une place considérable pour lui faire perdre toute idée de vengeance du meurtre de *Aloum-Chan*. *D'Hoondi-Chan*, neveu de *Aloum-Chan*, qui vint aussi vraisemblablement dans ce temps à *Rohilcound*, fut aussi très-bien reçu par Ali-Mahomet. Ce dernier, plutôt par ambition que par vengeance, attaqua le pays de *Commajun*, s'en empara brusquement, et força le Prince de s'enfuir à *Serinagour*. (†††) Il fit dans cette expédition, non seulement un butin considérable ; mais il en tira encore un tribut annuel. Les Rohillas mirent garnison dans les deux forteresses de *Cachipour* et *Rouderpour*, qui de-

(*) Ville dans la partie du nord-est de Rohilcound, au pied d'une chaîne de montagnes couvertes de bois. Voyez la carte de Rennels.

(†) Ville dans la partie du nord-oueſt du Rohilcouud au bord du Gange. Voyez les cartes de Rennels.

(††) Hafitz-Ranut-Chan vint, dit on, comme marchand aux Indes.

(†††) Une principauté indienne qui borde le Rohilcound au nord.

pendoient de *Commajun*; et Ali-Mahomet voulut les garder comme un monument de la vengeance qu'il avoit tirée de la mort de ſon père.

Ali-Mahomet vivoit ordinairement à *Owlah*. Il introduiſit un ſyſtème de gouvernement aſſez ferme, qui protégeoit la claſſe du peuple, quoiqu'il fût en général aſſez violent et arbitraire. *Sourdar-Chan*, qui avoit donné des preuves de courage dans pluſieurs combats, fut nommé Commandant-Général de l'armée; et on lui aſſigna quelques terres pour ſon entretien. Fouttah-Chan (*) fut nommé premier Tréſorier et Maréchal avec des revenus conſidérables. Haſitz-Ramout eut *Peleabat* et *Bareily*, et Doondt-Chan eut *Moradabad*. Il paroît qu'alors Ali-Mahomet craignoit et reſpectoit peu le pouvoir de l'Empereur. Il ſe rendit maître de pluſieurs choſes précieuſes que le gouverneur de Bengale envoyoit, par le Rohilcound, à la Cour de l'Empereur. Il mépriſoit tout autant, et brava même la puiſſance de *Soufdar-Joung*, Souba de *Oude*. Il s'empara d'une grande quantité de bois de charpente que *Soufdar-Joung* avoit fait abattre dans les contrées ſeptentrionales du Rohilcound. *Soufdar-Joung* étoit depuis long-tems irrité contre les conquérants de *Kouttair*, et il eut aſſez de pouvoir ſur *Mahomet-Shah* (†) pour le décider à une campagne contre *Ali-Mahomet*. *Le Viſir Koummer-oud-Deyn* haïſſoit mortellement le Souba de *Oude*. Suivant la coutume des courtiſans de ce tems, il vouloit fortifier ſon parti par toute

(*) Futtah-Chan, né Indou, fut adopté par Ali-Mahomet; cela arrive auſſi dans les familles Mahométanes, quoiqu'il y ait pluſieurs autres fils legitimes.

(†) *Soufdar-Joung*, pour décider l'Empereur à marcher contre les Rohillas, promit de payer pour chaque jour de marche un lak de roupies, et un demi lak pour chaque jour de repos, juſqu'à ce que l'armée Impériale fût arrivée dans le Rohilcound.

ſorte de liaiſons un peu puiſſantes. Il ſoutint ſous-main les Rohillas.

L'Empereur pénétra dans le Rohilcoùnd (*) avec une armée formidable, et s'empara, ſans coup férir, de tout le plat pays. Ali-Mahomet, ſoit qu'il ne s'y crût pas aſſez fort, ſoit par une répugnance ſecrète à marcher comme un rébelle contre ſon maître, s'étoit retiré dans les bois de *Banghour*. (†) Ces bois ſont défendus par une ligne de fortereſſes, que les Rohillas avoient déjà conſtruites auparavant. Ali-Mahomet ſe défendit longtems dans ce poſte. Mais ſe voyant bientôt ſans eſpérance, et n'ayant plus de vivres, il ſe rendit à l'Empereur, qui lui pardonna à la prière de *Koummer-oud-Deyn*.

Ce coup anéantit la puiſſance des Rohillas dans le Rohilcound Tous les Chefs et les principaux officiers furent menés à Dehli. Ce fut en 1745 qu'arriva cet événement remarquable, et on voit que Ali-Mahomet avoit dû l'agrandiſſement de ſa puiſſance à l'embarras dans lequel ſe trouvoit l'Empire Mogol attaqué par les Perſans. *Ali-Mahomet* reſta environ un an à *Dehli*, ſous la protection immédiate du viſir. A ſa recommandation il fut nommé gouverneur de *Sihrend*, et il fut chargé d'en chaſſer l'ancien gouverneur, qui s'étoit révolté contre l'Empereur. Mais avant de partir pour *Sirhend*, il fut obligé d'envoyer ſes deux fils en otage à Lahor (††) comme gages de ſa bonne conduite. Le Prince des Rohillas ſe conduiſit en brave ſoldat, et en Général expérimenté. Il battit le rébelle, et prit *Kote-Roy*, une

(*) Pendant cette campagne, Mahomet Shah donna au fleuve Shote le nom de *Jar Wuffadar*, ou ami fidèle, à cauſe des avantages que ce fleuve, qui fait pluſieurs détours, procura par ſa bonne eau à l'armée Impériale.

(†) Ces bois ſont ſitués entre Owlah et Rampore. Carte de Rennels.

(††) Meer Mounnoo, fils du viſir, étoit gouverneur de Lahor.

des plus fortes places des hautes Indes. Pendant ſon ſéjour à *Sihrend*, ſes troupes qui avoient été augmentées par deux ou trois mille brigands d'Afganiſtan, montoient à dix mille hommes de cavalerie et à quinze ou vingt mille d'infanterie. Les Rohillas ne prirent point part à la première guerre *Durany*. (*) Mais pendant que l'armée Impériale et celle des Afganes s'approchoient, il quitta le Pouniab. Il alla d'abord à Hourdwar, et enſuite il pénétra dans le *Rohilcound*, dont il s'empara en peu de temps. Les deux fils d'Ali-Mahomet, qui étoient reſtés comme otages, furent pris par *Durany-Ahmed-Shah*, dans le fortereſſe de *Sirhend*, où Koummer-oud-Deyn les avoit envoyés quelque tems avant la reddition de cette place. Ali-Mahomet ne jouit pas long-tems des fruits de ſa victoire. Il mourut à *Oulaw*, d'après les titres de ces tems, vers la fin de 1747. (†)

De tous les guerriers qui ſe diſtinguèrent en même temps qu'Ali-Mahomet dans les Indes, il fut celui qui mena la vie la plus inquiète et la plus variée. Il naquit et il fut élevé au milieu des armes. Tout jeune encore, il tomba dans les mains de Daoud-Chan. Toute ſa vie ne fut qu'une ſuite de guerres et de batailles, et ce ne fut que quelque tems avant ſa mort qu'il regagna le pays pour lequel il avoit tant combattu, qu'il avoit enfin conquis; mais qu'il avoit perdu. Il encouragea toujours le commerce et l'agriculture. Il étoit exact à faire payer les impôts; mais il éxécutoit auſſi fidélement les conventions et les traités qu'il avoit conclus. Il embellit Owlah, ſa réſidence ordinaire, et la première ville du Rohilcound. Il y fit conſtruire pluſieurs édifices, ſoit publics, ſoit particuliers, avec un goût qu'on voit rarement dans les villes Indiennes.

(*) La première irruption de Durany Ahmed-Shah.

(†) Ou dans le commencement de 1748.

Saud.

Saoud-Oullah-Chan, (*) le troiſième fils d'Ali-Mahomet, ſuccéda à ſon père et devint chef des Rohillas. Ali-Mahomet, en mourant, avoit recommandé à ſon fils, (**) Hafitz-Ramout comme les plus brave de tous les Rohillas; Saoud-Oullah, par obéiſſance, le nomma ſon Lieutenant, pour l'adminiſtration des affaires publiques. Pendant le gouvernement de Saoud-Oullah, les Patanes de Ferroukabad, conduits par leur Chef *Caim-Chan-Bungish*, firent une irruption dans le Rohilcound. Plein de confiance en ſon bonheur, et fier de la réputation guerrière qu'il avoit acquiſe, le Patane laiſſa le gros de ſon armée, et marcha en avant avec une partie de ſes officiers les plus diſtingués. Une troupe de Rohillas, qui étoient en embuſcade, firent feu ſur *Caim-Chan* (†) lorſqu'il paſſoit, et le tuèrent ainſi que quelques perſonnes de ſa ſuite. L'armée des Patanes, effrayée par la mort de ſon Chef, prit précipitamment la fuite, en laiſſant ſes bagages et ſes canons dont les Rohillas s'emparèrent, et qui leur valurent beaucoup d'argent. *Saoud-Oullah*, qui alors avoit 14 ans, accompagna ſes troupes dans cette campagne. Soufdar-Joung, qui en vouloit toujours aux Rohillas, penſa à profiter de la minorité de Saoud-Oullah, ſe réunit avec Mulhar-Row, Chef d'un corps conſidérable de cavalerie Maratte, et pénétra avec lui dans le Rohilcound. Les Rohillas ne pouvant réſiſter à

(*) Les deux fils aînés étoient encore priſonniers du roi d'Afganiſtan.

(**) A la mort de ſon père Saoud-Oullah avoit environ 12 ans.

(†) Cette irruption arriva vers la fin de 1749. Il paroît que Mahomet-Chan, le fils de Daoud-Chan, qui s'étoit enfui à Ferroukabad, accompagnoit Caim-Chan, et fut tué avec lui cette même année. Kouttib-oud-Deyn, fils ou petit fils de Azmouth-Oullah-Kan, fut nommé par la Cour Gouverneur de Ferroukabad. Il vint avec une armée en Rohilcound; mais il fut battu par les Rohillas.

une telle puiſſance, ſe retirèrent dans les montagnes du nord, où ils reſtèrent juſqu'à ce que quelques changements ſurvenus à la Cour forcèrent *Soufdar-Joung* d'aller à Dehli. Il prit avec lui la plus grande partie de ſes troupes et de ſes auxiliaires (*) et laiſſa ſeulement un corps, qui lui parut aſſez fort, pour garder les pays conquis. Mais ſitôt après le départ des ennemis, les Rohillas ſortirent de leurs retraites et chaſſèrent les troupes diſperſées de Soufdar-Joung.

Ce fut en 1750 que Ahmet, Roi des Afganes, mit en liberté les deux fils aînés de Ali-Mahomet. Ils vinrent ſur le champ en Rohilcound, et réclamèrent la part qui leur revenoit de l'héritage de leur père. Leurs prétentions furent ſoumiſes à une aſſemblée des principaux Chefs et Officiers que *Hafiz* préſida. La pluralité des voix décida que les biens patrimoniaux d'Ali Mahomet ſeroient partagés entre ſes fils. (†) Cela fit naître des diſputes très-vives parmi les frères; mais je n'en ai pas trouvé de détails. D'ailleurs ces détails, qui ne contiendroient, ſans doute, que des ſcènes de perfidie et d'intrigues, ne ſont pas néceſſaires à cette hiſtoire. Il ſuffit de dire que la conduite de l'aîné des fils d'Ali-Mahomet indiſpoſa tellement les Chefs des Rohillas, qu'ils ſe réunirent contre lui et le chaſſèrent du Rohilcound avec quelques membres de la même famille. Fyze-Oullah-Chan, ſecond fils d'Ali-Mahomet, eut le diſtrict de Rampour lorſqu'on

(*) On dit que les Marattes ſe retirèrent ſur la promeſſe qu'on leur fit de leur payer 50 lacks de roupies. Ils ſe ſervirent du prétexte qu'on ne leur avoit pas payé cette ſomme, pour entrer en Rohilcound en 1772 et 1773.

(†) Ali-Mahomet avoit ſix enfans *Abed-Oullah-Chan*, *Fyze-Oullah-Chan*, *Daud-Oullah-Chan*, *Mahomet-Yar-Chan*, *Allah-Yar-Chan*, et *Murtaza-Chan*.

eut chaſſé ſon frère aîné ; et par ſa conduite il a ſu le conſerver juſqu'à préſent, quoiqu'il ſe ſoit trouvé impliqué dans pluſieurs querelles domeſtiques, et qu'une fois même une armée puiſſante l'ait réduit à l'extrémité. (†) Les diſtricts donnés à *Abed-Oullah*, qu'on avoit pendant quelque tems regardé comme le Chef, furent rendus à *Saoud-Oullah-Chan*, qui reprit ſa première conſidération. Mais *Haſitz-Ramoud*, auquel ſa dignité et ſon expérience dans la guerre avoit donné beaucoup d'influence dans le Rohilcound, ſut d'abord diminuer, et enfin anéantir l'autorité de *Saoud-Oullah*, qui à la fin ſe contenta d'une penſion annuelle. (††) Hafitz fut alors le Chef du peuple, et prit le maniment des affaires. On attribue la cauſe de cette révolution au caractère lent et diſſipateur de Saoud-Oullah, qui auroit fini par diſſiper les tréſors de la nation, l'eût deshonorée ou rendue malheureuſe. Mais ſans chercher des cauſes plus éloignées, on peut trouver la raiſon de cette révolution dans l'ambition de Hafitz. Il avoit déjà oublié la main qui l'avoit élevé et celui qui lui avoit recommandé ſon fils; il ſuivoit ſans crainte ſes projets d'agrandiſſement. Hafitz-Kamout avoit fait une grande partie des expéditions de ſes compatriotes dans les Indes. Il avoit appris, que pour agrandir ſa puiſſance et contenter ſon ambition, on ne doit pas connoître de bornes ni reſpecter de devoirs. Saoud-Oullah-Chan mourut en 1761 à *Owlah*. Cela aſſura encore la puiſſance de Hafitz-Ramout et le diſpenſa de payer davantage ſa part de la penſion que l'on faiſoit à cet ancien Chef des Rohillas.

(†) L'armée réunie des anglois et de Choujah-oud-Dowlah en 1774.

(††) La penſion étoit de 8 laks de roupies, à laquelle on dit que les chefs des Rohillas contribuèrent auſſi.

Je n'ai pas de titres dans lesquels l'hiſtoire des Rohillas ſoit conſervée ou décrite complétement et avec ordre. Je dois me borner à ces papiers qui parlent ſeulement des exploits guerriers de ces peuples ou des changements importants de leur gouvernement. Dans les papiers que j'ai, il eſt dit, qu'après la mort de Soufdar-Joung, (*) le Viſir du Royaume *Ghaze-oud-Deyn*, (**) lié avec *Ahmed-Chan Bounguſch*, (†) fit marcher une armée dans le pays d'Oude, et attaqua Choujah-oud-Dowlah, qui avoit refuſé, en montant ſur le trône, de payer à la Cour les ſommes ordinaires, et de rendre compte de l'héritage de ſon père. (††) *Choujah-oud Dowlah*, voyant qu'il ne pouvoit réſiſter ſeul à une telle attaque, appela à ſon ſecours les Chefs des Rohillas. Les Rohillas entrèrent en Oude avec de grandes forces, et ménagèrent d'abord un armiſtice entre les deux armées. On les prit enſuite pour arbitres, et ils condamnèrent *Choujah-oud-Dowlah* à céder, à l'avantage de la famille Royale, certains diſtricts qui rapportoient par an cinq lacks de roupies. *Ghaze-oud-Deyn* ne conſentit à cet arrangement qu'à condition que *Saoud-Oullah-Chan* cautionneroit l'exécution du traité. (†††) *Saoud Oullah* avoit encore conduit l'armée des Rohillas lorſqu'ils marchèrent pour délivrer *Najeb*

(*) Il mourut en 1754.

(**) *Ahmet Shah* étoit alors Empereur.

(†) Nabab de Ferroukabad.

(††) Dans les Royaumes Mahométans le Prince hérite de ſes officiers, mais on abandonne ſouvent l'héritage à la famille pour une ſomme mediocre.

(†††) Ce fut, je crois, à cette occaſion que Choujah-oud-Dowlah et Saoud-Oullah changèrent de turbans l'un avec l'autre. Parmi les Mahometans cette cérémonie est un gage d'amitié et eſt obſervée ſouvent lors de la ratification d'un traité.

Chan, un des Chefs de ſon peuple, et enfermé à *Sookertal* (†) par un corps de Marattes. Il paroît que ce fut la dernière action publique à laquelle Saoud-Oullah prit part.

Pour que vous puiſſiez mieux voir la poſition des Rohillas à la mort de Saoud-Oullah, il eſt néceſſaire de vous nommer les differents chefs qui avoient des poſſeſſions dans le Rohilcound.

Dhoondy-Chan obtint, par le partage, les diſtricts de *Biſſouly*, *Morabad*, *Chaundpore* et *Soumboul*. (††) Il mourut avant la guerre de 1774, laiſſa trois fils; et l'aîné, *Mohoubboullah-Chan*, hérita de la plus grande partie du territoire de ſon père. (†††) *Moullah-Sourdar-Chan*, à qui les diſtricts de *Souwejah-Kote* (*) et quelques autres poſſeſſions voiſines étoient échus, laiſſa ſix fils; et le partage du bien du père occaſionna entre-eux des querelles. Les deux plus âgés, Ahmet-Chan et Mahomet-Chan, prirent les armes pour terminer leurs différents. *Ahmet-Chan*, ſoutenu par Hafiz-Ramout, fut vainqueur et fit ſon frère priſonnier. (**) *Fouttah-Chan*, un des premiers concurrents de Ali-Mahomet, qui pendant le long tems qu'il avoit été revêtu de ſa dignité (***) avoit amaſſé des grandes richeſſes, poſſédoit les diſtricts de *Bandaum*, *Auſſète* et

(†) Le nom d'un village et d'une fortereſſe ſur le Gange. Voyez les cartes de Rennels.

(††) Villes dans le Rohilcound. Renne's.

(†††) Ce chef de Marattes, ſe fiant ſur un traité fait avec le Viſir, d'après lequel l'armée combinée ne devoit pas l'inquiéter, ne parût pas dans la guerre de 1774 contre les Rohillas. Mais le Viſir ne tint pas ſa parole, et il dépouilla ſon allié de ſon pays et de ſes tréſors.

(*) Ils ſont à 40 milles, à l'oueſt, de Bareily Rennels.

(**) *Ahmed-Chan* commandoit en 1774 une partie de l'armée des Rohillas.

(***) *Fouttah-Chan* étoit Tréſorier et Maréchal de la Cour.

Heſſinpour. (†) Il mourut avant la guerre des Rohillas, et ſon fils aîné, Ahmet-Chan, lui ſuccéda. (††) La veuve de Saoud-Oulaw-Chan, très-eſtimée à cauſe de ſa piété et de ſa libéralité, vivoit à Owlah que les Chefs lui avoient laiſſé d'un commun accord. Après la mort de *Saoud Oullah*, *Hafitz-Ramout* s'empara du ſouverain pouvoir. Alors les Rohillas n'employèrent plus leurs armes pour agrandir leur territoire, et il ne ſe paſſa pas de revolution conſidérable dans leur conſtitution. Les Rohillas avoient fait une petite guerre avec les Marattes avant l'irruption du Viſir dans leur pays. Ils s'étoient même emparés de quelques diſtricts appartenants aux Marattes, et qu'ils gardèrent pendant quelque tems. Mais bientôt les Marattes pénétrèrent avec de grandes forces, et chaſſèrent les Rohillas, non-ſeulement du Douab; mais ils ravagèrent même la partie orientale du Rohilcound. Je ne parlerai pas ici de la guerre des anglois et du Viſir de Oude avec les Rohillas, parceque je veux joindre à ceci une vie abrégée de Choujah-oud-Dowlah.

La forme de gouvernement que les Rohillas s'étoient donnée dans les Indes, reſſembloit à la conſtitution de leur pays, et on peut l'appeler une conſtitution féodale. Les ſucceſſeurs de Daoud-Chan n'eurent que des prétentions héréditaires; ils avoient peu d'autorité; ils etoient entourés d'hommes qui, lors des premières conquêtes, avoient rendu les ſervices les plus importants. Soundar-Chan et Fouttah-Chan, deux des plus reſpectables Chefs des Rohillas, s'oppoſèrent conti-

(†) Villes ſituées dans les parties occidentales et au ſud-oueſt de Rohilcound.

(††) *Ahmet-Chan*, après la défaite des Rohillas, ſe réfugia auprès de *Fize-Oullah* dans le Laldong, et ſe retira avec lui à Rampore.

nuellement aux prétentions de Hafitz-Ramout, qui ambitionnoit viſiblement un pouvoir illimité; et ces hommes prenant chaudement les intérêts de la veuve de Saoud-Oullah, qui étoit généralement aimée, balançoient le pouvoir uſurpateur de Hafitz. Puiſque je recueille des détails ſur les Rohillas, et que je rapporte ce que l'on dit généralement, je dois peindre ici, en peu de mots, le caractère de Hafitz-Ramout. Il naquit et fut élevé dans un pays (†) où chacun eſt accoutumé, dès ſa plus tendre jeuneſſe, à regarder le ſervice militaire comme la ſeule manière de vivre honorablement, et à prendre ſon epée pour l'arbitre de tous les différents. Hafitz-Ramout, de ſa nature, étoit brave. Cette éducation le rendit un ſoldat entreprenant. Son adminiſtration fut très-active, et il lui donna d'autant plus de force, qu'il en connoiſſoit et les reſſources et les reſſorts. Il paroît que dans ſa vie publique il reſpectoit en général ſes engagements, et ne manquoit pas de bonne foi. Quoiqu'il eût foulé aux pieds les droits d'un autre pour obtenir ſa puiſſance; cependant ſon eſprit ſupérieur et ſa bravoure lui aſſurèrent l'obéiſſance, et peut-être même l'amour de ſon peuple, qui voyoit en lui un maître qui ſavoit également et punir et recompenſer. Choujah-oud-Doulaw ſeul n'auroit jamais eu le cœur de lui tenir tête en plaine. Hafitz-Ramout étoit malheureux dans ſa famille. Cela arrive ordinairement aux Princes d'un pays dans lequel l'héritage appartient au plus fort. *Enayat-Chan*, ſon fils aîné, ſe ſouleva contre lui, fut battu et s'enfuit chez *Choujah-oud-Dowlah*, dans l'armée duquel il ſervit lors de la bataille de *Bouxar*. (*) Les

(†) L'Afganiſtan.

(*) Il retourna après dans le Rohilcound, et mourut avant la dernière guerre des Rohillas.

fils des autres Chefs des Rohillas avoient eu de pareilles querelles. Tous ces différents faiſoient naître le trouble et une fermentation générale, et étoient cauſe, que lors de l'arrivée des armées réunies de Choujah-oud-Dowlah et des anglois, chaque Chef craignoit plus l'agrandiſſement de la puiſſance de ſes rivaux que l'irruption des ennemis.

Je finirai ces détails en remarquant que les conquérans Afganiens du Rohilcound étoient un tas de brigands hardis et ne reſpectant aucune loi. Après avoir fondé leur puiſſance dans les Indes, ils prirent, peu-à-peu, les vices et les mœurs efféminées des peuples du ſud, et ſe firent bientôt connoître par leurs ruſes, leurs intrigues et leurs artifices. Les Rohillas, ſurtout dans les dernières claſſes, étoient, à quelque exception près, la ſeule ſecte ou claſſe de Mahometans, dans l'Indoſtan, qui travaillaſſent à la terre; et l'abondance et l'excellence des produits de leur pays recompenſoit richement leurs peines. (†)

Les actions de Najeb Chan, ſurtout celles des dernières époques de ſa vie, étant liées avec l'hiſtoire des Rohillas, je leur ai deſtiné une place particulière. Cela les fera paroître dans leur jour convenable, et me donnera l'occaſion de rendre hommage à la mémoire d'un guerrier brave et généreux, et d'un homme d'état du mérite le plus diſtingué.

Najeb-Chan, neveu de *Biſcharbut-Chan*, dont j'ai parlé plus haut, vint en Rohilcound pendant le gouvernement d'Ali-Mahomet. On lui confia une petite troupe que l'on dit n'avoir été que de 12 fantaſſins et

(†) Ce pays rapportoit par an aux Rohillas un million de livres ſterling, et l'adminiſtration vicieuſe du Naïr l'a fait tomber quelquefois à trente mille livres ſterling. Il rapporte au plus 40,000 liv. ſt.

de 12 cavaliers. Son courage et ſon activité le firent bientôt connoître d'une manière avantageuſe d'Ali-Mahomet. Il lui confia un poſte ou un commandement important. Il lui fit avoir même, pour femme, la fille de Dhoondy-Chan. Pendant que Ali-Mahomet étoit Gouverneur à Sirhend, Najeb-Chan lui rendit un ſervice important, en ſoumettant un Rajah Indien des environs. Lorſque les Rohillas retournèrent dans le Rohilcound, *Dhoondy-Chan* lui donna les diſtricts de *Duranaghour* et de *Chaun'pour*. *Najed-Chan* ne s'en contenta pas long-tems; il paſſa le Gange et fit des incurſions dans le pays des *Goojers* (†) juſques à *Ghouſhgour* et *Sarounpour*. (††)

Après la mort de *Mahomet-Shah*, (*) *Soufdar-Joung* annonça clairement ſes intentions hoſtiles contre la cour, gouvernée alors par le Viſir Ghaze-oud-Deyn. Il conduiſit une armée contre Dehli, et pria les Chefs des Rohillas, toujours prêts à prendre les armes, s'il y avoit quelque choſe à gagner ou des conquêtes à faire, de ſe réunir avec lui. Soufdar-Joung n'étoit plus éloigné de Dehli, lorſqu'un courtiſan (**) gagna *Najeb-Chan* par des promeſſes conſidérables et l'engagea à ſe ſéparer de *Soufdar-Joung* et de ſe joindre à l'Empereur. Cette défection engagea les autres troupes des Rohillas, à la tête deſquelles étoit Hafitz Ramout, à retourner dans leur patrie. Najeb Chan fut reçu par *Ghaze-Oud-Deyn* de la maniere la plus honorable, et nommé Général en Chef de l'armée Impériale. Il attaqua alors

(†) Une ſecte d'Indous dans les hautes Indes qui appartiennent à la quatrième caſte; ils cultivent la terre et portent les armes.

(††) Voyez la carte de Rennels.

(*) Mahomet-Shah mourut en 1747; ſon fils Ahmed-Shah lui ſuccéda.

(**) Son nom étoit Devking.

Souſdar-Joung et lui fit repaſſer le Gange. A la fin de cette campagne, dans laquelle le Rohilla avoit été bleſſé, il reçut de l'Empereur le titre de Najeb-oud-Dowlah. Il marcha enſuite avec un corps de troupes conſidérable dans le Rohilcound, et il établit un bon gouvernement dans les diſtricts qui lui appartenoient. Quoiqu'il ne voulût pas être dans la dépendance de Hafitz-Ramouth, on le regarda pourtant comme un membre de l'état des Rohillas. Le crédit de Najeb-oud-Dowlah à la Cour, et ſon caractère extrêmement populaire, le faiſoit craindre de Hafitz-Ramouth qui lui portoit envie. Il voyoit dans l'agrandiſſement du pouvoir de ſon rival la diminution du ſien. Une inimitié réciproque amena bientôt des hoſtilités qui occaſionnèrent une guerre civile parmi tous les Rohillas.

Au commencement des troubles, Sauod-Oullah-Chan, qui portoit encore le nom de Chef de l'état, avoit pris le parti de Najeb-oud-Dowlah. Hafitz-Ramout et ſes partiſans le forcèrent bientôt d'abandonner le parti qu'il avoit pris. Ils poſſédoient les revenus du pays, et ils pouvoient ainſi le favoriſer ou le gêner à leur gré. Najeb-oud-Dowlah, voyant qu'il ne pouvoit tenir tête à la ligue redoutable formée contre lui, s'éloigna du Rohilcound et ſe rendit à la Cour. A ſon arrivée à Dehli, il fut chargé de la commiſſion, que peut-être il demanda, de morigéner et mettre à la raiſon le gouverneur Mahométan de *Sarounpour*, (*) qui gardoit ſon territoire les armes à la main, et ne vouloit rendre aucun compte des revenus qu'il étoit obligé de verſer dans le tréſor Impérial. Le rebelle ſe retira à

(*) Cette ville eſt dans la partie ſeptentrionale de Douab, et appartient à préſent à Ghotam-Kauder-Kan, petit fils de Najeb-oud-Dowlah.

l'approche de *Najeb-oud-Dowlah*, et les diſtricts de *Sarounpour* et de *Ghouſgour* furent aiſément conquis. Najeb-oud-Dowlah paſſa alors le Gange avec les ſoldats aguerris qu'il avoit avec lui, et reprit ſes anciens diſtricts auxquels il joignit ceux de Tillalabad. Il fit bâtir, dans la partie ſeptentrionale de ſes nouvelles conquêtes, la ville de Najebabad, (†) qui fut en peu de tems décorée de maiſons belles et commodes, et devint le centre d'un commerce conſidérable. Il conſtruiſit auſſi, à un mille de cette ville, la fortereſſe de *Najeb-Ghour*. (††) Les habitants de la ville pouvoient en tems de guerre y ſauver une partie de leurs biens et y trouver la ſureté pour leurs perſonnes. J'ai cherché vainement des details ſur les premiers exploits de Najeb-oud-Dowlah ; ceux que l'on a ſont extrêmement confus ; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'en 1757, Ghaze-oud Deyn l'éleva à la dignité de Meer-Bouckſy (*) avec le titre d'Amir-oul-Omrah. Quatre années auparavant, en 1753, le protecteur de Najeb-oud-Dowlah avoit dépoſé Ahmet-Shah, ſon maître, et l'avoit privé de la vue. Il mit à ſa place ſur le trône Aloumguir-Sani, père de l'Empereur actuel.

Lorſque les Durannies ou Afganes pénétrèrent pour la quatrième fois dans l'Indoſtan, (**) pour gagner quelque choſe au démembrement de l'empire Mogol,

(†) Dans le nord du Rohilcound. V. Rennels.

(††) Cette fortereſſe fut auſſi nommée Patter-Ghour.

(*) Que l'on voye l'hiſtoire de l'Indoſtan de Dow, dans le Cazanaher Omah, livre perſan, qui parle des derniers Empereurs de l'Indoſtan, on y trouve que Najeb-oud-Dowlah fut élevé à cette dignité par Ahmet-Shah. Mais j'ai mieux aime ſuivre Dow, parce qu'il eſt plus vraiſemblable que Najeb-oud-Dowlah reçut cette dignité de la Cour ſous l'autorité de laquelle il étoit.

(**) An 1756.

Najeb-oud-Dowlah, qui lui-même étoit Afgan, (†) et connoiſſoit la puiſſance de Durany-Ahmet-Shah, Roi des Afganes, prit le parti de ce Roi. Il rompit, ſans balancer un moment, l'alliance qu'il avoit contractée avec Ghaze-oud Deyn, ne conſerva aucun ménagement, et oublia tout-à-fait les bontés que ce Miniſtre avoit eues pour lui. Le retour de Ahmet-Shah (††) dans ſon pays, rendit les Marattes preſque maîtres dans les provinces ſupérieures de l'Indoſtan. Najeb-oud-Dowlah, le ſeul Chef Mahométan qui eût et des talens et de la conſidération, n'étoit pas en état de mettre ſur pied une armée qui pût arrêter leurs progrès. Il s'étoit ſauvé dans une forteresſe près de *Sookertal*, (*) à l'oueſt du Gange, et il y fut réduit à une telle extrêmité, qu'il fût vraiſemblablement tombé ſous les coups des Marattes, ſi l'approche des Rohillas et de Choujah-oud-Dowlah jointe au bruit de la marche de l'Afgane *Ahmet-Shah* vers le Joumma, ne les eût forcés de ſe retirer.

C'étoit cette année même, mais avant les événements que je viens de raconter, que Ghaze-oud-Deyn s'étoit défait de l'Empereur Aloumguir-Sayn, et avoit mis ſur le trône Chah-Jehan. La capitale n'offroit plus à l'ambition un but qui pût la flatter. La puiſſance de ſes Princes étoit anéantie. Ses tréſors étoient pillés, et ſes portes ouvertes aux vainqueurs, ſoit Indous, ſoit Mahométans. Les Marattes, dont le tour vint auſſi de dicter des loix, dépoſèrent *Shah-Jehan*, que Ghaze-

(†) On appelle Afganes les habitants des pays entre le fleuve Attock et la Perſe.

(††) Ahmet-Shah retourna dans ſon pays après la quatrième irruption dans les Indes en 175*.

(*) Aprèſent en ruines. V. les cartes de Rennels.

oud-Deyn avoit placé uniquement par des vues intéreſſées, et proclamèrent Empereur *Jehan-Boucht*, fils de *Ali-Gohour*. (*) Après quelques eſcarmouches Ahmet-Shah, ſoutenu par Najeb-oud-Dowlah et les Chefs des Rohillas, attaqua les Marattes et les battit en 1770 dans un combat général qui ſe donna dans les plaines de Bendelly. (**) Najeb-oud-Dowlah ſe diſtingua fort dans cette bataille. Il rompit avec ſes troupes l'aile des Marattes que commandoit *Douttah-Pattèle*, (†) et Pattèle lui même reſta ſur la place. Dans la bataille de *Panifrett*, (††) de l'iſſue de laquelle dépendoit la puiſſance des Mahométans dans les Indes, Najeb-oud-Dowlah rendit auſſi aux Afganes des ſervices ſignalés, et il leur montra une fidélité inébranlable dans pluſieurs occaſions importantes.

Les Marattes étant défaits, et Ahmet-Shah retournant dans ſon propre pays, les affaires du Royaume prirent une meilleure tournure. Najeb-oud-Dowlah ſe chargea de conduire le jeune Prince *Jehan-Boucht*, et (†††) ſes talents rendirent à la capitale un peu de ſa conſidération. Dans ce tems éclata une guerre entre Najeb-oud-Dowlah et les *Jatts*. C'étoit une peuplade d'Indous puiſſante et aguerrie. Pendant les troubles du Royaume, elle s'étoit emparée de pays conſidérables à l'oueſt de *l'Ioumma*, dans leſquels ſe trouvoient les forts de

(*) Un des noms de famille de l'Empereur actuel.

(**) Près de Dehli et d'un endroit où l'on paſſe le Ioumma. Cet endroit s'appelle Bouraree-Ghaout.

(†) Un des chefs des Marattes, oncle de ce Scindia ſi connu dans les Indes.

(††) Cette bataille ſe donna en février 1771.

(†††) Ghaze-oud-Deyn quitta Dehli en 1761. Il n'y pouvoit plus ſoutenir ſon autorité, et ſes cruautés et ſes perfidies l'avoient fait déteſter.

Deigh, de *Bountpoure*, *Canbere* et la ville *d'Agra*. Je n'ai trouvé la cauſe de cette guerre dans aucun des papiers que j'ai parcourus. Probablement ce fut la même (†) que celle de toutes les guerres et des différens de ce tems. Le plus fort écraſoit le plus foible, les droits les plus ſacrés étoient foulés aux pieds, et on violoit ſa foi ſans pudeur et impunément.

(†) Le mal qui détruiſit l'empire Mogol, et qui eut de notre tems des ſuites ſi fâcheuſes, étoit déjà bien avancé ſous le gouvernement d'Aurengzeb. Ce Prince fut un des deſcendants de Tamerlan qui eut le plus de mérite; et cependant l'amour imprudent qu'il eut pour ſes enfans expoſa le bonheur du Royaume et la ſureté de ſes ſujets à d'aſſez grands dangers. Ses fils étoient ambitieux et entreprenants. Il partagea entre-eux les meilleurea provinces de l'empire. Bientôt ils y devinrent puiſſants et conſidérés, et ils n'attendoient plus que le moment qui devoit décider leurs prétentions et leurs projets. Après la mort d'Aurengzeb, ſes enfans prirent tous les armes. Le Royaume fut inondé de ſang; et enfin Behauder-Shah monta ſur un trône qu'on peut dire avoir été élevé ſur les corps de ſes frères et de ſes parents. Behauder-Shah n'avoit ni l'expérience ni le génie de ſon père. Bientôt les gouverneurs des provinces le remarquèrent. Pendant le court règne de cet Empereur, ils n'obéirent plus, et ils n'exécutoient que les ordres qui leur étoient avantageux. Les Marattes, que Aurengzeb avoit preſque ſoumis par des efforts de 30 ans, deſcendirent de leurs montagnes, et reprirent bientôt les pays qu'on leur avoit enlevés. Les Soubas de Oude et de Décan avoient déjà rendu leurs provinces indépendantes avant l'invaſion des Perſes. Ils entretenoient des grandes armées ſans la permiſſion de la Cour; ils diſpoſoient à leur gré des revenus ſans rendre compte au Tréſorier Impérial. Ce Royaume étant affoibli et gouverné par un Prince lâche et voluptueux, l'eſpoir du pillage et des conquêtes attira Nadir-Shah. Le fleuve Attoc étoit la frontière naturelle des Indes à l'oueſt, et c'étoit là que Mahomet-Shah eût dû s'arrêter en Perſe. Bientôt les Perſans le paſſèrent ſans obſtacle, et le malheureux Empereur, indigne et de porter la couronne et d'être d'une maiſon qui avoit donné au monde Baber, Aekbar, et Aurengzeb, abandonna à ſes ennemis, ſans coup férir, les richeſſes et les provinces de l'Indoſtan. Une ſuite d'événements, qui ſe ſuccédèrant avec une rapidité ſans exemple, ne laiſſa bientôt plus d'autre trace de l'Empire du grand Mogol que le nom d'un Empereur.

Sooridge Moull, le chef des Jatts, commença la campagne par attaquer un *Iaguirdar*, (†) Mahométan vaſſal de Najeb-oud-Dowlah. Ce dernier remporta une victoire aiſée et complète ſur ſon adverſaire. Cette guerre fut funeſte à *Sooridge Moull*, (††) et cependant Najeb-oud-Dowlah n'en retira pas un grand avantage ; les Sicques inondèrent le diſtrict de *Sarounpour*. Il fut forcé de marcher au-devant de ces nouveaux ennemis et de perdre les fruits de ſa victoire.

Dans l'automne de l'année 1764, Najeb-oud-Dowlah fut attaqué à Dehli par une armée nombreuſe de Mahométans, de Jatts et de Sicques, que *Jewayir Sing*, fils de Sooridge Moull, avoit ramaſſés dans l'eſpérance d'anéantir la puiſſance de Najeb oud-Dowlah et de venger la mort de ſon père. Ghazo-oud-Deyn, qui avoit levé une troupe de Patanes de *Ferrouckabad*, ſe réunit encore avec les troupes alliées. Après un ſiège de quatre mois, où il avoit beaucoup ſouffert faute de proviſions et d'argent, Najeb-oud-Dowlah perſuada à *Mouttar-Row*, chef des Marattes, de retirer ſes troupes de l'armée de Jewayir-Sing. Celui-ci leva le ſiège après la défection d'un allié ſi puiſſant, et il le fit d'autant plus vite, que le Roi des Aſganes arrivoit à Sihrend et ſe preſſoit de venir au ſecours de Najeb-oud-Dowlah. A peine cependant Najeb s'étoit-il remis de l'embarras dans lequel la dernière alliance formée contre lui l'avoit mis, qu'il ſentit la néceſſité de réunir toutes ſes forces pour défendre ſes poſſeſſions, à l'oueſt du Gange, contre les pillages des

(†) Mooſah-Kan, Jaguidar de Ferrouk-Nagour, diſtrict entre Dehli et Agra.

(††) *Sooridge-Moull* fut tué en 1763, dans un combat qui ſe donna dans les plaines de Ghezeabad près du fleuve Hindia et à environ 28 milles de Dehli.

Sicques, qui paroiſſent être faits exprès par la nature, pour faire la petite guerre.

En 1770 Najeb-oud-Dowlah ſe réunit avec l'armée des Marattes qui vinrent en Indoſtan, conduits par *Touckeji Holkar* et *Mhadgée Scindia;* et je trouve dans mes papiers, ſur les Rohillas, que Najeb les avoit engagés lui-même à chaſſer les Sicques du *Douab*. Cependant Najeb-oud-Dowlah s'affoibliſſoit chaque jour. Une maladie violente l'attaqua dans le camp des Marattes. Il laiſſa une partie de ſon armée ſous les ordres de *Zabitah Chan*, ſon fils aîné, et il alla avec le reſte de ſes troupes dans le Rohilcound. Mais ſa maladie augmenta tellement, qu'il ne put aller qu'à Happer, petite ville dans le Douab, et il y mourut en octobre 17.. Son corps fut porté à *Najeb* et mis dans un tombeau, bâti par ſes ordres, près de cette ville. Najeb-oud-Dowlah poſſédoit, ſoit en propre, ſoit comme un fief de l'empire, une étendue de pays qui alloit de Panifrett, à l'eſt, juſqu'à Najebad dans le Douab. Ses poſſeſſions étoient bornées, au nord, par Sarampour, et au ſud par les fauxbourgs de Dheli; dans le Rohilcound elles s'étendoient depuis les montagnes de *Sering Naghour* juſqu'aux diſtricts de *Moradabad*. (†)

Les revenus de ce pays, dans ſon état floriſſant, étoient eſtimés à cent lacks de roupies. On prétend que les pillages des Sicques les firent tomber au-deſſous de ſoixante-dix, et même ils n'euſſent pas été portés ſi loin, ſi Najeb-oud-Dowlah n'eût pas ſu employer en maître, et la force et les négociations dans les affaires qu'il eut à traiter avec ces brigands. Ses ſujets le regrettèrent. Ils chériſſent et honorent encore ſa mémoire.

(†) Ville conſidérable dans le Rohilcound, ſituée au bord du *Ramgounge*. Voyez les cartes de Rennel.

Il ſoutint le caractère d'un brave chef. Il favorisa l'agriculture, protégea le commerce; et on le conſidéroit comme le ſeul officier de l'empire qu'on pût oppoſer avec confiance aux attaques des Marattes et des Sicques.

Détails ſur la vie de Choujah-oud-Dowlah.

Mes amis m'ayant ſu procurer une bonne proviſion de titres et de papiers relatifs à l'hiſtoire de la famille de Choujah-oud-Dowlah ainſi qu'à ſa vie, je ſuis en état de l'écrire.

Ce Prince joua un rôle important ſur le théatre de l'Indoſtan, et ſes relations avec les anglois, dans les Indes, lui méritent une place dans les annales de cette nation. J'ai choiſi mes matériaux avec attention, et je les ai employés avec précaution; ainſi, je crois fermement qu'on n'appercevra, dans mon récit, aucune trace de prévention, ni la moindre envie d'exagérer ou de ſupprimer les faits. Si je deſire peindre les actions de ce Prince, qui n'étoit pas un homme ordinaire, c'eſt pour qu'on puiſſe ſe former, d'après ſon caractère et ſes ſentiments, une juſte idée des diſpoſitions et des qualités morales d'un Indou.

Choujah-oud-Dowlah, fils de *Soufdar-Joung* et d'une fille de *Saadout-Kan*, naquit à Dehli en 1729. En Indoſtan ce n'eſt pas une longue ſuite d'aïeux, c'eſt la fortune, et la victoire qui donne le plus de droits à l'empire. Cependant une naiſſance illuſtre donne encore, même dans les Indes, un grand éclat aux autres avantages d'un chef heureux; et les deſcendants d'ancêtres illuſtres penſent auſſi à leur naiſſance avec un plaiſir mêlé d'orgueil. Je dois à la vérité de juſtifier

les prétentions de la famille de Choujah-oud-Dowlah. Dans l'hiſtoire de l'Indoſtan de Dow, on le nomme le fils infâme d'un petit marchand Perſan plus infâme encore. (*) Les ancêtres de Choujah-oud-Dowlah demeuroient depuis long-tems à Nishabour, ville du Choraſan. Ils y poſſédoient de grands biens, et étoient au nombre des perſonnes les plus conſidérées de la province.

J'ai eu occaſion, dans mon voyage en Perſe, de parler à quelques habitants de Nishabour, et ils me montrèrent des témoignages ou des preuves irrécuſables de l'illuſtration de la famille de Choujah-oud-Dowlah. Pour prouver ce que j'avance, même quand cela deviendroit un peu long, il faut remarquer, que Mirjah Naſſeer, (**) le grand père de Choujah-oud-Dowlah, vint en Indoſtan au commencement du regne de Bahaoudar-Shab, (***) qui lui donna une place conſidérable à Patna, où on voit encore ſon tombeau. Mirjab Naſſeer eut deux fils. Le ſecond, Mahomet Aumeen, apprenant la mort de ſon père, quitta la Perſe et arriva environ en 1708 à la cour de Fourroukſir. Ce Prince le nomma gouverneur d'Agra; mais bientôt il obtint des places plus importantes, et il devint Vice-Roi d'Oude avec le titre de *Saradout-Kan Bourhaan Oul-Moulk*. La ſoumiſſion de cette province, qui avoit été long-tems révoltée, lui valut ſa réputation mili-

(*) Dow cherche partout à rendre odieux le caractère et la famille du Viſir. Chaujah-oud-Dowlah entendant les expreſſions inſultantes avec leſquelles Dow parla de ſa naiſſance, les attribua à la vengeance que l'hiſtorien voulut tirer du refus qu'on lui avoit fait de la ferme du Salpêtre dans le diſtrict d'Allahabad.

(**) Saadout-Kan avec le titre de Bourhaan-oul-Moulk.

(***) Cet Empereur commença à regner, en 1707, et mourut en 1712.

taire, et il fut honoré de la dignité de *Darogha-Kan* (*) et du commandement de 7000 hommes de cavalerie.

Dans ce tems vint aux Indes *Mahomet-Mouckeim*, appellé enſuite Soufdar-Joung, neveu de Saadout-Kan. Il épouſa la fille de ſon oncle, et n'en eut, autant que je puis ſavoir, que Choujah-oud-Dowlah. Soufdar-Joung avoit du mérite et des talents. Il devint le plénipotentiaire de Saadout-Kan dans le gouvernement de Oude.

Au milieu du regne de Mahomet-Jhah, (**) les Marattes, incités à ce que l'on croit par *Nizam-oul-Moulck*, (†) alors brouillé avec la cour, pénétrèrent dans l'empire et y firent des ravages horribles. Mais lorſqu'ils vouloient entrer en Oude, Saadout-Kan, qui commandoit ſes troupes en perſonne, les attaqua et les battit. Il ſe réunit enſuite avec l'armée Impériale, qu'on avoit raſſemblés pour chaſſer l'ennemi; mais ſous le prétexte d'une maladie, il quitta le camp de l'Empereur et retourna à Oude. On dit que Saadout-Kan, lié avec Nizam-oul-Moulck, avoit engagé Nadir Shah a entrer dans les Indes, et lui avoit promis un ſecours puiſſant dans l'intérieur du Royaume et une conquête facile de l'Indoſtan. Cette conjecture eſt racontée comme un fait poſitif dans l'hiſtoire de Dow. On la trouve auſſi dans l'hiſtoire de Nadir Jhah, par Fraſer; hiſtoire qui du reſte eſt écrite avec beaucoup de clarté et de vérité. Cet auteur prétend que Saadout-Kan prit part aux intelligences perfides que quelques courtiſans mécontents de Dehli entretenoient avec le

(*) *Darogha-Kan* eſt une place à la Cour qui répond à celle de maître de la maiſon du Roi en angleterre.

(**) Ce Prince monta ſur le trône en 1719, et mourut en 1747.

(†) Le père du *Nizam-oul-Moulck* qui vit encore.

Roi de Perſe. Mais l'aſſertion de Fraſer n'eſt ſoutenue d'aucune preuve ; et on ne trouve aucun détail des avantages que Saadout-Kan auroit obtenus ou qu'il eût cru obtenir par l'invaſion des Perſes. Si j'oſois tirer une conſéquence vraiſemblable de la conduite de Saadout-Kan, comme elle eſt peinte dans Fraſer, je ſoutiendrois que le Gouverneur de Oude n'a pris aucune part aux négociations ou à la faveur de Nadir-Shah. Car s'il avoit eu la faveur de ce Prince, à laquelle il eût pu prétendre d'après les ſervices qu'il étoit cenſé lui avoir rendus, il n'eſt pas vraiſemblable qu'une partie du malheur qui écraſa l'armée impériale près de *Carnal*, fût tombée auſſi ſur *Saadout-Kan*.

On peut même voir d'après un endroit de l'hiſtoire de Fraſer, que Saadout-Kan ne pouvoit ni entretenir une correſpondance familière avec le Roi de Perſe, ni recévoir des preuves de ſa faveur. Fraſer dit : « avant » de parler de la correſpondance perfide qui eut lieu » entre Nizam-Saadout-Kan et Nadir-Shah, et avant » de parler de l'invitation d'entrer dans l'Indoſtan, » invitation qui le décida à tenter cette entrepriſe » et ainſi de ſuite. Et dans un autre endroit il dit : « à » l'approche de Nadir de la capitale, *Saadout Kan* » reçut ordre de ſe réunir avec l'armée Impériale, et » il avoit déjà paſſé le Gange lorſqu'on lui envoya un » nouvel ordre de retourner en Oude. Il avoit été » décidé, dans le conſeil incertain et troublé de » Mahomet-Shah, que l'armée Impériale entreroit en » campagne ſous les ordres du Viſir, et que l'Empereur » reſteroit à Dehli, défendu par les troupes de Saadout- » Kan. On fit ſavoir à cet Omerah l'ordre de l'Em- » pereur ; mais une maladie ou une indiſpoſition le » retint à Oude. Il arriva pourtant en Février au

» camp de Mahomet-Shah, qui, malgré ſa première
» réſolution, s'étoit rendu à l'armée. Le jour même
» de ſa réunion avec l'armée Impériale, (*) le camp
» fut attaqué et pillé par un corps de Perſans, et
» beaucoup de ſoldats de Saadout-Kan y furent tués. A
» la première nouvelle de cette attaque, Saadout Kan
» quitta la tente de l'Empereur où il étoit allé pour
» lui faire ſa cour et vola au ſecours des ſiens.
» Kan Dowrhan, Général de l'Empereur, voulut ap-
» puyer Saadout-Kan; et bientôt la plupart des Gé-
» néraux Impériaux qui commandoient des corps
» ſéparés en vinrent auſſi aux mains. Nadir-Shah ap-
» prenant que le combat devenoit ſerieux et opiniâtre,
» ſe mit lui-même à la tête de ſes troupes auxquelles
» alors on ne put plus réſiſter, et qui remporterent
» une victoire complète ſur l'armée ennemie, qui
» perdit beaucoup de monde, ſoit en officiers, ſoit
» en ſoldats. Kan-Dowrhan fut bleſſé à mort. Son fils
» aîné fut tué avec beaucoup d'autres Omrahs, et
» Saadout-Kan tomba dans les mains de l'ennemi.
» Le bruit courut, que dans l'armée de Nadir, il
» y avoit eu 2500 ſoldats et 7 officiers de diſtinction
» de tués, et 5000 bleſſés. Après la bataille, Nadir
» Shah donna ordre de dreſſer une tente près de ſon
» quartier-général, pour Saadout-Kan et deux autres
» Omerahs. Le bagage et les valets de ces officiers
» furent envoyés au camp. Aucun d'eux ne devoit
» ſe faire connoître à ſon maître, et il ne fut pas
» permis aux priſonniers de ſe ſervir de leurs propres
» proviſions. »

Après cela Mr. Fraſer ne parle plus de Saadout-Kan.

(*) L'armée étoit à Carnal, campée à environ 100 milles, à l'oueſt, de Dehli.

Il dit ſeulement qu'on lui donna le commandement de la ville de Dehli le jour que Nadir-Shah fit ſon entrée ; que le 9 Mars 1739, Nadir-Shah l'appella et l'accuſa d'être le principal obſtacle à la levée des contributions impoſées ; et il ajoute, que Saadout-Kan, qui depuis long-tems étoit malade, mourut le jour ſuivant. Fraſer finit ces détails, ſur Saadout-Kan, en conjecturant ou en rapportant le bruit qui courut : qu'il mourut de chagrin à cauſe des reproches de Nadir-Shah. D'autres diſent, que par jalouſie il s'empoiſonna. (*)

D'après l'extrait de ce que dit Fraſer, ſur la conduite de Saadout-Kan, et que je viens de communiquer, on peut décider la queſtion, s'il eſt croyable que Saadout-Kan ait invité Nadir-Shah à venir en Indoſtan. Cet Ecrivain, qui nous a donné une partie intéreſſante de l'hiſtoire Indienne, remarque, dans d'autres endroits, que le Roi de Perſe donna, à pluſieurs Omrahs de la cour de Mahomet-Shah, des marques de bonté et de généroſité ; mais il ne cite pas un ſeul exemple de généroſité, même de douceur, envers Saadout Kan. Au contraire, il paroît d'après l'hiſtoire de Fraſer, que Saadout-Kan perdit beaucoup à la bataille de *Karnal*, et fut traité enſuite avec beaucoup de dureté.

Soufdar Joung. qui vivoit en Oude lors de la mort de ſon oncle, lui ſuccéda dans le gouvernement. Une tradition conſervée dans cette famille, raconte que cela arriva par la grace de *Nadir-Shah*. Mais la conduite généreuſe du Roi de Perſe envers Mahomet-Shah, me porte plutôt à croire, que Souſdar-Joung

(*) A Dehli on croyoit qu'il étoit mort des ſuites d'un abcès à la jambe.

fut nommé par ſon propre Prince. Après le départ de Nadir-Shah de Dehli, Soufdar-Joung vint à la cour, et obtint la dignité de Meer-Atouſch ou de Commandant-général de l'artillerie Impériale..

En 1746, Ahmet-Shah d'Aſganie entra dans l'Indoſtan, et avoit déja pénétré juſqu'à Sihrend, lorſque l'armée Mogole l'arrêta. Soufdar-Joung avoit une des premières places dans cette armée. Bientôt après, Ahmet-Shah, (*) le Mogol, monta ſur le trône, et Soufdar-Joung fut élevé au Viſirat, et ſon fils Choujah-oud-Dowlah eut le commandement de l'artillerie; mais Ghaze-oud-Deyn, petit fils du grand Nizam-oud-Moulck, Najeb-oud-Dowlah, le Rohilla. et Tameid-Kan, un eunuque de la cour, ſe réunirent contre Soufdar-Joung et le forcèrent de quitter Dehli. Avant de s'éloigner, il fit tuer Tameid-Kan dans une grande fête qu'il lui donna dans ſa propre maiſon.

Soufdar-Joung ramaſſa bientôt des forces conſidérables, attaqua le territoire de l'empire, et aſſiégea Dehli, (**) qu'il tint étroitement reſſerré pendant ſix mois. On l'accuſe d'avoir, pendant ce ſiège, exercé pluſieurs cruautés de gaité de cœur. Par exemple, il fit tirer ſur le palais de l'Empereur dont la ruine ne lui facilitoit en rien la priſe de la citadelle. La cour fut enfin obligée de ſe ſoumettre aux conditions du rebelle. Il demanda que les provinces de Oude et de Allahabad lui fuſſent cédées pour lui et ſes héritiers. Soufdar-Joung mourut en 1754 ſous le regne de *Aloumgouir Seyn*, et ſon fils Choujah-oud-Dowlah, (†) âgé alors de 25

(*) Ce Prince commença à regner en 1747.

(**) Cela arriva en 1753.

(†) Le nom de famille de ce Prince étoit Tillah-oud-Deyn-Hyder. Son père, qui dans le tems de ſa naiſſance étoit à Oude, fit bâtir dans

ans, devint à ſa place Souba de Oude. Mon but n'eſt pas de m'étendre longuement ſur Soufdar-Joung. Il me ſuffira de dire que ſon caractère étoit dur et ſouvent cruel, et que ſon eſprit de pillage le rendit généralement odieux.

Pour expliquer les commencements de la vie publique de Choujah oud-Dowlah, il faut peindre la poſition de la cour de Dehli dans ce temps. Ghaze-oud-Deyn, qui en 1753 avoit dépoſé Ahmet-Shah et l'avoit privé de la vue, éleva *Aloumgouir Sayn* ſur le trône. *Ali Ghohir*, fils aîné de ce nouvel Empereur, connoiſſant la perfidie et les projets dangereux de ce Miniſtre, s'enfuit de Dehli. (†) Le Prince fugitif, accompagné d'une petite troupe de Marattes qu'il avoit pris à ſa ſolde pour quelques mois, leva quelques contributions dans les diſtricts ſitués au ſud de la capitale; mais ces contributions ne ſuffiſoient pas pour entretenir ſes troupes. Il demanda du ſecours au Rohilla Najeb-Kan, et ayant eſſuyé un refus, il ſe rendit ſur le territoire de Choujah-oud-Dowlah. Le Prince fut traité pendant quelques tems à Oude avec de grands honneurs et des égards dus à l'hoſpitalité; mais on ne lui donna pas de troupes. Enfin on le fit partir d'une manière polie, et il alla à Allahabad, où dans ce temps Mahomet Couli-Kan, né en Perſe et couſin de Choujah-oud-Dowlah, étoit Gouverneur. Mahomet Couli adopta avec vivacité les projets du Prince. Il vouloit faire la conquête du Behar et du Bengale. Les troupes réunies paſſèrent le Caramaſſa et furent, après pluſieurs alternatives de revers et de ſuccès, battues près de

le voiſinage de Loucknow le fort Tillahabad, en mémoire de ſon bonheur d'avoir un fils.

(†) Cela arriva en 1758.

Souan par les anglais. La manière honorable dont on reçut Ali-Ghohir pendant ſon ſéjour dans le camp anglois, excita la jalouſie de Caſſoum-Ali-Kan. Il fit ſentir, d'une manière fort dure, combien cette liaiſon avec un Prince qui venoit d'être ſon ennemi, lui déplaiſoit. Le Prince accuſa Caſſoum, à ſon tour, de vouloir faire ſoulever ſes troupes; ce qui arriva auſſi d'une manière fort dangereuſe, et ce qui eût attiré au Prince pluſieurs affronts, ſi les anglois ne l'euſſent pris ſous leur protection. Ces événements forcerent Ali-Ghohir de ſe retirer encore auprès de Choujah-oud-Dowlah, qui reçut le Roi (*) fugitif avec les honneurs les plus diſtingués, et s'établit le défenſeur de la cauſe des Rois.

Pour mettre dans ſon jour un point de l'hiſtoire de Choujah-oud-Dowlah, je dois remonter juſqu'aux tems plus anciens, et en chercher l'origine. Soufdar-Joung avoit nommé ſon neveu, Mahomet-Couli-Kan, Gouverneur à Allahabad. Il paroît que ce Couli, dès le commencement de l'adminiſtration de Choujah-oud-Dowlah, ſut ſe ſouſtraire tout-à-fait à la dépendance dans laquelle il étoit de la cour de Oude. Choujah-oud Dowlah connoiſſoit trop les talents militaires et la popularité de ce Gouverneur, pour commencer contre lui des hoſtilités publiques. Pendant ſon entrepriſe contre le Behard et le Bengale, Mahomet-Couli avoit remis l'adminiſtration de ſes pays à Noudjef Kan, qui s'eſt fait, dans la ſuite, aſſez connoître dans les Indes. Choujah-oud-Dowlah ſaiſit l'occaſion favorable de l'abſence de Couli, et avança

(*) Dans ce tems *Ali-Ghohir* avoit ſuccédé à ſon père, du moins il en avoit pris le titre. Le père mourut en 1760.

avec une petite armée ſur les frontières d'Allahabad. Il entretint une liaiſon d'amitié avec Noudjef-Kan et le trompa par les aſſurances les plus ſolemnelles de la part qu'il prenoit au bonheur de Mahomet-Couly. Il lui dit que l'irruption des Afganes l'avoit forcé de venir dans ce pays pour chercher un aſile, pour ſa famille, dans la fortereſſe de Allahabad, n'ayant pas dans ſon pays une ſeule place d'une égale force. *Noudjef-Kan* ne voulut pas lui accorder ſa prière, mais il le renvoya à Mahomet-Couly. Celui-ci donna ordre de recevoir, dans la citadelle, la famille de Choujah-oud-Dowlad avec un nombre fixé de domeſtiques et de gardes. On dit que Choujah-oud-Dowlah avoit parmi les femmes de ſon Harem, pluſieurs hommes déguiſés, qui attaquèrent la garniſon et prirent la citadelle ſans répandre de ſang. Cette conquête, faite en 1761, troubla tout le bonheur de Mahomet Couly, et le rendit tout-à-fait dépendant de Choujah-oud-Dowlah, qui, quelques mois après, le fit jetter en priſon comme un criminel d'état. Mahomet-Couly étoit très-aimé des troupes de Oude à cauſe de ſa généroſité et de ſa bravoure. Leurs plaintes éclatèrent et dans des comparaiſons peu favorables à leur Prince. Ils plaignoient le ſort du priſonnier. *Noujef-Kan*, après la priſe d'Allahabad, étoit paſſé au ſervice de Choujah-oud-Dowlah. Il mit beaucoup de zèle à délivrer Mahomet-Couly, zèle qui l'expoſa même à quelques dangers. Car Mahomet étoit devenu à la cour de Oude un tel objet d'effroi, que Choujah-oud-Dowlah ne put ſe tranquilliſer qu'en faiſant aſſaſſiner ſon priſonnier. Choujah-oud-Dowlah obtint de l'Empereur la dignité de Viſir, et ayant en ſa puiſſance une armée nombreuſe et la perſonne de l'Empereur, on pouvoit le

regarder, avec raiſon, comme le Prince le plus puiſſant en Indoſtan. (†).

En 1793 la guerre éclata entre Caſſoum-Ali-Kan et les anglois. Elle finit, après toutes ſortes d'événements, par l'expulſion de Caſſoum-Ali du Bengale. Caſſoum ſe retira vers la fin de cette année, avec le reſte de ſes troupes et un tréſor conſidérable, auprès de Choujah-oud-Dowlah. L'adminiſtration anglaiſe, dans le Bengale, ſe plaignoit depuis long-tems que Choujah-oud-Dowlah aſſiſtât des ennemis; elle avoit été toujours trompée par ſes réponſes inſidieuſes. Enfin elle découvrit qu'il avoit ramaſſé ſon armée à Benarès, et qu'il ſe préparoit de faire une irruption dans le *Behar* avec Caſſoum-Ali. Une lettre qu'il envoya à

(†) Mahomet-Couli fut aſſaſſiné dans le fort de Tillalabad. Cet exemple nous montre un mal qui ſe trouve communément dans les états Aſiatiques. Un Prince deſpotique ne peut pas toujours faire aſſez reſpecter ſon ſyſtème de tyrannie, pour que les ſentiments et les propos de ſes ſujets s'accordent toujours avec ſes ordres. Les poignards abrègent et facilitent tout. Sans eux, Tamerlan, Nadir-Chah, et de nos jours Hyder-Ali, n'euſſent pas trouvé leurs conquêtes ſi faciles. Lorſque Choujah-oud-Dowlah forma le projet de ſe défaire de Mahomet Couli, ſa domination n'étoit pas encore fondée. Les officiers de ſon armée, compoſée de Perſans, de Mogols et d'Afganes, étoient des gens hardis et inquiets, à qui il étoit dû conſidérablement ſur leur ſolde. Ils voyoient, dans Mahomet-Couli un brave guerrier, d'une naiſſance illuſtre, et généralement aimé par ſa douceur et ſa générosité. Ils avoient été témoins de la perfidie de Choujah-oud-Dowlah, vis-à-vis de lui, et craignoient pour lui l'avenir. Autant ce Prince redoutoit les grands talents de Mahomet-Couli, autant il craignoit d'exprimer et d'exécuter ouvertement ſes projets. S'il eût cité publiquement ſon priſonnier à ſon tribunal, ou s'il eût ordonné publiquement ſa mort, il eût pu craindre une révolution. L'épuiſement de ſes finances, les ſommes énormes dues aux troupes, et un défaut naturel de génie militaire, avoient diminué beaucoup la diſcipline de l'armée. Telle fut la néceſſité cruelle qui força un deſpote, à moitié armé, d'avoir recours, pour ſa propre ſureté et le repos de ſon pays, à un lâche aſſaſſinat.

l'adminiſtration du Bengale, annonça ſon projet d'une manière peu équivoque. Il diſoit, dans des termes hauts et mépriſants, que les anglois avoient abuſé des boutés des Souverains de l'Indoſtan ; qu'ils avoient ſemé le trouble dans le Royaume ; qu'au lieu de ſe borner, comme il convenoit à des marchands, à leur ſimple commerce, ils s'étoient mêlés des affaires de l'empire, et avoient placé et déplacé à volonté des officiers de l'Empereur. Il les ſommoit de rendre compte de leur conduite, et de retirer toutes leurs troupes des provinces Impériales. S'ils n'obéiſſoient pas à ces ordres, il les menaçoit de la diſgrace de l'Empereur, diſgrace qu'il appeloit une image de la vengeance céleſte. Quoique Choujah-oud-Dowlah eût promis à Caſſoum-Ali de le remettre dans ſes états, il n'eſt pas croyable qu'un homme qui venoit de faire aſſaſſiner ſon parent eût voulu riſquer, pour un étranger, ſa ſureté et même ſa vie, ſans des avantages clairs et conſidérables. S'il eût été le plus fort dans ſa guerre avec les anglois, on peut croire, d'après ſa manière d'agir, qu'il eût réuni les pays conquis à ſes domaines ſans le moindre ſcrupule.

En 1764 on apprit à Calcutta, que l'armée du Viſir et de Caſſoum-Ali, avec quelques troupes Impériales, avoit percé juſque dans les environs de *Patna* où les troupes angloiſes s'étoient retirées avec précipitation à leur approche. Les ennemis attaquèrent les retranchements anglois ; mais ils furent repouſſés, et ils reculèrent juſqu'au fleuve Soane. Alors le Viſir fit des propoſitions de paix aux commandants anglois. Les anglois avoient plein pouvoir pour traiter avec le Viſir ; mais leurs inſtructions portoient d'inſiſter, dans les articles préliminaires, ſur la reddition de Sombro

et l'extradition des déſerteurs européens. Deux cents à-peu-près avoient paſſé à l'ennemi. Le Viſir ne vouloit, en propoſant la paix, qu'obtenir un armiſtice pour pouvoir complèter ſon armée. On a prétendu qu'il chercha à gagner Jaffier-Ali-Kan, que les anglois avoient fait, pour la ſeconde fois, gouverneur de Behar et de Bengale, après avoir chaſſé Caſſoum-Ali. Le Viſir, dans la ſuite, ne nia pas ces intelligences ſecrètes, que Mondocomar paroît avoir (†) entretenues pour Meer Jaffier. C'étoit lui qui aſſuroit le Viſir que ſon maître étoit diſpoſé à conclure une paix ſéparée. Choujah-oud-Dowlah tira de grands avantages de la crainte de Caſſoum-Ali, que la défaite près de Patna avoit fort effrayé. Il attira d'abord à lui ſes meilleures troupes européennes et indiennes, et il lui enleva même une grande partie de ſon tréſor et de ſes proviſions de guerre. Lorſqu'on eut vu clairement l'intention du Viſir, on prit le parti de faire attaquer ſon camp par les troupes angloiſes. Les anglois, après un combat opiniâtre de cinq heures, remportèrent une victoire complète. (††) Cette défaite, près de Bouxar, gêna conſidérablement le Viſir dans ſa carrière politique et militaire. Tous ſes alliés l'abandonnèrent. Shah-Allum chercha dans une ſituation qui ne répondoit pas à ſa dignité Impériale, un aſile dans le camp anglois, et accuſa hautement Choujah-oud-Dowlah d'avoir fait ſervir l'autorité royale d'inſtrument à ſon ambition et

(†) C'étoit ce même homme qui fut condamné à mort, pour des faux qu'il avoit faits, par arrêt du tribunal ſuprême de Calcutta.

(††) L'armée angloiſe étoit compoſée de 857 européens, et de 6255 Indiens. Il y eut des premiers 101 et des ſecondes 773, tant tués que bleſſés. L'armée de Choujah étoit portée à 40,000, dont 2000 reſtèrent ſur la place, il avoit 131 canons, les anglois les prirent pendant et après la bataille.

à ſon averſion pour les anglois. C'étoit la ſeconde fois que le malheureux Shah-Alloum cherchoit un aſile dans une armée angloiſe.

Conſidérons ici un moment ces révolutions, qui, dans un eſpace de tems aſſez court, ont frappé l'empire Mogol, on verra avec un étonnement mêlé d'effroi, ce qui doit humilier le plus ſuperbe, qu'elles ont ébranlé juſques dans ſes premiers fondements l'illuſtre maiſon des deſcendants de Tamerlan.

Sous le regne d'Aurengzeb, (†) on peut dire avec vérité, que l'Indoſtan, pour ſes richeſſes, ſon luxe et ſa force militaire, étoit le premier empire de l'Aſie. Dans ce tems les anglois n'étoient connus que comme des marchands ſur les côtes. Ils y demeuroient et y commerçoient avec toute ſorte d'entraves. Si l'on conſidère ce qui ſe paſſe de nos jours; le foible Souverain de Dehli, un deſcendant aſſez proche du grand Aurengzeb, eſt forcé par le renverſement de ſa fortune, dans ce pays même, qui étoit il y a ſi peu de tems la propriété de ſes ancêtres, d'implorer la protection et les ſecours d'un ſujet anglois. (††)

Cependant le Viſir avoit appris, à ſes dépens, à connoître la ſupériorité de l'armée angloiſe, et deſiroit alors ſérieuſement la paix; mais il refuſoit toujours d'accepter les préliminaires, comme l'adminiſtration de Bengale les avoit propoſés. Il ne vouloit pas livrer Caſſoum-Ali et Sombro. Mais en même-tems il promit de ſe défaire de l'un de manière ou d'autre, et d'éloigner le ſecond de ſon territoire. On rejetta le

(†) Ce Prince mourut en 1707, après avoir regné à-peu-près 50 ans.

(††) On a vu la même choſe dans la perſonne de Chandar-Shah, fils aîné de Shah-Alloum. Il a par l'entremiſe de l'adminiſtration de Bengale trois lacks de roupies par an ſur les revenus d'Oude.

changement des articles, et le Colonel Mounro marcha avec ſon armée ſur Benarès. La déſertion d'une partie des ſoldats européens, et la retraite des troupes angloiſes ſur Patna, lorſqu'il étoit entré dans la Behar, avoit donné au Viſir l'eſpérance du ſuccès. La défaite près de Bouxar détruiſit cette eſpérance; mais dès ce moment le Viſir commença à organiſer ſon armée d'après un nouveau plan qu'aucun Prince Indien n'avoit conçu et exécuté avant lui. L'auteur d'un manuſcrit précieux, (†) qui m'a été fort utile pour ma collection hiſtorique, aſſure que la véritable puiſſance du Viſir date de la bataille de *Bouxar*. Ce Prince avoit ramaſſé une armée trop conſidérable, pour qu'il pût l'entretenir ſur ſes revenus. C'étoit l'uſage ordinaire en Indoſtan, et il l'avoit ſuivi. D'ailleurs, lorſqu'on a même les fonds néceſſaires, les payements militaires ſe font dans les Indes par des gens dont l'avidité eſt dangereuſe. Cela a par ſoi-même des ſuites funeſtes, qui le deviennent encore davantage lorſqu'on laiſſe arriérer les comptes. Les troupes du Viſir conſiſtoient, en grande partie, en cavalerie et dans un corps peſant d'artillerie; ces deux corps étoient compoſés de gens de toutes ſortes de nations et de races, et ſurtout de Mogols. Ces hommes naturellement violents et ſans frein, ne ſouffroient qu'en murmurant qu'on arriérat leur paye. Les cris furieux avec leſquels ils demandoient le reſtant qui leur étoit dû, excitoient des ſéditions dangereuſes, ou forçoient de prendre des moyens déſaſtreux pour le pays et les ſujets. On donnoit des aſſignations ſur les adminiſtrateurs ou les fermiers des diſtricts, chez leſquels les ſoldats vivoient à diſcrétion, juſqu'à ce que le tout leur fut payé. Les violences que de tels

(†) Le Colonel Polier.

moyens occaſionnoient, laiſſoient à peine de quoi ſubvenir aux autres beſoins de l'état. La défaite près de Bouxar tira le Viſir de cet embarras. La cavalerie Mogole fut la première qui quitta le champ de bataille preſque ſans réſiſter. Elle ſentoit ſa lâcheté, et elle n'oſa jamais retourner ſous les drapeaux du Viſir.

L'armée angloiſe partit de Benarès pour aſſiéger Goumar-Ghour. Après deux aſſauts inutiles, on ſe vit obligé de retourner à Benarès. Boulwount-Sing, Rajah de cette province, avoit joint une partie de ſes troupes à celles du Viſir dans la campagne contre les anglois, et elles avoient été campées au nord du Gange vis à vis la plaine de Bouxar. Après la bataille, le Rajah ſe retira de l'armée du Viſir; il conclut un traité avec le Colonel Mounro, et il paſſa dans le camp anglois. Mais les anglois ayant été repouſſés de Goumar-Ghour, et le Viſir revenant, le Rajah quitta tout-à-coup Benarès et ſes nouveaux alliés.

Le Colonel Mounro quitta dans ce tems, au commencement de 1765, le commandement de l'armée, et le Major Fletcher lui ſuccéda. Celui-ci partit ſur le champ de Benarès pour aller chercher le Viſir. Il partagea l'armée en deux diviſions, l'une, ſous les ordres du Major Stibbert, prit le fort *Ghounar-Ghour*, et pénétra juſque dans l'intérieur des pays du Viſir. Le Major Fletcher conduiſit l'autre lui-même dans les diſtricts de Allahabad qu'il ſoumit également. Le Viſir trop foible contre les anglois, appela un corps de Marattes à ſon ſecours. Ils entrèrent ſur ſon territoire du côté de *Corah;* (†) mais en 1765 le Général Carnac les battit. Bientôt après ce même général les attaqua une ſeconde

(†) Ce diſtrict, qui appartient au territoire de Allahabad, eſt borné par le Jouma.

fois

fois et les repouſſa; mais ils emportèrent une grande partie du bagage des anglois. Pourtant ils furent obligés de reculer juſqu'au Joumma, qu'ils repaſſèrent près de Coulpée. Ils ſe raſſemblèrent encore, mais après un combat fort court, ils furent tout-à-fait diſperſés. Le Viſir avoit engagé les Marattes à venir en Oude, ſans prendre de meſures pour le payement de leur ſolde, craignant que s'ils n'étoient pas payés, ils ne s'en priſſent à ſa perſonne, ou qu'ils n'excitaſſent du trouble dans ſon armée; il ne ſe joignit jamais à eux.

Alors la poſition du Viſir devint fort triſte. Il avoit perdu la plus grande partie de ſon pays. Son armée étoit affoiblie par la déſertion. Il étoit ſans tréſor et ſans allié. Abattu, plein de preſſentiments triſtes, il s'étoit rendu, (†) après la bataille de Bouxar, dans le Rohilcound; il vouloit chercher un aſile pour ſa famille et implorer le ſecours des Rohillas. Hafitz Ramouth le reçut avec les honneurs dus à ſon rang. Il lui procura toutes les commodités qu'il pouvoit attendre; mais il lui conſeilla ſérieuſement de faire la paix avec les anglois. C'étoit le ſeul moyen de le ſauver. Dans cet état de détreſſe et d'impuiſſance, le Viſir ſe décida enfin à ſe rendre à diſcrétion aux anglois. Il envoya un officier françois, nommé Gentil, dans le camp anglois (*) pour connoître ſurement les diſpoſi-

(†) La juſtice due à un homme qui s'eſt diſtingué par la nobleſſe de ſes ſentiments et ſa bravoure dans les Indes, exige que je parle ici de Ahmet-Kan Boungish, Nabob de Ferroukabad. Après la bataille de Bouxar, le Colonel Mounro le pria de l'aider à abattre tout à-fait Choujah-oud-Dowlah, qui avoit toujours été l'ennemi déclaré de ſa maiſon; il répondit que ſon honneur ne lui permettoit pas de prendre les armes contre un ennemi déjà vaincu.

(*) Noudjef-Kan fut auſſi employé dans ce tems pour négocier avec les anglois, mais cet officier penſoit plus alors à exécuter ſes projets, qu'à obtenir des conditions favorables pour ſon maître.

tions de ſes ennemis à ſon égard. Cet officier remit au Commandant une lettre dont le ſtyle étoit bien différent de la première. Le Viſir y marquoit, que les différents entre lui et les anglois devoient être regardés comme des coups de la providence ; qu'il avoit aſſez éprouvé ſa fortune, et qu'il étoit réſolu à ſe ſoumettre à la juſtice des officiers de l'illuſtre nation angloiſe. Il finiſſoit ſa lettre, qu'il avoit écrite lui-même, en diſant : je n'ambitionne plus ni pouvoir ni richeſſes. Votre amitié eſt tout ce que je deſire. Je ſerai, j'eſpère, bientôt auprès de vous, et vous ferez de moi ce que vous voudrez. Lord Clive étoit alors venu en Bengale. Il avoit du gouvernement le plein pouvoir de traiter avec le Viſir conjointement avec le général Karnac. Lord Clive trouva le Viſir en 1765 à Allahabad, où la paix fut conclue aux conditions ſuivantes : La paix entre les deux parties contractantes, ſecours réciproques ſi les pays de l'un ou de l'autre étoient attaqués ; le Viſir ne devoit ſouffrir ſur ſes terres ni Caſſoum-Ali, ni Sombro, ni les déſerteurs anglois ; Corah et Allahabad cédés à l'Empereur ; à Boulwount-Sing la *dignité de Zemindar* de Benarès comme un fief du Souba de Oude ; Khonar-Ghour, forteresſe de cette province, devoit appartenir aux anglois ; on ne pouvoit lever aucun impôt ſur les biens de la compagnie dans le domaine du Viſir ; les ſujets du Viſir, liés avec les anglois dans cette guerre, reſtoient impunis, et ce traité devoit obliger même les deſcendants du Viſir.

Ce fut à ce prix, que les anglois vainqueurs, rendirent au Viſir ſes provinces, après l'avoir réduit, par leurs armes, à la dernière extrémité. Les conditions accordées annoncent un caractère noble et héroïque et la grande ame qui les dicta. La mémoire du héros des

Indes ne méritoit pas la flétriſſure que Dow lui imprima, en diſant: Choujah-oud-Dowlah avoit encore de grandes richeſſes, et la vertu des vainqueurs ne put réſiſter aux tentations. Il eſt prouvé que Lord Clive refuſa conſtamment toutes les offres de préſens qui lui furent faites par le Viſir. Outre le traité publié, (†) il y eut encore une convention ſecrète, d'après laquelle le Viſir devoit payer à la Compagnie angloiſe cinquante

(†) La reſtitution des pays du Viſir ne faiſoit pas ſeulement honneur au caractère de la nation angloiſe, mais elle étoit commandée même par la politique. Elle montroit auſſi une pénétration qui liſoit juſques dans l'avenir. La triſte expérience des tems qui ont ſuivi l'a prouvé. Lord Clive écrivoit à la Compagnie: nous avons remis Choujah-oud-Dowlah en poſſeſſion de ſes pays, plutôt pour ne pas étendre davantage les pays de la Compagnie, que pour attacher à nos intérêts pour jamais le Viſir par la reconnoiſſance. Cela a bien paru être le motif apparent, et pluſieurs l'ont cru le motif vrai de notre conduite; mais ſi l'ambition eût pu nous aveugler au point de conſerver les terres du Viſir, l'expérience eût bientôt appris qu'un tel plan étoit impraticable. Il eût fallu augmenter l'armée, et nommer plus de gouverneurs. Des abus ſans nombre ſe fuſſent introduits. On eût exercé des concuſſions qu'on n'eût pu ni empêcher ni arrêter, à cauſe de l'éloignement du ſiège de l'adminiſtration; et néceſſairement nous euſſions eu une nouvelle guerre. Nos anciennes poſſeſſions, nos priviléges euſſent couru des riſques par les meſures violentes par leſquelles nous euſſions dû défendre les nouvelles; et les naturels du pays euſſent à la fin triomphé de nous. Il nous eût été impoſſible de ſoutenir plus long-tems le poids de notre ambition. On doit ſavoir que dans les Indes, l'uſage eſt d'offrir des préſens aux perſonnes de diſtinction et qui ont quelque crédit, ou à ceux qui ont quelque influence ſur elles, pour la protection qu'elles accordent aux biens ou aux perſonnes. Si de tels préſents ſont refuſés, on croit qu'ils ſont mépriſés, à cauſe de leur médiocrité, ou que la perſonne à laquelle on les offre a déjà reçu une recompenſe plus brillante. Choujah-oud-Dowlah, fut effrayé au commencement du refus de Lord Clive, il craignit qu'il ne lui fut pas favorable; et enſuite ce Prince fut très-étonné du déſintéreſſement de Lord Clive, lorſqu'après la concluſion du traité, l'anglois voulut bien recevoir un anneau d'aſſez peu de valeur comme une marque d'amitié.

laks de roupies, pour dédommagement des frais de la guerre. Dans ce tems les anglois ne se mêloient pas publiquement de l'administration des affaires de Bengale, administration, qui, à la mort de Meer-Jaffier, avoit passé à son fils Nouzzoum-oud-Dowlah.

Cette alliance fut conclue, d'un côté, par Choujah-oud-Dowlah, et de l'autre, par le Souba de Bengale et Lord Clive. Mais pour éviter toute discussion, la Compagnie angloise obtint de l'Empereur le pouvoir d'élever et d'administrer les revenus du pays comme elle le voudroit. On promit à l'Empereur, pour l'octroy de ce privilège, (†) 26 lacks de roupies, qui devoient lui être payées sur les revenus du Bengale (*) de plus on sépara les districts d'Allahabad et Corah des possessions du Visir, et on les donna à l'Empereur, pour qu'il pût vivre d'une manière convenable à sa dignité.

Cependant malgré la générosité des anglois vis-à-vis du Visir, il n'en avoit pas moins fait de grandes pertes. Sur les revenus de Oude, qui montoient avec ceux de Allahabad à 160 lacks de roupies, il perdoit 36 lacks par la cession de Corah et d'Allahabad. Les pillages de sa propre armée, et les marches de nos troupes, qui avoient pénétré jusqu'à Loucknow, avoient occasionné une diminution plus considérable encore dans ses revenus. Pour le dédommager de ce qu'il avoit abandonné, l'Empereur céda au Visir la possession héréditaire de la province de Oude.

Le Visir se donna alors toute la peine imaginable

(†) On appelle cet office ou privilège, dans les Indes, Dewany.

(*) Sur cette somme les anglois firent accorder deux lacks de roupies à Noudjet-Kan, parce qu'on croyoit qu'il avoit rendu des services importants à la fin de la guerre de Oude.

pour mettre ſes finances en ordre. Il confia ce département à des hommes ſages et expérimentés, qui bientôt le mirent en état de payer une dette conſidérable et de mettre de côté un tréſor pour les beſoins que l'on ne pouvoit prévoir.

On dit que le Viſir, lorſqu'il fut retourné à Oude et à Allahabad après la concluſion de la paix, raſſembla ſes principaux ſerviteurs, leur fit connoître les obligations qu'il avoit contractées vis-à-vis les anglois, et les pria de vouloir bien l'aider à remplir ſa promeſſe. Par cette ſorte de réquiſition, que les Princes Indiens employent ſouvent en cas de beſoin, le Viſir obtint bien quelque choſe, mais pas tout ce dont il avoit beſoin. Sa femme ou ſa Begoum, voyant ſon embarras et l'inquiétude dans laquelle il étoit, ſe défit de ſes bijoux et de tous ſes effets précieux, et pria ſon mari d'en employer le prix au rétabliſſement de ſes affaires. Choujah-oud-Dowlah fut extrêmement touché de cette preuve d'amour, qui le tiroit de tous ſes embarras; il fit le vœu ſolemnel de ne s'éloigner jamais de ſa chambre à coucher après une certaine heure de nuit, tant qu'il ſeroit avec elle dans le même lieu, et il lui promit de la regarder toujours à l'avenir comme ſa meilleure amie et de lui demander ſes conſeils. On ne ſait pas qu'il ait jamais violé le vœu fait à ſa Begoum, à laquelle dès ce moment il confia ſes tréſors et ſes ſecrets.

La défaite de Bouxar l'avoit débarraſſé de l'entretien d'une troupe conſidérable de cavalerie. Alors il commença à introduire un ſyſtème d'ordre et de paye régulière. Il avoit remarqué que l'excellence des troupes européennes conſiſtoit dans leur diſcipline, leurs armes et le bon uſage de leur artillerie. Il s'occupa alors ſans relâche de former un corps d'infanterie

à la manière européenne et avec l'artillerie qui lui étoit néceſſaire. Cette entrepriſe étoit difficile, et ſi difficile que peu de Princes Aſiatiques l'euſſent riſquée. Mais l'eſprit, l'activité et la conſtance de Choujah-oud-Dowlah ſurmontèrent toutes les difficultés que des préjugés et de vieilles coutumes lui oppoſoient. On conſtruiſit, ſous la direction de quelques français qu'il avoit pris à ſon ſervice, à *Fizzabad*, un arſenal dans lequel on fondoit, avec aſſez d'adreſſe, des canons et des fuſils, et on faiſoit de la poudre. Cet arſenal fournit à dix bataillons d'infanterie et à un train aſſez conſidérable d'artillerie, tout ce qui lui étoit néceſſaire. Ce corps coûtoit des ſommes conſidérables, et cependant il avoit pris de ſi bonnes meſures pour l'adminiſtration du pays, qu'il pouvoit tout payer et former un tréſor de ſes épargnes. La cavalerie, forte de 30000 hommes lors de la bataille de Bouxar, n'étoit plus dans ce tems que de 5000 hommes. La garniſon angloiſe à Allahabad, fut pour lui un grand avantage. Elle tenoit tout le pays en reſpect, et il n'avoit pas beſoin de protéger ſes frontières à grands frais.

En 1768 Choujah-oud Dowlah ſe vit en poſſeſſion d'une armée bien diſciplinée, d'un tréſor conſidérable et d'un pays fertile et floriſſant. Cependant la vivacité avec laquelle il cherchoit à ſe débaraſſer de la dépendance dans laquelle il étoit et à agrandir ſa puiſſance, attira l'attention du Colonel Smith, qui étoit en garniſon à Allahabad. Cet officier repréſenta la conduite du Viſir de Oude comme dangereuſe pour notre nation, et crut qu'elle exigeoit qu'on prit ſur le champ des meſures contre elle. La Régence de Calcutta, inquiétée par le rapport du Colonel, envoya ſur le champ cet officier avec Mr. Cantier et Ruſſel au Viſir, pour lui

demander raiſon de ſes préparatifs militaires, qui annonçoient, diſoit on, un défaut de confiance dans l'amitié et les ſecours des anglois. Les anglois en novembre 1768 eurent une conférence à Benarès avec le Viſir, et enfin après une réſiſtance vive, le Viſir conſentit à borner ſes troupes au nombre ſuivant, et à les partager de cette manière.

Cavalerie	10,000 hommes
Dix bataillons de Cypayes avec les officiers.	10,000
Le Régiment Noujeb d'Archers	5,000
Un Corps d'artillerie pas au-deſſus de	500
Troupes irrégulières, qui ne pouvoient être habillées, armées ou diſciplinées à la manière des Cypayes anglois ou du régiment de Noujeb	9500
en tout	35000

Le Viſir ne l'oublia jamais, il regardoit cette réforme comme auſſi injuſte qu'humiliante pour lui. Mais ne pouvant s'oppoſer à des alliés jaloux et auſſi puiſſants que les anglois, il réſolut de ſuivre ſon plan avec plus de précaution, et ſans ſe détourner du but vers lequel tendoient toutes ſes actions; et l'on ſait qu'après le traité de Benarès il ne licencia pas un ſeul ſoldat. Toutes ſes démarches furent calculées. Il ſut gagner, même parmi les anglois, des partiſans zélés et adroits. Mais voyant que ſon ambition et ſes projets d'agrandiſſement trouveroient des obſtacles dans la jalouſie des anglois, qu'il déteſtoit alors, et ſachant auſſi que

les français étoient nos ennemis, il eſſaya tout pour ſe faire ſoutenir par eux.

En 1772 une armée de Marattes pénétra dans l'Indoſtan proprement dit, ravagea le *Douab* et s'empara des diſtricts *Etajah*, ainſi que du territoire de *Ahmet Kan Boungiſh*, excepté la ville et les environs de Ferrokabad. Une irruption ſi terrible effraya auſſi les Rohillas. Leurs chefs, à l'approche des Marattes, prièrent le Viſir de leur procurer une brigade angloiſe pour laquelle ils payeroient un ſubſide de 40 laks de roupies. Le viſir, qui craignoit pour ſon propre pays, ſur les frontieres duquel l'ennemi etoit déjà campé, accepta, ſans balancer, cette propoſition, qui payoit les dépenſes d'un corps de troupes qui cependant lui rendoit un ſervice eſſentiel. En 1772 il s'adreſſa pluſieurs fois à la Régence angloiſe, et demanda des ſecours pour défendre ſon pays menacé par les Marattes. A ſa prière on fit marcher une brigade angloiſe ſur Benarès. trois Bataillons de Cypayes, de cette brigade, ſe réunirent avec les troupes du viſir, et avancèrent ſur les frontières du Rohilcound dont les Marattes ravageoient déjà l'intérieur. L'approche des armées combinées, et les pluies. obligèrent les Marattes de repaſſer le Gange. Ils revinrent en 1773, et firent de grands degats ; mais ils ſe retirèrent lors que le Viſir approcha avec ſon armée fortifiée par une brigade angloiſe complète.

La nuit qui précéda l'arrivée de l'armée réunie dans le voiſinage du camp des Marattes, ſitué à l'oueſt du Gange, un corps conſidérable de cavalerie Maratte paſſa le fleuve, diſſipa les troupes des Rohillas, et prit Ahmet Kan, un de leurs principaux chefs. Vers le ſoir la brigade angloiſe arriva ſur le champ de bataille, et elle vit que la cavalerie Maratte repaſſoit promptement

le fleuve, qui étoit alors assez bas. (*) On se canonna de fort loin et l'ennemi y perdit quelques hommes et quelques chevaux. Bientôt les Marattes décamperent, et depuis ce moment on ne les a plus revus les armes à la main sur le bord oriental du Gange.

Après la retraite des Marattes, le visir demanda les 40 lacks de roupies que Hafitz-Ramout-Kan avoit promis de payer. Hafitz étoit le chef des Rohillas et dirigeoit leurs négotiations publiques. Il répondit que les Rohillas n'avoient pas obtenu le secours qu'ils avoient demandé, que si on le leur avoit envoyé l'année d auparavant, peut être eût-il empêché les pertes qu'ils avoient faites; que de plus la dernière campagne n'avoit été faite que par les troupes des Rohillas; cependant, qu'il étoit prêt, pour sa personne, à payer sa part qu'il devoit pour les subsides, même quand les autres chefs des Rohillas se refuseroient à payer la leur.

L'ambition du Visir, et le peu de respect qu'il avoit pour l'honneur et la justice, laissent conjecturer, avec raison, qu'il fut enchanté secrétement de ce que les Rohillas refusoient d'exécuter le traité. Les Rohillas opposoient un obstacle perpétuel à ses projets de conquête et d'agrandissement. Ils étoient tous guerriers, et loin de craindre les talents militaires du Visir, ils alloient jusqu'à les mépriser. Aussi la conquête du Rohilcound étoit la première idée qui entroit dans les projets d'agrandissement du visir.

A son retour de la campagne des Marattes, le Visir demanda une entrevue au gouverneur du Bengale au sujet de quelques mesures politiques; Mr. Hastings et quelques autres membres de la Régence furent nom-

(*) A Ramgaut, un fort sur le Gange dans le Rohilcound. Voyez la carte de Rennel.

més pour traiter à Benarès avec le Vifir. L'objet principal de cette entrevue et négociation étoit, difoit-on, une fixation plus poſitive des poſſeſſions occidentales des anglois, et une déciſion finale ſur le territoire aſſigné à l'Empereur.

Shah-Alloum, depuis le traité de 1765, avoit réſidé à *Allahabad*, et il y avoit un ſéjour auſſi tranquille que brillant. Néanmoins il deſiroit toujours, de plus en plus, de retourner dans ſa capitale, et réellement en 1771 il y marcha, et il ſacrifia par là tout-à-coup les grands avantages que la bonté des anglois lui avoit procurés. L'Empereur fut incité à faire cette démarche malheureuſe par ſes ſerviteurs, que la forte influence d'une puiſſance étrangere privoit des avantages ordinaires de leur place, et pour qui la généroſité naturelle de leur maître étoit perdue. L'Empereur avoit cherché envain des troupes qui fuſſent en état de le faire rentrer à Delhi dans ſa réſidence. Il ſe procura ſeulement deux bataillons qu'il avoit entretenus à Allahabad et encore ſans leurs officiers européens, et avec cela 20,000 hommes de troupes irrégulières, conduites par Najeb-Kan. Ce fut avec ces forces que l'Empereur vint à Delhi à la fin de 1771. (*) L'agrandiſſement du Vifir ne dépendoit pas de la cour de Dehli. Cependant il entretenoit ſon influence par les ſoins actifs de Ellich Kan, un de ſes plus chers favoris. Cet Ellich faiſoit à propos, à l'Empereur, de grands préſens, et par ce moyen il ſe faiſoit donner par lui ces diſtricts qu'il avoit déjà poſſédés ou qu'il penſoit à conquérir. On ne peut pas ſuppoſer que de tels titres, aſſez ordinaires, et

(*) On dit que le départ de l'Empereur fut accéléré par la nouvelle que Zabitah-Kan avoit pris Dehli et avoit exércé des violences, non-ſeulement dans la ville, mais même dans le Harem du Roi.

venant d'une main trop foible pour pouvoir faire beaucoup, favoriſaſſent puiſſamment les vues du Viſir.

Pour pouvoir mieux comprendre certaines parties du traité conclu entre le Gouvernement anglois et le Viſir, il faut remarquer, que ſitôt après l'éloignement de l'Empereur, on regarda les pays qui lui étoient aſſignés comme échus aux anglois. Après la réunion des troupes Impériales avec un corps de Marattes, qui étoit dans le voiſinage d'Agra, l'Empereur fut forcé de leur ceder la province de Corah et les diſtricts de Courah. Cette ceſſion à une puiſſance que l'on regardoit comme dangereuſe dans le Bengale, donnoit une raiſon que la ſaine politique juſtifioit parfaitement, pour reprendre les pays abandonnés par l'Empereur; et le Viſir, qui avoit cédé avec beaucoup de peine ces pays, demandant de la manière le plus preſſante qu'on lui rendit les poſſeſſions qu'on lui avoit enlevées, le Gouvernement de Bengale lui accorda cette demande avec quelques reſtrictions. (*)

(*) Le traité de 1773 ne contient rien d'important, et je n'en ennuyerois pas le lecteur, ſi je ne croyois pas qu'il peut donner lieu à quelques conſidérations aſſez ſérieuſes, quand on le compare avec les évènements de l'année ſuivante. Il eſt dit dans ce traité: par le traité conclu le 16 août 1765, entre le Viſir et les anglois, les diſtricts de Corah et d'Allahabad ont été cédés à l'Empereur pour ſon entretien; mais l'Empereur les ayant abandonnés, et ayant même cédé les diſtricts de Corah et de Courrah aux Marattes au déſavantage du Viſir et de la Compagnie angloiſe, et contre la teneur du traité ſusmentionné, perd par là ces diſtricts, et ils retournent aux anglois de qui il les a reçus. Ces mêmes diſtricts doivent être cedés au Viſir, et poſſédés par lui à perpetuité de la même manière qu'il poſſede les autres pays en Oude; aux conditions ſuivantes: dans ces pays, le Viſir ne doit être empêché ou gêné de propos délibéré ſous aucun prétexte par la Compagnie angloiſe et ſes employés. La Compagnie, les membres de l'adminiſtration du Bengale, ſes Employés et ſes Serviteurs, doivent toujours

Dans l'entrevue de Benarès, il fut encore conclu que le Vifir confirmeroit *Keit-Sing*, fils et fucceſſeur de *Boulwount-Sing*, dans la poſſeſſion de Benarès et du territoire qui lui appartient. Le Vifir accorda cette condition avec beaucoup de peine, et témoigna ouvertement ſon mécontentement. Ce n'étoit pas qu'il voulût priver de ſes poſſeſſions ce Keit-Sing; mais il ne pouvoit ſouffrir qu'on s'employât pour une perſonne qu'il regardoit comme ſon vaſſal immédiat, et qui, avec un appui auſſi puiſſant, pouvoit aiſément oublier la dépendance dans laquelle tout officier doit être d'un gouvernement Mahométan un peu ferme. Quoique Choujah-oud-Dowlah ſe diſtinguât de ſes compatriotes et de ceux qui profeſſoient la même religion, par ſes manières et

obſerver fidélement cette promeſſe. Le Vifir doit, pour cela, payer à la Compagnie angloiſe:

D'abord 50 lacks ficca de roupies ſuivant le cours dans la province de Oude. 5,000000

En argent comptant. 2,000000

Dans les deux années ſuivantes.

Pour la première. 1,500000

Pour la ſeconde. 1,500000

Enſuite, pour éviter toute conteſtation ſur le payement des troupes que le Vifir pourroit demander à ſon ſecours, il fut arrangé que les frais d'une brigade coûteroient, par mois, deux lacks et 10,000 ficca de roupies, d'après le cours de Oude (210000)

Une brigade eſt compoſée:

De 2 Bataillons d'Européens

De 6 Bataillons de Cypayes

D'une Compagnie d'Artillerie.

Cette ſomme doit être payée par le Vifir au moment où les troupes paſſent les frontières de la province. On ne doit demander, ſous aucun prétexte, aucun autre argent que celui là. Si la Compagnie angloiſe ou des officiers anglois avoient occaſion d'emprunter des troupes du Vifir, ils doivent être obligés de les payer ſur le même pied. Signé, Scellé et juré ſolemnellement par les parties contractantes le 7 Septembre 1773.

ſon talent pour ſe rendre agréable à tout le monde, il ne put pourtant diſſimuler la mauvaiſe humeur que lui donna la prière du Gouverneur anglois, qui demanda que Keit-Sing pût s'aſſeoir en ſa préſence. Mais le Viſir avoit alors des projets trop intéreſſants (*) dans ſa tête, pour ne pas étouffer ſon mécontentement, même quand il eût été plus fort.

Voulant empêcher tout-à-fait les marchands anglois de commercer ou de s'établir dans ſon pays, il obtint dans ce tems la permiſſion de mettre des impôts conſidérables ſur l'importation des marchandiſes d'europe et de Bengale. Il avoit été témoin des monopoles deſtructeurs que les employés de la Compagnie avoient exercés dans le Bengale; et il ſavoit qu'une partie des maux de ce pays étoit venue de ce que les européens s'étoient rendus maîtres de ce commerce, et l'avoient enſuite fait d'une manière ſi intéreſſée, que tout autre marchand devoit preſque acheter le nom d'un européen pour protéger ſa propriété. On dit, que lorſqu'on prioit Choujah-oud-Dowlah de laiſſer un marchand anglois dans ſon pays, il aimoit mieux lui donner une ſomme d'argent que de lui permettre un ſyſtême qui détruiſoit tous les élémens et les principes d'un commerce avantageux.

Après la concluſion de la paix à Benarès, le Viſir tourna ſes armes contre les Marattes. Il attaqua leurs poſſeſſions dans le Douab, les en chaſſa, et étendit par là ſes conquêtes à l'oueſt juſqu'au fort Jaunſey. (†) La grande armée des Marattes s'étoit retirée à Décan, et n'avoit pas laiſſé autant de troupes qu'il en falloit

(*) Il cherchoit à enrôler des troupes auxiliaires pour conquérir le Rohilcound.

(†) Jaunſey eſt ſitué ſur la frontière occidentale du diſtrict Kalcſy, Carte de Rennell.

pour conſerver les places conquiſes en Douab ; auſſi le Viſir les prit-il ſans réſiſtance. Une partie conſidérable du pays qu'il conquit dans cette campagne, avoit appartenu à Ahmet-Kan-Boungouſh, le dernier commandant de Ferroukabad. Son fils adoptif, Mouzzoufer-Joung, tout jeune encore, lui avoit ſuccédé, et en peu de tems les Marattes lui avoient enlevé ſes meilleures poſſeſſions. Pour que les Patanes de Ferroukabad reſtaſſent neutres pendant ſa campagne contre les Marattes, le Viſir promit qu'après les avoir chaſſés, il rendroit à Mouzzoufer-Joung tous les pays que Ahmet-Kan avoit poſſédés. Afin de faire connoître la conduite d'un Prince Indien, lorſqu'il ſuit ſon projet favori et qu'il veut contenter ſon ambition, je vais rapporter ici le traité du Viſir avec Mouzzoufer-Joung. On y verra qu'une invocation ſolemnelle de Dieu, que les expreſſions la plus tendres d'amitié ſont employées avec la plus grande hardieſſe, pour ſervir d'inſtruments à la trahiſon et à la perfidie. Les Mahométans à préſent regardent la preſtation du ſerment comme une formule vaine, et il n'eſt prêté que par ceux qui, au défaut de moyens plus forts, ſont obligés de ſe ſervir de ceux du ſecond ordre.

Il eſt dit dans le traité : à cauſe de l'amitié qui a eu lieu entre Mouzzoufer-Joung, mes ancêtres et moi, je l'adopte pour mon enfant. Je ferai avec l'aide de Dieu tout ce qui peut lui être utile, je regarderai ſes intérêts, ſes amis et ſes ennemis comme les miens, et nous nous engageons pour nous et notre poſtérité à reſter liés enſemble juſqu'à la mort. Je jure par le Dieu tout puiſſant, ſon Prophète et le Saint-Alcoran, que je ne romprai jamais cette alliance, tant que mon cher fils, *Mouzzoufer-Joung*, l'obſervera; ces lignes doivent

en ſervir de preuves. Lorſque les Marattes ſeront avec l'aide de Dieu vaincus et chaſſés, je rendrai à mon fils, tendrement aimé, à *Mouzzouſer-Joung*, toutes les poſſeſſions qu'il a perdues dans la guerre des Marattes.

Choujah-oud Dowlah chaſſa les Marattes des poſſeſſions de *Boungouſh*; mais il ne remplit pas le traité qu'il avoit conclu avec Mouzzouſer-Joung. A la fin de la campagne, il lui donna une petite ſomme d'argent, et il ne rendit rien des pays qu'il s'étoit engagé à rendre par le traité.

Enfin les grands projets du Viſir étoient parvenus à leur maturité (†) et il les déclara alors publiquement.

(†) La manière dont Forſter repréſente l'occaſion et l'iſſue de la guerre des Rohillas, eſt une des choſes les plus odieuſes qu'il raconte ou laiſſe deviner de Haſtings. Il en jette toute la faute ſur le ci devant Gouverneur-général; et il la jette d'une telle manière, qu'il faut en conclure néceſſairement que Haſtings s'eſt laiſſé corrompre et a vendu très-chers les ſecours qu'il a prêtés au Viſir de Oude et les avantages qu'on lui fit. Mais à préſent, qu'on entende le Gouverneur-général lui-même. *Memoirs relat. to the ſtate of India*, p. 102 103. La guerre des Rohillas, dit Haſtings, fut commencée en Avril 1774 et finie en Octobre de la même année. Pour que chacun puiſſe juger impartialement la juſtice de cette guerre, je rapporte les détails ſuivants, que j'ai pris dans le ſupplément au cinquième rapport du comité ſecret. Au commencement de 1772, avant que Haſtings devint Gouverneur de Bengale, les Rohillas et Choujah-oud-Dowlah commencèrent des négociations qui finirent par une alliance conclue le 17 Juin 1772, dont les titres furent échangés en préſence de Sir Robert Barker, et confirmés par la ſignature de ce Général le 24 Mars 1773. Choujah-oud-Dowlah fit faire, par Robert Barker, la propoſition de payer à la Compagnie cinquante laks de roupies, ſi elle vouloit lui aider à s'emparer des pays des Rohillas, en cas que ceux-ci vouluſſent rompre l'alliance conclue avec lui. Le 6 Mai Sir Robert Barker écrivit à Mr. Haſtings et au comité ſecret. Il eſt notoire que ni promeſſes, ni ſerments n'ont pu obliger cette troupe de perfides à remplir leurs engagements. Ce ſont leurs craintes ou leurs avantages qui ſeuls les font agir. Le 25 Mai 1773, Sir Robert Barker écrivit, que Haſtings

Il demanda au gouvernement des troupes auxiliaires pour ſoumettre le Rohilcound, parce que les Chefs de

Ramout ſe refuſoit toujours à payer la ſomme promiſe, et que ce refus n'avoit pas d'autre motif que de gagner du temps, pour voir la tournure que prendroient les affaires dans ce pays. Le Général ajoutoit, dans la même lettre : je prends la liberte de vous envoyer une copie du traité d'alliance avec les Rohillas, pour que vous puiſſiez voir avec quelle exactitude on a rempli les conditions du traité, malgré les detours que les chefs des Rohillas employent.

Haſtings et le comité ſecret ayant réſolu à la fin de 1773 de réunir les troupes angloiſes avec les forces de Choujah-oud-Dowlah, ils alléguèrent toujours la violation du traité d'alliance de 1772 comme le motif le plus fort qui pût juſtifier la guerre. Nous étions nous-même intéreſſés à ce traité, et Sir Robert Barker doit témoigner que le Viſir et les anglois avoient fait tout ce qu'ils devoient faire.

Le Major Scott entra encore dans plus de details ſur les cauſes et les autres circonſtances de la guerre des Rohillas. Je crois cependant que la plupart des lecteurs liront avec plaiſir ce que dit cet officier. *Narrative of the tranſactions in Bengal during the Adminiſtration of Mr. Haſtings.* Lond 1784, p 16 et ſuiv.

Lorſque Shah Alloum eut cède *Corah* et *Allahabad* aux Marattes, il fut queſtion de ſavoir ſi nous voulions permettre que les Marattes priſſent poſſeſſion de ces provinces, et l'année ſuivante attaquaſſent le Bengale, où plutôt ſi nous devions reprendre les pays abandonnes par l'Empereur. On prit le dernier parti, et en Mai 1773 on envoya un Membre du Gouvernement pour s'informer exactement des revenus des provinces. Dans ce tems l'Empereur étoit à Dehli priſonnier des Marattes, qui s'embarraſſoient peu de lui et avoient l'idée d'attaquer Choujah-oud-Dowlah par le Rohilcound. Pour prevenir cette incurſion, la première Brigade, compoſée d'un régiment d'europeens, de ſix bataillons de Cypayes et de 20 canons, s'étoit reunie avec les troupes de Choujah-oud-Dowlah et les Rohillas, et ſe porta à marches forcées ſur le Gange. Les Marattes qui avoient deja paſſé ce fleuve le repaſſèrent promptement et ne firent d'autre mal que de pillier et de brûler dans le Rohilcound quelques villages peu conſiderables. Lorſque les pluies eurent groſſi le Gange, nos troupes retournerent à Oude. Cette campagne fut la cauſe de la guerre des Rohillas Choujah-oud-Dowlah avoit déjà ſouvent ſollicité une entrevue avec Mr. Haſtings. Ce dernier y conſentit enfin, et il ſe trouva à Benarès

ce pays n'avoient pas rempli le traité conclu avec lui, et avoient toujours été ennemis jurés de ſa maiſon. La

avec le Viſir quelques mois après que nous eumes repris *Corah* et *Allahabad*.

Ce fut dans ce temps que Mr. Haſtings conclut l'alliance de Benarès qui eut des ſuites ſi avantageuſes pour la Compagnie des Indes orientales. Les principaux articles étoient la ceſſion de Corah et de Allahabad au Viſir, l'augmentation des ſubſides qu'il avoit à payer, et l'obligation, de notre côté, de le ſecourir dans la conquête du Rohilcound.

On prétendoit que les revenus de Corah et de Allahabad étoient, par an, de 25 lacks de roupies; mais ils ne montoient pas réellement à cette ſomme, et encore on ne pouvoit les lever qu'avec une force militaire. Il falloit auſſi reduire à l'obéiſſance pluſieurs Zemindars révoltés.

Les provinces étoient ſéparées de nos autres poſſeſſions par le Zemindarat de Keit-Sing, Rajah de Benarès et vaſſal de Choujah-oud Dowlah. Ainſi après avoir conſidéré tout mûrement, Mr. Haſtings céda les deux provinces au Viſir, ſous la condition qu'il payeroit à la Compagnie 50 laks de roupies. Cet article fut approuvé par les Directeurs de la Compagnie.

Par le traité que Lord Clive avoit conclu avec le Viſir, nous étions obligés de le ſecourir; et le Viſir devoit payer, par mois, pour une Brigade complète 30000 roupies ou 3000 l. ſter. On regardoit cette ſomme comme ſuffiſante pour payer les frais que coûtoit la Brigade, lorſqu'on la mettoit ſur pied de guerre. On trouva bientôt que c'étoit trop peu, et Mr. Haſtings crut auſſi que Choujac-oud-Dowlah devoit, ou entretenir tout-à-fait les troupes auxiliaires angloiſes, ou payer une ſomme qui pût ſuffire pour cela à l'adminiſtration de Bengale. Le Viſir y conſentit et promit de payer, pour une Brigade, 2 laks et 10000 roupies ou 21000 liv. ſterl. Ce changement, dans le traite de Lord Clive, fut approuvé par les Directeurs d'une manière tres-honorable pour Mr. Haſtings.

On peut defendre d'après les principes les plus ſévères de la juſtice et de la politique les motifs qui engagèrent la Compagnie à ſeconder le Viſir dans la conquête du Rohilcound, quoiqu'on les ait attaqués avec beaucoup de vivacité dans le Bengale et en angleterre.

Le Viſir avoit déjà vu depuis long-tems de mauvais œil les établiſſements des Rohil as dans un diſtrict qui auparavant appartenoit à Oude; mais le Gouvernement de Bengale, avant l'arrivée de Mr. Haſting,

Régence fut à ce qu'il paroît assez embarrassée de la demande du Visir. On sentoit les dangers d'une guerre

étant extrêmement jaloux de la puissance du Visir et entretenant une liaison continuelle avec les Rohillas, cela avoit empêché le Visir de penser à la soumission des Rohillas. Peut-être craignoit-il aussi de ne pouvoir entreprendre cette conquête sans notre secours.

Un coup d'œil sur la carte peut prouver combien il est important pour nous que la puissance à laquelle le Rohilcound est soumis soit notre amie et alliée.

Le terrein y est si fertile, qu'une armée de Marattes y peut très-long-tems subsister. Le Rohilcound est couvert de fortereſſes dans lesquelles on peut garder le butin qu'on a fait. Ainsi les Marattes auroient pu en un seul été étendre de-là leurs brigandages à travers les pays du Visir jusques en Bengale. Les Marattes avoient d'ailleurs la personne de l'Empereur et la ville de Dehli en leur pouvoir. Ils menaçoient d'attaquer un allié que nous étions obligés a defendre, tant d'après un traité que pour notre propre interêt; il étoit donc absolument nécessaire de conclure une alliance definitive avec les Rohillas, ou de nous assurer de leur pays.

Plusieurs petits états, en europe, sont dans la même position. Les Rohillas ne pouvoient pas rester neutre dans une guerre avec les Marrates. Ils conclurent donc une alliance avec le Visir et la Compagnie, alliance par laquelle nous nous obligeames à defendre leur pays contre les incursions des Marattes; mais ils promirent, à leur tour, de réunir leurs troupes avec les nôtres, et de payer à la fin de la guerre 40 lacks de roupies, comme leur part des frais de la guerre.

Les Marattes entrèrent dans le Rohilcound, mais nous arrivames si à propos qu'ils reculerent bien vite. Lorsque nous avançames, les Rohillas refusèrent de se joindre à nous. Ce refus nous fit résoudre à prendre leur camp d'assaut. Les Rohillas se réunirent à nous au moment même que nous étions sur le point de le faire. C'étoit dans ce tems que Sir Barker appeloit les Rohillas les plus perfides des hommes, et nous fit la proposition de mettre le Visir en possession de leur pays.

Lorsque nos troupes revinrent à Oude, le Visir demanda le subside stipulé de 30 lacks. Au commencement les Rohillas éluderent cette demande, et enfin ils la refusèrent nettement.

Tel etoit l'etat des choses, lorsque Mr. Hastings se trouva avec le Visir a Benarès.

Il est bien sûr que les Rohillas, qui avoient violé le traité, craignoient la vengeance du Visir, et il est très-vraisemblable que pour en prévenir

contre un peuple éloigné et aguerri; on n'étoit pas moins embarraſſé à trouver une cauſe pour une guerre

les effets, ils appelèrent les Marattes à leur ſecours. Dans le fait ils commencèrent à négocier avec eux. Il n'eſt pas neceſſaire de détailler les ſuites déſavantageuſes que cette alliance auroit eue pour nous. Une guerre heureuſe, au contraire, agrandiſſoit et aſſuroit les fontieres d'un de nos alliés, et cette guerre étoit juſtifiée, partie par la violation d'un traité dont nous étions garants, partie par la liaiſon des Rohillas avec nos ennemis. La guerre contre les Rohillas étoit auſſi avantageuſe que juſte; nos provinces épuiſées etoient debaraſſees, pendant ſa durée, de l'entretien du tiers de nos troupes; et à la fin de la guerre, nous avions un ſubide de 50 lacks de roupies pour le ſecours que nous avions prêté.

Les dangers que l'on craignoit de l'agrandiſſement du Viſir étnient imaginaires, la ſuite l'a prnuvé. Mr. Haſtings qui avoit étudié avec ſoin le caractère de Choujah-oud-Dowlah, le ſavoit fort bien. Mais Mrs. de la Régence, qui ne connoiſſoient pas le Viſir et qui étoient échauffes depuis long-tems par la peinture qu'on leur faiſoit de l'ambition dangereuſe et du courage de Choujah-oud-Dowlah, regardoient cette augmentation de puiſſance, que nous permettions au Viſir, comme un meſure impolitique.

Mes lecteurs peuvent voir à préſent les raiſons que Haſtings et ſes amis apportent, pour excuſer l'alliance conclue à Benares avec le Viſir, et la guerre qui en fut la ſuite. J'ai fait par cette remarque une exception à la règle; mais Forſter rapporte trop ce qu'un parti a dit du Viſir et des Rohillas, pour qu'on ne doive pas auſſi entendre les autres. Ce que j'ai cité ſuffit pour cela, et je n'ai pas beſoin de mettre ſous les yeux de mes lecteurs les autres détails qui y ont rapport, et que je pourrois tirer des actes du procès de Haſtings. Les adverſaires de Haſtings lui ont reproché de l'ambition et même de s'être laiſſé corrompre. Ils ont cherché à le faire entendre par leurs inſinuations; mais le caractère connu de Haſtings, l'hiſtoire de ſon adminiſtration, le témoignage de ſon ſucceſſeur, la ſentence de ſes juges, et les recompenſes honorables de la Compagnie, ont répondu ſuffiſamment à ces reproches; et maintenant on peut déclarer hautement, que ce ſont des calomnies ſans fondement ou de ſimples ſoupçons. Ce que l'on pourroit dire, à mon avis, de plus contre le ci-devant Gouverneur-General, c'eſt qu'il n'eût pas trouvé la guerre des Rnhillas auſſi juſte qu'il l'a dit depuis, ſi les conditions auxquelles les anglois ſecoururent le Viſir, n'avoient pas eté jointes à des avantages ſi grands pour

avec une nation qui ne nous avoit fait aucun tort. Enfin, après une délibération de pluſieurs jours, la Régence réſolut de laiſſer au Gouverneur ſeul la conduite des affaires relatives à Oude. Le Gouverneur lui-même parut être mécontent d'une guerre dans un pays ſi éloigné, et propoſa alors de faire au Viſir des conditions ſi dures, qu'il fût obligé de ſe déſiſter de ſes projets. D'après ce conſeil, on promit au Viſir une brigade pour conquérir le Rohilcound, s'il vouloit payer à la Compagnie, après la campagne, 4 lacks de roupies, et pendant le ſéjour des troupes ſur ſon territoire deux lacks et 10000 roupies. D'après la conduite du Gouverneur, on peut croire qu'il étoit ſûr que le Viſir ne refuſeroit pas les conditions propoſées. On inſtruiſit le Viſir des meſures que l'on avoit priſes, et ſur le champ on envoya ordre au comptoir de Patna, de laiſſer dorénavant agir, d'après les ordres et les inſtructions du Viſir, la brigade en garniſon dans cette ville, et même ſans attendre d'autres ordres de Calcutta. Le Viſir ſoutenu par des ſecours auſſi puiſſants, commença ſes opérations avec la plus grande promptitude. Le Gouverneur n'inſtruiſit la Régence des projets du Viſir ſur Rohilcound, que vers la fin de Novembre 1773. La Brigade ſe mit en marche au mois de Janvier ſuivant, et en moins de trois mois (†) les Rohillas furent détruits. Dans une bataille générale qui ſe donna dans l'intérieur de leur pays, 5000 Rohillas furent tués ou bleſſés, et cette perte devint irréparable par la mort d'un de leurs meilleurs Capitaines qui reſta ſur la place. Quelque honorable que fût la

la Compagnie, qui étoit alors aſſez mal à ſon aiſe. Haſtings pouvoit, ſans le ſavoir, ſe tromper lui-même, ſur la juſtice de cette guerre.

Note du Traducteur Allemand.

(†) La bataille ſe donna en Avril 1773, près du village de Jeſſounah. On en voit la poſition dans la carte de Rennell.

cauſe pour laquelle Hafitz-Ramout ſacrifia ſa vie, il méritoit un meilleur ſort. Il n'avoit jamais été ennemi des anglois, et il avoit pris Choujah-oud-Dowlah ſous ſa protection, dans le tems de ſes plus grands malheurs. (*)

Après la bataille, Fyze-Oullah Kan ſe retira avec une grande partie de l'armée vaincue, à *Lall-Dong*, (†) et il campa au pied d'une montagne très-eſcarpée. Le Viſir accompagné de la Brigade angloiſe enferma les Rohillas ; mais ceux-ci craignant le poſte mal-ſain qu'ils occupoient, et découragés par le peu de talent de leur chef, demandèrent ſérieuſement la paix au Commandant anglois. L'anglois eut beaucoup de peine à obtenir du Viſir qu'il laiſſât libre Fyze-Oullah, et qu'il lui cédât un certain diſtrict dans le Rohilcound. Fyze-Oullah n'avoit avant la guerre que le Jagouir de Rampour, qui rapportoit cinq lacks de roupies. La nouvelle alliance avec le Viſir (††) lui aſſura un revenu annuel

(*) Après la bataille de Bouxar, Choujah-oud-Dowlah chercha avec ſa famille un aſile dans le Rohilcound.

(†) Les frontières ſeptentrionales du Rohilcound.

(††) L'amitié étant rétablie entre moi et Fyze-Oullah, je lui donne Rampour et quelques autres diſtricts qui rapportent en tout 14 lacks et 75,600 roupies. Fyze-Oullah ne doit, ſous aucun prétexte, entretenir plus de 5000 ſoldats. Je m'oblige à défendre en tout tems l'honneur et les poſſeſſions de Fyze-Oullah ; mais auſſi il ne doit appeler à ſon ſecours aucune autre puiſſance que la mienne, et n'avoir de liaiſon qu'avec les anglois. Fyze-Oullah doit me donner toujours 2 ou 3000 hommes de ſecours ſelon ſes forces. Si je fais une campagne en perſonne, ou ſi je parcours mes pays, Fyze-Oullah doit m'accompagner ; mais comme les 5000 hommes qu'il peut entretenir forment un trop-petit nombre, et que peut-être il ne pourra les mettre ſur pied tous enſemble, je mettrai ſous ſes ordres depuis deux juſqu'à quatre mille hommes, pour qu'il puiſſe m'accompagner convenablement. Ces troupes ſeront payées par moi à ces conditions : je lui cède les poſſeſſions ſuſdites, et je le prends ſous ma protection. S'il eſt fidèle à cette alliance, je ne ceſſerai

de 15 lacks, et la poſſeſſion des terres les plus fertiles du Rohilcound.

Après la concluſion du traité, qui ne s'effectua que par l'entremiſe du Commandant anglois, celui-ci en prit une copie pour le faire ratifier par la Compagnie; et Fyze-Oullah paya au Viſir, d'après un accord fait auparavant, la ſomme de 15 lacks de roupies. Le ſyſtème du Gouvernement de Bengale, qui commençoit à changer, et n'étoit pas favorable aux projets du Viſir, peut bien l'avoir engagé à conclure promptement ce traité.

En 1783 Fyze-Oullah ne dépendit plus du Viſir, au moyen d'une ſomme d'argent qu'il paya au Réſident anglois à Loucknow, et qui fut employée au ſervice de l'adminiſtration de Bengale.

Si on eût permis à Choujah-oud-Dowlah de ſuivre les projets qu'il avoit exécutés à l'égard des autres chefs de Rohillas, Fyze-Oullah eût langui juſqu'à aujourd'hui dans la pauvreté et dans l'eſclavage. Heureuſement pour ce chef, et le reſte de ſa nation qui a peuplé et cultivé à préſent une grande étendue de pays, il leur ſurvint un puiſſant protecteur. Quoiqu'il ne conduiſit qu'un corps d'auxiliaires, il ſut défendre pourtant la bonne cauſe des Rohillas, en les prenant ſous ſa protection. Le Viſir préſenta une accuſation pleine de calomnies contre cet officier; il demandoit, s'il étoit permis à un officier commandant

jamais, avec l'aide de Dieu, de lui témoigner mon amitié. Fyze-Oullah doit tâcher de faire paſſer le Gange aux Rohillas. Juré ſur le Saint Alcoran, Dieu et ſes Prophètes étant invoqués comme témoins de l'accompliſſement de ces articles. Extrait des archives de Bengale.

Ici le cachet du Colonel Champion.

Roujeb 1188. Hegire Octobre 1774.

d'entretenir de pareilles intelligences avec les Rohillas, lorſqu'il ſavoit que ſon intention étoit de les détruire. Il eſt certain que le Viſir s'étoit propoſé de les anéantir ou de les chaſſer, et ce fut à cela que tendirent tous ſes efforts pendant la campagne des Rohillas. Il avoit une crainte ſi profonde de la bravoure et du courage de ce peuple, ou peut-être un tel ſentiment de l'injuſtice qu'il leur faiſoit, qu'il ne vouloit pas permettre aux vaincus de reſter ſur ſon territoire.

Après avoir parlé des progrès de nos armes dans le Rohilcound; car à peine ce que fit le Viſir mérite-t-il qu'on en parle, je veux joindre encore quelques conſidérations ſur les ſuites de notre liaiſon avec le Viſir relativement à ce pays. Il eſt clair comme le jour que l'adminiſtration de Bengale, ou ne connoiſſoit pas toute l'étendue de ſon traité avec le Viſir, ou qu'elle l'aida viſiblement à dépouiller de ſon pays un de nos alliés. On laiſſa au Viſir la poſſeſſion du Rohilcound, dont on étendit les frontières, au nord, juſqu'aux montagnes, et à l'oueſt, juſqu'au Gange; et cependant une grande partie du Rohilcound ſeptentrional appartenoit à Zabitha-Kan, fils de Najeb-oud-Dowlah. Il étoit allié des anglois, et il s'étoient obligés, par leur traité, de défendre et de protéger toutes ſes poſſeſſions, de le conſidérer comme leur allié et leur protégé, et d'avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis que lui.

Avant ſon irruption dans le Rohilcound, le Viſir avoit attiré Zabitha-Kan dans ſes intérêts. Quoique le Zabitha fût lui-même un Rohilla, et aſſez proche parent de pluſieurs autres chefs des Rohillas, il ſe réunit pourtant avec le Viſir contre ſa nation. Il paya cher cette trahiſon et cette liaiſon deshonorante. Après la con-

quête du Rohilcound, Choujah lui reprocha d'avoir entretenu une correſpondance perfide avec les ennemis, et ſous ce prétexte, il s'empara de tous ſes pays à l'eſt du Gange, qui appartiennent encore à préſent à la province de Oude.

La conduite du Viſir, à l'égard de *Mohouboullah-Kan*, (*) prouve encore que tous les ſentiments d'honneur ou de fidélité diſparoiſſoient devant ſon ambition. Ce chef poſſédoit la ville et les diſtricts de Biſſouly. Il ne prit aucune part à la guerre, ſoit parce qu'il eut quelque différent avec les autres chefs de Rohillas, ou par d'autres raiſons qu'on n'a pas ſues. Avant que l'armée entrât en Rohilcound, il demanda au Viſir ſa protection pour ſa perſonne et ſon territoire, et ce Prince la lui promit dans les termes les plus forts et les moins équivoques. Sur cette aſſurance, Mohouboullah-Kan reſta tranquille à Biſſouly pendant la guerre des Rohillas; mais ſitôt que le Viſir vint dans cette ville, il fit mettre Mohouboullah et ſa famille dans une étroite priſon; il s'empara de ſes tréſors et de ſes effets les plus précieux. Il fit même traiter ſes femmes avec une durêté deshonorante. Le malheureux chef qui avoit été ſi cruellement trompé, diſoit dans une lettre au Commandant anglois, dans laquelle étoit inclus l'original de la lettre de protection du Viſir: " le Viſir " nous a enlevé notre pays, nos tréſors et même notre " honneur; non content de cela il veut nous conduire " comme priſonniers à Fyzeabad. Nous ne demandons " pas de pays, pas de richeſſes, pas de demeure. " Mais à Biſſouly ſont les tombeaux de nos familles; " nous demandons la permiſſion de paſſer le reſte de

(*) Le fils de Dhoondi-Kan dont j'ai parlé dans mes détails ſur les Rohillas.

» notre vie dans leur voiſinage, et à l'ombre de quel-
» ques arbres, nous y mendierons. Nous comptions ſur
» la parole du Viſir, et nous ſommes reſtés dans
» notre pays; ſans cela nous nous ſuſſions éloignés
» comme les autres, et nous euſſions cherché à dé-
« fendre notre honneur. On nous l'a ôté, cet honneur,
» comme le reſte de notre propriété; car chacun ſait
» la manière aviliſſante dont il nous a traités. " On fit courir le bruit que le Viſir avoit traité, avec une dureté indécente, les femmes des chefs des Rohillas qui étoient tombées en ſes mains, et que même il avoit attenté à l'honneur de quelques femmes de la famille de Hafitz Ramouth. (*) Cette dernière accuſation n'a été confirmée par aucun témoignage certain. De telles violences ſont auſſi très-rares parmi les Mahométans. Quelque voluptueux qu'ils puiſſent être, ils n'oſent preſque jamais lever le rideau qui couvre les miſtères du Serrail.

Les violences et les brigandages du viſir imprimèrent au nom anglois une tache ineffaçable. Les vaincus ſuppoſoient naturellement, que la main qui le faiſoit vaincre eût pu auſſi arrêter ſes injuſtices. Le prétexte ſous lequel le Viſir faiſoit la guerre aux Rohillas étoit, qu'ils n'avoient pas payé la ſomme promiſe pour le ſecours d'une brigade angloiſe. J'ai fait voir que la brigade n'arriva pas à tems dans le Rohilcound; car les Marattes avoient pendant deux années conſécutives exercé les plus grands ravages et quittèrent juſtement le pays au moment où les troupes angloiſes arrivoient. Ainſi les raiſons du Viſir étoient très-foibles, et il eût pu

(*) Choujah-oud-Dowlah fut ſi ſenſible à l'injuſtice de cette accuſation, qu'il fondit en larmes lorſqu'il apprit que le Commandant anglois y avoit ajouté foi.

atteindre ſon but ſans vouloir excuſer ſon irruption d'une manière ſi pitoyable. Dans les pays où le chemin de la juſtice et de l'honneur eſt tracé plus exactement que dans l'Indoſtan, la conduite politique des Princes peut bien ne pas beaucoup différer de la manière dont le Viſir exécuta ſon plan. Mais que peut-on dire pour excuſer les anglois qui ont détruit une nation contre laquelle ils n'avoient pas le moindre grief, uniquement pour contenter un voleur qui étoit leur allié, ſans qu'ils en retiraſſent eux-mêmes la moindre récompenſe.

La guerre des Rohillas a été traitée ſi amplement, et par ceux qui l'excuſent et par ceux qui la condamnent, que je craindrois d'ennuyer, ſi je m'y arrêtois plus long-tems. D'ailleurs cette recherche n'appartient pas à ce que j'écris préſentement. Cependant je ne peux m'empêcher de montrer combien la politique des anglois a été mauvaiſe, de joindre le Rohilcound aux autres poſſeſſions du Viſir. Tout le monde reconnoît à préſent l'injuſtice de ce procédé et les triſtes ſuites qui en ont réſulté. l'Adminiſtration de Bengale appuyoit la réunion du Rohilcound avec Oude, en diſant: que plus le Viſir ſeroit puiſſant, plus ſa liaiſon avec les anglois ſeroit avantageuſe. Mais ou on connoiſſoit mal les diſpoſitions de Choujah-oud-Dowlah, ou l'on n'auroit pas dû riſquer d'alléguer une raiſon ſi foible. Jaloux de ſa puiſſance, dévoré d'une ambition inſatiable, le Viſir avoit déjà profondément ſenti les coups que notre domination portoit à ſon autorité, à l'augmentation et à la conſervation de laquelle tendoient toutes ſes penſées et tous ſes projets. Les Rohillas balançoient la force du Viſir et contenoient ſon caractère remuant. La vigilance d'un peuple à qui ſa grandeur

pouvoit devenir dangereuſe, le tenoit dans une dépendance continuelle des anglois. C'étoit ſeulement avec leur ſecours qu'il pouvoit réſiſter aux attaques des Rohillas et des autres peuples du nord. Nos poſſeſſions, dans les Indes, acquiſes par la ſupériorité de nos armes et les talents extraordinaires des officiers anglois, ne peuvent être conſervées qu'en ſuivant exactement les principes de la juſtice. On ne reconnut pas ces principes dans les négociations avec le Viſir. On ne conſulta pas même la politique la plus ordinaire. Il ſemble qu'on ait voulu mettre en pratique cet axiôme que nos politiques, même les plus viſionnaires n'oſent pas ſoutenir, que les Princes et les nations peuvent être liés entre-elles par l'amité et la reconnoiſſance.

Choujah-oud-Dowlah étoit occupé à mettre en ordre les affaires des pays conquis, lorſqu'une incommodité, dont il avoit déjà ſouffert depuis long-tems, ſe déclara avec tant de violence qu'il fut obligé de ſe retirer à Fyzeabad où il mourut en Janvier 1775, à l'âge de 46 ans. Sa mort fut la ſuite d'un abſcès vénérien dont un chirurgien françois l'avoit mal guéri. Il lui avoit donné une telle quantité de mercure, que le Viſir, déjà épuiſé, fut abattu tout-à-fait par l'activité du remède. La violence de la maladie du Viſir fut adoucie par un chirurgien anglois qui ſervit dans la guerre des Rohillas; mais lorſqu'il fut rappelé dans les provinces angloiſes, la cure n'étoit pas finie. La mauvaiſe intelligence entre le Viſir et l'officier commandant étoit au point que, quoique ſa ſanté l'exigeât, il aima mieux être victime de ſon entêtement, et il ne put jamais prendre ſur lui de demander le prolongement du ſéjour du chirurgien.

Choujah-oud-Dowlah mourut dans un tems où ſon eſprit de conquête étoit ſatisfait, et où ſa puiſſance

étoit vraiſemblablement parvenue à ſon plus haut degré. Les nouveaux membres de l'adminiſtration de Bengale, arrivés en 1774, ne favoriſèrent pas trop ſes projets et ne parurent pas l'aimer beaucoup. Les projets qu'il nourriſſoit euſſent muri peu à peu et euſſent amené la criſe de ſa fortune; c'eſt-à-dire, ou l'euſſent rendu tout-à-fait indépendant, ou l'euſſent humilié bien plus encore que ne l'eſt ſon ſucceſſeur. Il cachoit ſi peu ſes projets politiques, que des hommes un peu inſtruits pouvoient découvrir ce qu'il portoit dans ſon ſein. Il diſoit ſouvent à ſes courtiſans, qu'après la conquête du Rohilcound, il entreroit dans le pays des Marattes, et tireroit une vengeance ſignalée des ravages qu'ils avoient faits dans l'Indoſtan. Il montroit de plus un violent deſir d'attirer à lui la direction de la cour de Dehli et de ſes intérêts. Il vouloit ſurtout diſpoſer du foible reſte d'armée que la maiſon du grand Tamerlan avoit encore. Mais il fut dérangé dans ſes projets par Noudjef-Kan, rêvetu de la dignité de Commandant général, et qui par ſes exploits avoit acquis une grande étendue de pays abſolument indépendante de l'autorité impériale.

On avoit fait croire aux anglois, que Choujah-oud-Dowlah étoit attaché à notre nation par ſon propre intérêt, et que ſentant bien ſa foibleſſe, il ſeroit obligé de ſe mettre à la diſcrétion des anglois, s'il vouloit agrandir ſes pays ou chaſſer ſes ennemis. On peut avoir eſtimé comme l'on a voulu la force réelle et les reſſources de Choujah-oud-Dowlah, il paroît pourtant certain, qu'après la conquête du Rohilcound ſurtout, et après les agrandiſſements qu'il avoit eſpérés, il comptoit aſſez et ſur ſes forces et ſur ſes reſſources pour exécuter des projets qui ne s'accordoient pas du tout

avec la politique angloiſe. Son orgueil démeſuré et ſon ambition avoient été profondément bleſſés par pluſieurs réſolutions de l'adminiſtration de Bengale. Il regardoit ſurtout les reſtrictions que ſa commiſſion de Allahabad lui avoit impoſées, comme une violation du traité conclu avec Lord Clive. Mais il ſavoit étouffer avec beaucoup d'adreſſe ſon reſſentiment ſecret, et il cherchoit cependant tous les moyens de ſe rendre indépendant des anglois. Choujah-oud-Dowlah avoit connu l'avantage de la diſcipline européenne et travailloit à l'introduire dans ſon armée. Outre les françois qu'il employoit à diſcipliner ſes troupes, il avoit demandé auſſi un certain nombre d'officiers anglois. Mais quelque-tems après cette prière, la Régence de Calcutta ayant été complétée, et ſe montrant contraire à ſes deſſeins, il refuſa le ſervice de tous ceux qui étoient placés dans l'armée angloiſe; j'ai ſu par des perſonnes ſures que je n'oſe pas nommer, que Choujah-oud-Dowlah s'occupoit beaucoup pendant ſes dernières années de ſe rendre tout-à-fait indépendant, et penſoit même à chaſſer les anglois des Indes. Les officiers françois qu'il avoit à ſon ſervice augmentoient ſa mauvaiſe volonté contre le gouvernement anglois, et lui repréſentoient qu'une liaiſon avec la france, ſeroit le meilleur moyen pour ſauver ſon pays de l'eſclavage où le tenoient les anglois et exécuter ſes plans de conquête. Le Viſir écouta avec plaiſir de tels conſeils, et conſentit à ce qu'on entamât les négociations. L'impatience et la chaleur avec laquelle il ſuivoit ſes projets, l'empêchoient de voir les difficultés qu'il eût trouvées dans ſes entrepriſes. Les négociateurs du Viſir demandoient qu'un corps de troupes françoiſes abordât aux côtes de Cambaye et marchât par la partie

ſupérieure de la preſqu'iſle vers la frontière occidentale d'Oude. Si le Viſir eût fait cette tentative, il eût bientôt vu que ce projet étoit impraticable, et que les calculs des aventuriers françois étoient faux. Certainement le miniſtère français eût rejetté la propoſition. Il en eût reconnu l'impoſſibilité, ou il y eût trouvé au moins des difficultés qui rendoient preſque impoſſible, d'envoyer un corps de troupes Européennes à travers une étendue de pays ſi conſidérable, couverte de peuplades puiſſantes et guerrières et jalouſes des Européens. Tant d'autres faits qui ſe rapportent à celui que j'ai cité viennent à ſon appui, que je ſuis forcé de le regarder comme vrai. Choujah-oud-Dowlah, ſur lequel peſoit le poids de la puiſſance angloiſe, agiſſoit comme on pouvoit l'attendre d'un Prince dans ſa poſition; il cherchoit à écarter cette ſujétion incommode et flétriſſante; et s'il eût vécu juſqu'au moment où les anglois furent attaqués par tant d'ennemis et ſuccombèrent preſque ſous le poids multiplé de leurs déſaſtres intérieurs, nous euſſions ſans doute été punis d'avoir mis les armes à la main de ce Prince. Je crois ne pas faire de tort au ſouvenir de Choujah-oud-Dowlah, en le mettant à cette époque au nombre des ennemis les plus acharnés contre les anglois; et ſans doute il eût fait tout au monde pour laver les affronts qu'il avoit reçus et pour contenter ſa vengeance irritée depuis ſi longtems.

Je finirai l'eſquiſſe de la vie publique de Choujah-oud-Dowlah par quelques remarques ſur ſon caractère. Il ne faut pas oublier que ſes différents traits appartiennent à un Indien dont l'ame rétrécie par des préjugés religieux et une mauvaiſe éducation, ſent rarement le beſoin de connoiſſances plus parfaites. Après

cela je puis assurer que le Prince dont j'ai parlé jusqu'ici, avoit un esprit pénétrant et actif. Lorsqu'un objet important ne lui donnoit pas un autre direction, ses vues tendoient toujours à faire le bonheur de son pays, et il eut toujours en horreur les cruautés inutiles, ou qui n'étoient pas jointes à des avantages considérables.

En 1765 les revenus de Choujah-oud-Dowlah ne montoient qu'à (*) 120,000 l. st. et son armée fut tellement affoiblie par la défaite de Bouxar, qu'il ne pouvoit plus défendre son territoire. Dix ans après, ou vers le tems de sa mort, ses pays rapportoient 360,000 liv. et il avoit à sa solde cent mille soldats. En accordant, d'un côté, qu'il montra un esprit très-vaste dans sa manière de conserver, d'agrandir et de bien administrer ses états, il faut aussi convenir, d'un autre côté, qu'il a dû une grande partie de sa puissance et de son autorité à sa liaison étroite avec l'administration de Bengale, sur laquelle il paroît avoir eu long-tems une influence marquée. Si Choujah-oud Dowlah eût renoncé à sa liaison avec les anglois, la sureté de son pays et l'exécution de ses projets eussent dépendu principalement de la force de son armée et de l'habileté de ses officiers; car pour lui il n'avoit pas l'esprit militaire. Il n'avoit pas ce courage qui se montre dans les dangers et dans le tems qu'il est nécessaire. Mais lorsque la force du corps et l'exercice avaient à décider le différent, personne ne pouvoit lui résister. Il montoit sans crainte les chevaux les plus fougueux et il attaquoit

(*) Je crois qu'il y a dans ce nombre et dans celui qui suit une faute d'impression, vraisemblablement y a-t-il dans les deux nombres un Zero de moins, et on a mis dans le second au lieu d'un deux le nombre trois. Note du Trad. alla.

l'épée à la main, ou avec ſon fuſil, ou avec ſon arc, qu'il manioit parfaitement, les bêtes les plus féroces. Il paroît qu'il avoit acquis cette ſorte de courage par ſon adreſſe à manier toute ſorte d'armes et par la force et la ſoupleſſe de ſon corps. Mais dans une bataille et dans les poſitions dangereuſes, il ne montroit pas même le courage ordinaire. Il avoit dans la guerre des Rohillas le nom de général en chef, malgré cela il ſe conduiſit toujours lâchement; et dans le combat même ou Hafitz Ramout ſe montra courageuſement en première ligne, Choujah-oud-Dowlah ſe retira derrière l'armée. Il donna les marques de crainte les plus viſibles juſqu'à ce qu'on lui apportât la tête ſanglante du chef des Rohillas.

Choujah-oud-Dowlah étoit, comme tous les hommes de diſtinction en Aſie, extrément doux, et avoit des manières très-flatteuſes. Ces qualités réunies à une belle figure et à une tournure fort noble, lui donnèrent beaucoup d'avantage pour traiter avec les étrangers et conſerver ſon propre pays. Il pouvoit appaiſer les mutins les plus emportés, et quoiqu'on ſentit parfaitement le peu de valeur de ce qu'il diſoit, on le quittoit preſque toujours avec une impreſſion agréable pour quelques moments. Il connoiſſoit parfaitement l'art de la tromperie et de la diſſimulation, et il pouvoit prendre tout caractère néceſſaire à ſes vues. Néanmoins il étoit ſujet à des tranſports momentanés qui le ſurprenoient dans des tems où ils faiſoient tort à ſes projets. Dans ſa famille, il rempliſſoit les devoirs d'un père tendre et d'un bon maître. Lorſque la politique l'exigeoit, il jettoit l'argent à pleines mains. Autrement la libéralité n'étoit pas une de ſes vertus. Bien plus il étoit âpre au gain et extrêmement économe pour

conſerver

conſerver ſes tréſors. Ses amours lui firent faire des choſes indignes de ſong rang et qui ruinèrent ſa ſanté. Il continua de s'y abandonner juſqu'à ce que ſon mal fut devenu incurable. Son Harem étoit compoſé, dit-on, de 800 femmes et concubines dont il eut 50 enfans. Mirzah-Arnany, qui porta enſuite le nom de Aſoff-oud Dowlah, étoit l'aîné de ſes fils légitimes, et lui ſuccéda ſans troubles et ſans oppoſition dans le gouvernement de tous ſes pays.

Continuation des Lettres.

NEUVIÈME LETTRE.

Billaſpour 22 Février 1783.

Je vais bientôt prendre congé du monde Indien; permettez-moi auparavant, mon cher ami, de vous témoigner toute ma reconnoiſſance des preuves d'amitié ſincère et des marques de bonté que j'ai reçues partout dans nos provinces. Les anglois, dans le Bengale, ſont renommés depuis long-tems pour leur hoſpitalité. Je puis confirmer cette réputation ſi méritée par mon exemple. Ils jouiſſent en récompenſe du prix attaché à un caractère ſi heureux; ils goûtent ces plaiſirs qui ſont joints à de bonnes actions, et qui l'emportent de beaucoup ſur les petits ſacrifices qu'exige une véritable bienfaiſance. Après avoir exprimé ma reconnoiſſance autant bien qu'il m'étoit poſſible, je continue la deſcription de mon voyage.

Le 6 Fevrier je quittai *Rampour*, et j'arrivai à *Moradabad*, dix coſſes. Cette ville eſt ſituée ſur le fleuve *Ramgounga*, dans l'intérieur du territoire du Viſir, que ce fleuve ſépare pendant quelques milles, au nord-oueſt, des diſtricts de Fyze-Oullah. *Moradabad* étoit auparavant

une ville importante ; mais il y a peu d'endroits en Indoſtan parmi ceux qui méritoient le nom de villes qui ſoient tombés comme celui-là. Par la grande quantité de roupies frappées à Moradabad et qui ont un cours très-étendu, je crois bien qu'on y a frappé jadis beaucoup d'argent. Un bain chaud eſt encore un des reſtes de ſon premier éclat. Je fis dans ce bain, avec beaucoup de cérémonie, les ablutions mahométanes. Les nouveaux frères que je me donnois, en me faiſant paſſer pour un Mahométan, me prirent pour un officier Mogol au ſervice du Viſir.

Le lendemain matin je quittai Moradabad de fort bonne heure, et j'arrivai par une chaleur exceſſive au village *d'Aoumrouah*, douze coſs. Le jour de mon départ de Rampour j'eus le ſpectacle de la haute chaîne des montagnes du nord, dont les cimes ſont toujours couvertes de neige. Elles s'étendent en droite ligne de l'eſt à l'oueſt, et je crois qu'elles forment la frontière ſeptentrionale entre l'Indoſtan et le Thibet. Pour connoître quelle idée ſe forme l'homme du commun d'une choſe ſi extraordinaire, je demandai à un de mes compagnons de voyage pourquoi la cime des montagnes étoit blanche. Ce voyageur me répondit que cette couleur blanche venoit d'une eſpèce particulière d'argille dont les montagnes étoient couvertes dans ces endroits. Je remarquai bientôt qu'il me coûteroit autant de peine pour lui expliquer la vraie cauſe, que pour lui démontrer les propriétés de l'aiguille aimantée. Je témoignai mon étonnement ſur cette propriété particulière de la terre, et je laiſſai mon voyageur s'applaudir de l'excellente inſtruction qu'il m'avoit donnée. L'objet le plus remarquable que je trouvai à Coumrouah, fut le cadavre d'un brigand fameux

pendu par les pieds à un arbre, pour ſervir d'exemple et effrayer les autres. Au reſte le voyage, dans cette partie des Indes, n'eſt pas très-dangereux. On peut le voir par mon exemple. De Benares juſqu'ici je ne trouvai aucun obſtacle, je n'eſſuyai aucun mauvais traitement, quoique je voyageaſſe la plupart du tems tout ſeul. Je ſerois injuſte, ſi je ne diſois pas que les habitants me recevoient avec politeſſe et même ordinairement avec bonté et amitié.

Le 10 à *Chandpour*, dix coſſes. Me voyant expoſé à beaucoup de déſagréments parce que je n'avois pas de valets, et les hôtes n'aimant pas dans les ſeraouces à étriller mon cheval, je pris un vieux ſoldat qui avoit aſſiſté, à ce qu'il diſoit, à plus d'une bataille. Sa figure du reſte ne démentoit pas ce qu'il racontoit. Outre pluſieurs marques aſſez viſibles de ſon ancienne manière de vivre, il avoit ſur la figure la cicatrice d'un coup de ſabre qui lui avoit emporté l'œil droit.

Le 11 au village *Bourroo*, douze Coſs. Dans cet endroit il n'y a pas d'auberge publique pour les voyageurs. Mais les fanfaronades de mon vieux ſoldat, qui me donnoit pour un officier Mogol allant à l'armée du Viſir contre les Sicques, me valurent une bonne réception; et le vieux ſoldat profita auſſi des avantages du caractère dont je m'étois revêtu.

Le 12 à *Najebabad*, 11 Coſs. *Najeb-oud-Dowlah*, (*) qui conſtruiſit cette ville, vit bientôt que ſa poſition faciliteroit le commerce à Cachemir. Ce commerce avoit quitté ſon ancien chemin par Dehli et Lahor à cauſe des incurſions des Marattes, des Sicques et des Afganes; il s'étoit frayé une nouvelle route à travers les montagnes ſupérieures de Pouniab, et avoit paſſé

(*) J'ai parlé de ce chef dans mon hiſtoire des Rohillas.

en Rohilcound par le pas de Lall Dang. Cette conſidération, et l'idée d'établir une foire pour les Indous des montagnes voiſines, décidèrent probablement Najeb à choiſir cette place. Sans cela ſa poſition fort baſſe et les marais qui en ſont proches, ne la rendent pas commode pour en faire la capitale d'un diſtrict. Une année après la mort de Najeb oud-Dowlah, les Marattes ayant forcé l'Empereur regnant, *Cha-Allum*, de ſuivre leur armée, attaquèrent le fort Najeb Ghour, ſitué près de la ville. La garniſon ſe défendit fort-bien et ne ſe fût pas rendue ſi *Zabitha-Kan*, fils de Najeb-oud-Dowlah, qui étoit dans le voiſinage avec des forces conſidérables, fût venu à ſon ſecours; mais au lieu d'aller audevant de l'ennemi ou d'envoyer quelque renfort à la garniſon, il paſſa le Gange et chercha un aſile dans *Ghous-Gour*. Depuis ce tems ou plutôt depuis la mort du fondateur, *Najebabad* a perdu ſa première importance et ne ſubſiſte plus que par le commerce aſſez foible de Cachemire.

Le ſeul petit caravanſerah de la ville étant plein, je me trouvai encore trop heureux d'être reçu dans la demeure d'un cuiſinier ou traiteur où l'on trouvoit du cabaub (*) et du bœuf fumé très-bien préparé, et où tous les oiſifs, les nouvelliſtes et les ſoldats réformés ſe réuniſſoient. Pendant que je dînois, arriva un petit garçon qui demanda s'il y avoit des voyageurs qui vouluſſent aller à Joumbo ou à Cachemire, le kafilah (**) devant partir bientôt. En m'informant plus exacte-

(*) De la viande hachée, préparée comme en angleterre, et qu'on appelle *forced meat balls*. En général cabaub veut dire de la viande rôtie ou bouillie.

(**) Kafilah, c'eſt le nom le plus uſité dans les Indes et en Perſe pour caravane.

ment, j'appris qu'environ cent mulets chargés de foye écrue, de toiles de coton, et surtout de callicoes ordinaires pour la foire de Joumbo (†) étoient déjà rassemblés devant la ville. Un banquier de Najeb-Ghour sur qui j'avois une lettre de change et qui a coutume de faire partir les caravanes, me presenta aux marchands qui me reçurent sans difficulté. On me demanda qu'elles étoient mes affaires. Je répondis que j'étois turc et que je voulois acheter des chales à Cachemir. On me crut sur ma parole. La langue turque est inconnue dans ces pays, et il n'est pas rare de voir des marchands de toutes les nations aller à Cachemir avec des lettres de change ou de l'argent comptant pour y faire des emplettes. Cependant en examinant les qualités personnelles de mon valet, qui avoit un peu souffert par l'âge et le malheur, je m'apperçus quil ne pouvoit plus me rendre le service que j'en pouvois attendre; et un de mes compagnons de voyage remarquoit méchamment, que pour aller à Cachemir on n'a pas trop de ses deux yeux. Le pauvre diable lui-même ne se soucioit pas beaucoup du voyage. J'eus le bonheur de le remplacer par un Cachemirien qui étoit juste ce qu'il me falloit. Le drôle avoit déjà parcouru une grande partie des Indes et de l'Afganistan. Il avoit une dextérité merveilleuse dans tous les embarras, et possédoit de plus un fonds d'anecdotes intéressantes qu'il racontoit avec beaucoup de gaité, non sans faire beaucoup son éloge. En un mot c'est le meilleur valet que j'aie jamais eu; et si j'avois eu le talent de modérer et son humeur et son goût pour les femmes, il eût été pour moi un homme précieux. Il connoissoit tout ce qui est nécessaire dans un voyage des Indes, il

(†) Une ville située à environ 200 milles sud-est de Cachemir.

pourvoyoit à tout ce qui étoit utile, ainſi je pouvois fort bien ne penſer qu'à mes plaiſirs. Ils étoient ſimples ; c'étoit de fumer ma pipe, d'entendre et de raconter des hiſtoires.

Le 14 à *Ramnaghour* ; neuf coſs. Le village eſt détruit. Il a une grande fontaine d'eau fraîche. Ainſi c'eſt le premier endroit où l'on s'arrête en allant de Najebabad au nord.

Le 15 à *Lall-Dong* ; neuf coſs. Ce fut ici, comme je l'ai dit plus haut, que Fyze-Oullah prit poſte après la défaite des Rohillas. Lalidong eſt la frontière la plus au nord du territoire du Viſir, et eſt ſéparee du Siring-Naghour par un petit ruiſſeau. Un retard occaſionné par la réviſion de quelques comptes de notre Kafilah me laiſſe le tems de peindre les objets qui m'environnent, et l'arrangement d'une caravane.

Depuis *Najeb-Ghour* juſqu'à cette frontière, c'eſt preſque toujours un déſert couvert de bruyères et manquant d'eau. De *Ramnaghour* juſqu'a *Lall-Dong* on n'en trouve pas. Les habitants diſent, que du tems de Najeb-oud-Dowlah, ce pays à préſent couvert de bois, étoit une plaine bien cultivée. La pareſſe preſque générale des habitans rend l'état des poſſeſſions des Princes Indiens très-incertain, et leur bonheur dépend preſque uniquement des talents et du mérite d'un ſeul homme. Une ſuite de bons Souverains étant très-rare, on ne doit pas s'étonner en voyant l'état déplorable auquel ſont réduites les meilleures provinces de l'Indoſtan ; mais auſſi les ſoins des Princes actifs ont des effets rapides et heureux. Dans les Indes on cultive très-vîte et à très-peu de frais ; et les inſtruments du labourage ſont ſi ſimples et ſi aiſes à faire, qu'une grande partie des gens de la campagne peut, ſans avoir beaucoup beſoin des ouvriers, faire elle-même ſes outils.

La plus grande partie de la plaine étant au nord du ruiſſeau, le cafilah campa ſur, le territoire de Siring-Naghour. Tout étoit occupé des préparatifs d'un voyage qui devoit durer trois jours à travers les bois. A cauſe de la chaleur exceſſive, il fallait trouver une eſpèce de parafol qui fit l'effet d'une tente. J'achetai un gros koummoul ou drap noir qui formoit un toit portatif et commode lorſqu'on l'étendoit ſur une traverſe de bambou appuyée ſur deux autres et qu'on l'attachoit en bas avec de petits clous. Mes paquets proportionnés à la force de mon cheval, conſiſtoient en un matelat peu épais, un couſſin, une valiſe de cannevas, quelques chemiſes de toile qui pouvoient auſſi ſervir de couſſins et le koummoul dont j'ai parlé. C'étoit là tout ce dont j'avois beſoin, avec un outre plein d'huile que portoit mon Cachemirien. Tous ceux qui voyagent à ma manière ne doivent pas ſe charger de plus de paquets. Un paquet plus lourd devient ſuſpect; on le viſite ſouvent, il vous retarde et quelquefois il faut payer pour lui.

Le 22 le cafilah ſe mit en mouvement, et fit dans la direction du nord-oueſt ſix milles à travers les montagnes et ſe campa près d'une petite rivère pour faire boire ſes bêtes. J'eus ce jour là l'occaſion d'obſerver pluſieurs fois combien nos mulets ſont forts et combien leur pas eſt ſûr. (*) On ne peut voir ſans étonnement avec quelle légéreté ces bêtes, extrêmement chargées, grimpent des ſentiers roides et eſcarpés. Les propriétaires des marchandiſes demeurent ſoit à Benarès, à Louknow, ſoit à Ferroukabad. Ils ſont accompagner le cafilah par leurs commiſſionnaires, mais ceux-ci ne vendent pas leurs marchandiſes, ils s'obligent ſeule-

(*) Ces animaux viennent de l'Aſganiſtan dans les Indes ſeptentrionales.

ment à les amener à un endroit fixé et à payer les péages et les autres droits. Pour que les marchandises ne souffrent pas du mauvais tems, on a une petite provision de tentes. Il est rare d'ailleurs, qu'un cafilah faſſe halte dans un lieu tout-à-fait inhabité. De l'eau en abondance et du fourrage pour les bêtes, est tout ce que l'on desire. On s'arrête aussi volontiers dans les plaines; on est là plus en sureté contre les brigands.

Le 23 nous marchames neuf cos plus avant dans le bois, et nous nous campames près d'un ruisseau assez fort. J eus ce jour là une aventure qui me mit dans un grand embarras. La chaleur extraordinaire et la difficulté de marcher dans le sable, m'engagèrent à me reposer et à fumer ma pipe tranquillement, lorsque nous eumes quitté ce sable. Je me donnois ce plaisir à l'ombre d'un arbre, et bientôt je perdis le cafilah de vue. Le chemin par lequel je devois suivre étoit couvert de feuille qui ne laissoient rien distinguer; et mon cheval, lorsque je le montai, étoit si ombrageux, qu'il ne vouloit pas marcher. Je ne sais si cette bête, par un instinct naturel, remarquoit notre position critique, ou si les charognes des bêtes fauves lui déplaisoient par leurs exhalaisons; pourtant j'attribuerois plutôt son inquiétude à la première raison. Je me suis déjà trouvé dans une situation semblable, et je pus me convaincre qu'il n'y avoit pas une charogne dans les environs. Après avoir parcouru le bois en différents sens, sans trouver une seule trace de chemins, de demeures, ou d'animaux, excepté du fumier d'Éléphans, enfin je tombai dans un petit sentier qui me conduisit à un village dont les habitants eurent la complaisance de me mener à l'endroit on le kafilah étoit campé.

Le 24 à *Joumah*; village de quelques maisons, 4 cos.

Ce petit village eſt ſitué à un mille du Gange, qui ici coule vers le ſud, a deux cens verges de large et dix ou quinze pieds de profondeur. A la diſtance environ d'un demi-mille de la place où l'on paſſe le fleuve, eſt une chaîne de rochers, qui du bord oriental s'étend juſqu'à plus de la moitié du Gange, et contre leſquels l'eau ſe briſe avec violence. Le Gange ſerpente dans vos heureuſes contrées à travers des plaines fertiles, couvertes de villages dont les habitants vivent dans la paix et l'abondance. Ici ces bords, du coté de l'eſt, ſont couverts de bois épais habités par des bêtes féroces, et du côté de l'oueſt, s'étend un triſte déſert couvert de bruyères.

Le 25 nous paſſames le fleuve à *Nacker-Ghaut*, qui eſt à environ douze mille au deſſus de *Hourdwar*. Le *kafilah* reſtant quelques jours à Joumah, je le quittai. Les Cachemiriens qui étoient dans la Caravane et moi, nous nous réunimes avec une petite ſociété de marchands qui portoient du coton à *Nhan*. Le commis préposé ſur le côté occidental du Gange, pour la perception du péage, m'impoſa à deux roupies. Il diſoit que je paroiſſois voyager avec beaucoup de commodité, et qu'ainſi je pouvois bien payer cette ſomme. J'eus beau objecter que je n'avois rien avec moi qui dût payer quelque droit, et qu'il étoit injuſte d'impoſer un voyageur qui n'avoit pas de marchandiſes. Mes raiſons ne furent pas écoutées; et le commis appuyant ſa demande par une troupe de ſoldats qui avoient des armes à feu, je fus obligé de faire finir ce combat inégal. En calculant d'ailleurs la quantité de taxes impoſées chez les autres nations qui ſe croyent plus humaines et plus éclairées que les montagnards de Siring-Naghour, nous trouverons aſſez ſimple qu'une

perſonne qui voyage commodément à cheval, contribue aux beſoins d'un état qui garantit ſa ſureté par ſa bonne adminiſtration.

Le 26 j'arrivai au village *Calſawala*, 7 coſs. Le kafilah campa dans une plaine verte et agréable tout près du village. Cette plaine étoit entourée d'un bois et coupée, par ſes détours variés, d'un fleuve et par des canaux. L'eau m'engagea à me baigner quoiqu'il fît très-froid. Pour pouvoir le faire plus à mon aiſe, je me rendis dans le plus épais du bois. J'y trouvai une grande quantité de paons et d'autres oiſeaux, parmi leſquels il y en avoit un qui reſſembloit à la perdrix commune, mais qui étoit plus petit et voloit plus vîte.

Le 28 à *d'Airah*, réſidence du plénipotentiaire du Rajah de Siring-Naghour. Cette ville petite, mais bien peuplée, peut être regardée comme la capitale de la diviſion inférieure (*) du Siring-Naghour. Cette diviſion eſt compoſée d'une plaine qui, au ſud, eſt enfermée par une ſuite de collines éparſes çà et là, et au nord, par une chaîne de montagnes plus élevées. Les Sicques peuvent entrer librement dans ces contrées et même par les collines du ſud qui ſont ſéparées par de petits vallons. Quand Zabitah-Kan ne les en empêche pas, ils pénètrent même dans les parties inférieures de Siring-Naghour. Le Rajah demeure dans une ville qui porte le même nom que le pays, et qui eſt ſituée, à ce que l'on m'a dit, à cent milles au nord, et du côté de l'eſt de *Lall Dong*. (**) L'inaction du Rajah actuel a

(*) Le nom eſt Doone, qui veut dire pays bas.

(**) On trouve dans le Calcutta-Monthly regiſter, p. 172 et ſuiv. une deſcription intéreſſante d'un voyage que pluſieurs anglois firent en 1789 de Anopesheer à Siring-Naghour, et qu'ils pouſſèrent juſqu'aux montagnes de neige au nord de ce pays. La deſcription de ce voyage eſt

mis les Sicques en état de demander à ce pays un tribut régulier. (**) Combien plus de reſſources et de courage avoit ce Rajah de Siring-Naghour, qui malgré Aurengzeb, le plus puiſſant Prince de ſon tems, protégea le fils du Dara, (***) frère de l'Empereur et ſon ennemi mortel, ſans s'embaraſſer des menaces du Monarque de l'Indoſtan. Mais ce fut ce même Rajah qui ſe laiſſa vaincre par la foif exécrable de l'or. C'eſt le plus grand fléau ſorti de la boëte de pandore. Il arma ſouvent le fils contre ſon père, ſema la diſcorde dans ſes mariages, et briſa tous les liens de l'honneur et de l'amitié.

Le kafilah reſta juſqu'au quinze pour payer les droits, et ce jour là nous allames juſqu'a *Keinſapoor*, dix coſs. Ce fut là que je vis deux Sicques à cheval envoyés de leur pays pour percevoir le tribut qui doit être pris ſur les revenus de certaines douanes. En voyant la manière dont ils étoient traités, ou plutôt dont ils s'y prenoient, je deſirois de pouvoir paſſer quelques ſemaines dans le corps d'un Sicque. Ces cavaliers ſe trouvent fort-bien du métier. A peine étoient-ils deſcendus de cheval, qu'ils trouvoient leurs lits préparés, et on donnoit à leurs chevaux de l'orge verd que l'on arrachoit dans les champs. Les voyageurs qui appartenoient au kafilah étoient fort contents, quand ils pouvoient coucher par terre et avoir pour de l'argent ce dont ils avoient beſoin. C'eſt la différence qu'il y a entre ceux qui ont la force en main et ceux qui ne l'ont pas.

traduite dans la dix-neuvième feuille du magaſin d'Hanovre de 1795. Le voyageur anglois met la ville de Siring-Naghour au-deſſous de 30° 10'. Pendant les ſéchereſſes, le Gange n'eſt large, près de cette ville, que de 150 verges. Son lit eſt tellement couvert de rochers, qu'ils n'eſt pas navigable.

(**) On dit 4000 roupies par an.

(***) Voyez Bernier ſur la fuite de *Sipahi-Sheko* à *Siring-Naghour*.

Le 6 Mars nous paſſames le Joumna et nous campames ſur la rive occidentale de ce fleuve. 8 coſs. Il coule vers le ſud-oueſt, il eſt fort beau et preſque auſſi large que le Gange. (*) Le Joumna a beaucoup de poiſſons. Je l'ai vu moi-même ; mais je crois que les habitants ne ſe donnent pas la peine de les prendre. Dans le voiſinage du Joumna (**) on ne voit aucune culture, quoiqu'il y ait une grande plaine qui s'étend du côté de l'oueſt et qui pourroit être arroſée ſans peine par le fleuve. Le territoire de Siring-Naghour, qui ceſſe ici, eſt borné au nord et au nord-eſt par les pays des Rajahs Indiens indépendants, au ſud par Oude, à l'oueſt et au nord-oueſt par le Joumna, et au ſud-oueſt par les poſſeſſions des Sicques. Depuis Lall-Dong juſqu'au Gange, le pays eſt une chaîne aſſez peu interrompue de collines et de montagnes couvertes de bois. Les Éléphants que l'on trouve en aſſez grand nombre dans les bois, mais qui ne ſont ni auſſi grands ni auſſi utiles que ceux de Chittagong et des pays Malais, ſont ſeulement eſtimés à cauſe de l'ivoire. Depuis le Gange juſqu'à l'Joumna, le chemin paſſe par une vallée étendue qui a un bon ſol, mais qui eſt aſſez mal peuplée, et couverte çà et là de bois. Le peuple ſe nourrit de pain de froment et de pois dont ordinairement on fait une ſoupe. Je vous aſſure n'avoir jamais rien mangé avec tant de plaiſir que cette ſoupe. Il eſt vrai qu'une bonne ſanté, un mouvement journalier, un air vif, pourroient faire manger encore des choſes pires que du pain de fro-

(*) Je dois remarquer que je paſſai ce fleuve dans le tems où les eaux étoient le plus baſſes.

(**) Ce n'eſt pas par négligence que j'ai écrit d'abord Joumma et enſuite Joumna. Je le trouvai ainſi dans mon exemplaire. Rennell s'étonne avec raiſon que le Joumna ſoit auſſi large que le Gange dans les montagnes où Forſter paſſa ce fleuve. Note du Trad. Allemand.

ment et de la ſoupe aux pois. Je ne riſquerai pas de fixer les revenus d'un pays que j'ai parcouru comme un miſérable voyageur. Je remarquerai ſeulement que le bruit général porte les revenus de Siring-Naghour à environ 20 lacks de roupies. Le commis du côté occidental de l'Joumna me demanda deux roupies. Il me dit que puiſque j'étois un ſimple voyageur qui ne faiſoit pas de commerce, je n'étois utile en rien au pays, et que par conſéquent je devois payer pour ma perſonne. Comme il me donnoit la même preuve que celle de *Siring-Naghour*, je payai avec plaiſir et fus encore content qu'on ne fît pas de recherches plus exactes.

Le 7 à *Caridah*, 8 coſs. et le 8 à *Coleroon*, 8 coſs. Petits villages de quelques maiſons. Ce fut là que deux Cachemiriens, un Sunaſſer, (*) mon domeſtique et moi, nous quittames le kafilah et arrivames le 9 à Nhan. C'eſt la réſidence du Rajah d'un pays du même nom, qui le jour de notre arrivée fit une entrée publique après une longue abſence. Une partie du pays de Nhan s'étend, vers le ſud, juſqu'à la pointe du Pouniab et touche par là aux poſſeſſions des Sicques, qui firent ce que font les voiſins les plus forts. Ils s'emparèrent du pays. Le Rajah arma pour le recouvrer. Mais après pluſieurs petits combats où il ſe diſtingua aſſez, il fut obligé de demander la paix, et on ne lui rendit ſon pays qu'à condition qu'il payeroit deux mille roupies par an à un certain chef des Sicques. Cette ſomme vous paraîtra peu de choſe, et elle l'eſt auſſi dans vos contrées, où l'argent comptant eſt commun et où l'aiſance à bientôt produit le luxe. Mais parmi ces montagnards

(*) C'eſt le nom d'une ſecte d'Indiens compoſée de mendiants. J'ai pourtant connu un Sunaſſer qui faiſoit un grand commerce.

dont les mœurs ſont encore ſimples et peu cultivées, qui n'ont preſque beſoin que des choſes néceſſaires à la vie, qu'ils poſſèdent en abondance. cette ſomme eſt très-conſidérable, et ne peut même être ramaſſée que par des impôts aſſez oppreſſifs.

Les habitants et les marchands étrangers dans la ville, furent obligés de payer une contribution conſidérable; et à préſent que le Rajah a découvert ce que le peuple peut porter, il continuera vraiſemblablement à jouir des fruits des impôts, quoique la cauſe en ait ceſſé. L'entrée du Rajah de Nhan dans ſa capitale, ne reſſembloit pas à celle d'Alexandre dans Babilone. Il avoit quelques douzaines de cavaliers aſſez mal habillés, et encore plus mal montés. Mais quand même eux et leurs chevaux euſſent été mieux équipés, ils ne ſe fuſſent jamais montrés à leur avantage. Il leur avoit fallu monter une montagne eſcarpée, ſur laquelle eſt ſituée la jolie petite ville de Nhan. Le Rajah étoit un bel homme, tout jeune encore, ſon teint étoit olive clair, et ſa taille au-deſſus de la médiocre; il portoit une veſte de ſoye jaune et un turban jaune. Ses armes étoient un ſabre, un arc et un carquois plein de traits. Malgré les impôts conſidérables qu'il a mis, le peuple l'aime beaucoup, il eſt jeune, brave et dépenſe avec généroſité ce qu'il a ramaſſé par la force. Le plaiſir que témoignoit le peuple de ſon retour, les ſouhaits qu'il faiſoit pour ſon bonheur, tout fit naître en moi les mêmes ſenſations. On le ſaluoit ſans bruit avec une inclination du corps, en portant la main droite à la tête, et en le nommant le père et le protecteur de ſon peuple. Le Rajah, en paſſant, parla d'un air affable à ceux qui l'entouroient, et perſonne ne penſa plus à ſe plaindre. Tels ſont les avantages qu'une belle figure,

des manières prévenantes et ſa bravoure donnoient à ce Prince, et donneront malheureuſement à tout autre Prince. Ne feroit-il pas plus à ſouhaiter pour le bien de l'humanité, que chaque deſpote eût au lieu de ces vertus apparentes, un caractère abſolument vicieux, et qu'il joignit à ſa tyrannie la lâcheté, l'envie l'avarice et l'orgueil. Les ſujets de tels Princes auroient bientôt des raiſons pour ſecouer ce joug honteux, et favoriſer par un heureux exemple la cauſe de la liberté civile.

Il ſemble qu'il y ait un charme qui me fixe ſur ce ſujet, et qui m'empêche de le quitter ſans parler du grand Céſar. Je le fais pourtant avec le reſpect le plus profond pour ſa mémoire, et en même-tems, je demande pardon de le mettre dans une telle compagnie. Mais enfin ce grand homme confirme ce que je viens de dire. Caton maudiſſoit les vertus de Céſar, parcequ'elles avoient détruit ſa patrie. Il y a peu de parties de l'hiſtoire ancienne et moderne qui faſſent autant de plaiſir que la vie de Céſar. Si cet homme extraordinaire eût rendu à ſa patrie la liberté avec la paix, s'il eût entretenu dans le ſénat le patriotiſme qui s'éteignoit, jamais mortel ne l'eut égalé au reſte ; ſi Céſar eut tort, il le paya cher. Une humanité très-rare dans ce tems, étoit une vertu innée dans Céſar comme elle ſera dans toute grande ame. Un uſage raiſonnable et doux de ſa puiſſance, jette de l'éclat ſur des caractères que ſans cela nous condamnerions. Il fait briller ſurtout la gloire des héros, il relève leurs lauriers que l'on conſidère ſans cela avec effroi, et comme les monuments du brigandage et de la cruauté.

Le 12 je quittai à midi la ville de *Nhan*, et le ſoir je chouchai à *Salleannah*, village ſitué au pied de la montagne et éloigné de quatre coſs de la ville, Ce fut

là que je vis, pour la première fois, depuis que j'avois quitté l'europe, des pins (*) et des faules qui, comme dans ma patrie, bordoient les fleuves et les ruiſſeaux. Sur le ſommet des montagnes de *Nhan*, les plaines de *Sirhend*, au ſud eſt, à l'eſt et au ſud-oueſt, préſentent une vue très-étendue au nord; elle eſt bornée par les montagnes de neige. Ici les montagnes protègent contre les incurſions des Sicques et d'autres brigands. On eſt expoſé à beaucoup moins de dangers, même quand on voyage en petit nombre; et notre ſociété depuis Bellaſpour juſqu'ici, fut toujours aſſez peu conſidérable. Pour ſoulager mon domeſtique, j'avois pris de plus un marchand de Cachemir qui faiſoit un petit commerce. Cet homme me tint toujours compagnie depuis Najebgour, et fut pour moi un compagnon de voyage utile et agréable.

Le 13 douze coſs; a Soudowra, village ſur une montagne eſcarpée. Le chemin paſſoit par des pays de montagnes couvertes de bois, et le ſejour de bêtes farouches. Il n'y avoit pas long-tems qu'un tigre avoit laiſſé ſur notre chemin des traces de ſon paſſage, et apprenant que cet animal attaque plutôt les autres animaux que l'homme, je deſcendis et je conduiſis mon pauvre petit cheval. Les tigres et tous les animaux qui ſont de l'eſpèce du chat, ont, je crois, peu de courage et rarement diſputent leur proye. Ils ſortent d'un endroit où ils ſont cachés, mais s'ils manquent leur coup, ils ſe retirent tout doucement et ne renouvellent pas leur attaque. Ils attaquent leurs ennemis avec leurs griffes, les animaux au contraire de l'eſpèce du chien, ont leur plus grande force dans leurs machoires. On prétend que quand le

(*) Cette eſpèce qu'on appelle en angleterre pins d'écoſſe. *Pinus ſubra Linn.*

tigre

tigre a une fois goûté de la chair d'homme, il la trouve excellente, et qu'il cherche à s'en procurer toutes les fois qu'il le peut ſans danger. Au reſte il paroît que toutes les bêtes ont peur de l'homme, ſoit à cauſe de ſa figure étrangère, ſoit par un inſtinct qui les avertit de ſes moyens d'attaque et de defenſe. Je fus fort bien reçu cette nuit ſous le veſtibule d'une rôtiſſerie indienne. On nous ſervit un gâteau de farine de froment fort bon, avec une ſoupe aux pois. Pardon ſi je vous parle de ces détails domeſtiques; mais la bonne nourriture entretenant ma ſanté, me mettoit en état de continuer mon voyage. Nous ne voulions avoir ſouvent que le couvert pour la nuit, et nous ne le trouvions pas toujours. Quoique l'Indou exerce en général l'hoſpitalité, cependant il n'aime pas à loger des Mahométans, qu'il regarde comme impurs.

Le 14, ſix cofs; à *Lawaſa*, petit village. Peu de maiſons. Toute notre journée ſe paſſa à gravir des montagnes fort roides. Mon petit cheval grimpoit comme une chèvre, et cependant la plupart du tems j'étois obligé d'aller à pied, le chemin étant ſouvent à pic. Je veux avertir les voyageurs de votre connoiſſance qui voudroient ſuivre mes traces, et je vous déclare que l'aubergiſte de *Lawaſah* eſt un coquin et qu'il mêle de la farine d'orge dans ſa farine de froment. Il eſt le ſeul homme de ſon métier dans l'endroit, ainſi on ne peut parer à cet inconvénient qu'en emportant ſes proviſions de Soudowra où l'on eſt bien logé. Quoiqu'il ne ſoit pas vraiſemblable que mes recommandations ſoient très-utiles à mon honnête homme d'aubergiſte à Soudowra, c'eſt toujours un plaiſir pour moi de parler du bon traitement qu'il m'a fait éprouver.

Le 15, neuf cofs; à *Couttie*, qui n'a que deux ou

trois maiſons. Ici le pays de *Nhan* eſt borné par le petit diſtrict de *Boſepour*, qui appartient au Rajah de *Bellaſpour*. Le 16 nous fimes halte au bord du *Noulla* : 7 coſs. aujourd'hui nous avons trouvé une famille de Cachemir. C'étoit un orfèvre avec ſa femme et ſes enfans, et qui vouloit s'établir dans une ville près des frontières du Thibet.

Le 17, huit coſs; à *Kounda*, petit village ſitué à 5 milles au nord-oueſt de Dourmpour. C'eſt la réſidence du chef d'un petit diſtrict qui dépend de Bellaſpour. A *Dourmpour*, je payai deux roupies pour laiſſer paſſer mon cheval.

Le 18 à *Gowrah :* neuf coſs. Je me repoſai pendant la chaleur du jour près d'un moulin à eau ; ce fut le premier que je vis dans les Indes. Le matin à 2 heures, j'obſervai une éclipſe de lune qui dura près de deux heures. Le ſoir nous entrâmes dans une maiſon de payſan, à qui nous demandâmes la permiſſion de faire entrer nos paquets chez lui et de chercher dans une de ſes granges quelques places où nous puſſions paſſer la nuit. Le payſan me regarda fixement. Ma figure ne parut pas lui convenir, et il nous dit franchement qu'il craignoit bien que nous ne nous contentaſſions pas d'une grange. Il avoit de la peine à croire que nous fuſſions entrés chez lui ſeulement pour y paſſer la nuit, et il ne nous permit d'entrer dans ſa cour, que lorſque le marchand de Cachemire lui eut montré quelques petites marchandiſes. Les diſtricts de *Houndah* et de *Gowrah* s'appellent *Barrah Touckrah*, (*) parce qu'ils ſont compoſés de petits pays qu'un Rajah de *Bellaſpour* avoit aſſignés, il y a cinquante ans, à ſes jeunes fils.

(*) Expreſſion qui, en Indien, veut dire douze parties.

Ces petits états ſont mal gouvernés, et le voyageur qui va du Gange en Cachemire court ici riſque d'etre pillé.

Le 19, dix coſs; au village *Tayanaghour;* et le 20, 12 coſs; à *Bellaſpour*, la réſidence de la Ranée ou Princeſſe du pays de *Calour*. Cette ville eſt ſituée au ſud-oueſt du *Setloud* ou Soutloudge, le plus oriental des cinq fleuves qui ont donné à ce pays, depuis *Sihrend* juſqu'à l'Indous, le nom de *Pouniab*. (*) Le *Setloud*, fleuve très-rapide, a près de cette ville environ cent verges de large. *Bellaſpour* eſt une ville bien bâtie et avec une régularité rare dans ces pays. *Calour* touche, au nord, au diſtrict de *Kangrah*; à l'eſt, à un pays conſidérable nommé Bouſſeer; au ſud, au *Nhan;* et à l'oueſt, au *Pouniab*. Les revenus annuels de ce pays doivent monter à douze lacks de roupies. A mon arrivée à Bellaſpour, la Ranée étoit en guerre avec le chef de *Kangrah*, et l'armée de la Princeſſe étoit ſur les frontières de l'ennemi. Les cauſes de cette guerre ne vous édifieront et ne vous réjouiront pas beaucoup; et cependant cela occupe les habitants de ces montagnes comme ſi les collines et les bois de *Bellaſpour* étoient le théâtre d'une guerre générale. Le ſiège de Troye et les combats près du Scamandre, ne paroîtroient rien à ces héros des bois auprès de leur guerre; et ils n'y voudroient trouver d'autre reſſemblance que d'avoir été l'une et l'autre occaſionnées par des femmes. J'ai commencé involontairement à m'intéreſſer à leur hiſtoire, et comme je n'ai rien de très-important à vous communiquer, je vais vous en ennuyer.'

Pour détailler mieux la choſe, je dois vous rappeler

(*) Mot Perſan, qui veut dire cinq rivières.

les tems d'Akbar, qui fut, dit-on, le premier Empereur Mahométan qui soumit ces pays de montagnes. Sur la frontière septentrionale de Calour, est une forteresse, Kote-Kangrah, que Akbar, qui l'assiégeoit en personne, fut une année à réduire. Du moins voilà ce que la tradition raconte. Pour récompenser un de ses officiers qui s'étoit distingué lors du siège, Akbar lui donna cette fortereſſe avec une assez grande étendue de pays qu'il y ajouta. La postérité de cet officier, qui suit la secte des Choutes, posséda ces pays jusqu'au moment actuel, que le Rajah de Kangrah ravagea le pays et assiégea la fortereſſe. Le Mahométan incapable de résister à cette attaque, implora le secours de la Ranée de Bellaspour, qui, comme une vraie héroïne, accourut défendre son voisin et vengea bientôt le tort qu'on lui faisoit, en pillant et ravageant tout dans le pays de Kangrah. Le prince de Kangrah soutient inutilement que la Ranée, lorsqu'elle a vu le pays de son ennemi sans défense, a pris le prétexte de secourir son voisin pour augmenter sa propre puissance.

Le 21 et le 22 nous restâmes à *Bellaspour*. La guerre ne troubla pas peu notre voyage. Il y avoit dans l'armée de *Kangrah*, par laquelle nous devions passer, une troupe de Sicques qui avoient répandu un effroi général dans ces pays éloignés. Les deux Cachemiriens, à présent mes seuls compagnons, ne vouloient pas partir absolument que nous n'eussions reçu du renfort. Après plusieurs représentations, ils consentirent à aller avec moi dans le camp de Bellaspour. Ils étoient forcés de convenir eux-mêmes, qu'il étoit vraisemblable que nous y trouverions plutôt que dans la ville des voyageurs qui voudroient aller au nord. Mais l'Indou, dans toutes ses actions, est paresseux et très-peu entreprenant;

et notre ſupériorité vient en grande partie de ce que nous les attaquons par ce côté foible. La promptitude de nos réſolutions, et la célérité de nos entrepriſes, doivent nous donner l'avantage toutes les fois que nous aurons affaire avec eux. L'inaction et la lenteur naturelle de leur eſprit, eſt encore augmentée par leur foi à la prédeſtination et à l'aſtrologie. Les Indous regardent avec l'attention la plus ſcrupuleuſe, aux jours, aux heures et aux minutes, et ils dirigent leurs actions, même les affaires de la vie ordinaire d'après les déciſions de l'aſtrologue. Lorſque celui ci apperçoit dans les perſonnes qui l'interrogent une averſion ſecrète pour certaines choſes, ou lorſqu'il craint que ſa réputation ne ſouffre par une réponſe qui eût engagé à tenter ce que l'on projetoit ſurement, il ſait trouver un obſtacle. Quelle ſupériorité n'avons nous pas ſur de telles gens; et cependant nos dernières entrepriſes, dans les Indes, ont diminué la réputation des avantages naturels et acquis que les ſoldats anglois avoient montrés dans la plupart des occaſions.—Je prie de ne pas méſentendre cette digreſſion, et de ne pas croire que je favoriſe les pillages et les incurſions que nous avons faites par occaſion dans les pays de nos voiſins.(†) Notre conduite, à l'égard des Marattes, étoit auſſi injuſte qu'impolitique, et je ne ſais ſi nous devons nos ſuccès à notre bonheur ou à la folie de nos ennemis. (*)

Le 23 au ſoir je paſſai le *Setloud* dans un bateau. Le fleuve eſt étroit, profond et rapide, et fait beaucoup de détours. Je me repoſai dans un petit village ſitué

(†) On trouve dans les mémoires de Haſtings, relatifs à l'état de l'Inde, la véritable raiſon de la guerre des Marattes de laquelle Forſter parle. N. du T. A.

(*) La convention de Wargaoum, qui nous couvrit d'opprobre.

vis-à-vis de Bellaſpour, quoique l'endroit où l'on paſſe ſoit à deux milles de la ville. Un kafilah de Joumbooſhaul s'étoit campé au nord de la ville. Il alloit à Dehli et à Louknow. Je fis connoiſſance avec des perſonnes du kafilah, et par leur influence j'obtins la permiſſion du receveur du péage de paſſer ſans obſtacle. Cela me fit d'autant plus de plaiſir, que le Gouvernement de *Bellaſpour* eſt connu pour ſes concuſſions. Le receveur porta ſes bontés plus loin encore que je ne l'avois eſpéré. Non-ſeulement il me fit paſſer librement par le diſtrict de Bellaſpour, mais il me donna une lettre de recommandation pour ſon frère, receveur de la douane à *Kangrah*. Les perſonnes du kafilah étoient curieuſes de ſavoir mon hiſtoire, et peut-être deſireriez-vous ſavoir celle que j'inventai dans ce tems. Il y avoit dans le kafilah quelqu'un qui parloit turc, il fallut compoſer mon hiſtoire d'après cet accident. Dieu ſait combien j'en ai inventées pendant mon voyage. J'eſpère que vous me les pardonnerez en m'excuſant ſur la néceſſité où j'étois de les faire. Aujourd'hui je dis que j'étois né turc, mais que j'étois venu de tres-bonne heure aux Indes où une perſonne de diſtinction m'avoit élevé. Mon long ſéjour aux Indes m'avoit fait oublier le turc. J'avois été preſque toujours ſoldat; mais une maladie m'ayant fait quitter mon état, je m'étois fait marchand ambulant. Cette hiſtoire étoit aſſez ſimple et vraiſemblable; moi-même j'entrois dans tant de détails que je commençois auſſi à la croire vraie. On m'avoit vu cependant écrire deux ou trois fois. Un des voyageurs me dit, que c'étoit à l'Européenne et d'une manière fort peu en uſage. La remarque m'embaraſſa. Cependant je répondis, ſans héſiter, que j'avois toujours été accoutumé à écrire ainſi ma dépenſe jour-

nalière, pour à la fin de l'année en ſavoir le montant et ne pas dépenſer plus que ma recette ne le permettoit. Ordinairement je notois mes obſervations en écriture perſane. Mais un jour que j'écrivois une lettre angloiſe, il y avoit un Cachemirien près de moi qui avoit ſervi en Bengale ſur un vaiſſeau anglois, il vit que j'écrivois comme les Européens de droite à gauche : cependant ma réponſe, que les turcs écrivoient de cette manière, le ſatisfit. Les Aſiatiques ont la coutume de s'accroupir lorſqu'ils lâchent leur eau, moi je reſtois debout ſans penſer que cela n'étoit pas dans le rôle que j'avois pris. On me fit des reproches ſur ma mal-propreté, et je répondis que c'étoit une mauvaiſe habitude de ſoldat, à qui la ponctualité du ſervice et leur vie errante permettoient quelquefois de s'écarter du décorum, ſoit qu'ils ne fiſſent pas attention, ſoit à cauſe de la bonne intelligence dans laquelle nous vivions, mes compagnons de voyage ne me reconnurent pas du tout ſous le maſque que j'avois pris, et que j'eſpère garder juſqu'à la fin de mon voyage.

DIXIÈME LETTRE.

Nourpour 1783.

Le 22 du mois dernier, je vous ai décrit mon voyage de Lall-Dong à Bellaſpour. A préſent je puis vous dire que je ſuis arrivé en bonne ſanté à *Nourpour*, la ville la plus conſidérable du diſtrict de ce nom, ſans avoir été attaqué par les tigres, les brigands ou les Sicques. Du bord occidentel du Setlour, nous allâmes le 24 mars au village *Comour-Hattée :* 8 coſs. Une Hattée, qui dans le langage du pays veut dire une taverne, eſt toujours

ce qu'il y a de plus agréable pour un voyageur. Auſſi je cherchois toujours à m'arrêter dans de telles tavernes. Je trouvois là de la farine de froment, des pois et du ghée, (*) c'eſt ce qui formoit ordinairement mes repas; et lorſque j'en priois honnêtement celui qui les vendoit, il me permettoit ordinairement de m'arrêter dans la cour de ſa maiſon.

Le 25 nous fimes dix coſs pour parvenir à l'armée de Bellaſpour. On n'a pas beſoin de la plume d'Homère pour nommer les différents peuples qui formoient ſon armée, et peindre les noms, la force et le caractère de leurs chefs et la place qu'ils occupoient. Il ſuffira de dire qu'il y avoit environ 300 cavaliers et 8000 fantaſſins armés de fuſils, d'épées, de lances et de maſſues. Ils occupoient deux côtés de la montagne, ils étoient dans le plus grand déſordre et tous auſſi ſales les uns que les autres. Les troupes avoient campé quatre mois ſous de petites huttes faites de branches d'arbres; ainſi on peut croire qu'un tel ſéjour n'etoit ni ſain, ni agréable. Il n'y avoit en général que quatre tentes et encore fort communes. L'une d'elles étoit pour le Généraliſſime, frère, et ſi je ne me trompe pas, frère aîné du dernier Rajah de Bellaſpour; car dans les Indes ni l'Indou, ni le Mahometan n obſerve exactement le droit de primogéniture. Ce Généraliſſime, à cauſe de ſon grand âge, ne pouvoit faire aucun ſervice; on lui avoit adjoint un frère plus jeune qui commandoit à ſa place. La Ranée, avec ſon fils âgé de dix ans, et un Sounnaſſée favori de la Reine, s'étoit retirée dans une citadelle d'où elle dirigeoit les opérations de la guerre. Puiſque j'ai déjà parlé de l'hiſtoire de Bellaſpour, je

(*) Du ghée eſt du beurre fondu dont on ſe ſert toujours dans es cuiſines Indiennes.

veux vous raconter celle de la Princeſſe, cela jetera peut-être du jour ſur le caractère et la conduite des femmes. Sans me perdre dans des éloges qui ſeroient inutiles, je vous dirai que la Rannée de Bellaſpour, après la mort du dernire Rajah, ſe déclara elle même tutrice de ſon fils et régente du pays. (*) Le frère de ſon époux voulut s'y oppoſer, celui-là même qui a le commandement de l'armée. Il y avoit encore d'autres obſtacles à ſurmonter, les plus grands venoient de ſon ſexe qui lui défendoit de paroître en public. Enfin elle vainquit toutes les difficultés et devint tout-à-fait la maîtreſſe. La victoire de la Princeſſe entraîna après elle la détention de ſon rival; mais il y fut bien traité et bientôt on le mit en liberté. Cette femme eſt pleine d'eſprit; mais après avoir ſu conduire avec un bonheur égal ſes guerres et ſon adminiſtration, elle s'eſt laiſſée ſurprendre par l'amour. Je laiſſe aux connoiſſeurs expérimentés en amour, à décider ſi cette paſſion, comme le prétendent nos moraliſtes ſévères, eſt un ſupplément et en même-tems l'alliage de nos vertus, ou ſi elle élève nos autres vertus et nous en donne même de nouvelles, comme le prétend le ſpirituel Yorick. Quoiqu'il en ſoit, j'ai vu l'objet de l'amour de cette Princeſſe, et il fait honneur à ſon goût. C'eſt un bel Indou, tout jeune encore, et qui contre l'eſprit de ſa ſecte, qui eſt preſque auſſi ſévère que l'ordre des chartreux, s'habille fort bien et à la Mahométane. On

(*) J'ai déjà remarqué dans mes obſervatinns ſur la religion de l'Indous, que parmi eux, une veuve devient après la mort de ſon mari le dernier membre de la famille. Cette loi eſt éludée à préſent par les richeſſes, le pouvoir et l'intrigue. Au reſte il n'eſt pas inutile de remarquer que les Indous ſe ſervent du mot *veuf*, pour exprimer quelque chote de bas ou d'inſignifiant.

reconnoît tout de ſuite à l'aiſance de ſes manières, à la coquetterie recherchée de ſa parure, le favori des femmes. Auſſi l'amour fait naître des changements même parmi un peuple qui obſerve ordinairement tous les préceptes de ſa religion avec une exactitude qui choque le ſens commun, et qui ſouvent tombe dans les plus grandes abſurdités. (*) En voilà aſſez ſur la Ranée de Bellaſpour, je lui ſouhaite au reſte toute ſorte de proſpérités.

Ce fut alors que j'appris, que mon chemin à l'armée de Kangrah ſeroit très-dangereux ſans une eſcorte militaire. Pour tâcher de m'en tirer d'une manière ou d'autre, j'allai trouver le Généraliſſime. Il étoit aſſis ſous un banian et étoit entouré de ſes premiers officiers, qui pour la plupart ne portoient rien autre qu'un cuir de buffle du pays. Il faiſoit juſtement la revue de recrues arrivées nouvellement de leur pays, ou plutôt de leurs bois. Ils reſſembloient à des ſatires, à des faunes ou à ces divinités des bois comme les anciens les ont dépeintes; et je ne crois pas que tout l'art et la rigueur même d'un caporal pruſſien pût donner à ces hommes des bois une connoiſſance quelconque du ſervice militaire. En m'approchant du chef, je lui préſentai une roupie que j'avois miſe ſur le bord de mon habit. Vous ne ſavez peut-être pas encore qu'on ne doit pas tenir cette pièce d'argent dans ſa main, il faut la tenir ſur un mouchoir ou ſur le bord de l'habit, et lorſque le ſupérieur veut écouter ou favoriſer ſon client, ſouvent, ſoit par généroſité, ſoit à cauſe de

(*) Dans le voiſinage de Benarès il y a un ordre religieux d'Indous qui ne font abſolument aucun uſage de leurs mains, même dans les cas les plus néceſſaires; ils ſe laiſſent ſervir par d'autres, et il faut les faire manger.

ſon état, il ne prend pas le préſent, il le touche ſeulement du doigt. Cela ſuffit pour faire au ſuppliant l'honneur qu'il attendoit, ou lui promettre le ſecours ou la protection qu'il demandoit. Le Prince me reçut fort bien et m'accorda ma prière. Je demandois que notre petite ſociété de voyage pût accompagner le premier courier que l'on enverroit à l'armée de Kangrah. Il ajouta même qu'on étoit ſur le point d'expédier certaines lettres auxquelles on travailloit alors. Un ou deux jours après, j'appris que ce Prince des montagnes étoit fait comme les autres Indous. Je lui faiſois ma cour pour la ſeconde fois. Il avoit ſeulement auprès de lui ſon Cotewaoul ou ſon maître des cérémonies. (*) Il me fit ſouvenir que je devois lui offrir mon préſent. Je lui donnai une roupie que Cha-Alloum, Empereur actuel, avoit fait frapper. Ici ces monnoyes ont moins de valeur que celles à un autre coin, auſſi mon préſent fut-il mal reçu et on l'examina de tous les côtés. Ne croiriez-vous pas que j'avois affaire à un miſérable marchand Indien et non à un Prince. Cette avarice et cette conduite indécente me révolta, mais d'un autre côté elle me fit plaiſir, en m'expliquant clairement le caractère des Indous. Une autre preuve de leur peu de tenue dans leur conduite, et de leur manque de véritable bravoure, c'eſt une anecdote que je veux vous conter, quoiqu'elle ne tienne pas à la ſuite de ces lettres. (†) Lorſque les Mahométans furent chaſſés de Cattouk, le propriétaire ou le gouvemeur de ce pays s'enfuit en Bengale. Après y avoir vendu les

(*) Le maître des cérémonies a auſſi l'inſpection ſur la police.

(†) Je ne trouve pas cette anecdote juſtement appliquée. On ne peut faire ſervir la manière d'agir et de penſer des Indiens, Mahométans, ou de ceux qu'on appelle Mores, pour expliquer celle de l'Indou payen. Il y a de la différence entre les deux. Note du. T. A.

tréfors et les bijoux qu'il avoit fauvés, il alla à la côte de Coromandel, où il obtint une penfion du Nabab de Carnatic. Tant qu'elle fut payée exactement, il vécut dans l'aifance. Il avoit fon palanquin, fa fuite, fes valets. Le Nabob ayant trouvé plaifant de retrancher quelque chofe fur les penfions les plus confidérables, fon client perdit auffi fur la fienne. Alors il renonça à fon palanquin et acheta un petit cheval. C'étoit fans doute une humiliation bien dure, mais le calice d'amertume n'étoit pas encore vuidé. La penfion fut encore réformée, et à la fin retirée tout-à-fait. Il étoit trop fier pour gagner fa vie en travaillant honnêtement. Il aima mieux voler et faire des fripouneries: on eut peine à le fauver d'une mort honteufe. Ces exemples vous peindront mieux le caractère national que de longs raifonnements

Lorfque l'homme n'apprend pas de bonne heure à admirer des exemples d'honneur et de probité, et qu'on ne l'accoutume pas à déteſter des actions vicieufes; bien plus, lorfque dès fa première jeuneſſe on lui apprend à n'eſtimer les devoirs de la vie que d'après de vains ufages et des fables fans raifon, il n'eſt pas étonnant qu'à la fin les hommes foient gâtés de cette façon.

Les mouches me tourmentèrent tellement, dans le camp de Bellaſpour qu'à peine pouvois-je garantir contr'elles ce que je mangeois. Les mouches indiennes ont, je crois, une doſe de poiſon avec elles. Quand on en avale une on ſe trouve mal et on vomit tout de ſuite. Je croyois d'abord que ce mal-aiſe provenoit du mouvement de l'inſecte dans l'eſtomach; mais en examinant mieux, je trouvai qu'une mouche, qui avoit été fort peu de tems dans l'eſtomach, ne donnoit plus un ſeul ſigne de vie. La grande chaleur de l'eſtomach doit tuer à l'inſtant cet inſecte.

Notre ſéjour, dans le camp de Bellaſpour, étoit incommode et dégoûtant. La chaleur étoit très-forte, et l'air gâté par la mal-propreté de tant d'hommes et de bêtes. J'étois tellement impatienté, que je voulois eſſayer tout pour me tirer de ma ſituation. Cette impatience occaſionna une réſolution qui auroit vraiſemblablement anéanti tout mon plan. Deux couriers ou eſtafettes, qui devoient porter des propoſitions de paix dans le camp de Kangrah, promirent de nous accompagner. J'étois réſolu de me confier à eux, quoique mes compagnons de voyage s'y oppoſaſſent et ſoutinſſent que ces hommes nous trahiroient. Le Chobedar (*) du Général, qui étoit Mahométan, chercha auſſi à me donner des idées déſavantageuſes des courriers; mais je voulois partir. Du reſte ſi ces hommes avoient de mauvais projets contre nous, bientôt il n'y eut plus rien à craindre. La veille de notre départ un grand convoi d'ânes chargés de fer voulut prendre notre route. Le 29 toute la ſociété réunie ſe mit en mouvement. Nous étions à peine ſur les frontières de Bellaſpour, à huit milles du camp, que nous eumes tous une belle peur. Il parut deux cavaliers de Kongrah. Ils paſſèrent devant moi, tombèrent ſur l'arrière garde de notre caravanne, et ils prirent aux commerçants en fer la valeur de cent roupies. C'eſt dans ce pays une aſſez forte ſomme. Ils ſaiſirent auſſi un pauvre Cachemirien qui étoit reſté en arrière, et ils étoient ſur le point de le dépouiller, lorſqu'il ſe mit à crier qu'il étoit mon valet, et que j'étois une perſonne de conſidération. Auſſitôt mes cavaliers coururent après moi. En s'approchant, l'un d'eux me dit que j'avois l'air d'un

(*) Un homme qui porte un bâton d'argent devant les perſonnes de diſtinction.

Balla Audiwée (*) et que je n'avois rien à craindre d'eux, qu'ils ne s'attaquoient qu'à de malheureux voyageurs égarés. Les trouvant si polis, je fis mettre en liberté le Cachemirien ainsi que mon valet qui étoit survenu et qu'ils avoient arrêté. Ce fut un bonheur pour les prisonniers que je fusse là. Les cavaliers étoient âpres à la curée, et ne paroissoient pas difficiles sur le choix des personnes Pendant que je fus dans leur voisinage, ils mirent plusieurs passants à contribution et ils prirent entre-autres à un ânier une paire de souliers. Ici nous apprîmes que deux cent Sicques, qui avoient été à la solde de Kangrah, alloient bientôt se montrer. Comme je connoissois la façon de s'y prendre des apôtres de Nannok, (†) surtout au service étranger, j'aurois bien donné la moitié de mon bien pour pouvoir conserver l'autre. Il n'y avoit pas d'autre parti à prendre, que d'affecter l'assurance et la confiance, et Dieu fait comme j'étois assuré. Je partis au grand trot et en peu de tems je fus au milieu de ce corps redoutable qui me regarda beaucoup, mais ne me fit pas de mal. Les Sicques avoient cru que nous étions une troupe ennemie, ils s'étoient tenus prêts au combat. Ils assuroient sur le ton d'une exclamation religieuse, que leur prophète les y encourageoit. Je descendis pour leur témoigner plus de considération, et je tenois mon cheval par la bride, lorsqu'un étourdi de Sicque me toucha en passant. Le cheval fougueux qu'il montoit, qui parut me mépriser, moi ou mon cheval, ou peut-être tous les deux, se mit à ruer. Mon Sicque tomba par terre, et comme la scène se passoit juste sur le sommet d'une montagne, le

(*) C'est ainsi qu'on nomme, en Indostan, ceux qui sont au-dessus de la classe du peuple.

(†) Le fondateur de religion et de la secte des Sicques.

malheureux cavalier démonté roula jusqu'en bas, et perdit en chemin son fusil, son épée et son turban. Je craignois que le désastre du Sicque ne me fit tomber les autres sur les bras; mais comme j'avois témoigné l'intérêt que je prenois à l'accident du cavalier, et que je me donnois toute sorte de peine pour retrouver ce qu'il avoit perdu, tous me remercièrent.

Ma bonne fortune avoit détourné de moi les dangers qui m'avoient menacé, et j'arrivai sain et sauve au camp de Kangrah, où comme on l'appelle d'après un vieux nom du pays, de Kalochin-Rajah. Nous avions beaucoup souffert de la faim et de la fatigue, quoique notre voyage n'eût été que de seize ou de dix-sept milles; aussi le soir de notre arrivée cherchâmes nous un peu à nous remettre. Il n'y avoit dans le camp qu'un petit corps de cavalerie. La plus grande partie des troupes étoit au siège de Kote-Kangrah, sous la conduite du Rajah. Le chemin ordinaire d'ici à Joumbo passe par Nadone, capitale du pays de Kangrah, et par le district d'Huricpour. Mais ces environs étoient inondés de Sicques, il nous fallut quitter la route ordinaire et marcher plus vers l'ouest. Il est à craindre que ces montagnards ne causent tant de troubles dans le pays, que le seul chemin des Indes à Cachemir n'en soit fermé, ou que du moins il soit si peu sûr qu'aucun gain n'en puisse balancer le danger.(*)

Nous partîmes le 30; nous fîmes 6 cosses, et nous arrivâmes avec le kafilatz des négociants en fer à *Soorée*, petit village dont étoient la plupart des marchands de la caravane. On se reposa dans ce village, qui est à une journée de distance du droit chemin, parce que les âniers vouloient voir leurs femmes et leurs enfans.

(*) La suite a confirmé cette crainte.

A l'oueſt de Soorée, qui eſt ſitué dans une vallée, nous paſſâmes une chaîne de montagnes hautes et fort roides.

Le 31, 4 coſs; à *Bompal*, petit village ſur une colline. Cette journée fut ſi courte par complaiſance pour les marchands de fer qui vouloient aller au camp de Kangrah et tâcher de recouvrer ce que les Sicques leur avoient pris; mais ils revinrent ſans avoir rien fait: ils paroiſſoient diſpoſés à partir d'un pays dans lequel, au lieu de réparer le dommage qu'ils avoient eſſuyé, on leur avoit fait de nouvelles demandes. Toute la nuit j'eus ſur le corps une pluie violente et continue. J'ai beaucoup ſouffert du mauvais tems dans mon voyage, et cependant, graces à mon bon tempérament, ma ſanté n'a pas été attaquée.

La pluie, qui duroit toujours, nous retint à *Bompal* juſqu'au 2 Avril. Ce jour-là nous fimes 8 coſs et arrivâmes à un petit village nommé Choumbah, qui appartient au Rajah *d'Ieſſoul*. Non loin de *Bompal* nous fumes arrêtés par le commis de la douane de Nadone; il avoit fait trois milles pour nous demander un péage de quelques ſols. Environ à moitié chemin, on voit, à droite, un temple indien au pied duquel coule le *Byas-Gounge*, le ſecond des fleuves du *Pouniab* en partant de l'eſt. Le fleuve eſt rapide et a environ cent verges de large; il coule ſur la gauche.

Une grande partie du chemin de Bompal à *Chombah* paſſe par un vallon arroſé du Byas, et au nord duquel on voit les pays plats et fertiles d'*Huricpour*. Le pays de Kangrah ou Catochin touche, au nord et au nord-oueſt, à Houricpour; à l'eſt, à Choumbah; au ſud, à Calour; et à l'oueſt, au Pouniab. Les revenus ordinaires, qui montoient à 7 lacks de roupies, ont diminué par l'alliance du Rajah avec

les

les Sicques. Ceux-ci pillent partout où ils vont. Ces brigands ſe conduiſent comme cet homme que le cheval engagea à terminer ſon différent avec le cerf; vous ſavez à quel uſage on employa l'imprudent cheval, lorſque la victoire eut eté décidée à l'avantage des puiſſances réunies.

Ce jour-là notre petite ſociété, qui avoit été groſſie dans le camp de Bellaſpour par des Cachemiriens, réſolut, par crainte des Sicques qui rendoient le chemin ordinaire peu ſûr, de quitter le kaſilah et d'aller à Joumbo par des chemins de traverſe. Un marchand indien compte la perte du tems preſque pour rien et reſte deux ou trois mois tranquille, plutôt que de s'expoſer au moindre danger.

Le 3, dix coſs; à *Dada*, dépendant du Rajah de *Sebah*. Nous trouvâmes dans un ruiſſeau qui traverſe ce village d'excellent poiſſon, qui, pour la forme et le goût, reſſemble beaucoup à nos truites. Ce diſtrict touchant l'extrêmité la plus élevée du Pouniab, eſt abandonné à la diſcrétion des Sicques, qui le paſſagent de manière à ne pas ſe gêner eux-mêmes. Notre chemin paſſoit devant le fort Sebah (*) qui a une très-agréable poſition ſur un ruiſſeau ou un petit fleuve. Nous vîmes là deux Sicques à cheval effrayer le commandant et toute la garniſon quoiqu'enfermés dans leur fort. Les cavaliers étoient envoyés pour percevoir le tribut que les Sicques ont impoſé aux Princes des montagnes depuis le Gange juſqu'à Joumbo. Ils étoient très-mécontents de ce qu'on avoit différé le payement, auſſi parlèrent-ils aux Indous effrayés comme

(*) Ce fort eſt ſitué à environ 3 coſs, au ſud-oueſt, de *Dada* et eſt la ſeule reſidence fortifiée que j'aie vue dans ce pays. Le voiſinage du Pouniab a engagé vraiſemblablement les montagnards à le fortifier.

un magiſtrat en europe parleroit à des bohémiens ou à des vagabonds. Dans le fait, mon ami, il faut un courage et un amour de l'humanité plus qu'ordinaire pour uſer de ſon pouvoir avec modération. Notre nature n'eſt que trop portée à en abuſer, et cependant ſi nous rentrions en nous-même, nous trouverions bien des raiſons de douceur et de ménagement; et moi auſſi j'ai ſouvent des accès d'impatience, et je les ai remarqués depuis ſi long-tems en moi, que je regarde cette impatience comme innée. Dans un de ces accès je quittai ma ſociété et marchai en avant l'eſpace de plus d'un mille. Je rencontrai un homme à cheval qui avoit l'air d'un voleur de grand chemin. J'étois bien armé, je paroiſſois le plus fort des deux, je ne craignis pas la rencontre. Cependant ma qualité d'étranger, et mon équipage qui étoit bon à prendre, engagea le cavalier à m'arrêter et à me demander d'un ton impérieux qu'elle étoit ma patrie et mes occupations. Ma réponſe ne fut ni ſatisfaiſante ni polie, et je le quittai bruſquement, quoiqu'il parût deſirer continuer l'entretien. A un quart de mille je trouvai un Sicque à cheval, qui ſurement alloit en maraude. Après m'avoir regardé attentivement, il vit que l'iſſue du combat ſeroit douteuſe, mon épée étoit longue et ma mine hardie; il me ſalua d'un air d'amitié et continua ſa route. Bientôt après il joignit mon premier inconnu; ils tinrent conſeil, et le reſultat fut de vouloir me piller. Mes compagnons de voyage, qui m'avertirent enſuite de ce que ces coquins tramoient, s'approchèrent pendant qu'ils concertoient leur plan d'attaque. Il s'en ſuivit une explication mutuelle. Nos pillards virent bien que les quatre hommes a pied qu'ils avoient devant eux m'appartenoient, et ils en tirèrent la concluſion que quand

même tous deux enſemble, ils ſeroient plus forts que moi, un tel renfort tourneroit le combat à leur déſavantage. Ils cédèrent à cette excellente raiſon et nous laiſſerent paſſer tranquillement.

Le 4, dix coſs, à un village dans le diſtrict de Doutar-Joulvara; c'eſt là qu'un chef des Sicques a conſtruit un petit fort pour tenir en reſpect tous les environs. Le pays commence à s'aplatir inſenſiblement. Cela me fit un grand plaiſir. Il ſembloit que mon œil étoit fatigué, et qu'il avoit été pour ainſi-dire bleſſé par toutes ces hautes montagnes qui s'élevoient juſqu'aux nues. Le diſtrict de *Doutar* ou *Doutarah* s'étend juſques par-delà les montagnes et les collines du Pouniab, à travers leſquelles nous avions paſſé lors de notre dernière direction vers le ſud. Pendant cette journée, je n'eus avec moi que le marchand Cachemirien, les trois autres, qui s'étoient joints à nous dans le camp de Bellaſpour, étoient allés en avant, et mon valet étoit reſté. Vers le ſoir, lorſque nous fumes au pied d'une montagne, nous vîmes une troupe de cavaliers qui nous ſuivoit par le même chemin, c'étoient des Sicques; jugez de notre frayeur. A leur approche je mis dans un buiſſon, près de moi, mes lettres de change et mon argent comptant, ſans que mon compagnon de voyage s'en apperçût. Mais les idées déſavantageuſes que nous avions conçues de ces cavaliers étoient injuſtes, et je m'eſtime heureux de pouvoir repreſenter deux fois la conduite des Sicques ſous un jour avantageux. Cette troupe forte à-peu-près de 200 hommes, et qui contenoit pluſieurs Mahométans, marchoit vers le diſtrict de *Hourriepour*. Nous fimes bonne contenance. Nous fumions nos pipes; mais apparemment, que malgré notre bonne mine, ils

s'apperçurent de mes craintes, car en paſſant quelques-uns, après avoir fumé un moment dans notre pipe, nous aſſurèrent qu'ils nous protégeroient contre les mauvaiſes intentions de leurs camarades. Après leur départ je repris mon dépôt, ſans que mon camarade le vît. Le marchand Cachemirien étoit ravi de ce que nous en étions quittes pour la peur, et il jura par ſa barbe, que ſitôt que nous ſerions arrivés à la couchée, il offriroit à Mahomet ou au patron de ſon pays, à Mourdoom-Saib, pour deux ſols de ſucre brun, pour le remercier de notre merveilleuſe conſervation. Nous rencontrâmes encore pluſieurs traîneurs. Ce ſont ordinairement les plus dangereux. Nous leur dîmes qu'on nous avoit chargés de les avertir qu'ils euſſent à ſuivre leurs camarades le plutôt poſſible. Cette commiſſion nous donna de la conſidération. Quand ils virent que leur troupe ne nous avoit pas pillés, ils ſuivirent ce louable exemple.

Un marchand à *Toulwara* nous donna une retraite commode pour paſſer la nuit. Mon domeſtique nous rejoignit ici. Il avoit couru les mêmes dangers que nous; mais il avoit encore gardé avec ſoin le reſte des poiſſons que nous avions achetés à Dada. Nous en fîmes un excellent ſouper. Toute perſonne qui trouve un bon gîte après pareilles aventures, pourra m'en croire. Mon compagnon exécuta fidélement ſon vœu. Il blâmoit mon inſouciance après la grace viſible de la providence qui m'avoit ſauvé. Je vantai inutilement le mérite des prières du cœur. J'aſſurai que j'étois ſincérement reconnoiſſant de notre délivrance, et que j'eſpérois que les actions de graces que j'en rendois, ſeroient auſſi agréables à Dieu que des offrandes de ſucre que je ne pouvois donner. Ces idées oppoſées à

la foi de mon camarade, laquelle ne conſiſtoit que dans de bruyantes cérémonies, m'attirèrent de nouveaux reproches.

Le 5, 7 coſs; Badpour, village très-peuplé dans le diſtrict de Nourpour. A environ 2 coſs, à l'eſt, de Badpour, près de Rhay-Ghaut ou Pouttoun, nous paſſâmes dans un bac le Byas Goungah, et nous arrivâmes ſur la route d'Ioumbo où les Sicques n'avoient pas encore paru.

Le 6 à Goungatau, dix coſs. Je paſſois à cheval un ruiſſeau près de ce village, quand mon cheval s'arrêta tout-à-coup et me jeta dans l'eau tout de mon long; entre-autres choſes une lettre de change ſur Joumbo fut toute mouillée, et ce n'étoit pas là le premier malheur qu'elle avoit éprouvé.

Le 7 à *Nourpour*, le chef lieu d'un diſtrict du même nom. Cette ville eſt ſituée ſur le haut d'une montagne ſur laquelle on monte par des degrés de pierre. La ville a un air d'aiſance et on y remarque de l'activité. Au ſud-eſt, le payſage eſt ouvert et agréable. Sa beauté eſt encore relevée par un fleuve pittoreſque dont l'eau eſt claire comme du criſtal. Les montagnes qui avoient juſqu'alors tant offenſé mes yeux, bornent encore l'horiſon à l'oueſt et au nord. Dans cette poſition elles ont pourtant leur avantage, et comme j'en ai profité, il ſeroit injuſte de n'en pas parler. La chaleur du ſoleil étoit extrêmement vive. Nous l'euſſions ſentie bien mieux encore, ſi le vent du nord n'eût pas été agréablement rafraîchi par la neige qui couvre dans ces environs le ſommet des hautes montagnes. Sans un pareil rafraîchiſſement, notre ſéjour dans le camp de Bellaſpour, auquel je ne puis penſer ſans frémir, nous eût coûté notre ſanté et peut-être la vie.

Il y avoit un kafilah de Joumbo qui s'étoit campé ſur une plaine près de Nourpour. Ses marchandiſes appartenoient, en grande partie, à des Sounaſſées (*) et étoient deſtinées pour la foire de Dehli. Cette caravane m'apprit, qu'une guerre déſaſtreuſe que le Rajah de Joumbo avoit avec les Sicques, l'avoit mis fort mal dans ſes affaires Qu'il avoit mis, me dit-on, une impoſition ſur tous les habitants de la ville ſans exception, et les concuſſions avoient fait quitter la ville aux marchands les plus conſidérables. Les Sounaſſées avoient à leur ſervice deux on trois Cachemiriens, dont on fait tout ce qu'on veut, et qui ont une activité rare et une patience infatigable lorſqu'ils peuvent gagner quelque choſe. Ils me dirent que je riſquois beaucoup d'aller à Joumbo dans un tems où toute perſonne qui paroiſſoit poſſéder quelque choſe fixoit ſur elle l'attention du gouvernement. Ces détails m'inquiétoient d'autant plus, que mes affaires exigeoient abſolument ma préſence à Joumbo. Puiſque je parle de la ville de Nourpour, je ne puis pas paſſer ſous ſilence qu'il demeure dans cette ville un marchand reſpectable, né en Pouniab et nommé Daoud-Kan. Il vécut long-tems à Joumbo; mais ayant éprouvé les exactions du gouvernement dans cette ville, il s'enfuit à Nourpour; et outre là ſureté de ſes biens, il jouit des avantages d'un air ſalubre et d'un pays fertile. Si jamais un de mes compatriotes vient dans ce pays, déguiſé en mahométan, il peut être ſûr que la connoiſſance de Daoud-Kan lui ſera utile.

Le 8 nous nous repoſâmes. Le 9 nous fimes 8 coſs

(*) Quoique cet ordre d'après ſes ſtatuts doive renoncer au monde, il y a eu parmi-eux des marchands, des ſoldats, même des hommes d'état.

Digitized by Google

jusqu'au village Boungouréo. Un cathaire qui avoit affecté la poitrine de mon domestique, l'avoit mis presque hors d'état de marcher. Je crains à présent de l'avoir trop chargé, et j'ai à me reprocher de n'avoir pas mis mes soins à alléger la charge qu'il portoit, soins que l'humanité prescrit partout, mais surtout en Asie à un maître à l'égard de ses domestiques lorsqu'ils sont bons. Vouloir dire que ce n'étoit pas un bon domestique, seroit une injustice criante, et ne pourroit servir à excuser ma négligence. Si je pouvois être en état de le récompenser, je mettrois cela au nombre de mes meilleures actions. Souvent j'étois mécontent de lui, et son libertinage a redoublé plusieurs fois mon humeur; mais ce défaut ne justifie pas à mes yeux ma conduite à son égard, et ne diminue pas le repentir que j'éprouve toutes les fois que je me rappelle les bons services qu'il ma rendus pendant un voyage si désagréable.

Les districts de Nourpour sont bornés, au nord, par le fleuve Rawée; à l'est, par le pays de *Chambay*; (*) à l'ouest, par le fleuve Byas et par quelques petits districts Indiens dans le Pouniab; et au sud, par Hourriepour. On estime quatre lacks de roupies les revenus de Nourpour. Il paroît que ce pays est plus tranquille intérieurement, qu'il est moins exposé aux attaques des Sicques, et qu'il est gouverné plus doucement que les autres états voisins.

Le 10, dix cos; à *Plassée*, petit village dans le district de *Bissouly*. A environ 6 milles au nord-ouest de *Bongourée* et vis-à-vis le fort de Bissouly, nous passâmes la Rawée qui (**) a ici près de 120 verges de large et

(*) C'est un pays de montagnes d'une grande étendue.

(**) La Rawée est le plus petit des fleuves de Pouniab et passe devant la ville de Lahor.

eſt très-rapide. Dans le bateau étoient deux Sicques qui alloient dans le fort où leurs compatriotes avoient mis garniſon, à l'occaſion d'un ſecours qu'ils avoient prêté au Rajah de Biſſouly. Telle eſt la ſuite ordinaire des ſecours que prêtent les Sicques ; et cependant les Princes des montagnes ſont toujours aſſez fous pour implorer leur ſecours, ſitôt qu'ils ont une guerre avec les voiſins. Un Rajah des environs avoit attaqué les diſtricts de *Biſſouly*, pillé les habitants, brûlé les villages avant qu'on pût lui oppoſer de réſiſtance. On appela les Sicques pour chaſſer l'ennemi et défendre le fort. Après l'avoir fait, leur nouvelle poſition leur plut, et ils refuſèrent de la rendre.

On nous recommanda avec inſtance, et ce n'étoit pas néceſſaire, de quitter le pays le plutôt poſſible pour éviter les Sicques. Le batelier qui nous paſſoit à Biſſouly, quoique de la même religion que nous, demandoit un prix exorbitant. Par l'entremiſe des deux Sicques, il rabattit beaucoup de ſes premières demandes. Les cavaliers qui s'apperçurent de l'injuſtice, n'eurent beſoin que de faire connoître leur volonté pour être obéis. Le voyage de ce ſoir fut triſte, et mon imagination ne put jamais ſe peindre une idée agréable. Dans le fond il eſt malheureux que nous ne puiſſions pas ſouffrir les maux ordinaires et déjà aſſez durs par-eux-mêmes, ſans les rendre encore plus durs en y ajoutant des maux imaginaires. Cette manière d'être dans la nature humaine, paroît contrarier le but pour lequel l'homme eſt ici et faire honte à la raiſon dont il eſt doué.

Un hôte complaiſant du village de Plaſſée me reçut mieux que je ne l'avois attendu. Sa petite hutte étoit bâtie en pierre et avoit pu réſiſter à l'incendie général

qui avoit défolé le pays; c'eſt pour cela qu'avec ſa famille, il avoit repris bientôt poſſeſſion de ſa demeure. Me voyant ſans force et accablé d'une fièvre qui m'avoit pris en chemin, il me procura un lit, il me donna à manger, et m'offrit enfin tout ce qu'il pouvoit me donner.

Le 11, dix coſs; au village *Bouddoo*, réſidence d'un petit Souverain qui dépend de Joumbo. Ce jour là même il y avoit une fête qui ſe donne tous les ans dans un village près de notre route. Nous allâmes nous mêler parmi les nombreux ſpectateurs. Le plaiſir qui regnoit dans cette aſſemblée faiſoit un contraſte frappant avec les ſcènes d'hier, et nous peignoit avec des couleurs très-vives les agrémens de la paix. Parmi les amuſements de cette fête, je remarquai une roue avec des ſièges qui ſont attachés à ſon bord. Ces roues ſont très-communes dans les Indes. En tournant elles-mêmes autour de leur axe, elles font tourner en l'air tous ceux qui deſirent décrire un pareil cercle. Je me ſuis mis pluſieurs fois ſur le ſiège de ces roues, et je puis vous aſſurer que ce mouvement a ſon plaiſir et qu'il remet ſon homme exactement au même endroit et dans le même état qu'il l'a pris, ce qu'on ne peut pas dire de tous les plaiſirs. Mon domeſtique ne vint pas ce ſoir coucher dans le même endroit que moi; cela m'occaſionna pluſieurs petites incommodités. Je m'étois tout-à-fait accoutumé à ſes ſervices. Une famille de Cachemir, qui s'étoit fixée à Bouddoo, adoucit en quelque manière ma poſition. Elle connoiſſoit mon compagnon de voyage, elle nous reçut tous deux fort bien et nous procura un aſſez bon ſouper.

Le 12, 8 coſs, à *Mancote*. Ce village eſt ſitué ſur une colline bordée d'un côté d'un petit fleuve, et eſt la réſidence d'un chef de horde ſujet du Rajah de Joumbo.

Ici j'éprouvai de nouveaux embarras qui m'inquiétèrent beaucoup, quoiqu'ils ne méritaſſent pas le nom de malheurs. Mon compagnon Cachemirien étoit allé par mégarde plus avant que nous n'étions convenus, ainſi il n'y avoit perſonne là pour préparer mon ſouper et panſer mon cheval. Les Indous déteſtent en général de rendre à un étranger ces petits ſervices domeſtiques. Cependant le marchand de Mancote, duquel j'achetai tout ce dont j'avois beſoin, voulut bien m'aider. Il me logea, me donna un lit, tous les vaſes dont je pouvois avoir beſoin pour préparer mon ſouper, ainſi que ce qui étoit néceſſaire pour mon cheval. Par ma ſéparation de ceux qui juſqu'alors avoient prévenu mes beſoins et avoient rendu mon voyage agréable, je me trouvai tout-à-coup dépourvu de toute aſſiſtance. Je panſai d'abord et je nourris mon cheval qui ſurement l'avoit bien gagné; car c'étoit une bonne bête, bien ſure et aſſez vive. Sans ces vertus elle n'eût pu ſupporter les fatigues qu'elle a endurée, et n'eût jamais grimpé ces montagnes eſcarpées et couvertes de rochers qui s'oppoſoient à notre paſſage. Après avoir pris ſoin de mon cheval, il fallut penſer à moi. Mes beſoins étoient preſſants, je n'avois pas mangé de toute la journée.

J'appris qu'un Seid, (*) mendiant d'une ſainteté extraordinaire, demeuroit dans la partie ſupérieure de la ville, j'allai le voir, je lui peignis ma poſition et lui demandai de m'aider. Je penſois qu'un homme qui vivoit de la bienfaiſance générale, et dont le bien-être dépendoit de la pratique de cette vertu, m'aſſiſteroit volontiers, ſurtout puiſque je n'avois pas la moindre prétention ſur ſa bourſe. Mais j'avois compté ſans mon hôte. Jamais un prêtre avec les ornements ſacerdotaux

(*) C'eſt ainſi qu'on nomme dans les Indes un deſcendant de Mahomet.

dans la plénitude de ſa puiſſance et jouiſſant de pluſieurs riches prébendes, ne reçut un pauvre paroiſſien avec un ſi grand mépris que le fier deſcendant de Mahomet reçut ma viſite. Je le priois ſimplement de vouloir bien me faire préparer à ſouper par ſes ſerviteurs. Je lui dis que j'avois tout acheté, mais que mon domeſtique n'étoit pas ici et que je ne ſavois pas faire la cuiſine. Cette prière ne fit pas la moindre impreſſion ſur le Seid, qui plein de confiance dans la force de ſa foi, rejetoit apparemment le dogme des bonnes œuvres, ou regardoit le metier de mendiant comme un monopole de ſes adorateurs. Il vouloit par là rebuter tous les gâte-métiers. Après toutes mes repréſentations ſur l'embarras dans lequel je me trouvois, enfin il murmura de mauvaiſe humeur un conſentement à ma demande et encore avec la condition expreſſe que je fournirois le bois. Il auroit pu me demander tout auſſi bien une poignée de diamants qu'un morceau de bois. Il faiſoit ſombre, et la faim et la fatigue me rendoient incapable d'un nouvel effort. Auſſi je le quittai fort mécontent, et je lui reprochai tout haut de violer les droits de l'hoſpitalité qui ſont ſacrés au Mahométan même le plus groſſier. Je lui dis qu'il devoit ſavoir qu'il étoit ordonné à tous les vrais croyans de les reſpecter, ces droits, et que la vengeance divine menaçoit ſurtout ceux qui les violoient. Ce diſcours, prononcé avec chaleur, excita l'attention des ſuivants du Saint. L'un deux me pria de me tranquilliſer, en me diſant qu'il me tireroit d'embarras. Il me mena dans la maiſon d'une chanteuſe qui, ſitôt qu'elle fut inſtruite de mon hiſtoire, trouſſa ſon habit et me prépara à manger. Cela vous eût fait plaiſir de voir comment cette fille pétriſſoit mon pain, faiſoit cuire mes

petits pois, répétant toujours que je lui avois fait beaucoup d'honneur, et que le ſervice qu'elle me rendoit actuellement, n'étoit qu'une très-légère récompenſe des ſervices qu'elle avoit reçus des perſonnes de mon état. Lorſque je vous dirai qu'elle refuſa ce que je lui offris, vous le prendrez pour une exagération orientale, et cependant c'eſt la vérité même. Si Mancote n'étoit pas plus éloignée de Loucknow que Chiek-Seray, (*) elle-même vous la confirmeroit.

Le 13 j'arrivai à Manſir, 8 coſs. Le pays s'ouvre toujours de plus en plus et eſt mieux cultivé que je ne l'ai vu à l'oueſt de Biſſouly. La journée fut fort agréable, et je ne me perdis pas quoique je fuſſe ſeul. Je paſſai devant un camp de mendiants. C'étoit de bonnes gens fort gais. Ils me prièrent de deſcendre et de prendre quelques rafraîchiſſements. J'acceptai l'invitation, et on me donna un repas fort ſimple, mais de bon cœur, et on me répétoit ſans ceſſe que j'étois le bien venu. Manſir n'a que quelques maiſons et eſt ſituée ſur le bord d'un ruiſſeau très-poiſſonneux; mais les poiſſons ſont ſacrés ou appartiennent au Prince, il ne faut pas y toucher. Les environs de *Manſir* furent donnés anciennement par un Rajah de Joumbo à une ſecte religieuſe de Biraghées pour ſon entretien. Cette ſecte fait le vœu de chaſteté. A cela près ces Saints-Pères jouiſſent dans un pays charmant de tous les plaiſirs dont les hommes peuvent jouir dans les Indes. Car les Biraghées ont exclu les femmes; et notre vie, malgré tous les autres plaiſirs, n'eſt pas plus heureuſe ſans la ſociété des femmes, que le jour n'eſt gai et beau ſans la lumière du ſoleil. Dans ce village la femme d'un marchand d'huile Mahométan fit ma cuiſine, mais d'une autre manière

(*) Cet endroit eſt à environ ſix milles de Loucknow.

que ma bonne chanteuſe. Elle demanda énormément pour un mauvais ſouper, et encore ſon chat, de la même nature que ſa maîtreſſe, attaqua la nuit mes proviſions et vola ce que j'avois épargné pour mon déjeuner du lendemain.

Pour que mon arrivée à Joumbo fît moins de ſenſation, ce qui n'étoit pas avantageux avec la manière de voir du Rajah, je me donnai pour un officier à ſon ſervice qui revenoit de l'armée alors en campagne. Le chemin que je fis aujourd'hui, dans la direction du ſud-oueſt, (*) fut un des plus triſtes que j'euſſe jamais fait, et fut d'autant plus triſte pour moi, que je le fis ſans compagnon de voyage. En approchant d'une ville auſſi conſidérable, j'eſpérois trouver un pays peuplé, mais je trouvai préciſément le contraire. La plus grande partie du chemin paſſoit par des ſables enfermés pour la plupart par de hautes montagnes de rochers. La poſition dans laquelle je me trouvois obſcurſit mon imagination, et je ne ſentis jamais ſi profondément combien il eſt vrai que l'homme eſt deſtiné à vivre en ſociété. Je ne penſois pas aux grands avantages dont nous ſommes redevables à la ſociété humaine, mais ſeulement aux plaiſirs variés que nous procure le commerce même momentané avec d'autres hommes. Quelle gaité, quelle joye ne regne pas dans ces boutiques où l'on vend des ſucreries, et que dans les Indes on appelle des cafés. Dans ces maiſons on traite toutes ſortes de ſujets, excepté celui des femmes, avec la plus grande liberté, et ſi ce n'eſt pas avec la même éloquence que les dans capitales de l'europe, aumoins c'eſt avec autant de bruit et de chaleur. Le

(*) La direction de mon chemin vers le ſud, ce jour là, fut occaſionnée, je crois, par celle d'une chaîne de montagnes.

principal ſujet eſt la guerre, et l'on entend ſouvent des exploits de ſimples ſoldats qui feroient pâlir *Secander* lui-même (*) et trembler *Rouſtom.* (**) Le plaiſir de la communication par lequel ils deviennent les héros de leurs propres aventures, eſt un puiſſant aiguillon pour les différentes claſſes d'aventuriers; et peut-être moins d'hommes s'expoſeroient au danger, s'ils n'eſpéroient pas le plaiſir de les raconter eux-mêmes.

Enfin je remarquai avec le plus grand plaiſir, à côté du chemin, une place vaſte où une famille étoit campée et faiſait paître ſon bétail. Je m'aſſis ſans cérémonie. On m'offrit un verre de lait de beurre que je bus avec plaiſir, la chaleur du jour m'ayant beaucoup altéré. Le père me raconta que les exactions de ſon maître l'avoient forcé de quitter ſon ancienne demeure, et qu'il cherchoit à préſent un ſéjour plus tranquille. Surement il ſe paſſe dans vos environs pluſieurs actions qui ſont l'opprobre de notre nation et la rendent odieuſe, mais ce n'eſt rien en comparaiſon avec les brigandages et les injuſtices que l'on exerce dans les autres pays de l'Aſie. Un des membres de la famille avoit mal au doigt; comme on prend tous les hommes de ma couleur pour des ſorciers, des médecins ou des artilleurs, on me demanda du ſecours, et je le fis pour rien au grand plaiſir de mes Indous.

J'arrivai vers le ſoir dans la partie inférieure de la ville de Joumbo. Au moment où j'appercevois une maiſon éloignée où j'aurois bien voulu être reçu, je trouvai une perſonne qui avoit voyagé quelques jours avec moi il y a à-peu-près un mois, mais qui m'avoit

(*) Le nom Aſiatique d'Alexandre le Grand.

(**) Un héros fameux chanté par les anciens poëtes Perſans.

quitté pour des affaires preſſantes. Cet homme étoit au ſervice d'un Cachemirien de Joumbo, pour lequel j'avois une lettre et dont j'avois parlé pendant mon voyage. Sitôt qu'il m'eut reconnu, il courut à ſon maître avec lequel il revint bientôt. Le Cachemirien ne me laiſſa tranquille que lorſque je lui eus promis de demeurer dans ſa maiſon, il fallut bien l'accépter; et quoiqu'il fît une pluie très-forte nous y allâmes ſur le champ. Cela vous fatigueroit vous même, ſi je voulois vous peindre les attentions continuelles, reſpectueuſes, je dirois preſque importunes, dont mon hôte me combla, moi qu'il n'avoit jamais vu. Quelque bonne opinion que j'euſſe de mon mérite, je pouvois bien croire que les attentions de mon hôte venoient de l'idée qu'il avoit que j'étois fort riche et qu'il pourroit faire quelque bon marché avec moi. Après m'avoir détaillé toutes mes vertus et tous mes talents dont ſon correſpondant de Loucknow lui avoit parlé, il me dit que j'étois bien heureux que préciſément à mon arrivée le hazard me l'eût fait trouver, parce qu'il étoit le ſeul honnête homme de Joumbo. C'eſt ainſi, mon ami, que ſont tournés les compliments orientaux; quand on les expoſe à l'air froid de l'europe ſeptentrionale, ils diſparoiſſent comme ces diſcours que l'on entend tous les jours à la bourſe et à cheapſide. Je jugeai à propos de ne le pas tirer de ſon erreur. Un marchand eſt ici fort conſidéré et eſt beaucoup moins ſuſpect. Lorſque je préſentai ma lettre de change au banquier de Joumbo, elle avoit été tellement mouillée que les plis s'étoient joints enſemble, comme s'ils euſſent été collés. Le banquier (*) eut la bonté

(*) Son nom eſt Ioula-Naout, neveu du Cachemirien Mouli à Benarès.

d'amollir peu-à-peu le papier, il déplia avec ſoin la lettre de change toute mouillée et en lut le contenu, quoi qu'avec difficulté. S'il eût eu l'idée de différer le payement, il en avoit une belle occaſion, mais il reconnut le papier pour bon et il me fit même la remarque obligeante que pour un voyage ſi long et ſi déſagréable que le mien, j'aurois pu tirer une plus groſſe ſomme.

Joumbo eſt ſur la pente d'une montagne, et coupée en deux moitiés différentes, que l'on nomme la haute et la baſſe-ville. Le pied de la colline eſt baigné par le *Rawée* qui ſe jete dans le *Chinnaoun*. Il a environ 40 ou 50 verges de large, et la plus grande partie de l'année il eſt ſi peu profond, qu'on peut le paſſer à gué. Sur ſes bords ſont beaucoup de moulins à bled mieux bâtis que dans le reſte des Indes. Ce ſont les Cachemiriens qui les ont introduits; en général ils ont amélioré et enrichi la ville. Je reſtai peu de tems à Joumbo, ainſi je ne pus pas m'informer en détail des cauſes et de l'hiſtoire de ſon commerce. Je ne pus pas non plus connoître la raiſon de ſon luxe et de ſes richeſſes; car cette place, quoiqu'elle ait perdu dans ces derniers tems, eſt encore une des premières villes de commerce dans l'Indoſtan ſeptentrional. Peut-être ces détails ne valent pas la peine que l'on prendroit de les lire, ou ne donneroient pas l'inſtruction que je deſire vous communiquer par mes lettres; quoiqu'il en ſoit, je vous envoye ſans aucun changement ce que j'ai appris.

Avant l'irruption de Nadir-Cha dans les Indes, la route ordinaire du commerce de Delhi à Cachemir paſſoit par *Sirhend*, *Lahor*, et *Herepour*. Cette route eſt dépeinte parfaitement ſous le nom de Bember dans les voyages de Bernier. Depuis les irruptions des Perſes, des Afganes et des Marattes, ſurtout depuis les conquêtes

conquêtes des Sicques, cette route eſt peu ſure, et les marchands l'ont abandonnée. Cela fit paſſer le commerce de Cachemir par la route de Joumbo. Ce pays eſt ſéparé du Pouniab par une chaîne de hautes montagnes dans leſquelles la cavalerie ne peut pénétrer qu'avec riſque et très-difficilement; auſſi préféra-t-on le chemin de Joumbo à celui par Lahor, quoiqu'il fût plus long et plus difficile, et que par conſéquent les frais de tranſport fuſſent augmentés.

Rounzeid-Deve, le père du Rajah actuel de Joumbo, contribua beaucoup, par la ſageſſe et la juſtice de ſon gouvernement, à l'opulence et à l'importance de Joumbo. Il vit les grands avantages que le ſéjour des marchands Mahométans y apporteroit, et il chercha à les attirer par toutes ſortes d'encouragements et ſurtout par ſa conduite déſintéreſſée et pleine de conſidération. On ne doit attendre des deſpotes d'Aſie que des vertus négatives; et les ſujets ſont trop heureux, lorſque leurs Princes ont de telles vertus. Non-ſeulement le Rajah de Joumbo ne vexa pas ſes ſujets, mais il leur accorda même, et ſurtout aux marchands Mahométans, des graces importantes. Il accorda à ces derniers un quartier particulier auquel ils ont donné le nom de Mogoulpour. Il leur permit même de bâtir une moſquée. Cette généroſité eſt d'autant plus remarquable et fait d'autant plus d'honneur à ſa mémoire, que c'eſt le ſeul exemple de tolérance dans cette partie de l'Indoſtan, et que les Cachemiriens, qui faiſoient la plus grande partie de ſes ſujets Mahométans, ſont devenus depuis leur converſion les perſécuteurs les plus violents des Indous. Il cherchoit tellement à gagner leur eſtime et leur confiance, que lorſqu'il paſſoit à cheval dans leur quartier pendant la

prière, il s'arrêtoit jusqu'à ce que le prêtre eût prononcé la formule de prière accoutumée. Les Indous se plaignirent un jour à leur Rajah que les fontaines publiques de la ville étoient souillées par les Mahométans, et il le prièrent de vouloir bien les borner à l'usage de l'eau courante. Le Rajah répondit à ces plaintes, que l'eau étoit destinée pour l'usage de tous les hommes, et qu'elle étoit un élément trop pur pour être jamais souillée par le contact d'une classe ou d'une secte d'hommes. Un gouvernement aussi sage et aussi attentif, faisoit de cette ville une place de commerce fort riche, où des hommes de tous les pays, de toutes les religions jouissoient d'une sureté parfaite de leurs personnes et de leurs propriétés.

Les marchandises qui sont articles de commerce, de Joumbo à Cachemir, sont ordinairement portées par des hommes la plupart Cachemiriens. On les charge très-pesamment. Deux de ces porteurs ont la charge d'un fort mulet. Chaque porteur a quatre roupies. Les chales que l'on exporte de Cachemir sont empaquetés dans de longs ballots qui ont un poids déterminé. Dans la langue du pays on les appelle Biddery. Ces ballots sont enveloppés dans des peaux de buffle ou de bœuf, et noués fortement avec des courroyes de cuir. Ces balles se ressemblant presque toutes, on les ouvre rarement avant qu'elles soyent arrivées à l'endroit où elles sont vendues. Un Cachemirien porte sa charge comme un soldat son havresac, et quand il veut se reposer, il l'appuye sur un baton en forme de béquille qui lui sert aussi à marcher. Il y a deux raisons pour lesquelles on se sert d'hommes pour le transport des marchandises. On prétend que la première cause est la jalousie réciproque des Rajahs dont les territoires sont situés sur les

deux bords du Chinnaoun, (*) et qui ſont convenus entre-eux de ne laiſſer bâtir aucun pont et de n'établir aucun bac ſur le fleuve. La ſeconde raiſon, que je crois la meilleure, eſt la roideur et la hauteur énorme des montagnes qui rendent les chemins dangereux et même impraticables pour des chevaux ou des mulets.

Il ſemble que le commerce et l'aiſance de Joumbo ait augmenté toujours juſqu'en 1770. Alors à la mort de Rounzeid-Deve, un de ſes fils, le Rajah actuel, s'empara du gouvernement contre la volonté de ſon père, fit exécuter celui de ſes frères déſigné pour ſucceſſeur, et il en fit enfermer un autre. Mais celui-ci échappa et alla chercher du ſecours chez les Sicques. Les Sicques furent enchantés d'avoir un ſi bon prétexte pour entrer dans le Joumbo. Ils n'avoient pu le faire ſous Rounzeid-Deve, et ils promirent d'aſſiſter le fugitif. Auparavant les Sicques levoient un tribut dans le pays de Joumbo, mais ce tribut n'en avoit que le nom, du moins étoit-il beaucoup moins conſidérable que celui que les pays voiſins devoient payer. Les talents et la puiſſance du Rajah empêchoient qu'on ne fit des demandes trop fortes. Les parties les plus fertiles des diſtricts de Joumbo ſont dans le pays plat et ſont une partie du Pouniab ſeptentrional. Un corps de Sicques les ravagea ſous le prétexte du ſecours qu'ils prétoient au Prince fugitif. A préſent ils tâchent de continuer avec vivacité la guerre contre le Rajah actuel, dont pluſieurs ſujets ont déjà paſſé du côté de ſon frère, et qui par là peut à peine réſiſter. Pour que ſon malheur fût complet, il prit une troupe de Sicques à ſon ſervice. Cette troupe eſt commandée par Mhah-Sing, un chef puiſſant dans ces contrées. Ce chef a affermi

(*) Le quatrième fleuve du Pouniab en venant de l'eſt.

ſon autorité à Joumbo. Il a conſtruit une forteresſe au côté ſeptentrional du principal paſſage dans le Pouniab. Pour pouvoir payer la ſolde aux Sicques, le Rajah a mis des impôts conſidérables ſur ſes ſujets, et veut à préſent impoſer auſſi les marchands étrangers qui ſont dans des trances perpétuelles, connoiſſant les diſpoſitions du Rajah. Je remarquai avec plaiſir que l'honnête homme ſur lequel ma lettre du change étoit tirée, paroiſſoit aſſez tranquille au millieu de l'inquiétude générale. Il avoit eu le bonheur, à ce qu'il paroît, d'obtenir la protection de Mhah-Sing et d'autres officiers qui le mettoient en ſureté contre les prétentions du Rajah. Le gouverneur de la ville, que le Rajah qui étoit alors à la guerre avoit nommé ſon lieutenant, étoit, pour le ſyſtème d'exaction, une copie ſi parfaite de ſon maître, que l'on me conſeilla de partir bien vîte, ſi je ne voulois pas tomber entre ſes mains. J'étois très-fatigué de mon voyage, et je voulois encore me défaire avantageuſement de mon cheval et de pluſieurs choſes dont je pouvois me paſſer. Cependant la crainte du Rajah ou de ſon repréſentant, m'engagea à partir le 16 de ce mois.

Parmi les différentes circonſtances que je vous ai rapportées, je ne dois pas oublier que les danſeuſes ou les femmes publiques, qui ſont une race mêlée des habitans du Pouniab et de Cachemire, ſont fort jolies et très-eſtimées dans le nord de l'Indoſtan. Les marchands de Joumbo s'attachent tellement à ces danſeuſes, qu'ils en négligent leurs affaires. J'en ai vu même tout-à-fait réduits par elles à la mendicité, ces filles étant auſſi prodigues que jolies.

Mon hôte qui continuoit toujous de m'étouffer preſque de politeſſes, avoit chez lui un frère tellement tourmenté par des douleurs rhumatiſmales, qu'il ne

pouvoit quitter la chambre. Cet homme étoit très-inſtruit et d'une converſation agréable. J'avois du plaiſir à l'aller voir. Il m'aida à paſſer le tems agréablement et me donna des détails utiles ſur le nord de l'Indoſtan. Il m'apprit même comment je devois me conduire à Cachemir avec tant de ſincérité et de bienveillance, que j'euſſe été ridiculement méfiant, ſi je n'y euſſe pas ajouté foi. Un jour avant mon départ, il m'appela dans ſa chambre et me dit d'un air de bonne amitié : mon ami, vous allez dans un pays dont les habitants ſont différents de tous les hommes que vous avez vus juſqu'à préſent dans les Indes. Tenez-vous ſur vos gardes, les Cachemiriens ſont fins et ruſés ; ſurtout prenez garde à mon frère qui eſt à préſent à Cachemir et qui tâchera de vous emprunter de l'argent, réſiſtez à toutes ſes demandes et ne lui prêtez rien ; car l'argent eſt ſurement perdu. Payez-le quand il vous livrera les marchandiſes, mais ne lui avancez rien ſur des marchandiſes à livrer. Cet homme me donnoit, comme vous voyez, une preuve rare d'honnêteté, puiſqu'il ſacrifioit l'intérêt de ſon propre frère. Quoique les diſtricts de *Bouddoo* et de *Chinnanah* (*) ne ſoient pas immédiatement dépendants de Joumbo, ils ſont cependant tellement liés enſemble, que pour éviter les longueurs, je les comprends ſous la même frontière. Tous ces pays réunis ſont bornés, au nord, par le fleuve Chinaoun qui les ſépare de Kichetewer ; à l'eſt, par les diſtricts des Indous indépendants ; au ſud, par Biſſouly ; et à l'eſt, par le Pouniab. Il me ſeroit difficile de vous donner un apperçu exact des revenus de Jombo. La plus grande partie conſiſte en droits ſur les marchandiſes exportées et importées, et ces droits ſont incer-

(*) Ces diſtricts ſont à l'oueſt de Joumbo.

tains et ont diminué depuis le gouvernement du dernier Rajah. On prétend qu'ils montent à 5 lacks de roupies, ſans compter ceux de Bouddoo et de Chinanah.

ONZIÈME LETTRE.

JE vous ai ſi ſouvent parlé des Sicques, que vous avez peut-être deſiré connoître l'hiſtoire de ce peuple nouveau et extraordinaire, qui en 20 ans a conquis un eſpace de terrein qui s'étend, en certains pays, depuis le Gange juſqu'à l'Indus. (†) Je ne ſuis pas en état de conduire l'hiſtoire des Siques, depuis Nanock, leur fondateur et leur légiſlateur, par tous leurs degrés d'agrandiſſement juſqu'à leur état de grandeur actuelle, et mes raiſons ſont bonnes. Vous connoiſſez trop bien le peu de valeur des livres d'hiſtoire orientaux, (††) le penchant irréſiſtible des habitans de ce pays pour les fables. Vous connoiſſez auſſi les fruits de leur vive imagination; ſans doute vous aurez quelque indulgence, et vous croirez que

(†) Voyez ſur les Sicques Rennell, p. 121. et ſuiv. ainſi que *Crawford Sketches relating to the Hindoos.* J'ai tiré de ces auteurs un court extrait ſur la religion des Sicques, et l'ai fait imprimer dans le magaſin d'hanovre. Note du trad. A.

(††) Leur eſprit et leur conſtitution ne ſont pas favorables à l'hiſtoire. Rarement elle réuſſit ſur un ſol deſpotique. Les actions des Princes Aſiatiques ſont ordinairement écrites par leurs propres ſecrétaires, et on ſait qu'une grande partie des annales de l'Indoſtan a été écrite ſous l'inſpection des l'Empereurs. Ainſi il n'eſt pas croyable qu'un écrivain oſe préſenter au jour les actions du monarque et même juger ſévèrement ce qu'ont fait ſes ancêtres, lorſqu'il n'y a que deux cents ans qu'ils ont régné en Indoſtan. La vive imagination et la langue figurée des orientaux, mépriſent les règles de l'hiſtoire. Toutes deux ſont plutôt faites pour parcourir et dépeindre les vaſtes régions d'un monde imaginaire dans leſquelles on peut errer comme l'on veut et ſans nuire à perſonne.

ſi mes détails ne ſont pas complets, au moins ils ſont fondés ſur les traditions du peuple, ou ſur des témoignages par écrit, contre l'authenticité deſquels on ne peut rien objecter.

Après cette apologie préparatoire, je remarquerai d'abord, que Nanock, (*) fondateur des Sicques, naquit l'an du Chriſt 1469, ſous le regne du Sultan Beloul, (**) dans le village de Joulvoundy, (***) environ 60 milles à l'oueſt de Lahor. Autant qu'on en peut juger, Nanock avoit toutes les qualités néceſſaires pour être fondateur d'une nouvelle religion. Il étoit juſte et ſévère, il avoit une éloquence naturelle et un courage ferme et conſtant qui ne le quitta jamais à travers une longue ſuite d'entrepriſes dangereuſes. Nonock défendit l'adoration des images; il ordonna, au contraire, que les maiſons de prières publiques fuſſent bâties ſimplement, et qu'on y vît aucune image. Un livre intitulé Grounth, et qui contient tous les dogmes politiques et religieux de Nanock, eſt le ſeul objet tombant ſous le ſens que les Sicques aient reçu dans leurs égliſes. Au lieu d'invoquer l'entremiſe des divinités ſubalternes, ils doivent adreſſer leur priére à Dieu ſeul, que l'on regarde comme le maître du

(*) Il étoit de la caſte Chittery, la ſeconde des Indous, et d'après un article ſecret de la foi des Indous, une eſpèce de ſeconde incarnation de la divinité ſuprême.

(**) Un Roi de Patanes à Dehli, qui gouvernoit avant la conquête de Babers.

(***) Ce village eſt connu ſous le nom de Rhaypour. Les noms que les Sicques donnent à leurs lieux de piété ſont Sounghout, Dourms-Allah et Dairah; ce qui veut dire en indien une aſſemblée du peuple, une fondation pieuſe, une maiſon. Cette dernière expreſſion eſt employée comme la maiſon par excellence en l'honneur du lieu de naiſſance de Nanock. Les Sicques ont bâti à Joulvoundy un édifice où on célèbre tous les ans une grande fête.

monde ſans ſecours et ſans repréſentant. (*) Les religions des Indous et des Sicques ſont très-différentes l'une de l'autre ; cependant en pluſieurs choſes il y a une certaine affinité. L'article par lequel les Sicques font des proſélites, étoit une des plus grandes différences du ſiſtème des Indous, et renverſa, à ce qu'il paroît, les barrières que Brimha avoit établies pour ſéparer les différents états et les diverſes conditions. Néanmoins cet eſprit de proſélitiſme change peu les uſages et les préjugés des Indous qui ont embraſſé la religion des Sicques. Ils obſervent toujours la différence des caſtes et conſervent beaucoup des cérémonies des Indous. Ils épouſent ſeulement des perſonnes de leur caſte, et ſuivent le rite des Indous pour le choix et la préparation de ce qu'ils mangent. La nourriture générale des Siques eſt juſqu'à aujourd'hui le (†) Pourſaud dont toutes les claſſes du peuple mangent.

On ne dit rien de très-important de Nanock, le fondateur des Sicques. Il n'avoit ni terre, ni richeſſes. Ce ne fut pas par la force des armes qu'il propagea ſes dogmes, il les prêcha tranquillement, et conſerva toujours une ſimplicité naturelle de mœurs. Il voyagea dans la plupart des royaumes de l'Indoſtan, et ſuivant

(*) Quand on ſait que la religion des Indous eſt chargée d'une quantité d'uſages puérils et de grimaces ridicules, il n'eſt pas très-ſingulier qu'une croyance fondée ſur les vérités les plus ſimples, et prêchée par un homme d'une caſte diſtinguée et de mœurs irréprochables, ait trouvé beaucoup de ſectateurs dans les pays ſuperſtitieux de l'Indoſtan.

(†) On dit que le Pourſaud eſt compoſé de farine, de beurre et d'autres épices. Lorſque ce pain à été conſacré par les Bramines, on s'en ſert dans certaines ſectes pour la preſtation du ſerment, ſurtout dans la partie de Oriſſa, qui eſt près du temple de Jouggoud-Nault.

une tradition des Sicques, il alla en Perſe et en Arabie. Pendant ſes voyages, qui durèrent quinze ans, à quelques interruptions près, il fut accompagné par un muſicien mahométan, nommé Mourdana; il le convertit, et ce Mourdana reſta toujours fidèle à ſon prophète.

On raconte que pendant une campagne, que Baber fit en Indoſtan, (*) quelques ſoldats firent Nanock priſonnier. On le conduiſit devant ce Prince qui le traita avec bonté et conſidération, lorſqu'il fut inſtruit de la ſainteté de la vie de Nanock. Les annales de l'empire Mogol ne parlent pas du tout de la ſecte des Sicques pendant que Nonock vécut; et on ne peut pas croire que ſes ſectateurs aient été nombreux et puiſſants avant ſa mort. Nanock mourut, d'après les traditions des Sicques, en août 1539, âgé de 70 ans, dans le village Dairah ſur les bord du Rawée à environ 40 milles au nord de Lahor. Chaque année il s'y aſſemble une grande quantité d'hommes pour célébrer la mémoire du jour qu'eſt mort leur fondateur. Quoique Nanock eût deux fils, il laiſſa la dignité de ſa miſſion à ſon apôtre favori, Anghout, (†) Indou de la caſte de Chittery, et il lui confia la connoiſſance de ſes dogmes et de ſes commandements. (††) Il paroît qu'Anghout paſſa ſa vie dans la ſolitude et

(*) Baber vainquit le Roi des Patanes qui regnoit en Indoſtan en 1526.

(†) Nanock changea le premier nom de ſon ſucceſſeur, il s'appeloit auparavant Lina.

(††) Les livres ſacrés et hiſtoriques des Sicques ſont écrits dans une écriture que l'on nomme Ghooroo Mookee ou la langue des Goores; c'eſt-à-dire prêtres. Cette écriture que Nanock a inventée, eſt différente des autres alphabets des Indous.

mourut en 1542 à Khadour, lieu de sa naissance. (†) Ammerdas, du district de Lahor, lui succéda. Il propagea sa religion sans obstacle, et mourut en 1574 dans le village de Gorindual. (††) Ramdass, (†††) qui avoit épousé la fille du dernier prophète des Sicques, fut choisi comme directeur spirituel de la secte. Ce Prêtre vécut sous le regne de Akbar, et les Sicques disent que cet Empereur lui accorda sa protection. Vers la fin de sa vie, il se retira dans un petit district dans le voisinage de Lahor, (*) que l'Empereur lui avoit donné, et y fonda la ville de Ramdaspour. Il améliora et embellit aussi l'étang qui avoit été anciennement consacré au Dieu Ram, et lui donna le nom de Amrout-Sir. (**) Ramdass recueillit l'histoire et les dogmes de ses prédécesseurs, et y ajouta ses explications. Il ordonna que ses disciples fissent de cette collection la règle de leur croyance. Ramdass mourut en 1581 dans la ville qu'il avoit fondée. Son fils Arioun le suivit. S'étant attiré l'inimitié d'un Indou nommé Chaoundoo, que Jehangouir favorisoit, l'Empereur l'abandonna à la vengeance de son ennemi. Sa mort, survenue en 1606, fut à ce que prétendent les Sicques, la suite de sa détention à Lahor. Il fut suivi par son fils unique, Hourrgo-Wind, qui transporté de vengeance contre le bourreau de son père, et soutenu par le courage fanatique de ses sectateurs,

(†) Un village dans le Pouniab, environ 40 milles à l'est de Lahor.

(††) Il est situé sur le Byas, le second fleuve du Pouniab, en venant de l'est.

(†††) Ce Ghooroo étoit né dans la ville de Lahore.

(*) A la distance de 24 milles de Lahor.

(**) Amrout est dans la mithologie des anciens une eau qui donne l'immortalité à ceux qui la boivent. *Sir* signifie, dans certains dialectes Indiens, un reservoir ou un bassin d'eau.

alla chercher l'Indou dans ſa propre maiſon juſques dans la ville de *Lahor* et le tua. Tourgo-Wind craignant la diſgrace de l'Empereur, s'enfuit à *Hourtapour*, village que ſon père avoit bâti. Il ramaſſa une armée pour ſe défendre et battit même un corps que Jehangouir avoit détaché pour punir les rebelles. Mais l'invraiſemblance des actions de ce Prêtre guerrier, empêche d'ajouter foi à ce qu'on en raconte. La ſeule circonſtance que l'on doive croire et remarquer, eſt qu'un officier de l'Empereur, Mahobout-Kan, ſoumit le Sicque, que l'on enferma d'abord dans la citadelle de Goualior, mais que l'on mit enſuite en liberté à la prière de Mahobout-Kan. Il ne paroît pas que Hourrgo-Wind ait dans la ſuite troublé le repos de l'état; au contraire, il finit ſes jours dans la ſolitude et mourut en 1644 à Chiroutpor, village dans le Pouniab. Les Sicques confièrent la dignité ſacerdotale à Harray, petit fils de Hourrgo-Wind, quoique quatre de ſes fils fuſſent encore en vie. On ne ſait rien de ce Harray, ſi ce n'eſt qu'en 1661 il mourut à Kimptpour. Après ſa mort la ſucceſſion occaſionna une querelle violente entre les partiſans des deux fils, Kameroy et Kourbichen, qui étoient encore dans l'enfance. Comme ils ne pouvoient eux-mêmes décider le différent, ils ſe rendirent à Dehli où les compétiteurs comparurent et firent valoir leurs prétentions. La choſe finit par la permiſſion que l'on donna aux Sicques de ſe choiſir leur propre Prêtre. On choiſit alors Kourbichen qui mourut bientôt à Dehli en 1664.

A Kourbichen ſuccéda Jaigh-Behauder, ſon oncle, qui fut violemment perſécuté par les ſectateurs de Kamroy. Celui-ici obtint, par la faveur de quelques perſonnes en crédit auprès d'Aurengzeb, un ordre pour

enfermer le nouveau prêtre. Jaigh-Bahaouder reſta deux ans en priſon, et fut mis en liberté à la prière de Jay-Sing, Rajah aſſez puiſſant de Jaynaghour, qui dans ce tems alloit en Bengale pour des affaires de la Cour. Le Sicque accompagna ſon protecteur en Bengale : de là il revint à Patna, et il choiſit cette ville pour y ſéjourner. Les livres des Sicques rapportent, que Kamroy perſiſta dans ſes prétentions ſur le ſacerdoce, et qu'enfin après une longue ſuite de perſécutions cruelles, il parvint à faire tomber Jaigh-Baliauder, qui fut mené a Dehli par ordre de l'Empereur et décapité publiquement en 1675. Cette exécution publique, d'un homme contre lequel il n'y avoit aucune accuſation criminelle, contraſte tellement avec le caractère et la conduite d'Aurengzeb, que je ſoupçonne les Sicques d'avoir raconté infidélement les faits au déſavantage de l'Empereur et en faveur de leur prêtre. Je ne trouve cet événement dans aucun des écrits hiſtoriques ſur l'Indoſtan, et je ne puis pas dire quel fut le crime qui valut cette peine de mort à Jaigh Bahauder.

Gowind-Sing, fils unique de Jaigh-Bahauder, fut nommé au ſacerdoce par la plupart des Sicques, malgré ſa grande jeuneſſe. Mais lorſqu'il apprit la mort de ſon pere, craignant un pareil deſtin, il s'enfuit de Patna ; et après pluſieurs avantures, il arriva ſur le territoire de Siring-Naghour. Gowind-Sing avoit alors à peine quinze ans, et cependant il montra un eſprit calme et élevé, ſurtout dans ſa conduite vis-à-vis du Rajah de Siring-Naghour. Sous le prétexte d'une offenſe qu'il avoit reçue, il réunit ſes ſectateurs juſqu'au nombre de 4 ou 5000 hommes, et il battit un corps de troupes du Rajah ; mais dans la ſuite il fut battu et forcé, à ce que prétendent les Sicques, par un ordre de l'Empereur de

quitter Siring-Naghour. Alors il ſe retira avec ſes ſectateurs dans le Pouniab où il fut reçu fort bien par un Rajah Indien (†) connu par ſes brigandages. Le brave Sicque, fort entreprenant de ſa nature, aſſiſta ſon bienfaiteur dans pluſieurs expéditions contre les chefs voiſins, et ſouvent contre les troupes impériales. La conduite inquiète de Gowind-Sing le fit punir par le gouverneur de Sirhend, qui tomba ſur lui tout à coup, et le chaſſa du lieu de ſa réſidence ordinaire. On le découvrit bientôt dans les montagnes qui ſe trouvent dans les parties ſeptentrionales du gouvernement de Sirhend. Les troupes impériales le ſuivirent auſſi de ſi près, qu'il fut obligé de quitter ſa famille et ſes biens, et de ſe ſauver par une prompte fuite. Wiſir-Kān, Gouverneur de Sihrend, ſouilla la gloire qu'il avoit acquiſe dans cette entrepriſe, en faiſant exécuter de ſang froid les deux jeunes fils de Gowind-Sing. Les Sicques tirèrent dans la ſuite une vengeance ſignalée de cette action. Ils tuèrent ſans diſtinction d'âge ni de ſexe tous les Mahométans qui leur tombèrent entre les mains. Après ce malheur, Gowind-Sing trouva un aſile aſſuré dans les Lacki-Joungles, (††) pays que ſa force naturelle, la rareté de l'eau et le courage des habitants (†††) avoit juſqu'alors rendu imprenable. Mais ſitôt que la vengeance du gouvernement eut ceſſé, il retourna dans ſon ancienne réſidence en Pouniab. Les Sicques diſent qu'il reçut même des marques de faveur de Bahaouder-Cha, qui connoiſſant ſes talents militaires,

(†) Ce chef donna à Gowind-Sing le territoire de Mackawal, à travers lequel coule le Soutledge. Gowind y fit bâtir pluſieurs villages.

(††) Un pays couvert de bois dans le Pouniab ſeptentrional, connu par ſa race de chevaux excellents, nommés Joungles jayées.

(†††) Les Jattes.

lui donna une place importante dans l'armée qui marchoit en Décan pour s'oppoſer au ſoulèvement de Rambouſch. (*) Gowind-Sing fut bleſſé pendant cette campagne par un ſoldat patane, et il mourut de ſes bleſſures en Janvier 1708 dans la ville de Nandéré. (**) Il ne laiſſa pas d'enfans mâles. Une tradition parmi les Sicques, qui fixoit le nombre de leurs prêtres à dix, les empêcha de donner un ſucceſſeur à Gowind-Sing. Un certain Bounda, qui avoit accompagné Gowind-Sing à Decan, ſe fit un mérite de ſon amitié avec lui. Arrivé en Pouniab, il ramaſſa quelques troupes, et ſes entrepriſes lui valurent le renom d'un guerrier brave, mais cruel. Le bonheur des armes attira enfin ſous ſes drapeaux toute la nation des Sicques qui s'étoit déjà bien éloignée des préceptes de ſon fondateur. La confiance en leur force, augmentée encore par l'abſence de l'Empereur, les avoit rendus hardis et pillards; et les dernières perſécutions en avoient fait des enthouſiaſtes cruels. Bounda, après avoir battu les petits Gouverneurs Mahométans, attaqua le Viſir-Kan, Gouverneur de Sirhend. Le Viſir fut tué dans un combat, après s'être défendu avec le courage le plus opiniâtre; mais à la fin les troupes impériales furent vaincues. On ne peut peindre la joye des Sicques. Cette victoire les mettoit en état de venger le meurtre des enfans de Gowing-Sing. La femme du Viſir-Kan, ſes enfans et beaucoup d'habitans de Sirhend, furent tués avec toute ſorte de cruautés. Les moſquées furent renverſées, et les oſſements des morts, arrachés des tombeaux, furent jetés aux bêtes. Un parti de Sicques pénétra en même

(*) Un Frère de Bahauder-Cha.

(**) Nandéré eſt ſitué ſur les bords de Godavery, environ cent milles au nord-eſt de Hyderadabad.

tems par le grand Douab, et conquit la ville et les diſtricts de Saharanpour. (*) Ils en aſſommèrent ou convertirent de force les habitants. Le bonheur enfin abandonna Bounda, après qu'il ſe fut ſoumis une grande étendue de pays. Il paſſa le fleuve Soutledge avec le projet d'étendre ſes conquêtes du côté de l'oueſt. Mais Chem-Kan, commandant impérial, marcha au devant de lui et le chaſſa avec une perte conſidérable. Les Sicques employés à l'expédition de Douab s'étoient auſſi approchés de la ville de Dehli ; mais ils furent battus par les troupes impériales et rechaſſés dans le pays qui appartenoit encore à Bounda.

Telle étoit la poſition des Sicques lorſque Bahauder-Cha finit ſa campagne en Decan et revint en 1710 dans ſon royaume. Les progrès des Sicques inquiétoient autant l'Empereur, que les cruautés qu'ils avoient exorcées l'avoient aigri. Il marcha ſur les endroits dans leſquels ils ſéjournoient, dans le ferme projet d'anéantir toute la ſecte et de punir le tort que les Sicques avoient fait à la religion Mahométane. Sultan Couli-Kan, l'un des premiers officiers de l'Empereur, marcha avec une partie de l'armée, trouva les Sicques dans les plaines de *Sihrend* et les mit en fuite après un combat ſanglant. Les fuyards qui s'étoient ſauvés avec Bounda dans une forteresſe, furent faits priſonniers de guerre. Bounda échappa. Les Sicques qui ſurvécurent à ce déſaſtre, furent diſſipés, il eſt vrai, et leur chef erroit partout déguiſé ; mais cependant ſous le Gouvernement de Bahauder-Cha ils ne furent pas anéantis. La mort de ce Monarque interrompit la (†) perſécution violente commencée contre les Sicques vaincus dont on avoit

(*) Voyez la carte de Rennell ſur la poſition de ce lieu.

(†) Bahauder mourut en 1712.

mis la tête à prix dans tout le royaume. D'après un commandement de leur dernier Grand-Prêtre, les fectateurs de Nanock avoient laiſſé croître leurs cheveux et leur barbe. On donna en conſéquence un édit, par lequel les Indous de toutes les caſtes étoient forcés de couper leurs cheveux.

Jehander-Cha, (*) ſucceſſeur de Bahauder, fit de foibles tentatives pour détruire les Sicques. Le tems aſſez court de ſon regne fut marqué par des excès ſans nombre, et ce Prince fut occupé continuellement à défendre ſon royaume contre les attaques de Fourrouk-Sir. Les Sicques reprirent bientôt courage. Ils ſortirent de leurs retraites et prirent les armes. Sous le regne de Fourrouck-Sir, (**) les Sicques, qui avoient ramaſſé des forces (***) conſidérables, furent attaqués vivement par Abdoul-Soumet-Kan, Gouverneur de Lahor. Il leur livra bataille près de la fortereſſe *Loghour* (†) et remporta une victoire complète. Les débris de l'armée ſe ſauvèrent dans Loghour avec Bounda ; mais on les reſſerra tellement que la faim les força de ſe rendre à diſcrétion. (††) On mena les priſonniers en triomphe à Dehli ; on les livra d'abord au peuple, et bientôt leurs cruautés horribles et injuſtes furent punies comme elles le méritoient. Ils moururent avec un courage inébranlable au milieu des éloges de la populace qui admiroit leur conſtance.

(*) Cet Empereur ne regna que quelques mois.

(**) Le regne de Fourrouk-Sir dura de 1712 ou 1713 juſqu'en 1719.

(***) On prétend que leur armée montoit à 20,000 hommes de cavalerie.

(†) Loghour eſt ſitué à environ cent milles au nord-oueſt de Lahor.

(††) Cela arriva en 1714.

Après

Après avoir raconté l'origine des Sicques, (†) la fuite de leurs prêtres et l'iſſue des projets de Bounda de former un royaume indépendant, je veux interrompre leur hiſtoire par une courte deſcription de certains réglements pour l'intérieur de l'état, introduits par Nanock et ſes ſucceſſeurs. Lorſqu'une perſonne deſire être reçue dans la ſociété religieuſe des Sicques, on la mène au milieu de cinq perſonnes ou plus de chaque claſſe. Elles ſont aſſemblées pour cela. L'un d'eux verſe dans le creux de ſa main un peu d'eau, que chaque Sicque préſent à la cérémonie touche avec le doigt du pied et que le profélite avale après avoir répété ſouvent les mots. *Wah*, *Gooroojeeka*, *Kahlſah*, *Waa gooroojee Ka Suttah*. (††) Après cette cérémonie, on offre une coupe de ſorbet dont le profélite boit à cinq fois différentes, et en répétant à chaque fois les mots que j'ai répétés. Quand cela eſt fini on donne au nouveau diſciple une longue prière qui contient les devoirs religieux, moraux et politiques des Sicques et qui ordonne de les obſerver.

La première cérémonie que j'ai décrite doit ſignifier l'égalité des diſciples de Nanock et renverſer toutes ces cérémonies et ces formalités que les Indous regardent comme la partie principale de leur religion. Le

(†) Les Sicques joignent à leurs noms celui de Sing, qui dans la langue ſanſcrit veut dire un lion. Le nom Sing appartient particuliérement à la caſte des guerriers. Le reſte du peuple, les ouvriers, les marchands et les autres claſſes inférieures ſont nommés ſeulement Sicques ou diſciples.

(††) Ces mots qui viennent originairement de l'Arabe et de la langue des Indous, contiennent une formule de bénédiction pour la conſtitution des Sicques; et en mémoire de leurs prêtres, les Sicques ſe ſaluent en ſe ditant Wah Gooroo, ſans incliner le corps ou remuer la main. Leur gouvernement et leur armée s'appelle Khalſa et Khalſajée.

s'accorder en grande partie avec le dogme de la métempſycoſe des Indous, et il n'eſt pas néceſſaire d'en parler. J'en ai déjà parlé très-au long.

La nation des Sicques eſt partagée à préſent en deux ſectes ou claſſes différentes. Ceux de la plus ancienne s'appellent Koualaſah. (*) Ceux-ci ſuivent, ſans s'en écarter beaucoup, les commandements de Nanock et des huit Grands-Prêtres qui lui ſuccédèrent. C'eſt pour cela qu'ordinairement ils ſont occupés de travaux civils et domeſtiques. Ils coupent leurs cheveux et leur barbe, et ils reſſemblent, pour leur extérieur et leurs manières, à la claſſe commune des Indous. (†)

La nouvelle ſecte des Kalſa-Sicques fut fondée par Govind-Sing. Ce Prêtre inſpira aux Sicques un eſprit militaire et entreprenant tout-à-fait contraire aux deſſeins de ſes prédéceſſeurs. Cet eſprit et l'attachement vif de ſes diſciples pour lui, le mirent en état de ſatisfaire ſon humeur turbulente et inquiète, et de contenter une ambition qui provenoit naturellement de la force que lui donnoit l'amour général du peuple. Govind Sing a fait perdre à ſes ſectateurs l'uſage du tabac, et leur permit d'entretenir leurs cheveux et leur barbe. La partie militaire du peuple ſe diſtingue, par des traits marqués et une démarche hardie et inſolente, des Koualaſah et des autres claſſes des proſélites étrangers.

Dans les 70 premières années après Nanock, le nombre des Sicques n'augmenta qu'inſenſiblement, et dans leur conduite il regnoit une modération fort ſage;

(*) Koualaſah ſignifie, en Arabe, la même choſe que Kalſah. c'eſt-à-dire pur, ou propre.

(†) On m'a dit que les Indous et les Sicques Koualaſah ſe marioient entre-eux.

mais lorſque l'empire du Grand Mogol eut reçu des coups mortels par les diſputes des enfans et des petits-enfants d'Aurengzeb, et qu'il ne fut plus mené par cette main forte et adroite qui en tenoit toutes les parties, les diſciples de Nanock parurent alors et cherchèrent à faire leur fortune. Les ſoulèvements dans les provinces éloiguées, les factions et les intrigues de la cour qui ſuivirent bientôt la mort d'Aurengzeb, favoriſèrent les projets des Sicques. Ils profitèrent de l'occaſion qui s'offroit, pour étendre, même ſous le regne de Bahaouder-Cha, leurs pillages juſques aux portes de Dehli. La poſition du pays (*) où la religion des Sicques étoit le plus répandue et où ils mirent une armée ſur pied pour la première fois, augmenta leur force et les protégea contre la puiſſance ſupérieure de leurs ennemis. Ils jouiſſoient au pied des montagnes et ſur les bords de bois énormes, des avantages que procuroit un pays riche et peuplé qui leur offroit en même-tems du butin et des proſélites.

La république des Sicques gagna une force conſidérable par l'eſprit et l'activité de Bounda. Il leur inſpira un zèle qui leur faiſoit un mérite de leurs cruautés vis-à-vis de leurs ennemis et les rendoit invincibles, lorſqu'on ne leur oppoſoit pas toutes les forces de l'empire. Le bonheur de cet aventurier attira un grand nombre de proſélites ſous ſes drapeaux.

Quelques-uns vinrent pour trouver de la protection contre les brigandages des Sicques même, d'autres pour échapper aux vexations de la cour ou même à ſes demandes juſtes et raiſonnables, et enfin pluſieurs auſſi dans l'eſpoir de prendre part au pillage du Pouniab. La plupart des nouveaux convertis étoient de la race

(*) Dans le voiſinage des montagnes de Pouniab.

des Jattes (*) et des Goojers, qui ordinairement réſident dans l'Indoſtan ſeptentrional. Ils paſſent pour des laboureurs intelligents et laborieux. Ils ſont auſſi connus pour leur caractère violent et inquiet.

La défaite et la mort de Bounda' détruiſit tout-à-fait la puiſſance des Sicques et parut auſſi devoir anéantir leur religion. Fourrouk-Sir ordonna, par un édit, de faire exécuter ſur le champ tout Sicque qui tomberoit entre les mains d'un de ſes officiers et ne voudroit pas ſe faire mahométan. Ce fut auſſi cet Empereur qui mit à un prix conſidérable la tête de chaque Sicque, et il parvint à les détruire avec tant de bonheur, qu'on n'en entendit plus le nom dans l'empire du Grand Mogol. Ceux qui tenoient encore aux dogmes de Nanock, s'enfuirent dans les Montagnes du Pouniab ſeptentrional, ou coupèrent leurs cheveux et renoncèrent extérieurement à leur religion. Ce fut plus de 30 ans après que ſe ranimèrent de nouveau les étincelles enſevelies ſous les ruines de l'édifice bâti par Nanock, et bientôt elles allumèrent un feu qu'on ne put plus étouffer. L'hiſtoire voit reparoître les Sicques armés dans le tems de la retraite de Nadir-Cha (†) de Dehli. Une troupe de cavalerie Sicque tomba ſur l'armée Perſanne chargée de butin et marchant en désordre. Ils ſe jetèrent ſur l'eſcorte du bagage et firent un grand butin. Dans les tems de détreſſe et de déſolation qui ſuivirent les irruptions des Perſes (*) et des Afganes, les Sicques ſortirent alors de leurs retraites, ramaſſèrent une grande quantité d'aventuriers, et bientôt devinrent une puiſſance formidable. Même dans le tems de la plus grande

(*) Les Kalſah-Sicques ſortent ſurtout de ces races.

(†) En 1739.

(*) Depuis 1739 juſqu'en 1746.

détreſſe où les avoient réduits l'anéantiſſement de leur force militaire, la mort de leur chef et la proſcription de leur ſecte, ils alloient ſecrétement en pélerinage à Amrout-Sir; et l'attention de la cour étant fixée ſur des choſes qui l'exigeoient toute entière, les Sicques ne furent plus inquiétés et allèrent viſiter librement leur principal lieu de dévotion, qui devint peu-à-peu la capitale de leur petit pays. Meer-Mounnoo, (**) Gouverneur de Lahor ſous Ahmet-Cha, (†) remarqua avec effroi l'accroiſſement de leur puiſſance. Les ravages énormes qu'ils avoient faits dans ſon gouvernement n'avoient que trop fait ſentir combien ils étoient dangereux. Il les attaqua donc avec vivacité, et on croit qu'il eût anéanti le parti des Sicques, ſi celui-ci n'eût pas trouvé un interceſſeur dans ſon miniſtre Korah-Moull, qui étoit lui-même de la ſecte Koualaſah. Korah-Moull empêcha Meer-Mounnoo de recueillir les fruits des avantages qu'il avoit eus ſur les Sicques.

Adina-Beg-Kan, officier au ſervice de Meer Mounñoo, fut envoyé avec une armée au milieu des Sicques, et battit leur armée en 1749. Les vaincus y perdirent beaucoup. (††) Korah-Moull réuſſit enfin à former une alliance durable entre les Sicques et Meer-Mounnoo. Ce dernier étoit occupé d'affaires plus importantes. Il laiſſa aux Sicques la liberté de ſe fortifier ſecrétement et d'augmenter leurs poſſeſſions qui s'étendoient depuis le voiſinage de Lahor juſqu'au pied des montagnes. Tant que Korah-Moull vécut, il les empêcha d'étendre leurs conquêtes et leurs ravages. Mais après la mort de

(**) Le fils de Koumer-oud-Dein, Viſir de Mahomet-Cha.

(†) Ce Prince monta ſur le trône en 1747 et fut dépoſé en 1753.

(††) Cette bataille ſe donna près du village Mackavaoul dans les environs ſeptentrionaux du Pouniab.

cet officier, tué dans un combat contre les (*) Afganes, et favorisés par les troubles que la foule des prétendants au Gouvernement de Lahor fit naître à la mort de Mounnoo, (**) les Sicques trouvèrent l'occasion de fonder leur puissance, et cette puissance s'éleva malgré les coups violents qu'on lui porta dans la suite. Cette horde de bandits sans lois devint une troupe de maîtres puissants auxquels de grands pays étoient soumis. Ce bonheur constant, qui avoit affermi et augmenté l'empire du Grand-Mogol et l'avoit fait croire invincible dans toute l'Asie, étoit tout-à-fait disparu, et il s'étoit ouvert un grand théâtre sur lequel tous les aventuriers hardis pouvoient exercer leur courage, et où l'ambition et la cupidité pouvoient attendre les récompenses les plus séduisantes. Les provinces du sud étoient déjà séparées du royaume, et les Perses, les Afganes, les Marattes et les Sicques avoient pillé et ravagé à différentes fois les provinces du nord.

A la mort de Meer-Mounnoo, et après une suite rapide de gouverneurs qui se succédèrent, le gouvernement de Lahor échut à Adina-Beg-Kan, qui avoit vaincu les Sicques près de *Mackavaoul*. La cour de Dehli soutint publiquement contre les prétentions d'Ahmet-Cha, Roi des Afganes, le pouvoir qu'Adina-Beg s'arrogeoit dans le Pouniab. Cet officier courageux et expérimenté eût pu acquérir de la gloire en humiliant les Sicques toujours inquiets et pillant partout. Mais il vit bientôt les avantages qu'il pouvoit tirer de son alliance avec un peuple dont on ne pouvoit arrêter les incursions et les ravages que par une guerre continuelle. Adina-Beg conclut donc une paix avec les

(*) Cela arriva en 1751.

(**) Meer-Mounoo murut en 1752.

Sicques, dont la base étoit de faire en commun la guerre aux Afganes. Il les encouragea à ravager le pays de ces derniers, (†) et déclara qu'il ne demandoit aucune part du butin. Adina-Beg puniſſoit ſévérement chaque violation de ce traité d'alliance, et rarement les Sicques troublérent ſon gouvernement.

Cependant la cour de Dehli ſoutenoit, par des intrigues et ſouvent auſſi par la force des armes, les entrepriſes de ſon gouverneur de Lahor. En conſéquence Ahmet-Cha, l'Afgane, en 1756 entra avec une armée dans les Indes, partie pour reconquérir le Pouniab; partie pour punir Ghaze-oud-Dein, premier Miniſtre d'Aloumgouir ſecond, et qui avoit uſurpé un pouvoir ſans bornes ſur la capitale. Adina-Beg, client fidéle du miniſtre, avec l'intérêt duquel le ſien étoit étroitement lié, ne ſe ſentit pas aſſez fort pour tenir la campagne contre Ahmet-Cha. Il s'enfuit dans les montagnes voiſines où il reſta caché juſqu'à ce que le Roi des Afganes fût retourné dans ſon royaume.

En 1757 et 1758 arriva une armée (*) nombreuſe de Marattes à Dehli où leurs chefs regnèrent bientôt deſpotiquement. Adina-Beg remontra aux Marattes, que les garniſons que les Afganes avoient dans le Pouniab étoient très-affoiblies par la retraite d'Ahmet-Cha, qu'elles ſeroient vaincues aiſément, ſi les Marattes vouloient marcher contre elles, et qu'alors il les ſoutiendroit dans le Pouniab avec ſa ſuite et ſes ſoldats. Sur

(†) Les Afganes poſſédoient dans ce tems une étendue de pays qui alloit depuis le fleuve *Chinnaoun* juſqu'à l'Indus.

(*) Ghaze-oud-Dein les engagea pour renverſer une adminiſtration que le peuple déteſtoit et qui étoit attaquée par une partie de la cour. Si Ahmet-Cha n'eût pas vaincu les Marattes près de *Pannyfrett*, la domination des Mahométans eût été vraiſemblablement anéantie dans les Indes.

le champ les Marattes partirent pour le Pouniab, chaſſèrent les Afganes de Sirhend et de Lahor et ſoumirent une étendue de pays qui alloit juſqu'au fleuve Chelum. (**) Mais des troubles intérieurs ayant rappellé les principaux chefs à Decan, ils nommèrent gouverneur de Lahor Adina-Beg-Kan qui avoit favoriſé leurs projets de toutes les manières. Il mourut l'année ſuivante dans un âge avancé, et laiſſa la réputation d'un auſſi bon politique que d'un brave guerrier.

Les Sicques n'étendirent pas pendant l'adminiſtration d'Adina-Beg leurs ravages dans le plat pays. Ils craignoient ce Gouverneur et la force des Marattes. Mais pendant les incurſions que Ahmet-Cha fit dans l'Indoſtan, ils ne ceſſèrent jamais d'inquiéter les Afganes et de battre quelques troupes détachées ; et dans toutes ces attaques ils montrèrent un courage extraordinaire.

Lorſque Ahmet-Cha, lié avec les autres Princes Mahométans et les chefs de l'Indoſtan, èut vaincu en 1761, près de Pannifrett, les forces combinées des Indous, et qu'il eut chaſſé les Marattes des provinces du nord, il penſa à ſe venger des Sicques, qui, vers la fin de la même année, pendant une courte abſence du Roi, avoient occupé une grande partie de la province de Lahor. Il pénétra en 1762 de bonne heure dans le Pouniab, diſperſa les Sicques partout où il les trouva, et répandit par ſes ravages un effroi général. Bientôt les Afganes rentrèrent en poſſeſſion de tout le plat pays, et les Sicques, découragés par les cruautés de leurs ennemis, s'enfuirent avec leurs familles dans les montagnes pour chercher un aſile. Une troupe conſidérable de Sicques s'étoit retirée de Sirhend vers les diſtricts

(††) Le cinquième fleuve du Pouniab en venant de l'eſt.

du nord. (*) Étant éloignés de plus de cent mille de Lahor, chef lieu des Afganes, ils ne croyoient pas avoir à craindre une attaque subite. Mais les mouvements d'Ahmet-Cha étoient auſſi rapides que terribles. Il marcha de Lahor en moins de deux jours, attaqua tout-à-coup les Sicques, et le bruit courut qu'il tua 25,000 cavaliers Sicques. Comme les Sicques pendant leurs jours de bonheur avoient détruit pluſieurs moſquées et d'autres lieux ſacrés aux Mahométans et avoient forcé pluſieurs de leurs ennemis d'embraſſer la religion de Nanock, ils éprouvèrent auſſi toute la vengeance de leurs ennemis vainqueurs. On éleva des pyramides et on les couvrit de têtes de Sicques. On raconte même qu'Ahmet-Cha fit laver avec le ſang des Sicques les murs des principales moſquées qu'ils avoient profanées, pour effacer avec la tache l'affront fait à la religion mahométane. Cependant toutes ces cruautés n'étouffèrent pas l'eſprit entreprenant des Sicques qui continuèrent toujours de ſortir de leurs citadelles et d'attaquer les partis égarés.

A la fin de 1762, Ahmet-Cha retourna en Afganiſtan. Sa préſence et tous ſes ſoins y étoient néceſſaires, ſon pays étant compoſé de provinces nouvellement conquiſes et habité par un peuple guerrier. Il laiſſa dans la province et la ville de Lahor un gros corps de troupes commandé par un officier de diſtinction. Sitôt que le Roi ſe fût éloigné, les Sicques ſortirent de leurs citadelles, ravagèrent le plat pays, battirent les Afganes dans pluſieurs combats, aſſiégèrent et prirent même la ville de Lahor, et là ils contentèrent leur fureur contre leurs ennemis mortels, contre les deſtructeurs de leur

(*) Les villages Gooierwal et Daſſpour furent dans ce tems l'aſile des Sicques.

croyance et de leur peuple. Les mosquées que les Mahométans avoient ou séparées, ou rebâties, furent détruites avec toutes les marques de mépris, et les Afganes enchaînés furent obligés de laver les murs avec du sang de cochon. On dit aussi qu'il fallut qu'ils creusassent l'étang près d'Amrout-Sir, étang qu'ils avoient comblé l'année d'auparavant. Du reste les Sicques modérèrent leur vengeance contre les Afganes; ils n'en tuèrent aucun de sang-froid.

Les annales des Sicques parlent d'une bataille contre les Afganes donnée avant la conquête de Lahor. Mais le succès de cette bataille ne s'accordant pas avec le bonheur des armes de Ahmet-Cha, et n'étant confirmé par aucune autre preuve, je suis obligé de douter d'une partie de ce que les Sicques racontent. On prétend que cette bataille se donna en Octobre 1762. Toute la nation des Sicques, forte de 60000 cavaliers, s'assembla près d'Amrout-Sir pour quelques exercices de piété, et là, résolut, en attendant qu'on les attaquât, de faire dépendre l'existence de leurs peuples de l'issue d'un combat. Ahmet-Cha, qui étoit alors campé près de *Lahor*, marcha (†) sur *Amrout-Sir* avec des forces considérables et attaqua sur le champ les Sicques. Ceux-ci furent tellement animés par l'ardeur de la vengeance et par la vue des pays que le fondateur de leur religion avoit consacrés et qui portoient encore la trace de la destruction de ses monuments; ils furent, dis-je, tellement irrités, qu'après une bataille sanglante qui dura du soir au matin, Ahmet-Cha fut obligé de plier et de se retirer précipitamment à Lahor. Les Sicques, continue-t-on, poursuivirent l'ennemi jusques dans cette ville, et Ahmet-Cha repassa l'Indus après être sorti de

(†) Ce lieu est à environ 40 milles, à l'est, de Lahor.

Lahor assiégé. Cet événement ne peut être vraisemblable qu'en supposant que l'armée de Ahmet-Cha avoit souffert des pertes ou des diminutions considérables avant l'époque où cette bataille fut donnée. (†) Sans entrer dans la discussion de ces faits obscurs, je retourne à l'ordre de l'histoire qui dit, que Ahmet-Cha revint dans les Indes dans l'automne de 1764, reprit Lahor et chassa les Sicques du plat pays. Les victoires de ce Prince, quoique gagnées en un moment, n'apportoient pourtant ni à lui, ni au pays, de véritables avantages; au contraire, il ne fut que ravagé et ensanglanté. L'année suivante, en 1763, les Sicques, pendant son absence, attaquèrent le Pouniab, chassèrent les garnisons Afganes, et suivirent leur fortune avec tant de rapidité, que cette même année ils avoient inondé tout le pays depuis l'Indus jusqu'au voisinage de Dehli, et qu'ils en avoient pris possession.

Les trois années suivantes, Ahmet-Cha ne fit que la petite guerre avec les Sicques. N'ayant aucun trésor dans les Indes, et craignant les suites d'un séjour si éloigné de ses autres états, il vit bientôt la difficulté de soumettre un peuple nombreux qui avoit des retraites impénétrables dans les montagnes et dans les bois, quand on les chassoit de la plaine, et qui bientôt recommençoit ses incursions avec un courage inébranlable.

Depuis l'année 1767, pendant laquelle Ahmet-Cha fit sa dernière course dans les Indes, il parut avoir renoncé au plan de soumettre les Sicques. Alors ils devinrent maîtres d'un pays considérable, dans lequel ils affermirent tout-à-fait leur puissance, et élevèrent sur cette puissance l'édifice de leur religion qu'ils

(†) On dit qu'il y eut une éclipse de soleil le jour de l'action.

avoient défendue et propagée avec un zèle au-deſſus de tous les éloges.

Timour-Cha, Roi actuel d'Aſganiſtan, fils de Ahmet-Cha, a fait la guerre aux Sicques avec une fortune très-variée. Pendant ſa dernière campagne dans les Indes, il leur prit la ville et une partie conſidérable de la province de Moultan, que les Sicques évacuèrent après une légere réſiſtance, quoique ce ne fût pas leur manière d'agir ordinaire. On pourroit attribuer cette retraite à la lâcheté, ſurtout quand on connoît le génie peu militaire de Timour. Mais il paroît que leur retraite de ce pays, fut plutôt une ſuite naturelle de leurs diſſenſions éternelles et de la crainte que le grand nombre de la nation avoit de la puiſſance énorme de quélques chefs. Les poſſeſſions des Sicques, dont les frontières ſont toujours incertaines, étoient bornées en 1782, au nord, par la chaîne de montagnes qui paſſe par une ligne oblique dans la partie ſupérieure du Pouniab; à l'eſt, par les territoires de l'Empereur et de ſes Gouverneurs qui s'étendent juſqu'à *Pannifrett* et *Courwaoul*, et par les diſtricts d'Agra; au ſud, par *Moultan*; et à l'oueſt, par l'Indus, excepté la ville et le diſtrict de *Attock* avec quelques autres petites villes.

Les Sicques ont enlevé à *Zabirah-Kan* la plus grande partie de ſes poſſeſſions et ne lui ont preſque laiſſé que le fort de Ghous-Ghour et une petite étendue de pays dans ſon voiſinage. Ce fils dégénéré de Najeb-oud-Dowlah, ne ſe défendit pas ſérieuſement. Il crut adoucir les Sicques en embraſſant la religion de Nanock. (†) On ne remarque pas que cela fut de quelque utilité

(†) Il prit le nom de Dourme-Sing en 1785. Son fils, Golam Bahaouder, lui ſucceda. Quoique ce fût un brave ſoldat et que les Sicques l'eſtimaſſent, il ne put cependant ſecouer leur joug.

pour lui. Lorſque je paſſois par le Douab, les Sicques entouroient ſon fort, et il fut réduit au moyen déſeſpéré d'appeler à ſon ſecours d'autres Sicques qui ſervent pour de l'argent.

Au commencement de 1783, un parti de Sicques marcha à travers le Ghous-Ghour, et s'approcha du Gange vers l'endroit où ce fleuve forme la frontière occidentale du Rohilcound. Leur projet étoit de paſſer le fleuve et de piller les terres du Viſir. J'étois alors dans le Rohilcound, et je fus témoin de l'effroi général qui ſaiſit les habitants, leur fit quitter le plat pays et les força de ſe retirer dans des citadelles ou dans les endroits où la cavalerie ne pouvoit venir. Les Sicques renoncèrent à leur projet. Ils virent la difficulté de paſſer le fleuve en face de l'armée du Viſir, placée ſur le bord oriental du Gange. Je ne rapporte ceci que pour faire voir que les Sicques peuvent aller librement juſqu'au Gange. (†)

C'eſt d'après les meilleurs titres que j'ai pu trouver, que je vous ai raconté l'origine des Sicques, le commencement et les progrès de leur empire, et ſon affermiſſement enfin juſqu'à aujourd'hui. Nous avons vu que ce peuple combattit deux fois le Grand Mogol, et que la force ſupérieure de cet empire l'écraſa juſqu'à l'anéantir preſque tout-à-fait. La guerre avec les Aſganes fut tout auſſi dangereuſe et auſſi funeſte aux Sicques. Ils avoient déjà fondé leur empire, et ils en ſentirent d'autant plus vivement la colère de leur redoutable ennemi. Ils furent chaſſés de leurs lieux ſacrés et pourſuivis avec une fureur que les ſuccès de leur ennemi

(†) Les Sicques ſe raſſemblèrent encore en 1785. Ils entrèrent dans le Rohilcound, ravagèrent une étendue de pays de 100 milles, et ſe retirèrent ſans obſtacle.

augmentoient encore; mais nous avons auſſi vu, que lors de leur humiliation la plus profonde, ils conſervèrent toujours aſſez de courage pour chercher de nouvelles reſſources, ils ſaiſirent hardiment toute occaſion favorable pour ſe ſauver, et enfin ils furent vainqueurs dans leurs combats avec le Prince le plus puiſſant de ſon tems. Il faut convenir que pluſieurs circonſtances acceſſoires ſe réunirent pour fonder d'abord et agrandir enſuite la domination des Sicques. J'ai remarqué que les premiers mouvements de ce peuple arrivèrent dans un tems où l'empire Mogol avoit perdu ſa force intérieure, et où des troubles inteſtins, les cabales d'une cour foible et corrompue, et les ſoulèvements des Gouverneurs éloignés avoient affoibli le reſpect et l'obéiſſance dus au Souverain, et avoient fait naître de tous côtés des projets pleins d'égoiſme et d'ambition.

La ſupériorité décidée que Meer-Mounnoo conſerva ſur les Sicques eût ſelon toute apparence retardé conſidérablement leur force et leur puiſſance. Si on vouloit rechercher avec détails les actions des hommes que l'on connoît peu, cela meneroit trop loin. Je remarque donc ſeulement, que Morah-Moull garantit à lui ſeul les Sicques des ſuites des victoires de Meer-Mounnoo. Ce Morah étoit lui-même un Sicque, il ſe chargea naturellement de ceux qui avoient la même croyance que lui. Mais l'état incertain des provinces d'Afganiſtan et de Perſe, qui exigeoit ſouvent la préſence de Ahmet-Cha, fut ce qui facilita le plus aux Sicques la conquête du Pouniab. Si ce Prince des Afganes avoit pu prolonger ſes campagnes dans les Indes, ſurement, pendant ſa

(†) Les deſcendants des dix Grands-Prêtres ſont ſouvent appellés Pourgadas, ou deſcendants d'un Saint ou d'un Prophète.

vie, les Sicques n'euſſent jamais eu une puiſſance ſi formidable.

Il eſt difficile de trouver une dénomination convenable à la conſtitution des Sicques. Au premier apperçu elle paroît s'approcher de la forme de gouvernement ariſtocratique. Mais en la conſidérant plus attentivement, on trouve qu'elle a beaucoup d'une démocratie. Aucun membre de l'état ne porte de titres héréditaires ou diſtinctifs. (*) Les chefs jouiſſent d'une conſidération qui paroît être affectée ſeulement aux dignités militaires dont ils ſont revêtus, et qui tient au maintien de la ſoumiſſion néceſſaire dans un peuple ſoldat. On punit rarement dans les armées des Sicques, et leurs mouvements ſe font très-en déſordre, beaucoup de chefs n'ayant à commander que 50 hommes. En paix on obſerve une égalité de rang que perſonne ne doit violer, quelque riche qu'il ſoit. Dans les aſſemblées générales du peuple, chacun a la liberté de dire ſon avis, et la majorité des voix l'emporte dans toutes les délibérations. Les Sicques Kahlſah, même ceux de la claſſe la plus commune, ſont des hommes fiers et inquiets, et on le remarque dans toutes leurs actions. J'eus occaſion de l'apprendre, et un exemple de ce que j'avance mérite que je le rapporte. Lorſque je paſſois par le Siring-Naghour, un cavalier Sicque ſe joignit à moi. Comme je deſirois faire connoiſſance avec lui, je lui témoignai toutes les petites attentions qu'un client a coutume d'avoir pour ſon patron. Mais le Sicque reçut mes politeſſes avec la plus grande froideur, j'oſerois preſque dire avec mépris; et ſa conduite vis-à-vis des autres étrangers étoit tout auſſi repouſſante. Je m'aviſai

(*) Les deſcendants des dix Grands-Prêtres ſont ſouvent appelés Pourgadas ou deſcendants d'un Saint ou d'un Prophète.

de lui demander quel étoit ſon chef. Sa réponſe fut bien conforme aux remarques que j'ai faites ſur les Sicques. Il me dit avec un ton et une expreſſion, comme s'il étoit révolté de la ſeule idée de ſoumiſſion, qu'il déteſtoit tous les chefs, et qu'il ne reconniſſoit d'autre maître que ſon Prophète.

Tant que le peuple Sicque eut un intérêt général et agit auſſi en commun, toutes les affaires importantes, ſoit intérieures, ſoit militaires, furent toujours décidées dans des aſſemblées du peuple générales ou particulières. L'aſſemblée générale du peuple, que dans leur langue on appelle Goorimotta, étoit celle dans laquelle étoient décidées les plus grandes affaires; telles que, par exemple, la concluſion de la paix et la déclaration de guerre, les alliances ou les envois en détachement. La ſomme des tributs que l'on levoit annuellement étoit rendue publique, et on la partageoit entre les différents chefs en raiſon des troupes qu'ils commandoient. On donnoit auſſi une partie de cette ſomme au ſimple ſoldat; et lorſqu'un ſoldat n'étoit pas content de ſon chef, ſoit parce qu'il avoit reçu trop peu, ſoit pour d'autres raiſons, il pouvoit quitter ſans difficulté celui qu'il avoit ſervi juſqu'alors et choiſir un chef plus libéral. On choiſiſſoit des commis pour entretenir la correſpondance avec les autres nations ou pour travailler aux approviſionnements de guerre. On donnoit l'adminiſtration des affaires religieuſes à une ſociété de prêtres choiſis parmi les deſcendants de leur Prophète, mais qui n'avoient aucune influence ſur les affaires temporelles. Tels furent les principaux réglements que les premiers chefs introduiſirent, et qui durèrent tant que le peuple fut réuni et n'eut qu'un intérêt. A préſent les poſſeſſions des Sicques ſont très-

étendues ; et leurs pays ſont partagés en petits états. Chacun d'eux penſe à ſoi, ſans s'embarraſſer du tout. On aſſemble rarement le peuple, et depuis la guerre des Afganes, les Sicques n'ont plus eu de guerre nationale.

Leur principale force conſiſte en cavalerie. Ils ont bien quelque artillerie, mais elle eſt mal entretenue et mal ſervie. Leur infanterie ne ſert ordinairement que pour les garniſons et les ſervices de peu d'importance. Elle eſt beaucoup moins conſidérée que la cavalerie. Un cavalier Sicque eſt armé d'un fuſil et d'un ſabre dont la lame eſt excellente. Leurs chevaux ſont forts et bien dreſſés. Ici je parle par expérience. J'ai rencontré pendant mon voyage deux troupes de Sicques, dont l'une étoit forte environ de 200 hommes. Ces Sicques portoient de longs habits, (†) et leurs armes étoient en très-bon ordre ; leurs gibernes étoient couvertes de drap rouge d'europe et garnies de treſſes d'or. Le goût que les Sicques ont pour les armes auxquelles on met le feu avec des mèches et l'uſage continuel qu'ils font de ces fuſils à mèche, eſt cauſe que leur attaque eſt toute différente de celle de toute autre cavalerie indienne. Une troupe de 40 ou 50 hommes court au grand galop ſur l'ennemi juſqu'à une portée de fuſil, fait halte pour que le coup porte mieux, et alors elle fait feu. Ils ſe retirent enſuite avec la plus grande rapidité, rechargent et reviennent. Les chevaux ſont ſi bien dreſſés à cela, que lorſqu'ils reçoivent ſeulement un coup de la main, ils s'arrêtent tout court, fuſſent-ils en plein galop. Cette manière de combattre n'eſt pas pourtant ce qui a rendu les Sicques ſi redoutables. C'eſt à leur activité qui n'a pas ſon égale parmi les autres peuples indiens, c'eſt à

(†) Un long habit de calico avec un bord blanc, un corps étroit et des manches.

leur facilité à ſupporter les plus grandes fatigues, et à leur extrême ſenſibilité à toute ſorte d'offenſes, qu'il faut attribuer leurs victoires et leurs conquêtes. Ils doivent leurs avantages perſonnels à une tempérance rare et à la modération avec laquelle ils ſavent ſe refuſer des plaiſirs qui ont énervé les Mahométans dans les Indes. Des parties de cavalerie faiſoient ſouvent des marches de 40 à 50 milles, et marchoient pluſieurs jours de ſuite.

Les Sicques doivent être très-nombreux, quoique je n'aie pas de données aſſez ſures pour fixer leur population. Ils diſent, avec aſſurance, que leur pays pourroit lever trois cent mille cavaliers; et pour le prouver, ils diſent, que chacun d'eux, n'eût-il que peu de terres et peu de bien, a pourtant un cheval, un fuſil et un ſabre. Si l'on accorde que les Sicques peuvent réellement lever deux ou trois cent milles cavaliers, leur cavalerie eſt plus forte que celle de toutes les autres puiſſances de l'Indoſtan. Un endroit que je diſtinguai dans un ouvrage (*) écrit en 1777 à Dehli, peint vivement les diſpoſitions militaires de ce peuple. Les Sicques, y eſt-il dit, ſont en tout forts et bien faits. Accoutumés dès leur enfance à une vie laborieuſe et pénible, ils font des marches étonnantes et vainquent des difficultés incroyables. Dans leurs campagnes ils n'ont ni bagage ni tentes avec eux, excepté une petite tente pour le Général en chef. Les autres dorment ſous des draps ou des manteaux dont ils s'enveloppent dans le mauvais tems, et qui ordinairement leur ſert de ſelle. Chacun a ordinairement deux chevaux avec ſoi, pluſieurs en ont trois. Les chevaux ſont d'une grandeur médiocre, forts et vifs. Ils les tirent des provinces de Lahor et de

(*) L'auteur eſt, je crois, le Colonel Polier.

Moultan, renommées dans tout l'Indoſtan pour les meilleures races de chevaux. Les Sicques ſe donnent auſſi toutes les peines imaginables pour multiplier cette eſpèce d'animaux ſi utiles. Ils ſe réjouiſſent à la mort d'un de leurs frères, et ils s'attriſtent de la perte d'un cheval. Ils montrent par là leur affection pour un animal qui leur eſt ſi néceſſaire. Leur nourriture eſt ſimple et groſſière. Elle reſſemble à celle des pauvres gens de l'Indoſtan qui, par miſère, ne peuvent pas mieux ſe nourrir. Des flans cuits ſous la cendre et attendris avec un mélange de toutes ſortes d'herbes, ſont leur meilleur plat, et encore n'en mangent-ils que quand ils n'ont rien du tout à faire. Ordinairement ils ſe contentent de fèves et de pois un peu rôtis. Ils ne peuvent fumer de tabac, ils le déteſtent; je ne ſais pourquoi. Mais ils s'enivrent ſouvent avec des boiſſons ſpiritueuſes préparées dans leur pays. Ils ne manquent jamais, après une journée pénible, à boire un grand verre de cette liqueur de leur pays. Leur habillement eſt très-ſimple. Un long pantalon, un manteau de couleur dont ils attachent un bout autour du corps et rejètent l'autre ſur leurs épaules, enfin un petit turban; voilà tout ce qui les couvre. Leurs chefs ſe diſtinguent des ſimples ſoldats par des bracelets d'or aſſez peſants; ſouvent ils portent de chaînes d'or autour de leurs turbans, et ils montent de plus beaux chevaux. Il y a un grand nombre de chefs. Quelques-uns ont juſqu'à dix ou douze mille cavaliers ſous leurs ordres. Mais il y en a peu comme cela. La plupart commandent depuis mille juſqu'à deux milles hommes, et quelques-uns n'en ont ſous leurs ordres que vingt ou trente. En général les chevaux appartiennent aux cavaliers. Les chefs n'en donnent qu'à une certaine partie de leurs ſujets.

L'eſprit de liberté, la jalouſie réciproque et le brigandage preſque général, ſont les cauſes pour leſquelles les Sicques d'aprèſent entreprennent rarement une expédition en commun, mais ſuivent plutôt les plans auxquels l'intérêt incite leurs chefs ou quelques peuplades. J'ai déjà donné un exemple comme Mhah-Sing ſeconda le Rajah de Joumbo contre d'autres Sicques qui l'avoient attaqué. Avant que les Rajahs fuſſent devenus tributaires dans les pays montagneux du Pouniab ſupérieur, les Sicques y exerçoient des ravages horribles, pilloient et brûloient les villages, enlevoient les beſtiaux et emmenoient les enfans mâles lorſqu'ils étoient beaux et forts. Ces enfants étoient élevés dans la croyance de Nanock. Mais depuis que les Princes des montagnes ſe ſont ſoumis à payer un tribut annuel qui rapporte cinq pour cent des revenus du pays, leurs pays ſont moins inquiétés, excepté quand ils appèlent les Sicques pour accommoder les différents qu'ils ont entre-eux.

Le pays étendu et fertile des Sicques, et leur goût pour l'agriculture au milieu du tumulte de la guerre, doivent néceſſairement rapporter des revenus conſidérables. Du tems de Bernier, le Gouvernement de Lahor rapportoit 246 lacks et 95000 roupies. (†) Et avec l'adreſſe et l'Induſtrie des Sicques dans les différentes branches de l'agriculture, on ne peut pas croire que ces revenus aient beaucoup diminué depuis qu'ils ſont maîtres du Pouniab. (*)

(†) Deux millions et 469500 l. ſt. La roupie comptée à 2 ſchellings.

(*) Forſter eût conclu plus exactement, s'il eût dit que le Pouniab ou la province de Lahor n'avoit pas perdu en paſſant aux Sicques à l'égard de la culture et des revenus publics. Mais il eſt abſolument impoſſible que le Pouniab ſoit déjà guéri de toutes les bleſſures que lui ont faites les incurſions de Nadir-Cha, des deux Rois des Aſganes, des

On fait de plus dans le pays des Sicques un commerce conſidérable que l'on a étendu juſqu'aux provinces éloignées, ſurtout en Behar et en Bengale ou ſéjournent à préſent pluſieurs riches marchands de la nation des Siques. Omichound, qui a eu une part ſi active et ſi malheureuſe à la révolution que les anglois firent en Bengale, étoit un Sicque ainſi que ſon fils adoptif qui vit à préſent à Calcutta. Des marchands de toutes les nations et de toutes les ſectes, qui apportent dans leur pays les marchandiſes néceſſaires ou qui ſont fixés chez eux, jouiſſent de la même protection et des mêmes droits que leurs propres ſujets. Mais les autres marchands et les voyageurs ſont ordinairement pillés et maltraités. Lorſque de telles perſonnes en ſortent ſans avoir rien perdu, l'on s'en réjouit comme d'un bonheur extraordinaire, et l'on remercie Dieu de ſon ſalut inattendu. Cette conduite qui arrête autant leur culture qu'elle nuit à leur bien-être, vient d'une très-grande jalouſie contre les étrangers et d'un eſprit de pillage devenu habitude, qui ne ménage ou ne favoriſe que ce qui rapporte un avantage momentané.

Les Sicques ne ſont pas très-ſévères envers les Ma-

Marattes, et les ravages que les Sicques exercèrent eux-mêmes avant de s'en rendre maître. Il eſt ainſi incroyable que le Pouniab ſoit à préſent auſſi peuplé et qu'il rapporte autant que du tems de Bernier. Vraiſemblablement les Sicques ne payent pas d'impôts, ſeulement les Mahométans et les Indous qu'ils traitent comme ſujets en payent. D'après ce que Forſter dit ſur le commerce des Sicques, et ſurtout ſur le peu de ſureté des chemins dans leur pays, il eſt difficile qu'il ſoit auſſi conſidérable que notre voyageur paroît le croire. Il eſt à croire que l'induſtrie a perdu plus encore que le commerce dans le Pouniab, et lorſque ces deux objets languiſſent ou ſont foibles, l'agriculture ne peut pas être très-floriſſante. --- La conſtitution et la poſition des Sicques reſſemblent en beaucoup de choſes à celles des Marattes, Note du trad. Allm.

hométans qui ont embraſſé leur religion. Pourvu qu'ils s'abſtiennent de la viande de bœuf que les Indous et les Sicques ont également en horreur, et qu'ils obſervent les uſages extérieurs, tels que d'entretenir leurs cheveux et de brûler leurs morts, on leur laiſſe à l'égard des autres Dogmes de Nanock une très-grande liberté. Les Mahométans qui demeurent dans le Pouniab ſont expoſés à quelques vexations particulières, et ils doivent ſouffrir les inſultes du petit peuple; ſouvent il s'amuſe à profaner les moſquées avec des charognes de cochon ou d'autres choſes que les Mahométans regardent comme impures. On ne leur permet pas non plus de faire crier l'heure de la prière. Quand un Sicque a tué à la chaſſe un ſanglier, ſouvent il force le premier Mahométan qu'il trouve de porter l'animal chez lui, et quelquefois on oblige des proſélites Mahométans à attacher à leur bras les défenſes d'un ſanglier, pour montrer davantage le mépris qu'ils portent à leur ancienne religion. Ces faits prouvent la conduite orgueilleuſe et inſultante des ſoldats Sicques. Cependant on peut auſſi expliquer une partie des duretés qu'ils font éprouver aux Mahométans par le ſouvenir des hoſtilités récentes que ceux-ci ont exerçées contre eux.

L'intérêt différent qui ſépare chaque ſouche, et le caractère diſtinctif de ce peuple, empêcheront toujours les Sicques, tant que ces deux cauſes ſubſiſteront, de devenir une puiſſance redoutable par ſes attaques, et d'avoir cette force et cette activité intérieure qui eſt néceſſaire pour faire et conſerver des conquêtes éloignées. Pour défendre et reconquérir leur pays, ils montrent un courage étonnant et une conſtance qui fait deviner ce qu'ils ſeroient en état de faire s'ils étoient animés d'un même eſprit et d'un même intérêt. Si le

hasard réuniſſoit un jour les Sicques pour défendre leur patrie ou leur religion, il peut arriver aiſément, qu'un chef plein de talents, ambitieux et heureux, écraſe ſes autres compagnons, et ſur les débris de la république élève le drapeau de la monarchie. (†) L'hiſtoire eſt pleine dévénements nés de pareilles cauſes. Avec une conſtitution monarchique, je ne doute pas que les Sicques ne deviennent la première puiſſance de l'Indoſtan et ne ſe faſſent redouter de tous les états voiſins.

DOUZIÈME LETTRE.

Cachemir avril 1783.

Le 17 Avril je quittai Joumbo, accompagné d'un valet Cachemirien qui portoit mon paquet. Après une journée aſſez pénible de dix coſs, que je fis à pied, j'arrivai au petit village *Douns-Haulah*. J'appris bien vîte, en regardant mes pieds, qu'ils n'étoient pas faits pour les chemins pierreux et roides par leſquels j'avois paſſé, ou que du moins ils n'y étoient pas accoutumés. Ils etoient tellement écorchés qu'à peine pouvois-je me ſoutenir.

Après avoir enveloppé mes pieds avec des linges trempés d'huile, je continuai, quoiqu'avec peine, mon voyage le 18, et jarrivai cinq coſs plus loin au village *Nagrolah*. Les deux derniers jours je payai de petits péages au commis devant lequel je paſſois, cela n'étoit

(†) Madgée-Scindia, Prince des Marattes, en uſurpant le reſte des poſſeſſions de l'Empereur, s'eſt mis par là dans la poſition que les Sicques euſſent dû ſouhaiter pour eux. Cette uſurpation doit naturellement occaſionner une jalouſie réciproque, et peut-être même une guerre entre la branche ſeptentrionale des Marattes et les Sicques.

pas juſte; mais comme on voyoit bien que j'étois un étranger et encore un étranger qui pouvoit bien payer une bagatelle, rarement on me laiſſoit paſſer ſans me demander quelque choſe Quoique mes pieds, ſurtout en commençant à marcher, me fuſſent extrêmement douloureux, je continuai toujours avec réſolution. Je ſavois n'avoir rien à craindre des hommes au milieu deſquels je me trouvois, et j'étois ſûr de trouver le ſoir un bon ſouper et un bon gîte. Nous paſſâmes la première nuit au village de Douns-Haulah dans une boutique de marchand. Je me couchai ſur mon grand manteau et je mangeai un peu de biſcuit et de viande fumée que mon hôte à Joumbo m'avoit donné. A Nagrolah une famille mahométane nous logea et elle me donna un lit élevé de terre.

Le 19, 8 coſs; à *Louttere*. A la fin de cette journée il me fallut grimper une montagne haute et roide. La chaleur du midi ſe faiſoit ſentir dans toute ſa force, et j'étois ſur le point de ſuccomber, lorſque j'attrapai tout-à-coup le ſommet et y trouvai une maiſon (*) petite, mais fraîche, qu'un bon Indou avoit fait bâtir et pourvu abondamment de vaſes pleins d'eau fraîche. Quoique je fuſſe Mahométan, on me permit de paſſer le jour ſous ce toit hoſpitalier et de m'y repoſer pendant la nuit. Pluſieurs Indous y vinrent pour chercher de l'ombre et de l'eau. Quand ils virent que j'étois preſque eſtropié, ils me témoignèrent le plus vif intérêt, et lorſque des premiers du peuple y entroient, ils m'empêchoient de me lever.

Parmi ceux qui profitoient du bienfait de cette maiſon, étoit auſſi un Mahométan qui marmotoit ſon

(*) Dans la langue du pays Dourm Sallen ou fondation pieuſe.

Bifmillah. (*) Il ſe mit ſans cérémonie dans la place la meilleure de la maiſon. Bientôtaprès arriva un Indou de diſtinction avec pluſieurs domeſtiques. Lorſqu'il vit que ce pélerin, qui mendioit, avoit pris la place la plus commode et la plus honorable, et qu'il ne témoignoit à perſonne la moindre conſidération, il donna ordre qu'on jetât dans la rue les effets que le Mahométan avoit avec lui et qui étoient fort peſants. Il voulut proteſter, mais on lui dit que la maiſon étoit fondée, ſans doute, pour tous les voyageurs de quelque peuple, de quelque religion qu'ils fuſſent; mais que cependant, dans de certains cas et nommément dans le préſent, il en étoit qui pouvoient prétendre à quelques préférences. Ce petit événement montre le caractère d'un Indou et celui d'un Mahométan. Comment croyez-vous qu'on eût reçu un Indou qui ſe fût aviſé de mettre ſa marmite de cuivre et d'y cuire ſes pois ou ſon ris dans une chambre ou une place qu'un Mahométan auroit déjà occupée. Si un Indou étoit capable de faire cela, il ſeroit puni de la manière la plus dure et la plus infamante. D'après tout ce que j'ai vu, je puis aſſurer, avec confiance, que les Indous ſont plus diſcrets et plus utiles dans les différentes relations de la vie que ne l'eſt chaque claſſe de Mahométans que j'ai connue.

Dans le voiſinage de *Nagrolah* commence le pays du chef de *Chinnanée*, qui dépend de Joumbo et rapporte environ un lack de roupies. Ce petit Rajah ne paye aucun tribut à ſon Suzerain, mais en tems de guerre il met ſur pied un certain nombre de troupes, et au moyen de cette obligation il fait à préſent la campagne contre les Sicques.

(*) Mot Arabe compoſé, qui veut dire au nom de Dieu.

Le 21 à *Chinnanée*, jolie ville et bien peuplée. Elle eſt ſituée ſur une montagne au pied de laquelle coule un fleuve rapide. On paſſe ce fleuve ſur deux grands ſapins, dont l'un va juſqu'à un rocher iſolé au milieu du fleuve, et l'autre va du rocher juſque ſur le bord oppoſé. La rapidité et le bruit du fleuve, encore plus le pont étroit et tremblant, mirent à l'épreuve ma tête et mes yeux. Il me fallut payer dans la ville une roupie pour la permiſſion de paſſer le fleuve Chinnaoun qui fait la frontière occidentale du pays du Rajah.

Le 21, 7 coſs; à *Doumo-Mounjé*. Cet endroit eſt compoſé de quelques maiſons diſperſées, dans l'une deſquelles je fus reçu par une famille de Cachemir qui avoit pris une ferme dans ces environs. On arrive à ce village par une vallée qui avoit le plus beau gaſon que j'aye jamais vu, et qui étoit comme ſemée des plus jolis buiſſons. De Joumbo le chemin alloit, autant que je pus remarquer, dans la direction de l'eſt et du ſud-eſt; mais de Doumo-Mounjé il alloit vers le nord et le nord-eſt. (*)

Le 22, neuf coſs; à Nauſman, petit village dans le pays de Kiſtewer, le ſeul pays des Indous que j'aie trouvé indépendant. Nous paſſâmes aujourd'hui le *Chinnaoun*. La manière dont on paſſe le fleuve l'a fait nommer ici le *Chickah*. Cette manière de paſſer les voyageurs et tout ce qu'ils ont avec eux, eſt unique et mérite d'être dépeinte. Le Chinnaoun a environ 70 juſqu'a 80 verges de long, et comme tous les fleuves

(*) Mon domeſtique me dit que les habitants d'un diſtrict voiſin avoient commis des brigandages aſſez fréquents dans ces pays et que cela avoit décidé pluſieurs voyageurs à quitter le droit chemin. Mais je crois plus vraiſemblable que quelque montagne coupée à pic aura occaſionné ce détour.

de l'Inde ſupérieure, il eſt très-rapide à cauſe de la pente aſſez forte du pays. Des deux côtés du fleuve on a fiché en terre des pieux très-forts hauts de quatre pieds, au bout ſupérieur deſquels on a attaché une groſſe corde. Plus bas on en a attaché une autre moins forte qui eſt jointe avec la première par des branches de ſaules tiſſus enſemble. Au milieu de la petite corde eſt ſuſpendu un petit coffre en filet pour paſſer les hommes et les marchandiſes. Ce coffre en filet eſt ſupporté par la principale corde par le moyen d'une poulie de bois qui a la forme du joug d'un bœuf. Le coffre eſt attaché aux bouts de ce joug, et la petite corde eſt aſſez longue pour le tirer des deux côtés du fleuve. Au moyen d'un ſignal convenu, le coffre qui s'appelle chickah dans le langue du pays, ſe trouve du côté de *Kisthewer*.

Malgré mon paſſe-port, le commis de la douane exigea encore de moi, ſur le bord du Chinnaoun, un péage arbitraire, et il me fallut par-deſſus le marché paſſer par les mains d'une foule de ſous-commis qui attendoient auſſi leur proye ſur le bord. J'avois faim, j'étois las et je cherchai à les ſatisfaire pour pouvoir gagner l'endroit où je devois paſſer la nuit; mais bientôt de nouvelles demandes ſuccédèrent. Les bateliers avoient porté mon domeſtique et mon petit paquet environ à la moitié du fleuve. Ils s'arrêtèrent tout-à-coup et jurèrent qu'ils les laiſſeroient là ſuſpendus juſqu'à ce qu'ils euſſent payé. Quoique ce retard me contrariât, je ne pus m'empêcher de rire de la poſition ſingulière de mon laquais qui crioit de dedans ſon filet, que les bateliers étoient des coquins et qu'il aimoit mieux reſter là toute la nuit que de leur payer un ſou. Mais mes propres beſoins firent taire ma mauvaiſe humeur, et me firent délivrer le priſonnier.

A Naufman, je fis la cour à un Mahométan d'un certain rang qui alloit à Cachemir, et je lui demandai la permiſſion de voyager à ſa ſuite pour pouvoir réſiſter plus aiſément aux commis, qui depuis mon départ de Joumbo avoient tant extorqué de moi, que je ne pouvois y ſuffire. Depuis Joumbo jusqu'au fleuve *Chinnaoun* on trouve tous les dix ou douze milles un de ces petits tyrans qui, outre les droits dus au Gouvernement, exerce encore une autre ſorte d'extorſion à ſon avantage. Ces impôts coûtent d'autant plus au marchand, qu'on les lève également ſur les biens qui ne font que paſſer dans le pays, comme ſur ceux qui y ſont vendus. De Cachemir à Louknow, il y a trente péages où il faut payer trois ou quatre pour cent de chaque marchandiſe. Ces charges et les frais inévitables d'un voyage long et déſagréable hauſſent néceſſairement le prix des chales dans l'Inde inférieure. Zoulphoucar-Kan, ainſi s'appeloit celui auquel je m'étois adreſſé, me prit ſous ſa protection et m'accepta ſans difficulté à ſa ſuite. Ce Kan venoit de ſervir le Rajah de Joumbo et avoit adminiſtré un diſtrict que ce Prince poſſède en Cachemir. Il avoit été rappelé pour quelques accuſations; on l'avoit mis en priſon et même à la queſtion. Sa main droite étoit encore eſtropiée. Enfin on lui avoit donné la permiſſion de retourner à Cachemir où ſa famille ſéjournoit.

Le 23 nous fimes 6 coſs et nous nous repoſâmes ſur une haute montagne inhabitée; l'air déjà fort vif devint encore plus froid par une pluie violente qui dura toute la nuit. Il n'eſt pas néceſſaire de remarquer que quiconque veut faire ce voyage, doit avoir une bonne ſanté, et renoncer à tous les agréments de la vie.

Le 24, 5 coſs; à *Houlweiggin*, village conſiſtant en

pluſieurs maiſons ſéparées. Je ne fis toute cette journée que grimper ſur des montagnes et en deſcendre. Ce fut à la douane d'aujourd'hui que je m'apperçus de la protection du Kan. Je ne payai que le quart d'une roupie. D'ailleurs comme on me regardoit comme de la famille du Kan on me reçut par tout avec beaucoup de politeſſe. Toutes les places de commis aux péages ſont, au nord du Chinnaoun, dans les mains des Cachemiriens qui ont trouvé chez les Indous un aſile ſur et avantageux contre les concuſſions de leur Gouvernement. Les habitants de Kiſtewer ſont Indous quoique le commandant ſoit Mahométan. Mais on peut croire qu'il n'eſt pas très-zélé dans ſa foi. Car ce fut ou ſon père ou lui qui ſe fit Mahométan, pour exécuter un projet quelconque par la faveur du Gouverneur de Cachemir.

Le 25, 7 coſs; à *Bannaoul*, petit village dépendant de Cachemir. Nous entrâmes dans une petite moſquée de bois. Ce ſont ordinairement les auberges des Mahométans dans les endroits où il ne ſe trouve pas de caravanſerahs. Il avoit tombé beaucoup de pluie et de grêle. Les ſentiers étroits et tortueux étoient gliſſants, et nous avancions fort lentement. Les ſouliers que j'avois achetés à Joumbo étoient en ſi mauvais état, qu'il me fallut les attacher à mes pieds avec des cordes. Environ trois coſs au ſud-oueſt de Bannaoul, nous arrivâmes ſur les frontières d'une petite partie du territoire cachemirien qui eſt hors du grand cercle des montagnes. Les Gouverneurs de Cachemire ne cultivent pas la vallée de Bannaoul qui a dix ou douze milles de longueur et eſt très-fertile, pour que les Princes Indous n'y trouvent aucun aſile et aucune reſſource. Autrefois ces Princes venoient par cette vallée juſque dans l'intérieur du pays de Cachemir.

Le 26, 7 cofs, jufqu'à la ville *Dourro* ou Sourroo. La première partie du chemin paſſoit par une montagne dont la hauteur ou plutôt les ſentiers tortueux qui conduiſent juſqu'à ſon ſommet, ſont eſtimés avoir ſix milles de longueur. Du ſommet qui étoit couvert de neige, à l'exception de quelques places où il couloit de l'eau vive, on voyoit les plaines de Cachemir qui s'étendoient du ſud-eſt au nord-oueſt et offroient à l'œil une variété charmante de payſages. Cette vue, comme je n'en avois pas eue depuis long-tems, me fit beaucoup de plaiſir, et fit naître en moi une ſuite d'idées agréables que l'heureux ſuccès de mon voyage augmentoit encore. Je m'abandonnois à ces ſenſations et à ces idées juſqu à ce que la vivacité extraordinaire de l'air me forçât de chercher un atmoſphère plus chaud.

Maintenant je vous ai amené à ce pays de plaiſir. Il faut pour que ma deſcription puiſſe vous être plus intelligible, que je rappelle votre attention ſur les peuples que j'ai vus et les pays que j'ai parcourus juſqu'à préſent. De Lalle-Dang juſqu'au Gange tout le pays eſt couvert de montagnes boiſées; et ſi on ne trouvoit pas çà et là quelques petits villages, on croiroit que cette partie de Siring-Naghour n'eſt deſtinée qu'au ſéjour des bêtes féroces. On trouve ici des éléphans en grande quantité; mais à l'oueſt de l'Ioumna il n'y en a point. Dans le voiſinage de Nhan le pays change. On voit des collines plus baſſes, qui ſouvent en s'abaiſſant encore d'avantage, forment des vallées profondes. Ces vallées ont peut-être toujours été incultes. Elles ſont couvertes de petits buiſſons. De là juſqu'à Bellaſpour on ne voit qu'une chaîne de montagnes dont les ouvertures étroites ſont à peine aſſez larges pour laiſſer

paſſer les eaux qui en tombent. De Bellaſpour juſqu'à Biſſouli il y a des vallées fertiles, mais leur grandeur n'eſt pas égale. Près de Biſſouli reviennent les hautes montagnes qui s'étendent preſque ſans interruption juſqu'aux frontières de Cachemir. Je n'ai pas marqué les frontières de Kishtewer, excepté aux endroits par leſquels j'y entrai et j'en ſortis. Je n'ai pas non plus parlé des revenus du pays, parce que je ne les connoiſſois pas. Le chemin de *Lall-Dong* à Cachemir alloit, autant que j'ai pu obſerver par le cours du ſoleil, en général au nord-oueſt, oueſt-nord-oueſt et nord-nord-oueſt. J'ai montré les directions qui s'en éloignoient. Les parties de montagnes habitées rapportent du froment, de l'orge et pluſieurs autres petites productions de la terre propres à l'Inde ſeptentrionale. Les places cultivées tranchent avec la maſſe du reſte de la montagne comme de petites plates bandes ſéparées qui forment une ſuite de marches ou de degrés en forme de demi-cercle avec une baſe large et une ſurface étroite. Le ſol de ces parties ſaillantes de la montagne paroît avoir été formé par les pluies violentes qui tombent dans ces montagnes depuis Juin juſqu'en Octobre. A préſent on les ſoutient comme elles ſe trouvent placées avec des appuis de pierres légères qui affermiſſent le bord de chaque ſurface. Dans les vallées étroites on cultive auſſi du ris, mais en petite quantité. Ce n'eſt pas non plus la nourriture ordinaire des habitants qui vivent de pain de froment et de pois dont on fait une ſoupe épaiſſe. Depuis Nhan les côtés ſeptentrionaux de la montage portent des ſapins en grande quantité. Entre Joumbo et Cachemir on trouve auſſi beaucoup de pins, mais ſeulement ſur les revers des montagnes du côté du nord. J'ai ſouvent fait mon

dîner

dîner à l'ombre d'un ſaule de ruiſſeau qui pend ici comme en europe ſur les ruiſſeaux et les fleuves. Le climat n'eſt pas favorable pour le fruit et les autres plantes, il eſt trop chaud pour les productions de la Perſe et pas aſſez pour celles des Indes. (*) Il faut excepter pourtant les fruits du mûrier blanc qui, à Joumbo, ſont très-gros et d'un goût excellent. Les villages des montagnards ſont ſitués ordinairement ſur des hauteurs et ſont compoſés de 4, 6 et 8. huttes ſéparées, bâties de pierres brutes et jointes enſemble avec de l'argille. Elles ont ordinairement des toits plats; j'ai pourtant vu quelquefois des toits de bois en pente. Partout où il croit des ſapins, des copeaux allumés de ce bois tiennent lieu de lampes. L'art de brûler le goudron paroît leur être encore inconnu. Ces montagnards ſont auſſi compoſés des différentes caſtes d'Indous; et quant à leurs mœurs, ils ne ſe diſtinguent pas plus de l'Indou ſeptentrional, que par tout ailleurs les habitants des vallons et des montagnes ne ſe diſtinguent les uns des autres. Leur pauvreté les a conſervés dans une certaine ſimplicité, mais a empêché en même-tems les progrès de leur culture. Ils n'ont pas de grands édifices, ſoit publics, ſoit particuliers, et n'obſervent pas les petits devoirs de leur religion avec la même exactitude que le font les méridionaux.

A Taulah-Mhokée (**) il ſort un petit feu ſouterrain

(*) D'après ce que nous ſavons du Boutan, de Nagal, de Cachemir, de l'Afganiſtan et même d'une partie de Siring-Naghour, Forſter eût dû plutôt accuſer la tyrannie des Princes Indous et la pareſſe des habitants, que la nature ou le ſol et le climat dans les montagnes de l'Inde ſupérieure qu'il parcourut. Il eſt difficile à croire que les vallées et les revers de ces montagnes ſoient trop chaudes pour les productions de la partie la plus chaude de la Zone tempérée. Not. du trad. Allem.

(**) Ce mot veut dire bouche de feu. La place eſt à 8 ou 9 milles, au nord, de Nadone, capitale de Kangrah.

du côté d'une montagne ſur laquelle les Indous ont bâti un temple qui étoit jadis très-connu parmi les habitants du Pouniab et qu'ils viſitoient ſouvent. Les Indous, comme la plupart des peuples Aſiatiques de l'antiquité, regardent le feu comme l'élément le plus pur et par conſéquent le ſymbole le plus expreſſif de la divinité. Auſſi regardent-ils comme ſacrées toutes les places d'où ſort une flamme ſouterraine. Dans le voiſinage de ces places, ils ne poſent pas d'images. Ils penſent qu'elles ſouilleroient la pureté du ſymbole. (*) Auſſi ai-je toujours apperçu que les Indous les mieux inſtruits des uſages de leur religion ne manquoient pas, chaque jour, au premier aſpect du feu de lui adreſſer une prière. Les montagnards ſans exception laiſſent croître leur barbe, et au lieu de baiſſer la tête pour ſaluer, comme on le fait dans l'Inde inférieure, ils embraſſent les perſonnes auxquelles ils s'adreſſent et baiſſent leur tête ſur leur épaule gauche. C'eſt peut-être le défaut de culture, ſuite de leur poſition, qui les engage à entretenir leur barbe. En général les peuples des montagnes ſont moins cultivés, et ils aiment à montrer le mépris qu'ils ont pour les mœurs plus adoucies des habitants des vallées et des plaines. (**)

(*) Forſter prête ici aux Indous une idée qu'ils n'ont ſurement pas eue. S'ils croyoient que des images puſſent tacher la pureté du ſymbole de la divinité, ils croiroient bien plutôt encore que la divinité même en dût être ſouillée. Note du trad. allem.

(**) Les gros cols que l'on attribue aux mauvaiſes propriétés de l'eau, ſont très-communs parmi les montagnards. Comme ce mal probablement, par les mêmes cauſes, ſe trouve parmi les habitants des alpes et des autres montagnes de l'europe, ſans doute on en a recherché avec ſoin l'origine. Je remarquerai ſeulement que l'eau qui tombe des montagnes des Indes contracte, en ſe mêlant avec la neige, une certaine crudité et eſt très-froide; elle prend peut-être auſſi quelques pro-

Les femmes ſont couleur d'olive et bien faites. Elles ont dans leur conduite une liberté, qui, ſans le moindre air d'immodeſtie ou de licence, témoigne la confiance que leurs maris mettent en elles. J'ai vu une femme portant une cruche d'eau reſter debout, parler ſans crainte avec les voyageurs et leur montrer le chemin ou leur donner d'autres renſeignements. Leur habillement eſt compoſé d'un jupon qui ordinairement a différentes couleurs et une bordure, d'un corſet étroit qui couvre la moitié du corps, et enſuite d'une veſte large qui va juſqu'à la ceinture; leurs cheveux, dont elles ſont auſſi fières que les européennes les plus coquettes, ſont liés avec de la ſoye noire ou du coton, et leur tombent le long du dos. Elles jettent auſſi deſſus, d'une manière aſſez élégante, un voile qui touche rarement le viſage et ne le couvre pas tout-à-fait. Les femmes de diſtinction ſont enfermées dans des chambres particulières, à la manière des Mahométanes. Comme le pays eſt couvert de montagnes et preſque impénétrable, de ſorte qu'on a peu d'incurſions à craindre de la part des ennemis. Il eſt à croire que déjà avant les conquêtes des Mahométans, dans l'Indoſtan, c'étoit l'uſage d'enfermer les femmes. Je croyois auparavant que les Indous avoient peut-être enfermé leurs femmes pour qu'elles ne fuſſent pas expoſées aux inſultes des Mahométans, mais lorſque je vis que cet uſage regnoit chez les montagnards les plus reculés et parmi les différentes ſouches des Marattes indépendans, (*) je commençai à croire plus vraiſemblable

priété contagieuſes, en coulant dans des lits étroits qui ſont privés du ſoleil et d'une libre circulation d'air, ſoit par l'ombre des arbres, ſoit par la hauteur des montagnes.

(*) D'après les témoignages les plus dignes de foi, les femmes parmi les Marattes ne ſont pas enfermées. Dans le Bengale, au contraire, une

qu'ils avoient enfermé leurs femmes long-tems avant les incurſions des Tartares et des Afganes. Si l'on vouloit juger d'après certains uſages qui à préſent ſont vieillis, mais qu'on trouve dans leur hiſtoire, et conſtatés par d'anciens monuments, il faudroit en conclure que les Indous anciennement ne ſéqueſtroient aucune claſſe de femmes de la ſociété, mais qu'à meſure que leurs mœurs perdirent en pureté et en ſimplicité, les Princes et les Nobles introduiſirent cette innovation pour inſpirer à la multitude un reſpect plus profond pour leur famille. L'hiſtoire des incarnations de Vichenou et d'autres Légendes, prouvent que les femmes Indiennes, dans les anciens tems, étoient admiſes dans la ſociété des hommes, et que ſouvent elles y avoient une grande influence. Dans l'hiſtoire du fameux Kam, qui paroît avoir été un guerrier célèbre, il ſe trouve une circonſtance qui prouve ce que j'avance et fait remonter en même-tems juſqu'à une haute antiquité une ſorte de jugement de Dieu qui étoit auparavant uſité en europe.

Srée-Moun-Narrain, la divinité ſuprême des Indiens avec ſes compagnons inſéparables Mhah-Letchimy et le ſerpent, trouva bon, pour corriger certains maux qui cauſoient de grands déſordres ſur la terre, de prendre une figure humaine. Narrain parut ſous les traits de Kam-Heros fort célèbre. Letchimy fut ſa

femme Indienne ſeroit deshonorée ſi un étranger la voyoit ſans voile. On peut conclure de là que les Indous n'accordent pas aux femmes dans toutes les provinces les mêmes libertés, et que cette différence a lieu à préſent comme auparavant. Cependant la coutume de ne pas enfermer leurs femmes, coutume dominante anciennement, et encore à préſent dans pluſieurs provinces ainſi que la dans Monogamie, ſont des traits remarquables par leſquels les Indous ſe diſtinguent des autres peuples de l'Aſie occidentale. Not. du trad. allem.

ſemme ſous le nom de Seetah-Devée, et le ſerpent prit le corps de Letchimoun, frère et compagnon de Kam. Ces trois perſonnes ſe mêlèrent librement dans la ſociété d'autres hommes, et il n'eſt pas dit que Seetah ſe retira, au contraire, elle parut dans toutes les occaſions où une perſonne de ſon ſexe pouvoit décemment paroître. Cependant une entrepriſe importante exigea la préſence de Kam ſeul; il laiſſa Seetah en garde à Letchimoun. La Dame et ſon protecteur vécurent aſſez long-tems en repos, lorſqu'un fameux magicien, ſans doute par l'inſpiration du diable qui cherche à ſéduire toujours les mortels et ſurtout les femmes, vit Seetah et en devint éperduement amoureux. Notre homme avoit apparemment appris par ſes enchantements, que les femmes ſe prennent le plus aiſément par les yeux. Il fit donc voler devant Seetah un oiſeau dont le plumage étoit charmant. Cela réuſſit. La belle conjura Letchimoun par tout ce qui lui étoit cher, par l'amour qu'il avoit pour elle, par l'amitié qu'il avoit pour Kam, de lui faire avoir un oiſeau ſi ſéduiſant. Cette prière mit Letchimoun dans le plus grand embarras. Il repréſenta à Seetah les dangers auxquels il l'expoſeroit s'il la laiſſoit ſeule, et lui fit enviſager la diſgrace de Kam qu'il s'attireroit, s'il ſe ſéparoit du précieux dépôt confié à ſes ſoins. Enfin il épuiſa toutes les raiſons que put lui dicter ſon inquiétude pour la réputation et la ſurêté de Seetah. Helas! les couleurs éblouiſſantes de l'oiſeau avoient frappé tellement Seetah, que les conſeils de Letchimoun devinrent inutiles. Ou il falloit qu'elle obtint l'objet de ſes deſirs, ou elle étoit la plus malheureuſe des femmes. Letchimoun ayant cependant refuſé pluſieurs fois de conſentir à ſa prière, Seetah furieuſe de voir ſes eſpérances trompées, accuſa ſon gardien de

vouloir la séduire, et dit que c'étoit pour cela qu'il refusoit de la quitter. Letchimoun vit bien alors que toutes les représentations étoient inutiles, et il se disposa à aller chercher l'oiseau. Il traça d'abord un cercle magique autour de Séetah et lui dit qu'elle n'avoit rien à craindre tant qu'elle resteroit dans l'intérieur de ce cercle. A peine Letchimoun étoit il parti, que le malin enchanteur s'approcha sous les traits d'un vieillard et se jeta par terre comme épuisé de lassitude, près de la place où se tenoit Seetah. Il la pria d'une voix presque éteinte de lui donner un peu d'eau pour étrancher sa soif. La bonne, mais malheureuse Seetah, se laissa attendrir par la prière du vieillard, sans penser à sa propre surêté; elle sortit des bornes qu'on lui avoit tracées. Sitôt qu'elle l'eut fait, elle tomba sous la puissance de son séducteur. Ici la narration devient un long tissu de fables qui ne pourroient ni vous amuser ni vous instruire. J'ajouterai seulement que Kam, lorsqu'il eut retrouvé Seetah, partie pour sa propre tranquillité, partie pour étouffer quelques bruits qui commençoient à courir sur le compte de sa femme, voulut qu'elle se soumit au jugement de Dieu. Seetah fut enchantée de pouvoir par là faire cesser tous les soupçons de son époux et donner au monde une preuve publique de sa chasteté. Par l'ordre de son maître elle marcha sans crainte sur du fer brûlant, et les pieds de Seetah étant, à ce que prétend la fable, armés d'innocence, le fer ardent n'étoit pour elle qu'un lit de fleurs.

Je vous demanderois pardon d'avoir cité cette fable, si elle ne prouvoit pas que les femmes de qualité parmi les Indous n'étoient pas exclues de la société des hommes, et qu'il y avoit long-tems que ce peuple connoissoit l'épreuve du feu. On peut tirer de cette histoire

le même profit que des mille et une nuits des arabes; au milieu de talifmans des bons et mauvais génies, on reconnoît les mœurs et les qualités de ce peuple.

Puifque j'en ai déjà tant dit fur les femmes, je ferai encore un pas de plus, et je rapporterai une circonftance d'après laquelle il eft clair que les femmes de diftinction, parmi les Indous, n'étoient pas renfermées. Lorfqu'une Princeffe du fang Royal ou une femme noble étoit nubile et qu'on lui fuppofoit affez d'efprit pour pouvoir faire un choix, on la menoit dans une falle où il y avoit plufieurs jeunes gens d'une naiffance égale à la fienne. Alors on la prioit de choifir fon mari, et elle le faifoit en jetant une guirlande de fleurs autour du cou de l'objet de fon affection. (*)

Je vous foumets franchement ces réflexions, et je fouhaite que vous penfiez à ce que je vous écris avec le même franchife, pour que vous puiffiez croire ce qui vous paroît vrai, et rejeter fans difficulté ce qui eft faux ou fufpect.

(*) On m'a dit que cette coutume s'eft confervée à Tangore jufqu'à préfent.

FIN.

0056669583

G. D. CHE..N
FIRELE